

Bienvenue aux dames ?

Les parcours professionnels des journalistes sportives québécoises, de 1970 à 2015

Marilou St-Pierre

Thèse  
présentée  
au  
Département de communication

comme exigence partielle au grade de  
philosophae doctor (Ph.D.)  
Université Concordia  
Montréal, Québec, Canada

Juillet 2018

© Marilou St-Pierre, 2018

**CONCORDIA UNIVERSITY**  
**SCHOOL OF GRADUATE STUDIES**

This is to certify that the thesis prepared

By: Marilou St-Pierre

Entitled: Bienvenue aux dames ? Les parcours professionnels des journalistes sportives québécoises, de 1970 à 2015

and submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Doctor of Philosophy (Communication)

complies with the regulations of the University and meets the accepted standards with respect to originality and quality.

Signed by the final examining committee:

\_\_\_\_\_ Chair  
Dr. Elyse Amend

\_\_\_\_\_ External Examiner  
Dr. Lucie Schoch

\_\_\_\_\_ External to Program  
Dr. Michael J Gasher

\_\_\_\_\_ Examiner  
Dr. Line Grenier

\_\_\_\_\_ Examiner  
Dr. Juliette de Maeyer

\_\_\_\_\_ Thesis Supervisor  
Dr. Sandra Gabriele

Approved by \_\_\_\_\_  
Dr. Jeremy Stollow, Graduate Program Director

Thursday, September 6, 2018

\_\_\_\_\_  
Dr. André Roy, Dean  
Faculty of Arts and Science

## Résumé

**Bienvenue aux dames ? Les parcours professionnels des journalistes sportives québécoises, de 1970 à 2015**

**Marilou St-Pierre, Ph.D.**

**Concordia University, 2018**

Cette thèse rapporte les résultats de l'analyse des parcours professionnels des journalistes sportives québécoises francophones ayant exercé la profession sur un horizon s'étendant de 1970 à 2015. Cette analyse s'appuie sur les récits de 20 journalistes récoltés par le biais d'entrevues. S'y ajoute une analyse de contenu du *Trente*, un magazine spécialisé en journalisme. La thèse s'appuie entre autres sur la théorie des champs de Bourdieu et sur le concept de genre. Trois vagues distinctes de journalistes sportives ont marqué la période étudiée : la vague des pionnières, la vague de la stabilisation et les vagues de la performance. Ces dernières sont liées à l'évolution du complexe médiatico-sportif au Québec et à l'état du système médiatique. Il appert que les enjeux spécifiques vécues par les journalistes sportives, vu leur position périphérique dans le champ journalistique et dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, n'ont pas trouvé d'écho au fil des décennies. Parmi les phénomènes phares qui émergent des parcours de ces journalistes se trouvent le rituel initiatique, la culture communicationnelle machiste et le « mythe de la salope ». Ces trois phénomènes genrés reposent sur un script hétéronormatif et forment des stratégies de conservation qui concourent à maintenir en place le *statu quo* dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif.

## ***Remerciements***

Une thèse est un long parcours, mais un long parcours que j'ai eu la chance de partager avec plusieurs personnes incroyables qui ont su tour à tour m'écouter, me guider, me questionner, et surtout, me supporter à travers ce long et parfois douloureux processus. Tout d'abord, merci à ma directrice Sandra Gabriele. Merci Sandra pour tes conseils, ton écoute, tes commentaires écrits «à la main», ta capacité à savoir quand j'avais besoin de la petite tape dans le dos, et bien entendu les nombreux jus d'orange. Je me souviendrai longtemps avec nostalgie de nos conversations en français.

Merci à Micheline Cambron, professeure au département des littératures françaises de l'Université de Montréal. Merci madame Cambron d'avoir toujours affiché cette confiance en ma capacité d'analyse et d'avoir cru en moi. Dans les moments de doute, je savais trouver en vous une alliée. Merci également à Josette Brun, professeure au département de communication de l'Université Laval. Merci Josette pour tes conseils en fin de parcours quand le doute parfois s'installait et pour ton écoute active si rassurante. Merci aux membres du comité, Line Grenier, pour ses questions et son apport essentiel tout au long du processus, Juliette de Maeyer, pour les propositions de lecture avisées, ainsi que Lucie Schoch et Mike Gasher, pour leur intérêt et leur enthousiasme à faire partie de ce comité.

Merci aux participantes pour leur générosité, leur enthousiasme et leur ouverture. Un merci particulier à Liliane, qui nous a quittés peu de temps après notre rencontre. Sans vous, rien n'aurait été possible.

Merci à mes ami.es pour leur support et leur intérêt envers mes recherches. Merci à vous Sébastien, pour la musique, les rires, les montées de lait, les câlins virtuels, les GIF de chats et tout ce qui vous rend si unique. Merci à toi Karelle, pour les parties de badminton, les pupusas, les bières, les chansons de p'tit biscuit et les GIF de corgis. Sans toi, cette thèse n'aurait pas été aussi heureuse. Je me permets ici d'insérer un petit merci tout spécial à Cocotte et Cassonade, mes amies à poil. Merci les Cocasses pour la ronronthérapie.

Merci à mes parents, Cécile et Daniel, de m'avoir donné le goût d'apprendre. Papa, maman, merci pour vos questions sur mon projet, pour votre enthousiasme, votre fierté. Enfin, merci à Amélie Charbonneau, mon amoureuse, ma compagne et ma complice. Merci Amélie pour ta présence dans les bons et les mauvais jours. Merci d'avoir écouté mes comptes-rendus quotidiens avec une patience infinie. Merci pour les sourires à fossettes, les délicieux repas, l'Italie, le Mexique, les câlins. Merci Amélie d'être ma doudi.

Cette thèse a été réalisé grâce au soutien financier du Fonds de Recherche du Québec - Société et Culture (FRQSC), et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

*« Les rétrogrades vont finir  
par s'éteindre de leur belle mort.  
Ce n'est qu'une question de temps »*

- Liliane Lacroix, septembre 1983

## ***Table des Matières***

Liste des Figures.....	x
Avant-propos.....	1
1 Chapitre 1 – Les journalistes sportives : l’emboitement des problématiques.....	4
1.1 Champ, journalisme sportif et emboitement des analyses.....	11
1.2 Objectifs et questions de recherche.....	15
1.3 Féminité(s), genre et performativité.....	16
1.4 Méthodologie.....	22
1.4.1 L’entrevue.....	23
1.4.2 Le choix des participantes et la mise en contact.....	23
1.4.3 Le défi de l’anonymat.....	25
1.4.4 Présentation des participantes.....	26
1.4.5 Les rencontres.....	28
1.4.6 Analyse du Trente.....	30
1.4.7 Le traitement des données.....	32
1.5 Plan de la thèse.....	34
2 Chapitre 2 – Le journalisme sportif dans le champ journalistique : « c’est de la faute » au complexe médiatico-sportif.....	36
2.1 Les règles cardinales du bon journalisme.....	37
2.2 Le complexe médiatico-sportif : l’économie politique du journalisme sportif.....	40
2.2.1 Un développement parallèle, une relation symbiotique.....	42
2.2.2 Le complexe médiatico-sportif au Québec.....	49
2.2.3 La constante du complexe médiatico-sportif : l’absence des femmes.....	51
2.3 Journalistes, « joueurnalistes » et bon journalisme.....	53
3 Chapitre 3 – L’entrée dans le sous-champ spécialisé : des vagues et des femmes.....	67
3.1 La métaphore de la vague.....	68
3.2 L’avant-vague.....	73
3.3 La première vague : les pionnières.....	77
3.3.1 Liliane : Un hasard de parcours.....	80
3.3.2 Claudine : Le sport dans la peau.....	83
3.3.3 Danielle et Diane : les filles de la radio de Québec.....	85

3.3.4	Mathilde : le parcours radio-canadien.....	91
3.4	La deuxième vague : la stabilisation.....	94
3.4.1	Marie-Claude et Sophie : Départs et opportunités .....	97
3.4.2	Denise : le coup de foudre pour le sport.....	100
3.4.3	Stéphanie et Marie : la féminité comme capital .....	101
3.5	La troisième vague : la vague de la performance .....	104
3.5.1	Les journalistes sportives comme positionnement stratégique .....	108
4	Chapitre 4 – Apprendre à être journaliste et gérer la fragilité masculine.....	116
4.1	La doxa et l’apprentissage sur « le tas » .....	117
4.1.1	Un discours répandu en journalisme .....	117
4.1.2	Un discours répandu dans le monde professionnel .....	120
4.1.3	Remise en cause du modèle gender neutral .....	121
4.2	Apprendre .....	123
4.2.1	Apprentissage en solo.....	123
4.2.2	Les premières assignations : y aller sans filet .....	126
4.3	Intégrer le boys club .....	129
4.3.1	S’intégrer au département des sports .....	130
4.3.2	S’intégrer à la meute des journalistes sportifs.....	135
5	Chapitre 5 – Investir les lieux de pratique : entre rituel initiatique et folklore .....	151
5.1	Négocier l’accès aux sources.....	152
5.2	Vestiaires, script hétéronormatif et rituel initiatique .....	159
5.3	Journalistes sportives et entraîneurs : des débuts difficiles à Québec .....	161
5.4	Naviguer au cœur de la masculinité hégémonique .....	163
5.4.1	Le hockey : le boys club et les outsiders.....	163
5.4.2	La boxe : la complexité des masculinités.....	174
5.4.3	Le football : naturaliser le harcèlement.....	179
6	Chapitre 6 – Performance de genre, hétérosexualité obligatoire et rapport aux sources : la création du « mythe de la salope » .....	185
6.1	Le réseau de sources au cœur des pratiques journalistiques.....	185
6.2	Le « mythe de la salope » et l’hétérosexualité obligatoire.....	187
6.3	Phénomène d’individuation et troisième vague.....	200

6.4	« Jouer » la féminité ou ne pas « jouer » ? .....	204
6.5	La féminité : pouvoir, tensions et capital .....	207
7	Chapitre 7 – Dis-moi comment tu écris et je présumerai de ton sexe : l’écriture « féminine » et les pratiques alternatives .....	210
7.1	« Foncer dans le tas ».....	214
7.2	L’humain d’abord, la performance ensuite.....	217
7.2.1	Laisser les statistiques aux mordu.es de sport.....	217
7.2.2	Plaidoyer pour un journalisme sportif différent .....	219
7.2.3	Un parcours athlétique qui fait la différence .....	222
7.2.4	La voix des femmes.....	224
7.3	La créativité pour briser les contraintes.....	229
7.3.1	Claudine : l’originalité avant tout.....	230
7.3.2	Valérie et les réseaux sociaux .....	233
7.3.3	Lisa et la chronique .....	236
7.4	Et le sport féminin ?.....	238
8	Chapitre 8 – La course à obstacles des années qui passent ; le marathon de la conciliation vie privée/vie professionnelle .....	241
8.1	L’apparence dans le Trente.....	244
8.2	Les journalistes sportives et le poids des apparences : Aux femmes les tracassés, aux hommes la légèreté.....	250
8.2.1	Âgisme et double standard .....	252
8.2.2	Coiffure, maquillage, camisole .....	256
8.3	La conciliation vie privée/vie professionnelle dans le Trente .....	261
8.4	Famille et journalisme sportif.....	264
8.4.1	Enfants et couverture du sport.....	264
8.4.2	Un métier qui use .....	267
9	Conclusion – « Un faire valoir en jupe » .....	269
9.1	Rapports de pouvoirs genrés et pratiques journalistiques .....	274
9.1.1	Le complexe médiatico-sportif et la culture sportive.....	278
9.1.2	Singularité de pratiques : déjouer les stratégies de conservation .....	279
9.2	La création du mythe .....	281
9.3	Rapport à l’apparence et conciliation vie privée/vie professionnelle.....	282

9.4 Du chemin parcouru et du chemin à parcourir .....	284
Bibliographie.....	288
Annexe 1 – Tableau aide-mémoire des participantes.....	308
Annexe 2 – Informations sur le corpus du Trente.....	310

## *Liste des Figures*

Figure 1 La Patrie, 12 janvier 1933, p. 2 (Bibliothèque et Archives nationales du Québec).....	46
Figure 2 Les vagues du journalisme sportif .....	72
Figure 3 Une de La Patrie, 29 janvier 1910 (Bibliothèque et Archives nationales du Québec) ....	74
Figure 4 Le Canada, 1936 (Bibliothèque et Archives nationales du Québec) .....	75
Figure 5 Le Trente, Juin 1985, vol. 9, no 6, caricature illustrant la saga Louise Arcand .....	246

## *Avant-propos*

Le journalisme sportif a une longue tradition au Québec. Marqué par des figures telles que René Lecavalier, Jacques Beauchamp, René Pothier, Jacques Doucet et ainsi de suite, le sport professionnel n'a cessé depuis les 45 dernières années de remplir les pages des journaux et les ondes des radios et chaînes de télévision. Si bien qu'en 2018, les téléspectateurs et téléspectatrices québécois.es ont à leur disposition pas moins de cinq chaînes spécialisées de langue française uniquement destinées au sport. Tous les matchs du Canadien de Montréal<sup>1</sup> sont radiodiffusés, et malgré leurs heures de gloire passées, les tribunes téléphoniques sportives continuent de faire entendre la voix des gérants d'estrade, toujours heureux de commenter les dernières rumeurs de transactions de leur club préféré ou de maudire le souffre-douleur du moment. Du côté des journaux, même *Le Devoir*, peu porté sur le sport, maintient sa page sportive, faite en grande partie de dépêches d'agences de presse, mais où on a longtemps pu lire sur une base régulière les chroniques de Jean Dion. Quant aux journaux dits populaires, tels *Le Journal de Québec* et le *Journal de Montréal*, la fameuse formule des trois S — sang, sexe, sport — semble toujours la norme et le sport occupe une place de choix dans leurs pages. Bref, les médias québécois offrent une vitrine exceptionnelle au sport, et comme le relève les bilans annuels d'*Influence Communication*, cette tribune est largement occupée par les activités du Canadien de Montréal, le symbole même du sport-spectacle.

Mais à travers cette couverture du sport, un constat s'impose : il faut tendre l'oreille très attentivement pour entendre la voix des femmes et garder l'œil ouvert si l'on souhaite repérer leur signature. Les 45 années sur lesquelles porte cette thèse permettent certes d'observer une progression quantitative des femmes dans ce domaine de l'information, mais décennie après décennie, leur statut demeure celui de groupe minoritaire. Dans cette seconde décennie du 21<sup>e</sup> siècle, le sport reste une affaire d'hommes et de masculinité. C'est cette situation qui m'a amenée à m'intéresser plus particulièrement aux (rares) femmes qui ont réussi, au fil des ans, à percer dans ce champ d'activités professionnel.

Depuis mon enfance, je suis une avide consommatrice de sports. Pourtant, il m'a fallu des années pour prendre conscience de la faible présence des femmes à travers les émissions que je regardais à la télévision, ou dans les cahiers des sports que je me faisais un devoir d'écumer les

---

<sup>1</sup> Le Canadien de Montréal est une équipe de hockey professionnelle, qui évolue au sein de la Ligue nationale de hockey (LNH).

fins de semaine. Avec le recul, je me rends compte que cet état des choses me paraissait normal, presque naturel. Il n’y avait rien à y redire. Même lorsqu’on se montrait surpris par mon amour du sport ou qu’on remettait en doute mes connaissances, je n’y voyais pas de problème. Le sport était une affaire de garçons et d’hommes, et si une fille ou une femme s’y intéressait, il y avait de quoi faire lever quelques sourcils. Toutefois, les années passant, des lectures éclairantes et la rencontre de gens — et principalement de femmes — féministes aidant, j’ai réalisé qu’il n’y avait rien de « naturel » dans tout cela. Le sexisme du monde du sport m’a alors frappée de plein fouet. Comment avais-je pu ignorer pendant tout ce temps le caractère genré des institutions médiatique et sportive ? C’est à partir de cette prise de conscience que j’ai commencé à noter la faible présence des sportives à l’écran et dans les journaux, et à remarquer combien il était rare de voir ou de lire des reportages produits par des journalistes sportives. Cet intérêt a, à long terme, teinté mes intérêts de recherche.

Il a été clair, dès le départ, que je ne voulais pas seulement m’intéresser quantitativement aux femmes qui gravitent dans l’univers de la médiatisation sportive. Elles sont peu nombreuses, l’ont toujours été, mais une fois la chose dite, qui sont ces femmes qui ont réussi à percer ce champ qui carbure à la testostérone ? Quels parcours les ont menées à couvrir le sport ? À y faire une longue carrière ou à quitter la profession après quelques années ? Théoriquement, je voulais comprendre comment les rapports de pouvoir genrés influaient au quotidien sur la pratique de ces femmes, tenter de saisir les attentes fondées sur la performativité de la féminité et corolairement, saisir les féminités qui étaient en jeu à l’intérieur du champ du journalisme sportif. Enfin, je ne pouvais m’empêcher de me demander pourquoi la spécialité qu’est le journalisme sportif demeurait un bastion masculin, alors que la profession journalistique dans son ensemble s’était ouverte aux femmes, sans pour autant atteindre un statut *gender neutral*. C’est donc avec ces questions en tête que j’ai amorcé ce projet.

En élaborant ma méthodologie de recherche, deux conclusions se sont rapidement imposées. De un, rencontrer les journalistes sportives était le moyen le plus cohérent d’obtenir des questions à mes réponses. De deux, même si je parlais de journalistes sportives depuis le départ, en donner une définition claire s’avérait plus complexe qu’il n’y paraissait. Les artisan.es de la médiatisation sportive portent régulièrement plusieurs chapeaux : animatrice, journaliste, analyste, descriptrice, etc. Et l’ensemble de ces artisan.es, qu’ils portent un ou des chapeaux, travaillent ensemble au sein d’un même champ professionnel. Ils ont des interactions

quotidiennes, sont mis en concurrence les uns avec les autres pour du temps d'antenne ou de l'espace rédactionnel, ils s'alimentent aussi les uns les autres, et ainsi de suite. J'ai donc décidé de m'intéresser non seulement aux journalistes sportives, mais également aux différentes professionnelles de la médiatisation sportive, ce qui signifie les analyses, les animatrices, les chroniqueuses et les descriptrices<sup>2</sup>.

J'ai eu la chance de rencontrer 20 femmes qui exercent ou ont exercé le métier de journaliste sportive au cours des 45 dernières années ; ces entrevues constituent le cœur de ma thèse. J'aborderai plus loin dans ce chapitre les détails des entrevues, mais je tiens à souligner dès les premières pages la franchise et le sérieux qui ont marqué ces rencontres. Non seulement les journalistes et autres professionnelles ont-elles accepté de répondre à toutes mes questions, mais elles sont allées plus loin, affichant une réflexivité sur le sujet qui m'a surprise plus d'une fois. Je tiens donc à les remercier pour leur participation et leur apport crucial à la compréhension d'un champ dont elles sont partie prenante.

---

<sup>2</sup> Afin d'alléger le texte, le terme de « journaliste » sera utilisé le plus souvent dans un sens large, c'est-à-dire en englobant les autres professionnelles de la médiatisation sportive. Lorsque les différences entre les postes occupés par les participantes deviennent essentielles à la compréhension, les spécificités sont explicitées dans le texte.

## ***Chapitre 1 – Les journalistes sportives : l’emboitement des problématiques***

« J’ai [...] la sensation d’avoir été utilisée dès le début. À *La Presse*, d’abord, on misait (avec mon accord...) sur ce fait nouveau pour promouvoir la section ; puis, j’ai dû être invitée au moins trois fois à toutes les émissions dites de femmes, aux “talk-shows”. J’étais à la fois un objet de curiosité et une sorte de demi-vedette. Mais les quelques femmes qui ont emboité le pas dans les médias à Montréal ont aujourd’hui abandonné et je me retrouve seule encore une fois. On croirait qu’après une dizaine d’années, le fait de trouver une femme aux sports ne soit plus aussi excentrique... mais je continue à répondre aux mêmes questions » (Liliane Lacroix, février 1981).

Les journalistes sportives, s’il est maintenant courant de les voir, de les entendre et occasionnellement de les lire, ne représentent tout de même qu’une faible proportion des effectifs des rédactions sportives. Sur le continent nord-américain, elles comptent pour moins de 15 % des effectifs globaux de la profession. Elles ne forment pas une masse critique suffisante pour se départir de leur statut de *token*. Le *tokenism* se produit lorsque « *only a handful of members from a certain (typically disadvantaged) group occupy positions of power* » (Anisman-Razin et Saguy, 2016, p. 716). Hardin et Whiteside (2009), de même qu’Arnold, Chen et Hey (2015) insistent sur les répercussions de ce statut : dans ce contexte particulier, les journalistes sportives deviennent hypervisibles, donc soumises à un examen constant de leur performance individuelle. Paradoxalement, si elles sont jugées sur leurs individualités, ce jugement tend à être inféré sur l’ensemble des femmes, une situation qui amène une forte pression sur les épaules des journalistes sportives. Autre effet pervers du *tokenism*, la présence d’une seule femme — ou d’une personne issue des minorités dans le cas d’un environnement majoritairement blanc — « *is supposed to fulfill the diversity requirement* » (Smith et Parrotta, 2018, p. 448). Par exemple, la présence d’une femme au sein d’une équipe composée exclusivement d’hommes permettrait à un employeur de considérer ses troupes comme représentatives de la diversité. Anisman-Razin et Saguy (2016) indiquent que dans certains cas, le *tokenism* peut même donner l’impression d’atteinte de l’égalité, et ce même si la diversité est somme toute fort sommaire, entraînant au passage un relâchement des initiatives visant la diversité.

En 2001, aux États-Unis, les femmes représentaient environ 13 % des journalistes sportifs (Hardin et Shain, 2005). En 2008, cette représentation n’avait pas progressé, suivant plutôt le chemin inverse avec seulement 10 % de femmes portant le titre de journalistes sportives (Hardin

et Whiteside, 2009). En 2014, une enquête de *l'Associated Press Sports Editors* (APSE) basée aux États-Unis rapportait que le pourcentage de femmes éditrices en sport était passé de 9,6 % en 2012 à 9,9 % en 2014. Chez les chroniqueurs sportifs, pour la même période, la présence féminine était passée de 9,7 % à 12,4 %. Enfin, chez les journalistes, on parlait d'une augmentation d'un point de pourcentage entre 2012 et 2014, soit de 11,7 % à 12,7 % (Laucella et al, 2016). Ces indicateurs « positifs » doivent toutefois être traités avec circonspection, comme le soulignent les auteurs du rapport eux-mêmes (Lapchick et al, 2015). En fait, si ce n'était de l'expansion du réseau sportif américain ESPN, les chiffres seraient fort différents. À titre d'exemple, les auteurs citent le cas des chroniqueuses, alors qu'ESPN engage 32 des 37 femmes qui occupent cette fonction.

Notons ici que les femmes ne sont pas les seules, dans le cadre de la médiatisation sportive nord-américaine, à devoir faire face au statut de *token*. C'est également le cas pour les personnes non blanches. En 2000, Messner, Dunbar et Hunt relevaient que l'une des caractéristiques saillantes de la médiatisation sportive américaine était l'importance accordée à la voix des hommes blancs lorsque venait le temps de parler de sport. Sur les 31 annonceurs que comptait leur étude, seulement quatre étaient des personnes noires, trois hommes et une femme. Le rapport de l'APSE, cité plus haut, rapporte des faits similaires pour 2014. Ainsi, Lapchick et son équipe signalent que 91,5 % des éditeurs sportifs, 83,5 % des chroniqueurs sportifs et 85 % des journalistes sportifs étaient blancs. Et comme pour les femmes, ESPN apparaissait comme le média qui octroie la plus grande place à la diversité, puisque c'est pour ce réseau que l'on retrouvait le plus de personnes de couleurs à des postes de chroniqueurs ou d'éditeurs.

Il est difficile, sinon impossible d'obtenir des chiffres aussi précis pour le Québec. Non seulement aucun rapport s'apparentant à celui de l'APSE n'est disponible, mais il n'existe pas non plus d'équivalence à l'*Association for Women in Sports Media* (AWSM), regroupement né en 1987 chez nos voisins du Sud et qui est composé de journalistes sportives, d'éditrices et de productrices de contenus sportifs de même que de professionnelles des relations publiques qui évoluent dans le monde du sport. Les étudiantes sont également partie prenante de l'association, des programmes de mentorat étant offerts<sup>3</sup>. L'adhésion à l'AWSM se fait sur une base volontaire, mais son existence permet tout de même de brosser un portrait de la situation des femmes dans les médias sportifs en plus d'offrir un accès direct aux chercheuses et chercheurs qui s'intéressent

---

<sup>3</sup> Pour plus de détails sur l'AWSM : <http://awsmonline.org/about/>.

au sujet. Comme je le soulignais plus haut, nous n'avons pas un tel regroupement en sol québécois, si bien que les données quantitatives sur les journalistes sportives et autres professionnelles de la médiatisation sportive restent parcellaires et approximatives.

L'état des connaissances sur le sujet nous permet tout de même de dresser certains constats. Le premier en lice nous force à conclure qu'il a fallu attendre plusieurs décennies avant de pouvoir lire ou entendre, en français, une femme aux sports, alors que dans la langue de Shakespeare, des femmes s'imposent dès la période de l'entre-deux-guerres. Au Québec, la première à s'imposer dans les journaux anglophones est Myrtle Cook, avec sa chronique *In the Women's Sportlight* qui paraît dans le *Montreal Daily Star* à partir de 1929 (Detellier, 2015). Cook est une ancienne athlète, ayant remporté une médaille d'or en athlétisme lors des Jeux olympiques d'Amsterdam en 1928. De 1929 à 1944, elle publie sa chronique sur une base quotidienne, avant de passer à une parution hebdomadaire jusqu'en 1969. Comme le souligne Detellier (2015), Cook, à l'instar de ses contemporaines du Canada anglais, s'intéresse spécifiquement au sport féminin, fait rare aujourd'hui. Laura Robinson (1997) parle d'ailleurs de la période de l'entre-deux-guerres comme d'un certain âge d'or des chroniqueuses sportives, puisqu'on en retrouve dans un nombre impressionnant de journaux canadiens-anglais. Tout comme la chroniqueuse du *Star*, les dix chroniqueuses sportives canadiennes (Detellier, 2015) qui exercent à la même époque sont pour la plupart d'anciennes athlètes dont les articles portent sur le sport féminin. Pour revenir à Cook, l'ancienne Olympienne s'implique dans la communauté montréalaise, y allant de diverses initiatives pour amener les jeunes femmes à la pratique sportive (Detellier, 2015).

Si les lectrices et lecteurs anglophones peuvent apprécier le travail de chroniqueuses dans les pages sportives des quotidiens, du côté francophone, il faut attendre les années 1970 pour que quelques femmes percent ce champ d'activité, non pas à titre de chroniqueuses, mais de journalistes. Quantitativement, elles restent encore minoritaires à ce jour, étant même carrément absentes de certaines rédactions. C'était notamment le cas à *La Presse* pour l'année 2015. Globalement, on peut chiffrer qu'entre 10 et 15 % des journalistes sportifs sont des femmes, des chiffres similaires à ce que l'on retrouve aux États-Unis.

Une fois statué cette faible représentation des deux côtés de la frontière, que se passe-t-il pour les femmes qui parviennent à percer le champ du journalisme sportif? Les études qui se sont penchées sur le sujet témoignent d'un milieu de travail qui encore aujourd'hui voit les

femmes confrontées à un ensemble de défis liés à leur appartenance à la catégorie « femme » et à leur statut de *token*. Lorsqu'interrogées sur leur statut à l'intérieur des salles de rédaction sportives, sur leur niveau de satisfaction ou encore sur les obstacles qu'elles rencontrent, les journalistes sportives — américaines, devrais-je ajouter, puisque ce groupe de journalistes est le plus souvent cité — peu importe le média pour lequel elles travaillent, tendent à révéler des constats similaires. Parmi ceux-ci, celui qui se fait le plus omniprésent concerne le manque de crédibilité qu'on accorde aux femmes.

Dans leur étude de 1995, Miller et Miller notent que « *59% of the women reported that men expected them to know less about sports than male sports journalists (31% disagreed)* » (p. 886). Par exemple, une journaliste souligne que « *Men don't trust my answers, even though they have looked up, and confirmed, my facts in the past, they still have no confidence in me* » (propos rapportés par Miller et Miller, 1995, p. 887). Une autre journaliste indique qu'il est impensable « *that a women would get a major beat over a man, mostly due to the opinion that you can't know a sport unless you've played it* » (Miller et Miller, 1995, p. 887). Grubb et Billiot (2010), Hardin et Shain (2006), Hardin et Whiteside (2009), de même que Schoch (2013), cette fois dans le contexte suisse, rapportent des cas de figure similaires. Comme le résume Genovese (2015), l'un des plus grands défis mis sur le chemin des journalistes sportives est « *their constant battle for respect and credibility* » (p. 65). Elles doivent constamment se battre contre l'idée que seuls les hommes comprennent véritablement le sport masculin. D'ailleurs, comme je le démontrerai ultérieurement, le même phénomène est en action au Québec, alors que les journalistes sportives québécoises doivent sans cesse faire face aux remises en doute par différents agents de leurs connaissances.

Cette remise en doute constante des capacités des journalistes sportives à accomplir adéquatement leur travail ne se produit pas seulement à micro fermé et loin du regard du public. Par exemple, en 2002, Andy Rooney, un présentateur sportif américain y est allé de cette déclaration : « *The only thing that really bugs me about television's coverage is those damn women they have down on the sidelines who don't know what the hell they're talking about* » (propos tirés de Gunther, Kautz et Roth, 2010, p. 74). Plus près de nous, le controversé et coloré commentateur hockey de la CBC<sup>4</sup>, Don Cherry a plus d'une fois critiqué le travail des femmes.

---

<sup>4</sup> CBC est une chaîne de télévision publique canadienne. Elle est le pendant anglophone de Radio-Canada.

En 2013, il s'attaquait notamment à la présence des femmes dans les vestiaires de hockey masculin, jugeant que ce n'était pas leur place et affirmant qu'il ne croyait pas

que les femmes sont [notre] égales. Je crois qu'elles sont au-dessus de nous [les hommes]. Elles sont placées sur un piédestal, et elles ne devraient pas circuler dans les vestiaires où se promènent des hommes nus. Et certains gars tirent avantage de cette situation et je ne crois pas qu'ils le devraient (La Presse canadienne, 2013).

Inutile de préciser que les propos de Cherry ont provoqué l'ire de nombreux journalistes sportifs, hommes et femmes. Cherry, ancien joueur et entraîneur de hockey canadien, est un habitué des controverses, alors qu'il saupoudre régulièrement ses analyses de stéréotypes de genre, en plus de s'attaquer régulièrement aux Canadiens français, qu'il accuse de manquer de virilité. Alors que Cherry est grandement apprécié au Canada anglais — en 2004, il venait au 7<sup>e</sup> rang des 10 meilleurs Canadiens de l'histoire — ses positions sur les joueurs québécois lui valent une haine assumée dans la province (Bélanger et Sirois-Moumni, 2018), si bien que la controverse mentionnée ci-haut, même si elle vient remettre en question la légitimité des journalistes sportives à exercer leur profession dans les mêmes conditions que leurs confrères, n'a pas entraîné de discussions en profondeur au Québec.

Mais si les journalistes sportives se montrent pour la plupart irritées par ce manque de confiance en leurs capacités, certaines admettent utiliser ces préjugés à leur avantage. Il faut toutefois noter que l'utilisation stratégique de ces préjugés ne signifie pas pour autant que ces journalistes ne sont pas irritées par la situation, ce que laissent d'ailleurs voir les témoignages recueillis par des chercheuses et chercheurs. Hardin et Shain (2005), Hardin et Whiteside (2009) de même que Schoch (2013) notent dans leurs études respectives que certaines journalistes utilisent à leur avantage les stéréotypes dont elles sont affublées en posant des questions naïves — dont elles connaissent le plus souvent les réponses — pour mettre les athlètes ou intervenants sportifs en confiance et les faire parler plus longtemps, ce qui leur permet parfois d'obtenir des scoops et des informations supplémentaires. Certaines journalistes disent également utiliser à l'occasion le flirt comme stratégie pour faire parler leurs sources masculines, ajoutant qu'elles ne dépassent pas certaines limites dans ce jeu de séduction. Ces stratégies conscientes ne font toutefois pas l'unanimité chez les journalistes sportives, certaines y voyant plutôt une mauvaise publicité faite aux femmes alors qu'elles luttent pour se débarrasser des préjugés qui leur collent à la peau. Ce rapport contrasté à l'utilisation de stratégies mettant de l'avant un script

hétéronormatif et une approche sexualisée et naturalisée des rapports hommes/femmes ne manque pas de rappeler l'hétérogénéité du « groupe » formé par les journalistes sportives et autres professionnelles de la médiatisation sportive, à l'instar de ce qui a pu être observé dans d'autres secteurs journalistiques.

Ainsi, les stratégies, adoptées consciemment ou non, sont diversifiées, comme l'ont souligné plusieurs auteur.es qui se sont intéressé.es au champ journalistique dans son ensemble.

Parmi ces stratégies, Ross (2001), Damian-Gaillard, Frisque et Saitta (2009) et Djerff-Pierre (2007) évoquent celle qui consiste à devenir *one of the boys*. Les femmes se conformeraient alors aux pratiques déjà en place dans les salles de rédaction, y compris sur le plan des interactions entre collègues, y voyant la norme à reproduire. Dans ce cas de figure, la socialisation professionnelle prendrait le pas sur d'autres facettes de l'identité des femmes journalistes. Et dans cette identité professionnelle se reflète l'idée que « [l]e masculin demeur[e] assimilé à l'universel et le féminin dévalorisé voire exclu de l'espace public et de l'information » (Damian-Gaillard, Frisque et Saitta, 2009, p.195). Comme l'explique Genovese (2015), la socialisation de la salle de nouvelles amène les groupes minoritaires à se conformer aux structures en place, alors que la minorité doit prouver que son « identité » ne nuit pas à sa capacité à faire le travail.

La seconde stratégie est celle de la spécialisation. Celle-ci englobe deux sous-stratégies : celle de la différenciation et celle de l'accompagnement. La première consiste à mettre en scène la féminité (Damian-Gaillard, Frisque et Saitta, 2009), c'est-à-dire que les femmes reprennent les caractéristiques attribuées au féminin, mais en y apposant une valeur positive. Les femmes journalistes qui développent ce rapport au genre se distancient de la norme masculine de l'information en utilisant les stéréotypes reliés au féminin. Les journalistes sportives que j'ai citées plus haut et qui disent user des préjugés et stéréotypes accolés aux femmes pour accomplir leur travail entrent dans cette catégorie. La stratégie d'accompagnement valorise plutôt, selon Damian-Gaillard, Frisque et Saitta (2009), la « complémentarité des approches féminine et masculine » (p. 196). Alors que les normes masculines en vigueur restent l'idéal type, les femmes peuvent pratiquer un journalisme dit « féminin » à condition de se cantonner à certains rôles ou spécialités qui correspondent à une définition restreinte de la féminité. Van Zoonen (1998) et Melin-Higgins (2004) donnent à cette stratégie le nom de « stratégie de la marionnette » ; les

femmes — et la féminité — sont acceptées à condition qu'elles soient utiles et qu'elles n'entraînent pas trop de remous.

La troisième et dernière stratégie est appelée la « stratégie de l'expansion » ou « stratégie de la subversion ». Il s'agit de développer de nouveaux créneaux journalistiques qui ne seraient pas encore genrés. En plus d'offrir un traitement de l'information qui n'existait pas jusque-là, cette stratégie propose de transformer en entier l'ensemble des normes et des conventions. Radicale, cette troisième stratégie est rare. Djerff-Pierre (2007) note toutefois que les journalistes suédoises ont majoritairement adopté celle-ci dans les années 1970, entre autres par le biais du journalisme d'enquête, qui n'a toutefois pas échappé ultérieurement à sa typification genrée.

Si nous revenons au cas particulier des journalistes sportives, force est de constater que la constante remise en doute des capacités des femmes en matière sportive s'accompagne d'une critique sous-jacente : si elles ne sont pas engagées pour leurs compétences, alors sur quelles bases le sont-elles ? Hardin et Shain (2006) indiquent que certaines journalistes sportives se font reprocher leur embauche au motif qu'elles auraient obtenu leur poste justement en raison de leur sexe. Auparavant, Miller et Miller (1995) avaient repéré un discours similaire, les femmes se faisant reprocher d'être là pour remplir des quotas, mais également, fait intéressant, pour amener quelque chose de différent dans la couverture sportive. Les journalistes sportifs et sportives et les éditeurs interrogés par Claringbould, Knoppers et Elling (2004) en arrivent à la même conclusion, y incluant également les minorités ethniques. « *They suggested that women and ethnic minorities need to have something extra, that is, they not only have to be able to cover men's sports and to write well, but they must also have access where White men might not* » (p. 713). Ainsi, pour accéder au club select des journalistes sportifs, les groupes sous-représentés dans la profession devraient à la fois se conformer aux règles déjà établies dans le champ, prouver qu'ils en savent autant que leurs homologues blancs et masculins, mais également apporter une « valeur ajoutée ». On s'attendrait donc à ce qu'ils et elles livrent une *performance* différente sur la base de leur appartenance à une catégorie sexuelle ou ethnique. Je reviendrai sur le concept de *performance* un peu plus loin dans ce chapitre, puisqu'il se situe au cœur des questions soulevées par la problématique des journalistes sportives.

Parmi les autres défis auxquels les journalistes sportives font face se trouvent les problèmes divers dans les vestiaires, que ce soit l'accès à ces derniers ou les problèmes de harcèlement qui peuvent survenir dans ces lieux inévitables pour un.e reporter sportif ou sportive

(Arnold, Chen et Hey, 2015). De plus, la question de la conciliation travail-famille se pose pour les journalistes sportives, comme pour les autres professionnelles de l'information. Les événements sportifs majeurs sont pour la plupart présentés en soirée ou durant les fins de semaine, si bien que les journalistes « terrain » ont pour la plupart des horaires atypiques auxquels s'ajoutent parfois des déplacements de plusieurs jours.

Ce tour d'horizon permet de constater que les journalistes sportives, bien qu'elles soient dans le paysage sportif depuis plusieurs décennies, demeurent des *outsiders* de la culture sportive, souvent dépeintes comme « *less effective sportscasters/reporters than men* » (Mastro et al., 2012, p. 461), et soumises à des critères de performance différents de ceux auxquels sont confrontés leurs collègues masculins — et blancs.

### ***1.1 Champ, journalisme sportif et emboîtement des analyses***

Dans les pages qui précèdent, j'ai mentionné le concept de champ, qualifiant le journalisme sportif, dans lequel j'inclus les diverses composantes de la médiatisation sportive, de champ, et ce à l'instar de Marchetti (2002). Il s'agit d'un concept clé à la fois dans l'analyse des parcours professionnels des journalistes sportives québécoises, mais également dans l'analyse de la place du journalisme sportif dans le champ plus vaste du journalisme. Ce second niveau d'analyse, comme je l'expliquerai plus en détail au chapitre 2, ne peut être dissocié du premier.

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un champ ? Un champ est en fait un ensemble structuré de positions entre des agent.es possédant des règles et des enjeux spécifiques qui sont compris par les agent.es qui le composent. Un champ ne peut prétendre à une totale autonomie, puisqu'il évolue à l'intérieur de champs plus vastes, tel le champ du pouvoir, et qu'il entretient des relations avec d'autres champs. Le champ journalistique est autonome dans la mesure où il possède bien des enjeux et des règles qui lui sont propres, ce qui ne l'empêche pas d'être partie prenante du champ de la production culturelle et d'entretenir des liens étroits avec les champs politique et économique (Bourdieu, 1994).

Chaque champ possède donc ses propres règles, internalisées par les agents qui le composent et qui acceptent de se plier au « jeu ». J'utilise ici la notion de jeu en référence à une analogie utilisée par Bourdieu lui-même pour expliquer le fonctionnement du champ et les relations qui s'y établissent. Ainsi, comme pour tous les jeux, il existe des règles que les joueurs, ici les agent.es, acceptent de suivre lorsqu'ils entrent dans la partie. En fait, pour qu'un nouveau

joueur ou une nouvelle joueuse soit accepté.e par les participant.es déjà en place, il ou elle doit se plier aux règles. Mais ces règles, ces enjeux, ces intérêts spécifiques ne sont pas le fruit du hasard ou de la biologie. Ils ne sont pas donnés en nature, mais sont plutôt le produit de l'histoire du champ, des luttes internes pour défendre l'orientation du champ ou pour subvertir l'ordre établi (Chevallier et Chauviré, 2010).

*The contingent outcomes of past historical struggles will tend to have a constraining (though not determining) effect on the future – precisely to the extent that these outcomes are transformed into commonsense assumptions about how the world « naturally » works, which then make them seem beyond challenge (Benson, 2006, p. 188).*

Cette idée de défense de l'orientation du champ et de subversion de l'ordre établi est due en grande partie au fonctionnement même du champ, c'est-à-dire à la lutte incessante entre les agent.es pour l'obtention de la légitimité dans le champ (Bourdieu, 1980 ; Markham, 2011). C'est par la possession de cette légitimité qu'un.e agent.e peut imposer les normes et les orientations du champ aux autres agents. Toutefois, la légitimité d'un.e agent.e et des normes qu'il ou elle impose n'est reconnue comme telle, suivant la théorie des champs, que dans la mesure où la domination de cet.te agent.e n'est pas reconnue explicitement, mais est plutôt tenue tacitement pour acquise (Moi, 1999). Certains agent.es se retrouvent donc en position de dominance, alors que d'autres sont en situation de dominé.es, sans pour autant que les agent.es remettent en question leurs conditions d'existence. On parle en fait d'une violence symbolique qui s'exerce sur les dominé.es avec leur propre complicité, puisqu'ils ou elles acceptent cette violence comme étant légitime, comme étant dans l'ordre des choses (McNay, 1999). En ce sens, ils ou elles acceptent la *doxa* du champ.

Toutefois, l'ordre des choses peut être modifié, sinon, force est d'admettre qu'il serait impossible d'envisager un quelconque changement social. Moi (1999) suggère qu'une situation de crise est susceptible de venir bousculer la *doxa* en rendant possibles des pratiques et des discours critiques par rapport à celle-ci, en la défiant. La crise qui survient engendrerait une remise en doute de la légitimité des normes et des agent.es en position de dominance. L'ordre des choses n'allant plus de soi, il devient alors plus difficile de maintenir le statu quo du champ. Markham (2001) explique en ce sens que l'analyse du champ vise justement à mettre au jour les conditions qui permettent une forme d'agentivité de la part des agent.es.

Si l'on revient à la dynamique des champs, la lutte interne entre les agent.es pour l'obtention d'une position dominante repose en grande partie sur l'acquisition de capital. Selon le champ étudié, la forme de capital la plus appropriée est susceptible de changer. Bourdieu identifie quatre formes de capital. Le premier, le capital économique fait référence aux avoirs matériels et monétaires d'un agent. Le capital culturel, de son côté, est constitué à la fois des connaissances acquises et des biens culturels d'un agent ainsi que de son capital institutionnel, marqué entre autres par l'obtention de diplômes ou marques de reconnaissances d'institutions comme l'Académie française, l'ONU, etc. Vient ensuite le capital social, lié en fait au réseau social de l'agent. Enfin, la quatrième forme de capital identifiée par Bourdieu est le capital symbolique, « produit de la transfiguration d'un rapport de force en rapport de sens » (Chevallier et Chauviré, 2010, p. 20). Thorpe (2009) soutient que dans certaines circonstances, la féminité pourrait également se présenter comme une forme de capital, alors que des femmes — des surfeuses sur neige dans l'exemple qui l'occupe — « *construct a marketable snowboarding identity by drawing on their gender and femininity as a unique source of capital* » (p. 494). Toutefois, comme le soulève Moi (1999), la féminité est rarement une forme positive de capital à posséder, et « *where femininity has negative symbolic value, a woman may compensate for it by acquiring other forms of capital: professional, cultural, economic or social* » (Djerff-Pierre, 2007, p. 82).

On peut donc voir se dessiner un portrait du champ, avec ses règles propres et ses structures établies via les contingences de l'histoire et des luttes internes qui le traversent, avec ses rapports de forces entre agents dans une relation dominés/dominants, où la légitimité de définir les enjeux et le sens du champ est source de lutte.

Le journalisme peut ainsi être conceptualisé sous la forme d'un champ. Djerff-Pierre (2007) explique que la lutte entre les agent.es a pour objectif, au sein du champ journalistique, de décider qui peut ou non être un membre de la profession, et ce qui constitue le bon journalisme, celui qui mérite qu'on l'estime, qui détient le plus de capital symbolique. Van Zoonen (1998) note que parmi les spécialités journalistiques, celles qui renvoient à la nature institutionnelle du journalisme — à son rôle dans une société démocratique saine par le biais de la couverture de l'économie, de la politique et des affaires étrangères — jouissent d'un plus fort statut social. Une analyse congruente avec celle de Tunstall (1971), datant des années 1970. Par le fait même, les journalistes qui évoluent dans ces secteurs d'activités jouissent d'une forme de capital

symbolique et d'une autorité qui se distingue de celles de collègues qui travaillent dans des secteurs s'éloignant du pôle institutionnel.

Comme je le disais plus haut, Marchetti (2002) identifie le journalisme sportif comme un sous-champ spécialisé du journalisme, c'est-à-dire qu'il appartient au champ plus vaste du journalisme — à l'instar des autres spécialités — tout en possédant sa dynamique interne propre, ses enjeux compris des agent.es qui le composent, ses liens spécifiques avec les autres champs avec lesquels il est en contact, et ainsi de suite. Par le fait même, parler des enjeux spécifiques du sous-champ spécialisé du journalisme sportif et tenter de comprendre ses dynamiques internes requièrent en amont de s'intéresser à son degré d'autonomie. Pour ce faire, j'ai analysé la place du journalisme sportif dans le champ journalistique en contexte québécois, en y intégrant le poids du complexe médiatico-sportif qui pèse dans son fonctionnement. C'est justement à l'autonomie du sous-champ spécialisé du journalisme sportif que je m'intéresserai au chapitre deux.

De plus, et il s'agit d'un point central de cette thèse, le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, à travers ses règles du jeu, à travers sa *doxa*, par le biais des sources de capital valorisées et par la position des agent.es qui le composent, est traversé par des rapports de pouvoir genrés. En fait, le genre traverse les différents champs sociaux. Il induit des rapports de pouvoir entre les agent.es, et il s'inscrit dans les « règles du jeu » du champ. Il assigne à l'agent.e une position par rapport aux autres agent.es (de Lauretis, 1987), et ce positionnement engendre des conséquences à la fois symboliques et matérielles. Le genre n'assigne pas une position abstraite à des agents, mais concrète, avec les conflits que cela implique (Adkins, 2004). Et parce qu'il doit sans cesse être performé, il s'inscrit également dans les pratiques des agent.es du champ.

Dans le cas du journalisme sportif, j'ai expliqué à la section précédente que nous sommes en présence d'un sous-champ spécialisé dont les agent.es, c'est-à-dire les journalistes et autres professionnel.es de la médiatisation sportive qui le composent, sont en grande majorité des hommes. Van Zoonen (1998) n'hésite pas à catégoriser le journalisme sportif comme une spécialité dite « masculine », avec à la fois des effectifs majoritairement masculins, et un auditoire envisagé comme masculin. De plus, le sport professionnel, qui occupe la part du lion de la couverture sportive, s'est principalement bâti autour de sports exercés par des hommes. Bref, le journalisme sportif serait un champ mettant en scène des hommes, parlant à des hommes des réalisations athlétiques d'autres hommes. C'est donc dans ce contexte bien particulier que

s'ancrent les parcours professionnels des journalistes sportives et autres professionnelles de la médiatisation sportive québécoises.

## ***1.2 Objectifs et questions de recherche***

La majorité des agents qui composent le sous-champ spécialisé du journalisme sportif appartiennent à une même catégorie identitaire : ce sont des hommes. Toutefois, aussi minoritaires soient-elles, des agentes ont fini par faire leur entrée dans le sous-champ du journalisme sportif, et force est d'admettre qu'elles sont plus nombreuses maintenant qu'elles ne l'étaient auparavant. Comment y sont-elles parvenues ? Un champ ne bouge pas rapidement. N'oublions pas qu'il s'agit d'une lutte entre les agent.es pour la légitimité dans le champ et que les agent.es en position de dominance veulent maintenir cette dernière, entre autres par des stratégies de préservation du pouvoir (Bourdieu, 1980). Il est donc légitime de se demander dans quelles circonstances des femmes ont pu devenir des agentes du champ du journalisme sportif. De plus, compte tenu de la non-fixité et du caractère arbitraire du genre, on peut difficilement conclure que les rapports de pouvoir genrés entre les agent.es du champ ont été vécus, sur une période de 45 ans — soit de 1970 lorsque les femmes font leur entrée et jusqu'en 2015 — de la même manière par l'ensemble des agentes du champ. En fait, c'est cette situation paradoxale des femmes qui évoluent dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif qui est au cœur de mes objectifs de recherche. Dans un système qui tend à la préservation, comment des rapports de pouvoir qui s'inscrivent dans la discontinuité évoluent-ils ?

Autrement dit, je cherche à répondre aux questions suivantes :

- Comment les rapports de pouvoir genrés, fondés sur une performativité réelle ou attendue de la féminité, s'organisent et se réorganisent-ils à travers les parcours professionnels des journalistes sportives québécoises et autres professionnelles de la médiatisation sportive, sur un horizon de 45 ans (1970-2015) ?
- Comment ces rapports de pouvoir genrés s'inscrivent-ils dans le fonctionnement du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, dans les pratiques des agentes du champ, et dans l'identité professionnelle des journalistes sportives ?

Il s'agit ici de comprendre comment ces rapports de pouvoir genrés, qu'on suppose mouvants, s'inscrivent dans la structure du sous-champ spécialisé du journalisme sportif québécois, participent à sa logique, mais aussi au maintien d'un effectif majoritairement constitué d'hommes. Je veux également examiner le rôle que joue la profession journalistique dans son ensemble dans ce maintien d'une norme masculine en journalisme sportif. Les professionnel.les de l'information, en tant que groupe, jouent-ils un rôle dans le maintien des rapports de pouvoir genrés au sein du sous-champ spécialisé du journalisme sportif? Il s'agit ici de m'attaquer à la notion d'autonomie du champ.

De plus, comme je le mentionnais en avant-propos, je veux éclairer les parcours professionnels des journalistes sportives québécoises sur un horizon de 45 ans, soit de 1970 à 2015. À travers ces parcours, je cherche à documenter une profession — le journalisme sportif — qui jusqu'à maintenant a obtenu peu d'attention du monde académique québécois, mais aussi raconter l'histoire de ces femmes qui accèdent rarement au statut de tête d'affiche. Je veux leur donner la parole, faire entendre leurs voix et leurs histoires. Si on parle parfois du cas de ces femmes qui évoluent dans un milieu traditionnellement masculin dans les médias grand public, c'est la plupart du temps pour s'émouvoir de traitements durs et parfois violents que ces professionnelles reçoivent de la part des amateurs de sport, ou pour débattre du cas des femmes dans les vestiaires des équipes masculines. Après quelques remous, le sujet retombe généralement dans l'anonymat, ou se voit traité comme une simple anecdote journalistique. Or, le sport occupe une place importante par rapport à l'ensemble de la production médiatique québécoise offerte au public. Qu'une partie seulement de la population puisse aspirer à y travailler apparaît alors comme un véritable problème. Par le biais des parcours professionnels des journalistes sportives et autres professionnelles de la médiatisation sportive, je veux comprendre les barrières qui se sont dressées devant ces femmes, celles qu'elles ont abattues, et celles qui continuent de se dresser devant elles.

### ***1.3 Féminité(s), genre et performativité***

J'ai mentionné préalablement l'importance du genre et des rapports de pouvoir genrés dans les dynamiques propres aux champs et au sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Ces rapports de pouvoir sont au cœur même de la compréhension des parcours professionnels des journalistes sportives. Ils sont à la fois la source des questions de recherche qui ont guidé cette

thèse, mais aussi partie prenante de la méthodologie de recherche déployée. L'analyse féministe ancrée dans une perspective critique du genre accompagne l'ensemble de ce projet. Pour bien en saisir la nature, je propose dans cette section d'approfondir les perspectives théoriques qui ont justement guidé cette analyse.

On peut difficilement, devant la littérature disponible, affirmer que le sous-champ spécialisé du journalisme sportif est une exception aux rapports de pouvoir genrés. En fait, j'oserais plutôt dire qu'il s'agit d'un terrain particulièrement fertile pour observer à l'œuvre ces rapports de pouvoir. Les stratégies, obstacles et attentes rencontrés par les journalistes sportives et décrits plus hauts mettent de l'avant des situations vécues sur le terrain par les femmes qui y travaillent, et en ce sens, elles sont révélatrices des rapports de pouvoir genrés. Ils ne permettent toutefois pas de cerner les possibles changements qui s'opèrent au sein de la profession quant à la conception d'une féminité normative et aux rapports de pouvoir induits par cette conceptualisation. En fait, les travaux américains et européens détaillés plus haut tendent à conceptualiser les rapports de pouvoir induits par le genre dans une logique de linéarité, de continuité, en mettant l'accent sur la faible présence des femmes. De plus, ces dernières sont souvent associées à un groupe homogène dans lequel on retrouverait une définition de la féminité — et de la masculinité — consensuelle, et où l'hétérogénéité se retrouverait plutôt dans les stratégies utilisées par les journalistes sportives pour « gérer » cette féminité. De la même manière, le masculin et le féminin se conjuguerait au singulier et auraient, à travers le temps, la même définition au sein du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, et les relations sociales induites par le genre se déclinaient sous un modèle continu.

Or, de par son caractère construit et aléatoire, le genre, qui institue les catégories féminin(s)/masculin(s), hommes/femmes, nous invite à nous méfier d'une conception universalisante dans le temps et l'espace de son contenu et de ses effets. Loin d'être figé, il apparaît comme mouvant. Nous pouvons en prendre un cliché à une époque et en un lieu, mais on ne peut en déduire que le genre opérera exactement de la même manière en un autre lieu et en un autre temps. Pour reprendre les termes de Scott, l'opposition binaire mâle/femelle n'est ni permanente ni fixée (1986).

Le genre peut être défini comme un système de hiérarchisation et de division arbitraire des corps, des comportements, des aptitudes, et ainsi de suite en deux grandes catégories, le masculin et le féminin (Bereni et al., 2008), ainsi que son corollaire, les hommes et les femmes.

Cette catégorisation et cette hiérarchisation reposant sur un construit social, il n'y a pas de certitude a priori quant à la constitution de ce que sont ou ne sont pas le masculin et le féminin. Comme je le soulignais plus haut, le contenu des catégories varie selon le temps, le lieu, et le champ d'activités sur lequel se porte notre regard. La féminité et la masculinité ne peuvent être comprises dans une perspective de continuité et d'universalité (Scott, 1986). Le genre, tant dans sa dimension hiérarchique que catégorielle, n'est donc pas immuable (Delphy, 2001) et prévisible.

Mais même si les catégories femmes et féminins sont des construits sociaux, font référence à un système qui pourrait ne pas être, suscitent leur lot de critique — par exemple, comme le souligne Butler (2005), la catégorie « femme » a une portée réductrice et contraignante, puisqu'obligeant à définir ce qu'est et n'est pas une femme — elles ne peuvent être éludées, puisqu'être identifiée comme « femme » ou se désigner comme « femme » entraîne un lot de conséquences, tant sur les plans matériels que symboliques (Moi, 1999). De plus, aussi construit le genre soit-il, « *the modern world is a world steeped in sex: every habits, gesture, and activity is sexualized and categorized as male or female, masculine or feminine* » (Moi, 1999, p.12). Pour paraphraser Delphy (2001), le genre est un régime de vérité. Il est difficile<sup>5</sup>, sinon presque impossible d'avoir une identité sociale sans une identité genrée (McNay, 2000). Ainsi, si ces catégories sont construites, il n'en demeure pas moins qu'elles ont des impacts concrets et matériels sur la vie des acteurs et actrices, de même que sur les relations sociales entre les individus. « *Gender is a constitutive element of social relationships based on perceived differences between the sexes [...]* » (Scott, 1986, p. 1067).

Les relations inégalitaires — puisque comme je l'écrivais plus tôt, nous sommes au sein d'un système de hiérarchisation — instituées par ces perceptions de différences entre les sexes permettent à certains acteurs de se trouver en situation de pouvoir et de contrôle. Ce contrôle se voit reproduit à travers des politiques publiques (Scott, 1986) qui, sous le couvert de la neutralité, renforcent le pouvoir de ceux qui le possèdent déjà. Acker (1990) nous offre un exemple du pouvoir et du contrôle qu'induisent le genre et le discours sur la binarité alors qu'elle se penche sur le rôle du genre dans les organisations. La chercheuse s'intéresse plus particulièrement à l'évaluation des emplois en entreprise, c'est-à-dire à la définition de tâche des postes et à la

---

<sup>5</sup> Il est toutefois possible maintenant dans certaines législations du monde (Allemagne, Australie, plusieurs pays asiatique, etc.) de se définir ni comme homme ni comme femme.

hiérarchisation des emplois au sein de l'entreprise, qui repose en grande partie sur la complexité associée aux tâches. Bien entendu, les tâches jugées complexes et placées à un rang plus élevé dans la hiérarchie bénéficient d'un salaire plus imposant. Au moment de l'évaluation des postes, il n'est pas question de personnes physiques, mais d'individus abstraits, imaginés, qui seront éventuellement remplacés par des personnes en chair et en os qui devront s'acquitter des tâches détaillées pour l'emploi. Mais ce que constate Acker, c'est qu'avant même le processus d'embauche, le genre est à l'œuvre. Les évaluations ne sont pas neutres, mais s'inscrivent plutôt dans une représentation du travailleur qui correspond à la représentation d'une forme de masculinité dans le cas des postes hiérarchiquement plus élevés et à la représentation d'une forme de féminité pour les postes moins bien rémunérés et moins élevés dans la hiérarchie.

Mais le maintien de ce régime de vérité et sa pérennité, dans un contexte où il n'y a pas de sujet pré-social, demande un travail constant de la part de tous les acteurs et actrices qui composent la société. Le genre, de même que le sexe et la sexualité, sont des constructions sociales normatives créatrices d'inégalités de toutes sortes, mais elles sont aussi des constructions plus fragiles qu'elles ne semblent l'être. Il y a toujours une part d'instabilité dans le genre, des situations de toutes sortes qui laissent entrevoir la construction, qui viennent remettre en doute l'immutabilité de la binarité. Il devient donc nécessaire que l'on répète sans cesse ces normes dominantes, qu'on les réinscrive corporellement (McNay, 2000). La performativité, détaillée entre autres par Judith Butler dans son ouvrage phare, *Gender Trouble* (1990) est ce processus d'inscription corporelle, de répétitions des normes de genre et du discours dominant hétérosexuel. Être un homme ou une femme demande un travail constant. Chaque situation sociale demande à ce qu'on exprime et réaffirme son identité genrée. Les identités de genre se construisent dans les pratiques de tous les jours. « Les actes, les gestes, les désirs exprimés et réalisés créent l'illusion d'un noyau interne et organisateur du genre, une illusion maintenue par le discours afin de réguler la sexualité dans le cadre obligatoire de l'hétérosexualité reproductive » (Butler, 2005, p. 259).

Pour reprendre Robinson (2005), le genre nous apparaît donc à la fois comme un système de classification, permettant de mettre chaque personne et chaque chose dans la catégorie homme/femme, masculin/féminin, et une structure structurante de la société, alors qu'il est au cœur des relations sociales et hiérarchiques qui s'établissent entre les individus. Si les apories de

ce système sont nombreuses, la performativité de l'identité genrée permet de gommer, du moins en partie, ces dernières, tout en maintenant en place les rapports de pouvoir entre les individus.

Le champ du journalisme sportif et ses agents et agentes n'évoluent donc pas dans un univers *gender neutral*, et les études mentionnées plus haut tendent en fait à présenter ce milieu professionnel comme particulièrement sensible aux rapports de pouvoir genrés, de même qu'à la performativité des féminités et des masculinités. L'utilisation de pluriel est ici importante. En effet, plusieurs formes concurrentes de féminités et de masculinités sont performées à travers un espace social donné (Yancey Martin, 2001). Par exemple, s'appuyant sur les travaux de Connell, Allain (2008) explique que la masculinité hégémonique représente une forme idéalisée de la masculinité, sans pour autant être celle qui est le plus souvent performée dans la société. Toutefois, lorsque la masculinité de certains hommes est remise en doute, ces derniers peuvent alors se tourner vers des signes plus forts de masculinité hégémonique pour sécuriser leur position de pouvoir (Allain, 2014).

Les rapports de pouvoir genrés ne sont pas les seuls à structurer l'espace social et le champ du journalisme sportif. Le genre n'est pas l'unique système d'oppression à l'œuvre. Comme l'écrivent Hill Collins et Bilge (2016), « *When it comes to social inequality, people's lives and the organization of power in a given society are better understood as being shaped not by a single axis of social division, be it race or gender or class, but by many axes that work together and influence each other* » (p. 193). Pour parler de ces différents systèmes d'oppression qui s'entrelacent, on parlera alors d'intersectionnalité. Hill Collins et Bilge (2016), dans leur ouvrage portant sur ce sujet, expliquent que bien avant son entrée dans les instances académiques dans les années 1980-1990, et avant même que le concept d'intersectionnalité porte son nom, son principe même se trouvait au sein de nombreux mouvements sociaux des années 1960 et 1970, dont ceux mettant en scène des femmes afro-américaines, les « Chinanas », des femmes amérindiennes, etc. Parlant des femmes afro-américaines, les deux auteures expliquent que ces dernières ont compris qu'« *addressing the the oppression they faced could not be solved by race-only, or class-only, or gender-only, or sexuality-only, frameworks* » (p. 65). Peu importe les termes utilisés pour évoquer ces multiples facettes de l'identité, on retrouvait dans les espaces sociaux ainsi créés un désir d'accepter les différences des unes et des autres plutôt que de noyer ces différences dans le mythe de l'unité.

Et lorsque, sous l'impulsion des mouvements sociaux, des personnes qui jusque là étaient exclues des milieux académiques — entre autres — ont pu y faire leur entrée, celles-ci ont amené avec elles leurs connaissances du terrain et leurs revendications. C'est ainsi que le terme d'intersectionnalité, en est venu à s'imposer dans le monde académique, par le biais entre autres des travaux de Kimberlé Crenshaw (1991). Dans son article « *Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color* », Crenshaw s'intéresse au cas particulier des femmes afro-américaines, placées à la confluence de deux systèmes d'oppression : le racisme et le sexisme. Alors que les enjeux raciaux sont évacués des luttes pour les droits des femmes, les enjeux du sexisme le sont dans le cas de la lutte contre le racisme, laissant les femmes afro-américaines et leur position singulière dans l'ombre, ce qui n'est pas sans répercussion. Crenshaw évoque entre autres le problème des violences conjugales. Les femmes noires, victimes de cette forme violente de sexisme, hésiteraient à dénoncer leur conjoint, de crainte de confirmer des stéréotypes racistes et de nuire à l'avancement de l'égalité raciale. Les travaux de Crenshaw vont également mettre de l'avant cette idée que l'expérience est une source valide de savoir, que les individus sont des créateurs de savoir (Hill Collins et Bilge, 2016).

Le concept d'intersectionnalité nous invite à repenser la notion d'identité. L'identité d'un individu, peu importe de qui il s'agit, ne s'arrête pas seulement à une identité sexuée. Pour reprendre la définition de Shield (2008), l'identité correspond aux différentes catégories dont un individu se déclare partie prenante. J'ajouterais également que ces catégories d'appartenance ne sont pas systématiquement adoptées de manière consciente et agentique, mais sont dans certains cas intériorisées et naturalisées. L'un des objectifs du concept d'intersectionnalité est de reconnaître l'existence d'identités plurielles et leurs interrelations, puisque « *one category of identity, such as gender, takes its meaning as a category in relation to another category* » (Shield, 2008, p. 302). Par le fait même, la prise en compte de l'intersectionnalité permet entre autres une compréhension élargie et ouverte de la catégorie « femmes », qui ne désigne alors plus seulement les femmes blanches hétérosexuelles de classe moyenne (Lykke, 2010), un rapproche souvent adressé aux féministes, dans les milieux académiques et militants, ouvrant la porte aux personnes racisées, lesbiennes, bisexuelles, trans, queers, de toutes les classes sociales, souffrant d'un handicap, et ainsi de suite. Lykke (2010), Shield (2008) et Hill Collins et Bilge (2016) insistent sur la nécessité d'étudier les catégories identitaires en relation les unes avec les autres, et

non comme si ces différentes catégories s’empilaient les unes par-dessus les autres. Bien qu’elle n’utilise pas elle-même le terme d’intersectionnalité, Moi (1999) associe à une forme de réductionnisme sexuel l’idée de ramener un humain uniquement à son identité sexuelle, laissant de côté tout ce qui a contribué à « former » l’individu (nationalité, classe sociale, race, etc.). De plus, dans la mesure où l’identité genrée se construit en relation avec les autres composantes identitaires, s’interroger sur le genre exige forcément de se pencher sur ces autres composantes, au risque de retomber dans une forme de généralisation ou d’essentialisation.

Enfin, le concept d’intersectionnalité nous invite aussi à examiner les absences, ou l’effacement de certaines catégories identitaires. Plus haut, j’ai mentionné la très faible présence de personnes racisées au sein des médias sportifs. Or, lorsqu’on décortique les données récoltées par Lapchick et al. (2015), on constate que les femmes issues des minorités sont encore plus sous-représentées que les hommes issus des minorités. Cette absence de diversité nous permet donc de pointer vers des systèmes d’oppression desquels découlent des rapports de pouvoir qui lorsqu’ils se croisent, contribuent à l’exclusion ou la quasi-exclusion d’une partie de la population d’un champ d’activité. Et force est d’admettre que ce phénomène d’invisibilisation de certaines catégories identitaires au sein du sous-champ spécialisé du journalisme sportif est bien présent au Québec, alors que les personnes racisées qui évoluent dans le champ se comptent sur les doigts d’une seule main (St-Pierre, 2018).

#### **1.4 Méthodologie**

Pour répondre à mes questions et objectifs de recherche, et en congruence avec une analyse féministe critique, deux méthodes ont été sélectionnées. La première, et la principale a été l’entrevue avec des journalistes sportives québécoises et autres professionnelles de la médiatisation sportive ayant œuvré dans le champ durant la période 1970-2015. La seconde méthode utilisée a été l’analyse de contenu du magazine *Le Trente*<sup>6</sup>, publication spécialisée destinée aux journalistes et produit par ces derniers. L’analyse du *Trente* a permis de compléter les récits des journalistes sportives, en les replaçant dans le contexte plus large de l’évolution du journalisme au Québec, et en permettant d’explorer certains rouages du sous-champ spécialisé du journalisme sportif absents ou pris pour acquis par les participantes. Ensemble, les entrevues et le

---

<sup>6</sup> Ce magazine a porté le même nom, mais écrit de deux manières différentes à travers le temps, soit *Le 30* et *Le Trente*. À des fins de cohérence du texte, j’ai opté pour le titre dans sa forme actuelle, soit *Le Trente*, pour l’ensemble du document.

dépouillement du *Trente* ont permis de créer un récit où les parcours professionnels des journalistes sportives ont pu être mis en contexte et où les pris pour acquis ont pu être explicités, rendant possible une analyse plus complète des expériences des participantes.

#### *1.4.1 L'entrevue*

L'entrevue s'est rapidement imposée comme la méthodologie à prioriser pour mener à bien mes objectifs de recherche. Dans le cadre d'une étude sur le journalisme non média-centrée, comme c'est le cas pour la mienne, où les relations entre les différents acteurs et actrices est le point de mire, l'entretien de recherche est régulièrement valorisé (Broustau et al., 2012). En effet, il ne s'agit pas pour moi d'analyser la production journalistique, le produit fini, mais plutôt « les significations que [l]es journalistes donnent aux choses et à leurs actions » (p. 7). Autrement dit, je m'intéresse à leur point de vue subjectif (Forget et Paillé, 2012). Je veux comprendre ce qui les a poussé à choisir ce métier, ce qui a guidé leurs choix et leurs actions tout au long de leur parcours professionnel, et comment elles ont vécu les rapports de pouvoir genrés dans leur quotidien, au moment de prendre des décisions ou d'en subir. Pour accéder à ces données, que Forget et Paillé (2012) désignent sous le nom d'expérience représentée, il doit y avoir acte de conscience. C'est ce que rend possible l'entrevue en ouvrant un espace de « réflexion du vécu », la personne interrogée est amenée alors à construire un « discours descriptif “de” et non “sur” cette expérience » dans le but faire de sa réflexion un « objet de connaissance » (p. 74). De plus, l'entrevue est cohérente avec la prémisse selon laquelle les individus sont créateurs et créatrices de savoir par le biais de leurs expériences (Hills Collins et Bilge, 2016)

#### *1.4.2 Le choix des participantes et la mise en contact*

Une fois sélectionnée la méthode de l'entrevue, il m'a fallu déterminer avec qui j'entrerais en contact. Le bassin de journalistes sportives est très restreint, y compris lorsqu'on y inclut les autres professionnelles de la médiatisation sportive. Par professionnelles de la médiatisation sportive, je fais référence aux descriptrices, analystes/chroniqueuses et animatrices d'émissions de télévision et de radio à vocation exclusivement sportive. Comme je le soulevais en avant-propos, en sport, une même personne peut porter différents chapeaux lors de sa carrière, et même, dans certains cas, ces chapeaux peuvent s'empiler les uns sur les autres au même moment. Par exemple, dans le cadre des Jeux olympiques, une journaliste sportive, qui normalement se trouve sur le terrain, récolte de l'information, et produit des reportages, peut être amenée à décrire des

compétitions, écrire un blogue pour le site web de l'entreprise pour laquelle elle travaille, et ainsi de suite. On retrouve également des journalistes qui vont alterner entre animation et reportages. Certaines vont également faire de la recherche, du reportage et de la réalisation en même temps. Dans le but d'avoir un portrait le plus représentatif possible du champ, j'ai inclus dans l'étude les journalistes sportives et autres professionnelles de la médiatisation sportives qui ont œuvré tant à la radio, à la télévision que dans la presse écrite. À noter que les frontières entre ces trois médias sont souvent poreuses, particulièrement entre la télévision et la radio, où plusieurs journalistes vont se promener de l'un à l'autre. J'ai restreint mon investigation aux journalistes qui ont œuvré principalement dans les marchés de Montréal et de Québec, les deux plus importants en termes de population et de marché sportif, du fait de la présence d'équipes de sport professionnel dans ces deux marchés – bien que Québec ait perdu son équipe de hockey professionnel, les Nordiques de Québec, en 1994, en plus de me concentrer sur les médias francophones nationaux, spécialisés et généralistes. Les hebdomadaires ont été laissés de côté.

Il a été relativement facile de retracer les femmes qui exercent la profession en ce moment. Les sites web des différents médias m'ont permis de les répertorier assez aisément. Mes connaissances personnelles m'ont également servi, puisqu'étant une grande consommatrice de sports depuis longtemps, je connaissais les noms de plusieurs journalistes, y compris certaines qui n'étaient plus dans la profession. Des recherches dans les journaux et magazines, y compris le *Trente*, m'ont permis d'identifier d'autres journalistes sportives, principalement les pionnières auxquelles on avait dédié des articles. Enfin, lors des entrevues, les journalistes ont identifié à quelques reprises des collègues avec lesquelles elles avaient travaillé, et certaines m'ont fourni les coordonnées de journalistes retraitées.

Au final, j'ai identifié 33 journalistes et autres professionnelles de la médiatisation sportive. Pour quatre d'entre elles, j'ai été incapable d'établir un contact, que ce soit par téléphone, courriel ou par le biais des réseaux sociaux. Cinq n'ont jamais répondu à mes demandes d'entrevues, alors que trois se sont montrées intéressées, mais n'ont pas répondu à mes courriels subséquents. Enfin, une journaliste a décliné l'offre de participation, si bien qu'au total, 20 femmes ont accepté de me rencontrer. Pour 18 d'entre elles, le premier contact a eu lieu par courriel. J'ai échangé par le biais de la messagerie privée Facebook avec l'une des participantes alors que pour une autre, notre premier contact a eu lieu par téléphone.

### *1.4.3 Le défi de l'anonymat*

Je l'ai déjà écrit, les journalistes sportives sont rares. Or, ce faible bassin de participantes potentielles a soulevé pour moi un réel enjeu éthique, lié à l'anonymat des participantes. En fait, il est rapidement apparu impossible de garantir l'anonymat aux participantes. Pour ce faire, j'aurais dû retirer le nom des médias pour lesquels elles ont travaillé, leurs affectations principales, et ainsi de suite. Dans la mesure où je m'intéresse à leurs parcours professionnels, ces omissions n'étaient pas possibles. Par exemple, lorsqu'on parle de l'entrée dans la profession, le processus d'embauche d'un diffuseur public varie considérablement de ceux mis en place dans le privé. L'impossibilité de leur offrir un anonymat complet a donc été clarifiée dans le formulaire de consentement que les participantes ont signé avant de commencer les entrevues.

J'ai stipulé plus haut que l'un des objectifs de ma thèse est de faire entendre les voix des journalistes et autres professionnelles de la médiatisation sportive. En congruence avec cet objectif, et consciente de l'anonymat relatif que je pouvais offrir aux participantes, j'ai leur ai donné le choix quant à l'utilisation de leur véritable identité ou d'un pseudonyme. Je souhaitais que les journalistes désirant utiliser leur vrai nom puissent le faire, mais que celles qui se sentaient plus à l'aise d'utiliser un pseudonyme aient le choix. Déjà sensible au fait que l'anonymat seulement relatif des participantes pouvait les amener à censurer certains de leurs propos, je voulais éviter que l'utilisation de leur véritable nom ne devienne un facteur encore plus grand de silence chez les participantes. Les journalistes qui travaillent encore dans le domaine ont, pour la plupart, demandé à ce que leur nom soit remplacé par un pseudonyme. D'autres m'ont signalé qu'elles voulaient que leur nom apparaisse dans la thèse, qu'elles y tenaient. Certaines ont fait leur choix avant l'entrevue, d'autres ont préféré faire l'entrevue et décider par la suite si elles voulaient utiliser un pseudonyme ou non, selon les questions posées et les réponses fournies. Travailler avec des journalistes et autres professionnelles de l'information comporte des défis particuliers que j'aborderai au prochain point, mais également des « avantages » lorsqu'il est question de consentement et d'anonymat. En effet, les journalistes ont, dans leur carrière, à parler régulièrement de consentement avec les personnes qu'elles interrogent. Elles comprennent la notion d'anonymat et lors de la lecture du formulaire de consentement, je me suis assurée qu'elles avaient bien compris que je ne pouvais leur garantir un parfait anonymat, ce qui était le cas.

Afin de ne pas créer de confusion chez les lecteurs et lectrices, j'ai décidé de nommer les journalistes au moyen de prénoms. Ainsi, dans la thèse, les prénoms utilisés sont à la fois les véritables prénoms des journalistes et pour certaines, des pseudonymes.

#### *1.4.4 Présentation des participantes*

Parmi les participantes, Liliane est la journaliste qui a entamé le plus tôt sa carrière, alors qu'elle a commencé aux sports en 1971. Elle est l'une des rares journalistes sportives à avoir travaillé dans le secteur de la presse écrite, alors que seulement deux autres participantes ont travaillé dans ce secteur d'activités, soit Sophie et Stéphanie. Ces dernières sont arrivées beaucoup plus tard, soit au début des années 2000. Sophie a travaillé environ quatre ans aux sports, alors que Stéphanie a consacré environ neuf années à l'information sportive.

Du côté de la radio, Danielle, qui a commencé en 1982 avant de se retirer en 1994, a connu une carrière prolifique, devenant littéralement une vedette médiatique. En 1986, Diane, forte de près de dix ans de journalisme radiophonique, a finalement percé le secteur des sports. Dans les années 1990, à la suite de bouleversements dans les secteurs sportif et médiatique, elle a dû délaisser la radio et se tourner vers la télévision. Marie, dont le parcours scolaire — baccalauréat en traduction et MBA entamé — ne semblait pas destiner au journalisme sportif, a fait sa marque en radio, tout en étant aussi présente simultanément à la télévision. Elle est d'ailleurs toujours en poste.

C'est à la télévision qu'une pluralité de participantes ont fait leur marque en sport. Claudine, toujours en poste d'ailleurs, est celle qui compte le plus d'expérience au compteur, ayant commencé sa carrière en 1980. Cette dernière est également la seule participante à agir à titre de descriptrice sportive sur une base régulière. Mathilde et Denise sont les deux autres participantes qui ont commencé leur carrière dans les années 1980, à la télévision. Mathilde est entrée en poste en 1985 et Denise, à la toute fin de la décennie, soit en 1989. Une seule participante a commencé sa carrière à la télévision dans les années 1990, soit Marie-Claude. Si cette dernière a fait une courte incursion aux sports à ses débuts à la radio, c'est véritablement par le biais du médium télévisé que sa carrière a pris son envol. À l'image de Danielle, devenue une vedette dans les années 1980-1990, Marie-Claude est devenue une personnalité médiatique connue au Québec, remportant entre autres des prix remis par le public dans le cadre de galas. En

2010, elle a mis un terme à sa carrière aux sports, mais elle est demeurée dans le giron médiatique.

Les dix participantes restantes sont entrées aux sports dans les années 2000. Marjolaine, Nancy, Justine et Corinne ont toutes les quatre poursuivi des études en communication et affichaient un amour du sport avant même de devenir journalistes sportives. Corinne et Justine ont poursuivi des études universitaires aux États-Unis afin de jouer respectivement au basketball et au tennis au sein de la National Collegiate Athletic Association (NCAA). Corinne a quitté le journalisme sportif en 2015.

De leur côté, Valérie, Lisa et Érika ont étudié dans des secteurs plus près des relations publiques, du marketing et de l'entrepreneuriat. D'ailleurs, Valérie et Lisa sont passées du secteur marketing du média pour lequel elles travaillent au secteur de l'information. Quant à Érika, elle a fait ses armes en journalisme généraliste et économique, avant d'atterrir aux sports.

Un peu comme Marie plus haut, rien ne semblait destiner Florence à une carrière de journaliste sportive, alors qu'elle a complété un baccalauréat en droit. Son amour du tennis l'a finalement incité à franchir le pas vers le monde de la communication.

Les deux dernières participantes, Évelyne et Valérie T., présentent des profils qui se démarquent particulièrement des autres. Valérie T. est une ancienne athlète professionnelle et la seule participante à occuper un poste d'analyste sur une base régulière. Elle travaille à la télévision. Quant à Évelyne, ses expériences dans le domaine de la médiatisation sportive sont diversifiées, ce qui la rend difficile à catégoriser. Elle a débuté aux sports comme collaboratrice dans une émission de télé consacrée aux débats sportifs (elle ne participait pas elle-même aux débats). Elle a travaillé pour une équipe de la Ligue nationale de hockey (LNH) qui avait alors développé sa propre chaîne sur le web. Lorsque je l'ai rencontrée, elle travaillait depuis quelques années dans un média écrit pour lequel elle produisait du contenu vidéo à saveur sportive visant à alimenter le site web.

Dans les chapitres qui viennent, je vais esquisser plus en détail les profils de chacune des participantes, mais quatre caractéristiques ressortent de ce bref survol. De un, la télévision est le médium dans lequel le plus de journalistes sportives ont évolué. De deux, elles sont pour la plupart très scolarisées. De trois, c'est véritablement à partir des années 2000 que le nombre de journalistes sportives a augmenté considérablement, sans être spectaculaire ceci dit. Et de quatre,

toutes les participantes sont des femmes cis blanches. À noter qu'un tableau aide-mémoire comprenant les noms et des détails sur les participantes se trouve en annexe 1.

#### *1.4.5 Les rencontres*

Sur les 20 rencontres que j'ai eues avec les journalistes, 18 d'entre elles se sont déroulées en personne. Pour les deux autres, l'éloignement géographique empêchant une rencontre physique, j'ai eu recours à la vidéoconférence. Malgré l'éloignement physique, je n'ai pas noté de différence entre ces deux entrevues et celles effectuées en personne. Aucun problème technique n'est survenu, et tant la qualité de l'image que du son étaient au rendez-vous. J'ai laissé aux participantes le choix du lieu où elles désiraient que nous nous rencontrions, l'idée étant qu'elles soient le plus à l'aise possible. À l'exception d'une participante qui m'a invitée à la rejoindre à son domicile pour faire l'entretien, les entrevues se sont déroulées soit dans un café, soit sur les lieux de travail des journalistes. Dans ce dernier cas, il n'y avait toujours que nous deux dans la pièce. Au début de chaque entretien, j'ai demandé aux participantes de lire et de signer le formulaire de consentement. Dans le cas des entrevues en vidéoconférence, j'avais envoyé préalablement le formulaire de consentement aux journalistes, qui m'ont fait parvenir une copie signée du document. J'ai également répondu aux questions sur le projet, lorsque questions il y avait.

Plus haut, j'ai écrit que les entrevues avec des journalistes posaient des défis particuliers. Comme le signale Demazière (2012), dans le processus d'entrevue, le chercheur ou la chercheuse a la responsabilité d'adapter ses techniques à ce qu'il appelle « les enquêtés ». Lorsque ces « enquêtés » sont des journalistes, le chercheur ou la chercheuse se retrouve devant des individus qui sont habitués aux entrevues, pour en faire eux-mêmes la pratique. Demazière note qu'ils se considèrent généralement plus légitimes et que cette position les amène à poser plus de questions que les participant.es pour qui l'entrevue est une nouveauté. Les journalistes savent ce qu'est une entrevue et peuvent être plus enclin.es à vouloir prendre le contrôle de l'entrevue (Broustau et al., 2012). Ainsi, Plesner (2011) note que lorsqu'on interroge des journalistes — et des sociologues — il est souvent plus efficace d'approcher l'entrevue comme un site de négociations de sens, les deux « parties » étant déjà au fait des conventions de l'entrevue.

Ainsi, tant Plesner (2011) que Broustau et al. (2012) favorisent dans le cas présent l'utilisation de la technique du miroir, c'est-à-dire « reformuler, clarifier les sentiments exprimés pour positiver les positions de l'interviewé, pour l'amener à une prise de conscience de ce qu'il

vient de dire » (Broustau et al, 2012, p. 9). Plesner avance qu'il est même possible pour le chercheur d'être plus actif dans l'entrevue avec les journalistes, en y allant de suggestion, et de commentaires sur les réponses, puisque la relation entre interviewé.e et intervieweur.euse est moins empreinte de pouvoir que dans le cas d'un entretien avec des participant.es moins familier.ères avec le processus d'entrevue. De plus, en commentant les réponses des journalistes, l'intervieweur.e cherche à briser le biais de désirabilité et l'horizon commun partagé avec le participant (Plesner, 2011).

Lors des entrevues, j'ai rapidement senti que les journalistes, même si elles sont plutôt habituées à évoluer de l'autre côté du miroir, soit à poser les questions, étaient à l'aise avec l'entrevue. Certaines ont posé des questions sur la recherche que je menais d'entrée de jeu, alors que chez certaines participantes, les questions sont venues après l'entrevue, une fois l'enregistreuse fermée. Ces questions portaient pour la plupart sur les raisons qui m'ont menée à choisir ce sujet de recherche. D'autres m'ont demandé ce qui ressortait de la littérature scientifique déjà existante, par exemple aux États-Unis.

À quelques reprises, j'ai senti que les participantes testaient mes connaissances sportives, s'assuraient que je connaissais le milieu dans lequel elles évoluent. Il ne s'agissait pas de questions pièges, ni même de questions directes. C'était des phrases laissées en suspens qui demandaient de ma part de reformuler en cherchant à compléter l'idée développée par la journaliste, pour valider le propos. C'était des anecdotes sportives qu'on m'invitait à commenter et ainsi de suite. Lorsque cette situation s'est présentée, que j'ai répondu et « prouvé » en quelque sorte que je m'intéressais réellement au sport, et pas seulement comme sujet de thèse, j'ai senti que le ton de l'entrevue changeait. Soudain, une plus grande proximité s'est établie avec les participantes. Autrement dit, le processus de reformulation, mais également d'action valorisé par Plesner (2011) a été utile pour établir un dialogue plus enrichissant, mais également pour permettre au lien de confiance entre intervieweuse et interviewée de se mettre en place. À aucune reprise une participante n'a indiqué ne pas vouloir répondre à une question, même si j'avais spécifié au début des entretiens qu'elles avaient le droit en tout temps de le faire.

La longueur des entrevues a varié entre 50 minutes et deux heures. Avant chacune des entrevues, j'ai pris soin de faire une recherche sur les participantes : médias dans lesquels elles ont travaillé, entrevues qu'elles ont données dans le passé sur le sujet de la place des femmes dans le sport, etc. Cet exercice m'a été utile pour questionner les journalistes, pour ramener sur le

plancher des propos qu'elles avaient tenus il y a cinq ou même quinze ans, pour m'assurer que toutes les expériences professionnelles étaient couvertes dans l'entrevue, etc. Je me suis présentée à chaque rencontre avec un ensemble de thèmes à aborder, sans pour autant en avoir déterminé l'ordre. Chaque entrevue a commencé avec la même question : « J'aimerais dans un premier temps comprendre le cheminement qui vous a amené jusqu'au sport ». C'est à partir de la réponse fournie à cette question que la suite de l'entrevue s'enchainait. Avec Diane par exemple, j'ai posé peu de questions. Elle a d'elle-même, par le récit de son parcours professionnel, abordé plusieurs thèmes que j'avais ciblés. De plus, elle avait déjà beaucoup réfléchi à la place des femmes en journalisme sportif. Sa prise de parole en était une empreinte de réflexivité. Dans d'autres entrevues, les réponses étaient plus brèves, je devais reformuler les réponses plus souvent pour m'assurer d'avoir bien saisi le propos. Bref, chacune des entrevues a été unique, et chaque parcours professionnel, de par sa singularité, a commandé des questions particulières. C'était mon rôle, comme chercheuse, de m'adapter aux participantes qui étaient en face de moi.

#### 1.4.6 Analyse du Trente

En plus des entrevues, j'ai également mené une analyse de contenu du magazine *Le Trente* qui paraît depuis 1976. Ce magazine spécialisé qui s'adresse avant tout à la profession journalistique a été précédé, pour la période 1960-1975, par *Le Bulletin des journalistes*. *Le Trente* est édité par la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), mais, comme l'indique son site web, *Le Trente* «jouit d'une indépendance rédactionnelle garantie par les Règlements de la Fédération. Il n'en est pas le porte-parole et ses textes n'engagent pas la Fédération»<sup>7</sup>. Jusqu'en 2011, le magazine paraissait dix fois par année, avant de passer à trois parutions annuelles.

Le contenu de la publication est diversifié : reportages, chroniques, rubriques, mot du rédacteur en chef, entrevues, etc. On peut en dire de même des voix qui s'y expriment : journalistes, patrons de presse, chercheurs et chercheuses, pigistes, etc. On y couvre les sujets chauds qui animent la profession comme la concentration de la presse, l'information en régions, l'importance ou non de se doter d'une carte de presse, la liberté de presse ici et ailleurs et ainsi de suite. On y retrouve aussi la couverture du congrès annuel de la FPJQ, l'annonce des mouvements de personnel, des portraits de journalistes et de patrons de presse. Ceux qui écrivent pour *Le Trente* le font bénévolement. Les journalistes sont les plus nombreux à prendre la plume,

---

<sup>7</sup> Voir <https://www.fpq.org/le-trente/>

de même que les étudiants en journalisme, bien que comme je l'ai mentionné plus haut, il existe une diversité dans la prise de parole.

J'ai lu chacun des numéros du *Trente* et du *Bulletin des journalistes* produits entre 1969 et 2015. Dans chacun des numéros, j'ai conservé les textes qui parlaient du journalisme sportif et de la médiatisation sportive en tout, ou en partie. J'ai également extrait les textes où la situation des femmes journalistes ou animatrices était mise à l'avant-plan. À partir de là, j'ai créé une base de données Excel, dans laquelle j'ai inscrit les informations bibliographiques — auteur, titre, date de parution —, ai ressorti les passages qui permettaient de saisir l'essence du texte, en plus d'ajouter un commentaire permettant éventuellement de catégoriser les textes. Par exemple, j'ai rapidement constaté que lorsqu'il était question des effectifs rédactionnels, on évoquait un nombre X de journalistes, et un nombre Y de journalistes sportifs, séparant par le fait même les journalistes sportifs et sportives de leurs confrères et consœurs journalistes. J'ai traité les textes sur les femmes journalistes de la même façon, laissant les catégories émerger d'elles-mêmes. Au total, j'ai repéré 287 éléments liés au journalisme sportif et 201 éléments associés à la situation des femmes journalistes ou animatrices. Ces éléments comprennent majoritairement des nouvelles, des brèves, des entrevues, des portraits et des textes d'opinion. Pour les éléments portant sur le journalisme sportif, le sujet le plus souvent répertorié avec 58 éléments est celui sur les conflits d'intérêts, la proximité et la crédibilité. À noter que plus de 37% des éléments sur le journalisme sportif comportent une orientation négative, et que plus de 60% de ces contenus ont été écrits par des hommes. Pour ce qui est des éléments sur les femmes journalistes, ils ont été écrits dans une proportion de 63% par des femmes, et 43 des 201 éléments ont comme sujet principal le récit de vie professionnel et personnel des femmes (pour plus de détails sur le corpus, voir l'Annexe 2).

L'analyse du *Trente* visait à comprendre le rôle potentiel joué par les professionnels de l'information, en tant que groupe, dans le maintien des rapports de pouvoir genrés dans le journalisme sportif. Or, pour comprendre ce rôle, je devais avoir accès au discours des professionnels sur le journalisme sportif, mais également sur les femmes dans la profession, et sur l'ensemble de la période étudiée. *Le Trente*, et dans une moindre mesure son prédécesseur, *Le Bulletin des journalistes* m'a permis d'avoir accès à ce discours produit par et pour les journalistes. L'une des forces du magazine spécialisé est notamment la diversité des intervenants qui y prennent la parole. Il ne s'agit pas seulement de journalistes faisant partie de la FPJQ, ni de journalistes uniquement montréalais, ou travaillant uniquement dans la presse quotidienne. Les

artisans de la télévision, de la radio, et plus récemment du web y occupent une place. Des débats y sont lancés, avec des droits de réplique. Bref, en analysant ce corpus, j'ai eu accès à un éventail de positions sur le journalisme sportif et sur la place des femmes dans le journalisme, me permettant alors de procéder à des rapprochements entre ces données et le contenu des entrevues avec les journalistes sportives.

L'analyse du *Trente* a servi de complément aux entrevues avec les journalistes. Il s'agit d'un sous-corpus qui m'a permis de valider et de compléter les informations recueillies avec les participantes. J'ai pu à la fois recueillir des informations sur le champ journalistique perçu comme un « tout » et sur les singularités qui animent le sous-champ spécialisé du journalisme sportif. À titre d'exemple, les articles sur le rapport qu'entretiennent les journalistes avec l'apparence et l'âge retrouvés dans le *Trente* m'ont permis d'établir des parallèles avec les récits spécifiques des journalistes sportives, tout en faisant ressortir les particularités inhérentes à la pratique du journalisme sportif et aux rapports de pouvoir genrés qui s'y exercent.

#### 1.4.7 *Le traitement des données*

Chacune des entrevues a été enregistrée afin d'en tirer le verbatim. J'ai retranscrit intégralement chacune des entrevues, en y incluant les hésitations, les phrases incomplètes et les rires. Une seule information a été retirée d'un verbatim, après qu'une participante m'ait contactée après l'entrevue pour m'aviser qu'elle ne voulait pas qu'une information sensible soit utilisée. J'ai donc retiré ce segment de l'entrevue.

Une fois les données brutes récoltées et produites dans un format permettant de travailler facilement avec elles, je me suis lancée dans une analyse de contenu des entrevues au moyen du logiciel *Hyper Research*. Ce dernier permet de procéder à une analyse inductive générale, méthode dont je me suis fortement inspirée pour traiter les données. Thomas (2006) explique que « *the primary purpose of the inductive approach is to allow findings to emerge from the frequent, dominant, or significant themes inherent in raw data, without the restraints imposed by structured methodologies* » (p. 238). L'induction est également « un type de raisonnement qui consiste à passer du spécifique vers le général » (Blais et Martineau, 2006, p. 5). Dans le cas présent, de passer des parcours professionnels de journalistes sportives à une compréhension élargie du champ du journalisme sportif et de ses agentes.

Blais et Martineau (2006), de même que Thomas (2006), identifient quatre étapes essentielles pour mettre en pratique l'analyse inductive générale. En premier lieu, préparer les données brutes, ce que j'ai fait en produisant les verbatim et en les uniformisant sur le plan de la forme. Par la suite, les auteurs indiquent qu'il est de mise de procéder à des lectures approfondies des documents, en soulignant qu'il peut être utile d'en faire des résumés. À cette étape, j'ai produit un document d'une dizaine de pages dans lequel j'ai détaillé les catégories qui m'apparaissaient incontournables, sans chercher immédiatement à tout catégoriser ni à faire de lien entre chacune de ces catégories. C'est à partir de ce document et des nombreuses lectures que j'ai commencé à identifier formellement et à décrire les premières catégories, d'abord très généralement, pour ensuite les raffiner, les préciser, et les subdiviser. Ainsi, le concept de vague s'est rapidement imposé lors de la phase de codage. Toutes les participantes ne sont pas entrées dans le champ au même moment, dans la même configuration du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, ce qui a influencé de manière saillante leur parcours professionnel. J'ai donc scindé en trois vagues les expériences des participantes, pour permettre d'explorer les configurations complexes du sous-champ et leur impact. À ma grande surprise, j'ai aussi pris conscience que certains aspects des parcours professionnels des journalistes sportives prenaient une place plus importante dans les récits que je ne l'aurais cru, comme la relation avec les patrons des entreprises de presse ou le rôle du marketing. Une fois le codage et la catégorisation terminés, j'ai pu définir l'ordre de présentation des résultats, mais également planifier leur mise en récit, de manière à rendre ces parcours professionnels intelligibles.

Parallèlement, j'ai complété la catégorisation des articles du *Trente*, ce qui a permis de valider l'existence des trois vagues à l'aune des changements dans le complexe médiatico-sportif. Comme je l'ai soulevé plus haut, l'analyse du *Trente* a permis de combler des failles dans les récits des participantes, particulièrement en ce qui a trait aux changements dans le champ journalistique et aux reconfigurations de nature médiatico-économique qui ont marqué la période étudiée. En d'autres termes, l'analyse du *Trente* a permis de contextualiser les expériences des participantes et d'obtenir une plus grande perspective sur le développement du journalisme au Québec entre 1970 et 2015 et sur la position du sous-champ spécialisé du journalisme sportif dans le champ journalistique.

Si les entrevues avec les journalistes sportives et autres professionnelles de la médiatisation sportive sont la pierre angulaire de la thèse, c'est la mise en relation de ces récits

avec le corpus du *Trente* qui a permis d'en tirer tout le potentiel en permettant d'éclairer des zones d'ombre et de les contextualiser.

### **1.5 Plan de la thèse**

Dans les pages qui suivent, je présenterai une analyse détaillée des parcours professionnels des journalistes sportives québécoises en détaillant à la fois les rapports de pouvoir genrés tels qu'ils se vivent dans les pratiques et tels qu'ils apparaissent dans les relations que les journalistes entretiennent avec divers agent.es : patrons, collègues, athlètes, autres journalistes, etc. Au chapitre deux, je me concentrerai sur l'appartenance du sous-champ spécialisé du journalisme sportif au champ journalistique : l'impact du complexe médiatico-sportif sur la position et les relations que les journalistes sportifs et sportives entretiennent avec les autres journalistes. J'esquisserai également un portrait des médias sportifs au Québec,

Le chapitre trois me permettra de présenter les 20 participantes, de même que le concept central de vagues, qui traverse l'ensemble de la thèse. J'y exposerai les conditions d'entrée dans la profession des journalistes sportives et autres professionnelles de la médiatisation sportive selon qu'elles appartiennent à la vague des pionnières, à celle de la stabilisation ou encore à la vague de la performance.

Au chapitre quatre, je m'attarderai à l'apprentissage de la *doxa* du sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Les premières assignations, le mentorat, la remise en doute du modèle *gender neutral* de l'apprentissage journalistique et l'intégration des journalistes sportives auprès de leurs collègues masculins seront au cœur de ce chapitre. Au chapitre cinq, j'explorerai les lieux de pratique des journalistes sportives, dont les galeries de presse et les vestiaires. Je m'attarderai également aux cultures institutionnelles distinctes de trois disciplines sportives : le hockey, les sports de combat et le football américain. La gestion des masculinités sera au cœur de l'argumentaire déployé dans ces pages.

Le chapitre six portera sur ce que j'ai baptisé « le mythe de la salope ». La performance d'une féminité normative, la logique hétéronormative qui traverse les rapports entre les agent.es et ses conséquences complexes sur les rapports de pouvoir genrés et les parcours professionnels des journalistes sportives y seront détaillés de manière frontale.

Au chapitre sept, je m'attaquerai à l'épineuse question de l'écriture dite « féminine ». Nous verrons que l'existence même de celle-ci est loin de faire consensus auprès des journalistes

sportives. Pour clore cette thèse, au chapitre huit, je parlerai du poids des apparences et de l'âge sur les femmes, de même que de la conciliation vie privée/vie professionnelle. Ces deux aspects plus personnels des parcours professionnels des participantes traversent l'ensemble de la période étudiée et, sans surprise, les journalistes sportifs et les journalistes sportives sont loin de vivre les mêmes réalités lorsqu'il est question de conciliation ou de vieillissement à l'écran.

## ***Chapitre 2 – Le journalisme sportif dans le champ journalistique : « c’est de la faute » au complexe médiatico-sportif***

Les journalistes sportifs et sportives sont-ils des journalistes ? Sont-ils et sont-elles des agent.es du champ journalistique ? La question peut sembler étrange, pour ne pas dire tautologique, et pourtant elle est cruciale. À partir du moment où, en effet, les journalistes sportifs et sportives se reconnaissent comme des agent.es légitimes du champ journalistique, et que les journalistes hors sports les considèrent aussi comme des agent.es du champ, on peut statuer que l’autonomie du sous-champ spécialisé du journalisme sportif est affectée par leur appartenance à un champ plus vaste. Ce faisant, les règles, la *doxa* qui s’applique au champ journalistique n’est pas étrangère au sous-champ spécialisé du journalisme sportif.

C’est pourquoi je propose dans un premier temps de situer la position particulière du sous-champ spécialisé du journalisme sportif et de ses agent.es à l’intérieur du champ journalistique dans son ensemble. J’ai mentionné rapidement, au chapitre précédent, que le journalisme sportif tend vers une logique économique, alors que d’autres spécialités, aux logiques dites institutionnelles, jouissent d’un plus fort capital symbolique et sont dans une position de pouvoir par rapport aux autres agent.es du champ (Van Zoonen, 1998; Tunstall, 1971). Ce positionnement importe, car il permet de mieux saisir les enjeux liés à l’apprentissage de la profession et les particularités du journalisme sportif liées à ce même positionnement. En particulier, il ouvre la porte au complexe médiatico-sportif dans lequel les journalistes sportives baignent, et qui vient lui aussi s’immiscer dans l’autonomie du sous-champ spécialisé du journalisme sportif. À la manière de l’insoutenable débat entourant l’antériorité — ou non — de l’œuf sur la poule — il est difficile de juger si le complexe médiatico-sportif a dicté la position du sous-champ spécialisé du journalisme sportif dans le champ journalistique ou si c’est plutôt cette position qui a ouvert la porte à ce phénomène. Mais une chose est certaine, l’autonomie partielle du sous-champ spécialisé du journalisme sportif n’est pas sans conséquence sur les parcours professionnels des journalistes sportives, dont leur intégration à la profession : ces dernières apparaissent comme des agentes situées à la périphérie du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, lui-même situé à la périphérie du champ journalistique. Placées dans cette position, les journalistes sportives québécoises ont souvent été laissées à elles-mêmes pour s’intégrer et apprendre. Alors que les femmes journalistes se sont à certains moments réunies pour faire avancer leur cause, et pour

dénoncer des rapports de pouvoir inégalitaires, la réalité particulière des journalistes sportives n'a que très rarement fait partie des revendications, d'où un isolement plus grand.

Une fois mise en lumière l'appartenance du sous-champ spécialisé du journalisme sportif au champ journalistique et son positionnement, je vais m'intéresser au moment de l'entrée en fonction des journalistes sportives, alors qu'elles doivent à la fois décrocher un poste, apprendre le métier, mais également comprendre les règles implicites — la *doxa* — qui permet au sous-champ spécialisé du journalisme sportif de fonctionner. Ce processus est généralement présenté comme *gender neutral*, c'est-à-dire qu'il n'est pas différencié selon le sexe assigné à un individu ou selon sa performance de genre. Toutefois, les récits des journalistes sportives permettent une lecture différente du processus, qui amène à repenser cette neutralité. C'est d'ailleurs ce que je démontrerai dans les chapitres trois, quatre et cinq. Mais pour l'instant, plongeons au cœur du champ journalistique.

## **2.1 Les règles cardinales du bon journalisme**

Au début de ce chapitre, j'ai posé la question suivante : les journalistes sportifs et sportives sont-ils et sont-elles des journalistes ? Pour savoir s'ils et elles en sont, encore faut-il en fournir une définition. En effet, de quoi et de qui parlons-nous lorsqu'il est question de journalisme et de ceux et celles qui le pratiquent ? La Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), organe de représentation des journalistes dans la province depuis 1969, définit un journaliste comme

toute personne qui exerce une fonction de journaliste pour le compte d'une entreprise de presse. Exerce une fonction de journaliste la personne qui exécute, en vue de la diffusion d'informations ou d'opinions dans le public, une ou plusieurs des tâches suivantes : recherche de l'information, reportage, interview ; rédaction ou préparation de comptes rendus, d'analyses, de commentaires ou de chroniques spécialisées ; traduction et adaptation de textes ; photographie de presse, reportage filmé ou électronique ; affectation, pupitre (titrage, mise en pages...), correction des textes ; dessin de caricatures sur l'actualité ; dessin et graphisme d'information ; animation, réalisation ou supervision d'émissions ou de films sur l'actualité ; direction des services d'information, d'affaires publiques ou de services assimilables (Guide de déontologie de la FPJQ, 2006 (2010), p.2).

Le journalisme apparaît avant tout comme une activité d'information (Delforce, 1996). Selon Le Cam (2009) et Delforce (1996), le concept d'information se rapproche chez les journalistes de

celui de faits bruts et de réalité. Les journalistes seraient en fait les témoins des événements, tel qu'ils se produisent dans une réalité objective et observable. Le code de déontologie de la FPJQ offre d'ailleurs un exemple patent de cette conception, en alléguant, à l'article 3a que « [l]es journalistes ont l'obligation de s'assurer de la véracité des faits qu'ils rapportent au terme d'un rigoureux travail de collecte et de vérification des informations » (2006 (2010), p.3). Suivant ce discours, il existerait une réalité antérieure à l'activité journalistique, une information qu'il serait possible au journaliste de transmettre par l'utilisation du langage (Delforce, 1996). De plus, selon Bernier (1996), un « contrat social » lie les journalistes à la population. En effet, cette dernière mettrait entre les mains des journalistes la responsabilité de les représenter auprès des tenants du pouvoir (politiciens, représentants économiques, hauts dirigeants d'entreprises, etc.). Cette responsabilité donnerait aux journalistes, en contrepartie, certains droits dont ne jouit pas la majorité de la population, soit celui d'avoir une entrée auprès des hauts dirigeants de la société. Autrement dit, les dirigeants qui doivent rendre des comptes à la population, entre autres les politiciens, ouvrent leur porte aux journalistes, car ces derniers représentent le « peuple ». De plus, ce pouvoir de représentation donnerait aux journalistes la légitimité d'agir et d'être crus.

Cette première définition du travail journalistique fait écho aux cinq caractéristiques de l'idéologie journalistique mentionnées par Deuze (2005) : le service public, l'objectivité, l'autonomie, l'immédiateté, et l'éthique. Le chercheur explique que les journalistes appuient l'importance de leur travail sur le droit du public à l'information. Pour donner justement à ce public l'information auquel il a droit, ou selon les termes de Bernier (1996), pour respecter le « contrat social » qui lie journalistes et public, les journalistes doivent se montrer objectifs. La notion d'objectivité journalistique est certes ouverte à débats, et il va sans dire que dans une ère où les « *fake news* » et les « faits alternatifs » s'invitent dans la discussion, plus que jamais, le débat se fait entendre au sein de la profession et chez les chercheurs et chercheuses. McNair (2018) rappelle que même dans les années 1970, l'objectivité qui se définissait comme un « *disinterested or detached coverage of the events and processes which are journalism's raw material* » (p. 1318) prêtait à débat. Le chercheur indique qu'une analyse critique de la supposée objectivité journalistique dénonçait la présence de biais dans la couverture journalistique. En fait, « *by making invisible the values and choices embedded in journalistic texts, the performance of objectivity minimises (though never banishes entirely) public contestation of "the news" as presented in the leading mainstream outlets* » (McNair, 2018, p. 1321). Or, devant l'état actuel

des médias occidentaux, à l'ère de la globalisation de l'information, alors que la vérité des faits rapportés par les médias est sous les feux de la rampe, il semble que l'objectivité prenne une autre teinte, plus près de la transparence que de sa définition classique dans le champ journalistique (Singer, 2017 ; McNair, 2018).

Ces modifications à la notion d'objectivité ne semblent toutefois pas modifier en substance la *doxa* voulant que les journalistes doivent se tenir à l'écart des conflits d'intérêts, qu'il est attendu qu'ils conservent leur autonomie, à la fois par rapport à leurs sources, mais également par rapport à leur employeur. D'ailleurs, les débats récents autour de la propriété de la presse au Québec, des activités politiques des propriétaires de ces entités médiatiques — qu'on pense au cas de Pierre-Karl Péladeau<sup>8</sup> — et de la liberté des journalistes nous permettent de constater que l'autonomie journalistique est toujours au cœur des revendications des journalistes. L'immédiateté — ou la rapidité — est également une composante essentielle du métier de journaliste. La nouvelle doit paraître rapidement. Enfin, les journalistes doivent faire preuve d'éthique, encore une fois, éviter les conflits d'intérêts, les techniques d'obtention d'informations douteuses, et ainsi de suite.

L'objectivité — ou la transparence —, l'autonomie et l'éthique — ces valeurs cardinales caractéristiques du « bon journalisme » depuis le passage d'une presse d'opinion à une presse d'information au début du XXe siècle (Charron et de Bonville, 1996) — sont toutefois remises en question dès lors qu'il est question de formes de journalisme qualifiées de populaires, ou autrement dit, à visées économiques. Dans un champ journalistique structuré autour du pôle presse de qualité/presse populaire, les spécialités journalistiques appartenant à la sphère de la presse de qualité (journalisme politique, économique, international, etc.) n'auraient pas comme objectif de contribuer financièrement à l'entreprise de presse, mais plutôt symboliquement, par exemple en amenant un certain prestige au média (Tunstall, 1971). Dans le cas de la presse populaire, nous serions plutôt dans une logique d'intérêt du public, où la vie démocratique cèderait le pas au désir d'attirer des lecteurs/spectateurs et des annonceurs (Tunstall, 1971). La satisfaction du public, mais également des sources, serait au cœur de l'attention des journalistes s'éloignant de la valeur d'objectivité et d'autonomie. De plus, selon Sparks (1992), le populaire aurait comme base de reproduire, sous une forme culturelle, les aspects de la vie de tous les jours

---

<sup>8</sup> Pierre-Karl Péladeau est le propriétaire majoritaire, le président et le chef de la direction de Quebecor, un joueur majeur de l'information au Québec. Il a été chef du Parti Québécois en 2015-2016, ce qui avait soulevé moult débats sur l'indépendance des médias dont il est propriétaire.

d'une partie de la population vivant sous une forme d'oppression (Sparks, 1992). Par ce mouvement vers le quotidien, le populaire ferait du personnel « *the explanatory framework within which the social order is presented as transparent* » (Sparks, 1992, p.39). L'expérience personnelle serait ici placée au centre de la compréhension du social. De ce fait, la pensée critique, c'est-à-dire la remise en question des normes dominantes, serait évacuée puisque l'abstraction serait impensable, le sujet ne saisissant la totalité du social que de sa propre perspective. Autrement dit, l'aspect critique du journalisme, sa capacité à rendre compte d'une réalité plus grande que l'individu, serait évacuée des spécialités journalistiques dites populaires et commerciales.

L'articulation du champ journalistique autour des catégories de presse populaire et de presse de qualité est donc au centre des rapports de pouvoir entre les journalistes, ceux et celles exerçant dans le secteur de la presse populaire se retrouvant dans une position symboliquement inférieure face à leurs collègues, puisque ne répondant pas totalement aux exigences du « bon journalisme ».

Dans le cas du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, et le Québec ne fait pas exception, les critiques les plus virulentes à son endroit de la part des autres journalistes, et celles qui cristallisent sa position dans le champ journalistique proviennent du complexe médiatico-sportif (Jhally, 1989), c'est-à-dire des liens économiques qui unissent les médias et les ligues et entités sportives. Ces liens remettent en question l'autonomie et l'objectivité des journalistes sportifs et sportives, et s'immiscent dans l'autonomie même du sous-champ spécialisé du journalisme sportif.

## ***2.2 Le complexe médiatico-sportif : l'économie politique du journalisme sportif***

Lisbeth van Zoonen (1998) présente les journalistes sportifs et sportives à la fois comme des professionnel.les de l'information, et comme des amateur.es qui vont se distancier de la « neutralité » journalistique en utilisant des pronoms comme le « nous » en parlant de l'équipe derrière laquelle ils se rangent, et en se présentant parfois eux-mêmes comme des fans. Rowe (1992), dans son exploration des modes d'écriture du journalisme sportif, a lui aussi retrouvé cette particularité de discours chez certains journalistes. Ce qu'il nomme la *reflexive analysis* consiste pour le ou la journaliste à se positionner en tant qu'amateur.e qui partage une expérience commune avec le lecteur et la lectrice, l'auditeur et l'auditrice ou le téléspectateur et la

télespectatrice. Les « *universal and particular elements of sporting mythology* » (Rowe, 1992, p.107) ne sont pas remis en question ; ils sont plutôt les lignes directrices de l'analyse. D'ailleurs, ce type d'écriture a tendance à réactiver les clichés qui meublent l'imaginaire sportif, tel que l'importance du « jeu physique » dans certains sports ou le fameux « donner son 110 % ».

Si l'investissement émotif des journalistes sportifs et sportives est une composante importante à analyser dans le cadre de leurs pratiques professionnelles, et j'y reviendrai en détail plus loin, l'investissement émotif du public apparaît comme essentiel à la compréhension de l'imposant dispositif médiatique mis en place autour du sport, et particulièrement du sport-spectacle. Les études de réception portant sur le sport médiatisé révèlent un investissement émotif particulièrement élevé de la part des amateurs (Gantz et Wenner, 1995), alors que ces derniers non seulement consomment le produit sportif en direct, mais vont également se préparer en prévision de l'événement, que ce soit au moyen de discussions avec d'autres amateurs, ou par le biais de ressources médiatiques diverses, tels que des reportages dans les journaux. Les consommateurs et consommatrices de sports médiatisés seraient aussi particulièrement actifs.ves et réactifs.ves lors de la réception (Gantz et Wenner, 1995 ; Frandsen, 2007). Frandsen (2007) souligne que l'expérience de consommation de sport télévisé est une catégorie en soi, de par la profusion de signes différents offerts aux téléspectateurs et téléspectatrices ne prenant sens que dans leur compréhension collective, mais également par la capacité du sport à permettre aux spectateurs et spectatrices de quitter l'expérience du quotidien et d'afficher un comportement différent de celui qu'ils et elles se permettent généralement. Par exemple, lors de la diffusion d'un match dans un établissement licencié, des inconnus vont spontanément se jeter dans les bras les uns des autres pour célébrer un but de leur équipe, comportement peu fréquent dans la vie de tous les jours. De la même façon, certain.es téléspectateurs et téléspectatrices peuvent utiliser un langage ordurier ou afficher une violence peu coutumière lors de la défaite ou simplement d'un mauvais jeu de l'équipe qu'ils et elles supportent, choses qu'ils et elles ne se permettraient pas en dehors de leur consommation sportive. C'est cette capacité du sport, et plus particulièrement du sport-spectacle, à générer une adhésion émotive importante des spectateurs et spectatrices, qui est au cœur de la relation qui s'est développée entre le sport et les médias et baptisée *sport/media complex* (Jhally, 1989).

### 2.2.1 *Un développement parallèle, une relation symbiotique*

Le concept de *sport/media complex*, que l'on peut traduire par le complexe médiatico-sportif, désigne la relation symbiotique entre les médias de masse et le sport professionnel (Helland, 2007). Par symbiose est entendue la relation de codépendance qui s'est tissée au fil des ans entre l'appareil médiatique et les promoteurs et artisans du sport professionnel, et plus largement du sport-spectacle. En fait, le développement du sport de masse s'effectue en parallèle du développement des médias de masse (Helland, 2007). « En effet, depuis que le sport moderne existe, la presse sportive existe. Ils sont nés ensemble, se sont développés ensemble et se sont soutenus » (Dorvillé, 2002, p. 23).

Avant d'aller plus loin, il importe d'éclairer l'un des principaux axes de tension qui traverse le champ sportif, et qui influe sur largement sur le complexe médiatico-sportif : soit la distinction entre sport amateur et sport professionnel. Le cœur de cette opposition émerge de la structure financière et du statut des athlètes qui caractérisent chacune de ces familles sportives (Le Robert des Sports, 1982). Les athlètes professionnels sont en mesure de vivre de leur sport, c'est-à-dire qu'ils sont rétribués soit sur une base contractuelle, soit en fonction de leur participation à un événement sportif. Si la rétribution peut être plus élevée selon la performance (boni à la performance, ou bourse variant selon le résultat à une compétition, par exemple au tennis professionnel), un retour financier est assuré. Dans le cas du sport amateur, il n'y a pas de rétribution couplée à la pratique sportive. En fait, dans bien des cas, les amateurs doivent payer pour pratiquer une activité sportive. Dans le cas du sport amateur de haut niveau, par exemple la majorité des sports olympiques (patinage de vitesse, ski acrobatique, athlétisme<sup>9</sup>, etc.) ou des sports extrêmes, les athlètes, qui se consacrent entièrement à leur sport, vont parvenir à subvenir à leurs besoins par le biais de commanditaires et/ou de programmes de soutien étatiques et/ou de fédérations sportives. Par exemple, dans la foulée de l'obtention en 2003 des Jeux olympiques de Vancouver 2010, le programme *À nous le podium* a été créé, avec une large contribution du gouvernement canadien<sup>10</sup>. Pour les athlètes de haut niveau, le maintien de leur financement tient en grande partie à leurs résultats. Ainsi, dans le cas de blessures sérieuses qui les tiennent à l'écart de la compétition durant une longue période, il peut être difficile de conserver des revenus

---

<sup>9</sup> Notons que je me positionne d'un point de vue nord-américain contemporain. Les sports qui se classent comme amateurs et professionnels varient d'une région du monde à l'autre, et d'une période historique à une autre. Par exemple, au Danemark, le handball est l'un des sports professionnels les plus populaires (Frandsen, 2010), alors qu'au Canada, il s'agit d'un sport marginal.

<sup>10</sup> Pour plus d'information sur le programme *À nous le podium* : <http://ownthepodium.org/>.

suffisants pour s'adonner à la pratique sportive de haut niveau, surtout de la part de commanditaires qui misent sur la visibilité. Il va sans dire que la ligne est parfois brouillée entre athlète professionnel et athlète de haut niveau, comme c'est le cas lorsque des athlètes professionnels abandonnent leur statut le temps de deux semaines pour se rendre aux Jeux olympiques. En ce sens, la mythologie sportive fait du sport amateur une forme de pratique sportive plus pure que le sport professionnel, puisque les logiques financière et politique y seraient laissée de côté au profit d'une pure pratique sportive, du sport pour le sport si je puis dire. Cette pureté sportive ne résiste certes pas à l'épreuve des faits. On n'a qu'à penser aux milliards de dollars investis par les villes dans des infrastructures sportives dont l'utilisation est abandonnée dès les Jeux olympiques terminés (Radio-Canada, 2017), à la corruption qui ont marqué les Jeux, dont ceux de Montréal en 1976 (Aubin, 1979), ou encore à l'obtention par l'Allemagne nazie des Jeux de 1936, tenus à Berlin, et au rôle joué par les Américains dans le maintien de cette décision du CIO (Marvin, 1982). Malgré tout, l'aura de pureté du sport amateur persiste. J'ajouterai également que la classification entre sport amateur et sport professionnel n'est pas une variable qui nous informe du niveau de compétition auquel on peut s'attendre.

En plus de la rétribution — ou de la non-rétribution — des athlètes, le sport professionnel et le sport amateur possèdent des structures fortement différenciées, ce qui a d'ailleurs un impact important sur cette idée de pureté sportive. Ainsi, les ligues sportives professionnelles fonctionnent à la manière de monopoles, monopoles qui se sont bâtis au fil du temps en mettant entre les mains de quelques acteurs seulement le contrôle des compétitions d'élite d'un sport donné (Robinson et France, 2011). Cette situation monopolistique a été atteinte « *through merging with rival leagues (Cruise and Griffiths, 1991; Harris, 1986; Pluto, 1990), and expanding leagues to preclude new entrants into the market (Ross, 1989)* » (Robinson et France, 2011, p. 50). En procédant de la sorte, les ligues sont devenues le principal débouché pour les athlètes du sport qu'elles supportent, ce qui leur a assuré de recueillir les meilleurs d'entre eux, tout en s'accaparant le marché des supporters. Au final, les propriétaires des équipes constituant une ligue obtiennent le pouvoir sur l'ensemble des activités de celle-ci, par exemple, ils gèrent les processus d'expansion (ajout d'une nouvelle équipe) et de transfert des franchises. De leur côté, les athlètes qui évoluent dans ces ligues professionnelles se sont regroupés en association, leur permettant à la fois de faire contrepoids au pouvoir des propriétaires et de négocier collectivement certaines conditions de travail. Le sport professionnel s'érige donc comme une

forme d'entreprises qui cherche à gonfler ses profits, au moyen de la vente de son produit, ici, le spectacle sportif, qui comme nous l'avons plus haut, possède un fort attrait auprès du public. « *If we follow through the political economy of professional and college sports, we will see that each stage is dominated by a concern with commodities. The overall logic is provided by the process concerned with the circulation of commodities in general* » (Jhally, 1989: 79). Nous sommes bien loin ici du sport pour le sport.

En fait, dès sa création, le sport professionnel est basé sur des relations commerciales, soit la vente de billets à des spectateurs désireux d'assister au spectacle offert par des athlètes (Jhally, 1989). Ces spectateurs sont invités à consommer boissons et nourriture dans le stade, et il ne faut pas beaucoup de temps avant que des commanditaires ne fassent leur apparition, affichant leur nom sur le tableau indicateur et dans les stades. D'ailleurs, cette pratique, si elle remonte au début du 20<sup>e</sup> siècle, s'est accrue au fil des décennies, avec entre autres l'arrivée de la télédiffusion qui permet de rejoindre un public encore plus vaste. Si les stades et amphithéâtres ont longtemps conservé des noms qui rappelaient des personnalités ou des lieux marquants pour la communauté qui les hébergent, il est maintenant courant de baptiser — ou de rebaptiser — les enceintes sportives du nom d'une compagnie en échange d'une rétribution monétaire (Jensen et Butler, 2007), quitte à ce que certains supporters y voient une trahison envers le sport. De la même façon, certaines ligues professionnelles en sont venues à accepter le port de logos de commanditaires sur les uniformes des joueurs, particulièrement dans des sports comme le soccer où les pauses publicitaires sont rares (Helland, 2007).

Mais alors que les premières ligues sportives professionnelles se développent, la presse connaît elle aussi des changements importants. La fin du 19<sup>e</sup> siècle et le début de 20<sup>e</sup> est marqué par des améliorations techniques notables, dont entre autres l'introduction des presses rotatives, et par la baisse du coût du papier journal. Ces nouvelles conditions permettent désormais de produire sur une base quotidienne des journaux plus volumineux, et à plus forts tirages (de Bonville, 1988). Ces nouvelles possibilités techniques, jumelées à une montée de l'alphabétisation dans la population et à une concentration de plus en plus grande des habitants dans les villes permettent le lancement, un peu partout au Canada, de journaux dits « populaires », dont *La Presse* à Montréal en 1884, *The Telegram* (1874), *The News* (1881) et *The Star* (1892) à Toronto, le *Herald* (1889) à Hamilton et ainsi de suite (Lowes, 1999).

*The people's journal, in contrast to expensive "highbrow" papers, typically sought to shake free of traditional political partisan ties by adopting a more populist stance, producing newspapers geared towards the needs, interests, and reading level of the new urban masses. They began operating increasingly as profit-driven businesses committed to reaching as many readers as possible (Lowes, 1999:15)*

C'est dans cette logique que le sport va prendre sa place dans les journaux d'informations du début 20<sup>e</sup> siècle, alors que les sports les plus populaires de l'époque — dont la boxe, la lutte, le cyclisme et les courses de chevaux — vont trouver leur place dans les pages du journal. Par exemple, pour l'année olympique de 1936, des journaux populaires comme *La Patrie* et le *Montreal Daily Star* comptent chacun deux chroniqueurs sportifs. Pour le premier, Zotique Lespérance et Horace Lavigne. Pour le second, Myrtle Cook et Baz O'Meara (Boileau et al., 2017).

Ainsi, «la conjonction des logiques sportives et médiatiques vers une finalité économique» (Nel, 1996 : 11), va amener les deux protagonistes à travailler de concert. Le sport, en raison de l'attrait qu'il suscite chez les amateur.es, devient une matière à nouvelles incontournable dans le journal : le sport professionnel fait vendre de la copie. Pour les artisans du sport professionnel, faire parler d'eux leur permet de mousser leur popularité, de remplir les stades et arénas soir après soir, et éventuellement de prendre de l'expansion. Si la présence du sport professionnel dans les pages des journaux constitue le premier jalon du complexe médiatico-sportif, la mobilité et l'instantanéité de la radio (Haynes, 2015) va renforcer les liens entre sport et médias. Le rôle de la radio dans le développement du complexe médiatico-sportif en contexte nord-américain n'a été que peu étudié. Dans son ouvrage sur l'histoire de la radio au Québec, Pagé (2007) note que dès 1925, CKAC, première radio commerciale francophone sur le continent, diffuse des matchs du Canadien de Montréal contre les Bruins de Boston. Je rappelle ici que le *broadcasting* en est encore à ses débuts, CKAC ayant vu le jour en septembre 1922 (Cambron et St-Pierre, 2016). C'est donc dire que dès les débuts de la radio commerciale, le sport y a trouvé une place. À cette époque toutefois, il existe une crainte de la part des propriétaires que la radiodiffusion des matchs ait pour conséquence une baisse de l'achalandage dans les stades et arénas, si bien que la direction du Canadien n'acceptera la diffusion en direct du Forum qu'à partir de 1928. À la diffusion en direct s'ajoutent les commandites liés à la diffusion du sport professionnel. Par exemple, on retrouve dans *La Patrie* du 12 janvier 1933, à la page 2 (voir

figure 1) cette publicité commandité par Turret, qui annonce la radiodiffusion à CHLP d'une partie mettant aux prises les Maroons de Montréal aux Red Wings de Détroit.



Figure 1 La Patrie, 12 janvier 1933, p. 2 (Bibliothèque et Archives nationales du Québec)

Mais c'est l'arrivée de la télévision et les possibilités de diffusion en direct des compétitions qui a poussé la relation entre médias et sport encore plus loin (Jhally, 1989 ; Helland, 2007 ; Eastman et Meyer, 1989 ; Bellamy Jr, 1989). Helland (2007) souligne avec justesse que le «*first stage of the modernisation of the sport/media complex transformed television into a channel for commercial exposure* » (p. 111). À l'image de l'exemple utilisé plus haut par rapport aux logos de commanditaires sur les chandails de joueurs de soccer, la télédiffusion du sport permet à l'institution que représente le sport professionnel de rendre son produit encore plus alléchant pour les commanditaires, tout en élargissant le bassin potentiel d'amateurs. Quant aux chaînes télévisées, elles trouvent elles aussi leur compte dans l'obtention de droits de diffusion des compétitions. Eastman et Meyer (1989) rapportent trois grandes motivations qui poussent les chaînes à investir dans le sport professionnel. Premièrement, et j'ai déjà insisté sur ce point, l'auditoire sportif en est un captif, fidèle et nombreux, si bien qu'en diffusant du sport-spectacle, les chaînes s'assurent un auditoire substantiel et par le fait même, des annonceurs désireux d'acheter de la publicité durant les compétitions. Deuxièmement, le sport tend à engendrer un effet locomotive, prisé par les diffuseurs. Cet effet peut être décrit comme la capacité d'une émission à captiver une masse de téléspectateurs et téléspectatrices qui continuent de syntoniser la chaîne même lorsque l'émission pour laquelle ils l'avaient

préalablement syntonisée est terminée. Eastman et Meyer (1989) donnent l'exemple du SuperBowl, match final de la saison de la NFL (National Football Association), qui couronne le gagnant du trophée Vince Lombardi. À la suite de cet événement-spectacle, où les pauses publicitaires sont nombreuses, permettant ainsi à la chaîne de diffuser des publicités maison en grande quantité, un public nombreux reste à l'antenne pour l'émission qui suit. Si le SuperBowl est un exemple hors du commun quant à la proportion de téléspectateurs et téléspectatrices qui restent à l'écoute, les diffuseurs voient tout de même dans le sport-spectacle cette capacité de générer une rétention de l'auditoire. Enfin, Eastman et Meyer (1989) relèvent que le sport-spectacle agit comme une stratégie de différenciation pour les diffuseurs, en créant une « *separation from competing networks and cable services in audiences' and advertisers minds* » (p. 103). La présentation d'événements sportifs devient en quelque sorte un moyen de sortir du lot et de mousser son image de marque.

Dans cette première portion de l'ère télévisée du complexe médiatico-sportif, la relation symbiotique est claire : les deux parties bénéficient de la relation. Toutefois, les rapports entre les deux protagonistes se modifient peu à peu dans ce qu'Helland (2007) qualifie de deuxième étape de l'ère du sport télédiffusé, alors qu'un « *new competitive marketplace and principles of competition between television channels* » s'installe (p. 111). Le succès populaire remporté par la diffusion du sport-spectacle a engendré une compétition de plus en plus féroce entre les chaînes, lutte renforcée par l'arrivée de chaînes spécialisées dédiées uniquement au sport. « On assiste alors à l'instauration d'une véritable économie des images sportives » (Marchetti, 2002, p. 67). Cette compétition médiatique a mené à l'inflation des prix de retransmission, à un accès à l'information différencié selon le média, à la marchandisation de simples extraits de joutes sportives destinées aux bulletins d'informations, mais également à une « concurrence quasi exclusivement économique entre les chaînes » (Marchetti, 2002, p. 67). La qualité du travail des journalistes et autres professionnels de la médiatisation du sport devient secondaire, éclipsée par la lutte entre stations pour les droits, les cotes d'écoute, et les annonceurs. Il ne s'agit toutefois pas de la seule répercussion visible. En effet, cette concurrence économique va de pair avec la mise en place d'une logique d'exclusivité (Papa et Collet, 2013). Les matchs ne sont disponibles que sur les ondes d'une seule station et le téléspectateur est invité à s'abonner à cette chaîne ou à un service particulier pour pouvoir suivre les tribulations de ses héros sportifs préférés. De plus, les investissements accrus des diffuseurs augmentent la dépendance envers la

publicité et allongent parfois la couverture des événements sportifs pour permettre de rentabiliser les investissements (Marchetti, 2002). Rediffusions, émissions d'avant et d'après matchs, condensés des meilleurs moments d'une partie, et ainsi de suite sont toutes des stratégies adoptées pour mousser l'intérêt autour du produit sportif, et ainsi générer un maximum de rentrées d'argent.

Les médias ne sont pas les seuls à devoir faire certaines concessions. Les ligues doivent elles aussi parfois apporter certains correctifs à leurs règlements pour accommoder les diffuseurs (Jhally, 1989). Par exemple, en 2015, la Major League Baseball (MLB), sous la pression de certains diffuseurs, a dû trouver un moyen de raccourcir la durée de ses matchs. Pour ce faire, la ligue a instauré des règles quant au temps qui s'écoule entre les tirs, ainsi qu'au temps alloué aux équipes pour inverser les rôles à la demi-manche (Griffin, 2015). Malgré tout, la deuxième ère de télédiffusion du sport a vu la symbiose entre sport et média s'effriter, alors que le premier a semblé prendre l'ascendant sur la relation et dicter les règles au second. Si les diffuseurs continuent à y trouver leur compte, il n'empêche que le balancier semble pencher plus d'un côté que de l'autre, quitte à se demander jusqu'où les ligues pourront aller dans leurs demandes aux médias. Il faut ajouter que certaines technologies, telles que les téléphones intelligents et la tablette numérique, viennent brouiller les cartes du complexe médiatico-sportif (Hutchins, 2014). La possibilité pour les amateurs d'avoir accès en direct aux résultats, aux reprises des faits saillants, et même à l'ensemble des matchs via certaines applications mobiles vient mettre à mal la logique d'exclusivité qui règne depuis les années 1990. On remarque également que des opérateurs internet tentent de plus en plus de s'immiscer dans le marché de la diffusion sportive. Durant la saison 2015 de la NFL, Yahoo! a obtenu les droits exclusifs — à l'exception des marchés locaux auxquels appartiennent les deux équipes impliquées — de la diffusion d'un match disputé en Angleterre<sup>11</sup> entre les Bills de Buffalo et les Jaguars de Jacksonville. Il s'agissait non seulement d'une première en raison de la nature du diffuseur, mais aussi par l'internationalisation de la diffusion. N'importe qui possédant un accès internet à travers le globe pouvait se rendre sur le site de Yahoo! et visionner gratuitement la partie (NFL.com, 2015). Si, pour l'instant, il s'agit surtout d'expériences, il est permis de croire que l'arrivée de nouveaux joueurs sur le marché des droits de diffusion risque de modifier durablement les relations entre télévision et sport-spectacle.

---

<sup>11</sup> Ce match était disputé à l'étranger dans le cadre de l'*International Series* de la NFL.

### 2.2.2 *Le complexe médiatico-sportif au Québec*

Le Québec n'est pas différent du reste du continent nord-américain lorsqu'il est question du complexe médiatico-sportif, c'est-à-dire qu'il existe un ensemble restreint de médias qui se disputent les droits de diffusion des différentes ligues professionnelles, en plus de voir les journaux et les stations de radio couvrir les activités des clubs professionnels. La province compte des équipes dans trois ligues professionnelles majeures : le Canadien de Montréal dans la LNH, l'Impact de Montréal dans la MLS, et les Alouettes de Montréal dans la Ligue canadienne de football (LCF). Jusqu'en 1995, la ville de Québec comptait également une équipe professionnelle, les Nordiques de Québec, qui ont d'abord évolué au sein de l'Association mondiale de hockey (AMH), avant de rejoindre les rangs de la LNH. L'équipe a déménagé au Colorado. À partir de 1969, les Expos de Montréal dans le MLB ont également égaillés les étés montréalais (Brodeur et Caza, 1996), avant de déménager à Washington en 2005. D'autres formations ont tenté de s'implanter au fil des ans, sans s'implanter durablement dans le paysage sportif. Pensons entre autres à La Machine de Montréal qui a disputé deux saisons (1991-1992) au sein de la Ligue mondiale de football (Bilan du siècle, s.d.). En plus des ligues qui ont des équipes dans la province, les grands circuits professionnels sont également couverts dans les médias québécois, que l'on pense à la Formule 1, au tennis professionnel, ou encore au golf et à la boxe.

Toutefois, pour illustrer le complexe médiatico-sportif en sol québécois et ses modifications au fil des ans, le cas du hockey nous donne l'exemple le plus frappant, vu son immense popularité et les sommes qui sont en jeu. Dans les années 1970, Radio-Canada est plus ou moins le seul réseau de télévision à diffuser du sport-spectacle. Radio-Canada est une société d'État, si bien que tous les Canadiens et Canadiennes assument son financement par le biais du financement par le gouvernement canadien. Radio-Canada est le pendant francophone de la CBC, et possède aussi des antennes radiophoniques.

Dans les années 1980 et 1990, le monopole radio-canadien sur le sport-spectacle est ébranlé alors que les matchs du Canadien de Montréal sont diffusés sur différents réseaux, selon la journée de diffusion. Ainsi, Radio-Canada et la Soirée du hockey<sup>12</sup> sont toujours là les samedi soirs, mais TVA<sup>13</sup> diffuse des parties du Canadien jusqu'au milieu des années 1990. TQS<sup>14</sup> prend

---

<sup>12</sup> Nom donné à l'émission pendant laquelle les matchs de hockey sont télédiffusés.

<sup>13</sup> TVA, auparavant Télé-métropole, est un réseau privé. Le Groupe TVA appartient en ce moment à Quebecor.

la relève en 1994, après le départ des Nordiques de Québec. Quant à RDS, le Réseau des sports<sup>15</sup> fondé en 1989, il commence à diffuser des matchs à compter de 1992. Mais en 2002, la diffusion des matchs du Canadien prend une tournure différente, alors que RDS/TSN obtient les droits exclusifs de diffusion de tous les matchs de la Sainte-Flanelle, en plus d'une entente avec Radio-Canada/CBC qui permet à la Société d'État de diffuser les matchs du samedi, mais sans toucher de revenus de la part des annonceurs, ce jusqu'en 2004 (Brousseau-Pouliot, 2011 ; Radio-Canada, 2004). En 2013, la donne change une fois de plus, lorsque la LNH s'entend avec Rogers pour un pacte de 12 ans, évalué à 5,2 milliards de dollars, assurant Rogers (qui possède SportsNet et CityTV) des droits exclusifs sur tous les matchs du Canadien de Montréal, ainsi que des séries éliminatoires de la LNH. Rogers ne possède pas de chaîne francophone, si bien qu'une entente est signée avec TVA Sports<sup>16</sup>, pour la diffusion des matchs nationaux (mercredi et samedi), ce qui représente 22 matchs de saison régulière, alors que RDS récupère la diffusion de 60 matchs dits régionaux. Quant à CBC, elle s'est vu donner le droit de diffuser les matchs du samedi soir, mais également un certain nombre de matchs de séries éliminatoires (Radio-Canada, 2013 ; RDS, 2013).

Devant la médiatisation du sport professionnel, les journaux et les stations de radio ne sont pas en reste. Chez les premiers, et j'en discuterai plus amplement au chapitre suivante, les quotidiens montréalais *La Presse*<sup>17</sup> et *Le Journal de Montréal*<sup>18</sup> laissent une grande place au sport. À la radio, CKAC et la radio de Radio-Canada, de même que CKCV et CHRC<sup>19</sup> à Québec ont été au cœur de la médiatisation sportive sur la période étudiée. Par exemple, les parties des Expos étaient radiodiffusées, de même que les matchs du Canadien.

Bref, comme le démontre ce portrait du complexe médiatico-sportif québécois, comme c'est le cas ailleurs en Amérique du nord et en Europe, des liens économiques forts unissent médias et organisations sportives. Mais ces liens tissés serrés n'ont pas été sans conséquences pour les journalistes sportifs et sportives québécoises, comme ailleurs d'ailleurs.

---

<sup>14</sup> TSQ est une chaîne privée. Après plusieurs années tumultueuses, elle a pris le nom de V télé. Elle ne diffuse plus de sport.

<sup>15</sup> RDS est le pendant francophone de TSN. Les deux chaînes sont actuellement la propriété de Bell Média.

<sup>16</sup> TVA Sports est une chaîne privée lancée en 2011. Elle appartient, comme TVA, à Quebecor.

<sup>17</sup> Pour la période étudiée, *La Presse* était la propriété de Power Corporation, via sa filiale Gesca.

<sup>18</sup> Une propriété de Quebecor.

<sup>19</sup> CKAC, CKCV et CHRC sont trois stations privées qui ont changé de main à plusieurs reprises au fil des années.

### 2.2.3 *La constante du complexe médiatico-sportif : l'absence des femmes*

Malgré les changements apportés au complexe médiatico-sportif à travers les décennies, entre autres par l'introduction de nouveaux agents dans le champ et l'ascendant grandissant du monde du sport dans la relation, une constante demeure, soit la faible place des femmes dans cette relation. Non seulement les femmes sont-elles encore fortement minoritaires au sein des rédactions sportives, comme je le signalais plus haut, mais le champ sportif, et particulièrement le sport professionnel, demeure l'apanage des athlètes masculins. Cette catégorie sportive, qui bénéficie des ressources financières les plus importantes, et qui se trouve au cœur du complexe médiatico-sportif s'est développé quasi uniquement du côté masculin et la situation perdure encore de nos jours. En Amérique du Nord, les quatre plus grandes et lucratives ligues, soit la MLB, la NFL, la NBA (National Basketball Association) et la LNH sont uniquement masculines, tout comme la Major League Soccer (MLS). Au Québec, il n'existe aucune équipe de sport professionnel féminine. Les Canadiennes de Montréal, équipe de hockey féminine qui aligne certaines olympiennes et qui évolue dans la Ligue canadienne de hockey féminin (LCHF), ne possèdent pas le statut d'équipe professionnelle, les joueuses et le personnel ne recevait, avant la saison 2017-2018, aucun salaire. Quant au football américain, il demeure une chasse gardée quasi exclusivement masculine, sinon pour la Legends Football League (LFL), une ligue de football féminin où les joueuses, plutôt que l'équipement traditionnel, portent de la lingerie et sont munies d'un casque de hockey sur glace, et l'Independent Women's Football League (IWFL), une ligue semi-professionnelle qui ne compte qu'une seule équipe canadienne, le Blitz de Montréal et dont la visibilité reste minime. Et contrairement à la LFL, les matchs de l'IWFL ne sont pas télédiffusés. Le basketball et le soccer sont l'exception à la règle. La Women National Basketball Association (WNBA), le pendant féminin de la NBA dont les activités se déroulent uniquement aux États-Unis, est reconnue comme ligue professionnelle, les joueuses recevant un salaire. Quelques matchs sont d'ailleurs diffusés sur les ondes de ESPN2. Au soccer, la National Women's Soccer League (NWSL) a disputé sa première saison en 2013 seulement<sup>20</sup>.

Ce bref portrait, sans être exhaustif puisque je n'ai parlé que du sport professionnel en équipe, permet tout de même de constater la sous-représentation des femmes dans le sport professionnel. Du côté du sport professionnel individuel, les femmes sont mieux représentées, par exemple au golf avec la Ladies Professional Golf Association (LPGA) (pendant féminin de la

---

<sup>20</sup> Pour plus de détails, <http://www.nwslsoccer.com/history>.

Professional Golf Association) et au tennis avec la Women Tennis Association (WTA). Dans une étude menée par Tuggle (1997) aux États-Unis, il apparaît qu'environ 5 % de la couverture médiatique des principaux bulletins de nouvelles sportifs de CNN et d'ESPN étaient dédiés aux femmes, et que 95,4 % des nouvelles portant sur le sport féminin traitaient soit du US Open (tennis professionnel) ou de golf (LPGA). Plus récemment, Cooky et al. (2013) notaient qu'alors que la représentation des athlètes féminines avait connu une amélioration entre 1989 et 1999, les chiffres étaient depuis sur pente descendante. Ainsi, pour 2009, le sport féminin ne représentait que 1,6 % du temps d'antenne dédié au sport, un résultat en deçà des chiffres de 1989. Des résultats similaires ont été trouvés en France (Delorme et Raul, 2010), alors que les pages sportives de trois quotidiens ont été épluchées et ont révélé que le sport féminin représentait entre 8,9 % et 6,9 % des contenus sportifs.

Cette sous-représentation des femmes dans l'univers sportif médiatique, et particulièrement à la télévision, est appelée par Messner, Dunbar et Hunt (2000) la *Sports Manhood Formula*. En plus d'impliquer la faible visibilité des athlètes féminines, cette formule médiatique fait écho à la quasi-absence des femmes dans des postes de journalistes sportives et d'analystes, ainsi qu'à la faible représentation féminine dans les publicités diffusées durant les matchs. Quand les femmes apparaissent à l'écran en qualité de journalistes ou d'analystes, elles sont le plus souvent, toujours selon Messner et al. (2000), comme faire-valoir des analystes masculins. C'est-à-dire qu'elles sont là pour acquiescer aux paroles des hommes ou pour mettre en valeur leurs propos. De la même manière, le traitement accordé au sport féminin se voit marqué par des rapports inégalitaires qui vont au-delà de leur présence (ou de leur absence) à l'écran. On note, par exemple, un traitement visuel différencié (Greer, Hardin et Homan, 2009), alors que le sport masculin est présenté de manière à rendre le jeu plus excitant par le biais de changements de plans, de ralentis, de gros plans, etc. Les commentaires sont également différents selon le sexe des participants, le physique des athlètes féminines étant plus souvent commenté et le sport féminin étant sans cesse comparé (rarement positivement) au sport masculin (Bruce, 1998), rappelant une fois de plus la teneur normative du masculin dans le monde du sport.

Au final, le complexe médiatico-sportif, y compris au Québec, se développe autour du sport masculin professionnel, le seul à bénéficier d'une couverture médiatique à grand déploiement en plus d'être soutenu par une structure financière incomparable. Les athlètes féminines sont ainsi reléguées à un rôle de seconde zone, évoluant pour la plupart dans le sport

amateur, y compris de haut niveau, dont les compétitions sont rarement couvertes en profondeur par les médias. La presse sportive se voit donc dès sa création associée à la couverture des exploits athlétiques des hommes, laissant les femmes en dehors de cette sphère d'activité, si bien qu'il serait possible de parler carrément de complexe médiatico-sportif masculin.

### **2.3 Journalistes, « jouournalistes » et bon journalisme**

C'est sans surprise qu'une relation qui implique annuellement des milliards de dollars vient remettre en question l'autonomie des journalistes sportifs et sportives. Helland (2007) s'inquiète de la perte d'autonomie des journalistes sportifs et sportives dont les réseaux acquièrent à fort prix les droits de diffusion d'événements sportifs d'envergure. Est-il possible de critiquer ouvertement une organisation sportive alors que l'on est son partenaire d'affaires et que ce partenariat doit être éventuellement renouvelé, dans un marché où la concurrence est féroce ? Est-il possible de mordre la main qui nous nourrit ? Et si le ou la journaliste se sent l'obligation de le faire, car après tout, c'est son travail, a-t-il ou a-t-elle l'autonomie suffisante dans son entreprise pour le faire ? Après tout, les journalistes sont conscient.es que leur travail leur est fourni par un employeur et que ce faisant, ils doivent suivre certaines consignes implicites de leurs patrons et de la ligne éditoriale du média pour lequel ils et elles travaillent (Breed, 1997).

Sur le plan de l'objectivité et de l'éthique, van Zoonen (1998), je le rappelle, associe le journalisme sportif à une forme plus subjective de l'information, où le « nous » va être utilisé par les professionnel.les de l'information, tout en assumant une certaine part de parti pris envers un athlète ou une équipe. Rowe (2007) parle du secteur des sports comme du *toy department* alors qu'Hardin, Zhong et Whiteside (2009) se sont penchés sur la relation entre les journalistes sportifs et sportives et l'éthique, en remarquant que longtemps, on a associé à ces dernier.ères un laxisme en matière d'éthique. Par exemple, les journalistes sportifs et sportives seraient moins rebuté.es que leurs confrères et consœurs journalistes à accepter des cadeaux de la part des organisations sportives, comme des billets pour leurs proches. Ils et elles seraient plus prompt.es à parier sur les résultats des matchs, à afficher un parti pris, et ainsi de suite.

Ces critiques à l'endroit du journalisme sportif et de ses écarts au « bon journalisme » doivent toutefois être remises dans une perspective qui est de moins en moins propre au journalisme sportif, mais qui fait partie de sa dynamique interne : l'hétérogénéité de ses acteurs. En introduction, j'ai parlé du problème que j'ai eu à qualifier les participantes. Pour alléger le

texte, j'ai finalement opté pour journalistes sportives, tout en y incluant les professionnelles de l'information sportive. Ce problème s'est posé parce que les participantes elles-mêmes ne se désignent pas toutes par le nom de journaliste. Claudine, Danielle, Lisa, Évelyne et Valérie T. ne se considèrent pas comme des journalistes, ou considèrent en être parfois, selon les tâches qu'elles exercent. Le journalisme sportif apparaît comme un lieu de métissage des professions. Une descriptrice ne fait pas de journalisme, mais plusieurs des tâches qui sont liées à la description sont de l'ordre de la collection d'information. Lors de la description elle-même, il ne s'agit pas seulement de décrire l'action. Il faut être prêt à donner des faits, expliquer pourquoi un joueur X n'est pas dans l'alignement, etc. Il y a donc une collecte d'informations et une mise en récit de ces informations. Lisa ne se dit pas journaliste, mais chroniqueuse. Pourtant, la majorité de ses tâches sont de l'ordre du journalisme : collecte de l'information, entrevues, montage, etc. Danielle dit avoir porté en alternance le chapeau de journaliste et d'animatrice. Évelyne dit qu'elle est journaliste selon la convention collective de son entreprise de presse, mais elle-même ne se voit pas ainsi. Pourtant, elle fait des capsules vidéo de type reportages. Les participantes que je cite ici n'ont pas toutes exercé à la même période, signifiant que cette problématique survit au passage du temps.

L'hétérogénéité, pour ne pas dire le flou qui entoure la définition de journaliste sportif ou sportive se cristallise entre autres autour de la notion de «joueurnaliste», expression désignant d'ancien.nes sportifs et sportives ou d'ancien.nes acteurs et actrices de la scène sportive (arbitres, entraîneurs, directeurs-gérants, etc.) qui se sont fait une niche dans les médias après ou entre deux passages dans le monde du sport. Au début des années 1990,

La guerre des cotes d'écoute, féroce au Québec, continue de secouer le petit monde de la radio, et singulièrement à Québec. Au chapitre de la couverture des sports, ça joue encore plus dur. C'est pourquoi certaines stations radiophoniques font appel à des «vedettes» du monde du hockey pour s'assurer la faveur du public et des rentrées de fonds. (Lessard,1992, p. 25-26)

Si l'embauche de «vedettes» s'inscrit dans une lutte entre les médias, la tactique commerciale ne fait pas consensus auprès des journalistes sportifs et sportives. L'arrivée des anciens entraîneurs de la LNH Jean Perron, Jacques Demers et Michel Bergeron, ou encore de l'ancien porte-couleur du Tricolore<sup>21</sup> Mario Tremblay dans le champ médiatique ne s'est pas fait

---

<sup>21</sup> Tricolore est l'un des surnoms du Canadien de Montréal. Parmi les autres surnoms courant, notons : le bleu-blanc-rouge, les *Habs*, les Glorieux et la Sainte Flanelle.

sans heurts, comme en témoignent les propos d'Albert Ladouceur, alors journaliste sportif de Québec. « Ils [les jouournalistes] n'ont pas la vision du journalisme et ne l'auront jamais, tranche Albert Ladouceur. Il va falloir qu'à un moment donné ça se corrige et que ça se nettoie, et qu'on pense à prendre des journalistes, des vrais journalistes ». (Lessard, 1992, p. 25-26). Pierre Jury, ancien président de l'Association de la presse sportive du Québec (APSQ), moins radical que son collègue Ladouceur, explique que le problème induit par l'arrivée de ces agents se situe dans leur rôle et la compréhension que le public a de leur rôle. « L'idée, ce n'est pas d'attaquer ces personnes-là, c'est de clarifier certaines choses dans l'esprit du public, parce que la crédibilité de tous les journalistes sportifs est en cause. [...] Ce sont des experts, des spécialistes, mais ce ne sont pas des journalistes ». (Lessard, 1992, p. 25-26). Même le président-directeur général de RDS en 1992, Gérald Janneteau, insiste sur les différences entre les journalistes sportifs et les commentateurs et analystes, dont le rôle n'est pas d'informer, mais de divertir.

Quand on présente un match de hockey, on fait du divertissement. J'aurais peut-être un problème si je définissais nos commentateurs et nos analystes comme des journalistes. Mais ils sont des animateurs, qui sont là pour leurs qualités de communicateurs et pour divertir. (Boisvert, 1992, p. 23-24).

Le recours aux «jouournalistes» ne s'est pas arrêté aux années 1990 et leur présence est maintenant chose commune (St-Pierre, 2018). Mais la normalisation de leur présence n'a pour autant empêché le débat de continuer quant au « culte de la vedette » et à la crainte de voir le public ne plus être capable de distinguer les journalistes des analystes et anciens sportifs. (Dussault, 2002)

Parmi les participantes, seule Valérie T. entre dans cette catégorie, vu son bagage en tant qu'ancienne joueuse de tennis professionnelle. Et comme en témoignent les difficultés pour les participantes elles-mêmes d'identifier la catégorie à laquelle elles appartiennent, force est de constater que la porosité entre les fonctions des différent.es agent.es du sous-champ spécialisé du journalisme sportif est une réalité pérenne de ce dernier. Une réalité qui, comme je le soulevais plus haut, est susceptible d'influer sur la perception qu'ont les autres agent.es du champ journalistique de la qualité du journalisme sportif.

J'ai questionné les journalistes sportives, et les professionnelles de la médiatisation sportive qui ne se réclament pas du journalisme, sur leurs valeurs professionnelles, dont la notion d'objectivité, d'équilibre. Comme je le relevais ci-haut, il s'agit d'une valeur cardinale du « bon

journalisme » qui est souvent remise en doute chez les journalistes sportifs et sportives. Plusieurs participantes ont insisté sur l'importance de la préparation, du travail à accomplir en amont. En ce sens, même si certaines admettent que le sport n'est pas un secteur d'activités aussi important pour la vie démocratique que le journalisme politique par exemple, elles ne prennent pas pour autant leur travail à la légère et jugent qu'il est de leur devoir de rendre au public une information de qualité. Marie est celle qui a exprimé de la manière la plus claire l'importance de transmettre une information rigoureuse, en s'appuyant sur le droit du public à une information de qualité :

Ma mission, et je prends ce métier-là très au sérieux, ma mission de raconteuse, je l'ai toujours vu par rapport au public comme ma responsabilité de rigueur, de transparence, de fournir une information d'intérêt, de la raconter avec mes tripes [...]

Danielle, Diane, Sophie, Liliane, Érika et Nancy ont insisté sur l'importance de l'autonomie des journalistes sportifs et sportives. Il faut poser les questions qui s'imposent, même si elles peuvent faire mal paraître certains joueurs ou intervenants sportifs. Diane s'est fait montrer la porte d'un aréna dans la LNH parce qu'elle posait trop de questions. On a refusé à Nancy des entrevues importantes après qu'elle eut posé une question jugée embarrassante par le service des relations publiques d'une équipe professionnelle. Pour Érika, toutes les questions se posent, il s'agit simplement de les formuler de la bonne manière.

Mathilde et Marie ont aussi mentionné l'importance d'aller au-delà de la nouvelle sportive, et d'inclure à la couverture des sports des reportages fouillés, qui apportent un éclairage sur les aspects à la fois sociaux, économiques et sportifs du sport. Marie-Claude, Marie (encore une fois !), et Stéphanie n'ont pas manqué de rappeler l'importance, pour un.e journaliste, de rendre l'information intelligible au plus large public, surtout dans le cadre d'un média grand public.

Sur la notion d'objectivité, Claudine, dont une grande partie de la charge de travail consiste à faire de la description, explique :

Il ne faut pas être un cheerleader, mais il ne faut pas non plus se boucher notre plaisir. Moi, je pense que si tu t'en vas aux Jeux olympiques, pis que c'est un athlète canadien, pis que t'es commentateur et que tu décries, c'est correct de souhaiter que l'athlète canadien soit bon. Pis en quelque part, les gens qui t'écoutent, eux autres aussi ils souhaitent ça. Ce serait mal venu que si j'vois Pierre Harvey<sup>22</sup> qui se bat avec un Suédois pis un Finlandais, de ne pas dire, t'sé de pousser pour lui. On reste

---

<sup>22</sup> Pierre Harvey est un ancien fondeur canadien.

humain aussi. C'est pas souhaitable. J'te dirais que même Pierre Houde<sup>23</sup> crie plus fort quand c'est un but du Canadien que si c'est un but des Flyers, ou des Sabres, ou de n'importe qui d'autre. À quelque part, c'est correct aussi, en autant qu'il ne perde pas de vue sa vision éditoriale. Dans le sens que tu ne vas pas tout pardonner à un joueur du Canadien parce que c'est un joueur du Canadien. J'veux dire, il fait le moron, tu le dis. [...]Moi, je pense que tu peux être partisan entre guillemets, tu peux soutenir un peu plus, si tu ne perds pas ton sens critique. Si tu ne deviens pas aveuglé, pis qu'y'a juste ces athlètes-là. Faut pas le perdre, mais on peut avoir une préférence, ce qui est normal.

Les journalistes sportives se réclament donc de l'idéologie journalistique mentionnée par Deuze (2005). Fait à noter, je n'ai pas relevé de corrélation entre l'adhésion des participantes à l'idéologie journalistique de balance et d'objectivité et leur formation scolaire. Autant celles qui ont suivi un cursus en journalisme et/ou communication à l'université, un cours à ProMédia ou qui proviennent d'un cursus plus éloigné du journalisme ont un discours similaire.

Dans le *Trente* aussi, les journalistes sportifs qui prennent (rarement) la parole invoquent eux aussi l'importance d'un journalisme sportif de qualité, qui respecte les valeurs de la profession. D'ailleurs, les propos critiques d'Albert Ladouceur sur les «joueurnalistes» reproduits plus haut reflètent cet attachement à un journalisme de qualité.

Lors du congrès annuel de la FPJQ de 1980, un atelier est consacré au journalisme sportif. Quand les acteurs, les producteurs, les commentateurs et les commanditaires de ce reportage sportif s'abreuvent tous à la même source, voilà qui contrevient aux principes acceptés partout ailleurs en information. Mais c'est là une pratique courante pour tous les sports professionnels à tous les réseaux de diffusion (Tremblay, 1980, p. 19).

Réjean Tremblay, chroniqueur sportif bien connu, reconnaît les problèmes d'autonomie qui minent le journalisme sportif. Toutefois, le populaire chroniqueur croit que les choses vont changer, de plus en plus de journalistes sportifs ayant une formation. La conférence se termine alors que les participants se demandent si ce que l'on voit dans le journalisme sportif n'est pas simplement la pointe de l'iceberg de ce qui se passe dans le monde plus vaste de l'information institutionnelle.

---

<sup>23</sup> Pierre Houde est descripteur de hockey à RDS.

Cette question de l'indépendance des journalistes sportifs et sportives à l'égard des commanditaires se retrouve aussi au cœur des critiques formulées envers la profession, puisque la proximité entre ces commanditaires et les journalistes sportifs et sportives vient remettre en question le maintien de l'éthique nécessaire au « bon journalisme » (Hardin, Zhong et Whiteside, 2009 ; Deuze, 2005). Louis Falardeau, alors journaliste à *La Presse* écrit même, en 1991, qu'aux sports

sauf exceptions, il n'y a tout simplement plus d'émissions d'informations et de journalistes. Tout est donc permis. Les émissions appartiennent aux brasseries et en portent le nom. Et les « journalistes » sont à leur emploi. Les journalistes y trouvent leur compte, car leurs employeurs leur permettent de faire de la publicité quand ils ne les considèrent pas comme journalistes. Les vedettes du journalisme sportif en profitent sans vergogne, mais d'autre aussi. (1991, p. 31-32).

Se retrouve au cœur de cette critique le fonctionnement même du complexe médiatico-sportif (Jahlly, 1989). Par exemple, dans les années 1990, Molstar, filiale de Molson, alors propriétaire majoritaire du Canadien de Montréal, paie les commentateurs sportifs lors des matchs diffusés à la télévision (Roy, 1992). Les intérêts des médias et de l'équipe de sport professionnel sont donc étroitement liés, symbiotiques, et remettent en doute l'indépendance des agent.es du champ journalistique. Par exemple, au début des années 1990, Bertrand Raymond, chroniqueur sportif bien établi au *Journal de Montréal*, porte aussi le chapeau d'analyste lors de la diffusion des matchs du Canadien de Montréal, où il est alors payé par Molstar. Si Raymond assure ne pas s'être censuré pour autant — et rien ne prouve le contraire — la situation soulève tout de même des questions sur l'indépendance des journalistes sportifs. (Roy, 1992).

Les critiques envers les journalistes sportifs et sportives ne viennent pas que de l'extérieur du sous-champ spécialisé. Marie-José Turcotte, journaliste sportive à Radio-Canada, dans une entrevue accordée à Michaëlle Jean en 1992, plaide en faveur d'un journalisme sportif qui permette de mettre de l'avant les perspectives culturelles, sociales et économiques qui lui sont inhérentes. Mais devant l'état du journalisme sportif, elle constate qu'

On est donc réduit à un journalisme de complaisance. On est bâillonnés d'une façon ou d'une autre aussi par les commanditaires qui dictent un genre d'émission. On vit avec la contrainte qu'on ne peut pas mordre la main qui nous nourrit. On n'a pas une grande marge de manœuvre. Le problème est moins aigu à Radio-Canada que du côté des chaînes privées, mais tout de même... (1992, p. 9-10)

En 1989, le lecteur de nouvelles sportives Jean Saint-Onge a même écopé d'un mois de suspension sans salaire alors qu'« [i]l avait informé le public qu'il aurait droit à la retransmission complète d'une course à Blue Bonnets (commanditaire de TQS) comme l'avait "ordonné le vice-président à l'information" ». (Lessard, 1989, p. 4).

En 1986, au plus fort de la lutte entre le Canadien de Montréal et les Nordiques de Québec, les journalistes sportifs et sportives font preuve d'introspection, et se demandent s'ils vont trop loin dans leur couverture des événements. Lors d'un atelier de la FPJQ sur le sujet, un participant au panel indique que

trois missions sociales devraient être dévolues aux rédacteurs sportifs : d'abord, en terme de vie pratique, donner des renseignements pour inciter activement à la pratique du sport ; deuxio, donner une vision critique du spectacle à la manière des critiques artistiques ; et enfin, jouer un rôle de surveillance de l'institution sportive (Blanchard, 1986, p. 18-19).

Bernard Brisset souligne que les journalistes sportifs et sportives sont les plus libres de contraintes patronales, souvent les mieux payés et bénéficient du plus de visibilité, même plus que les reporters politiques. Ce faisant, les journalistes sportifs et sportives ont un grand pouvoir, qu'ils et elles doivent utiliser à bon escient.

S'ils sont parfois critiques envers eux-mêmes, les journalistes sportifs et sportives se portent également parfois à la défense de leur travail devant les critiques en provenant d'autres agent.es du champ journalistique. Guy Robillard (1987) prend la défense des journalistes sportifs et sportives, en signant une lettre d'opinion intitulée « Le journalisme sportif existe et évolue aussi ! ». Il y parle des changements positifs qui se sont opérés dans la profession au cours des dix dernières années. « Du bon journalisme sportif, contrairement à ce que pensent les intellos, il n'y a pas que Réjean Tremblay qui en fait », plaide-t-il (1987, p. 6-7). En mars 2000, c'est au tour d'Alexandre Pratt de prendre la défense de la profession, en y allant lui aussi d'une lettre ouverte dans le *Trente* intitulée « Le blues du journaliste sportif ». Pratt écrit :

Mettons les choses au clair une fois pour toutes : les journalistes sportifs ne représentent pas une sous-classe de notre profession. Les « gars » des sports sont des journalistes à part entière comme ceux de l'économie ou de la justice. Il faut d'ailleurs posséder un certain bagage de connaissances en économie, en droit, en urbanisme et en politique pour couvrir le dossier des Expos, le déménagement des Nordiques, la grève au baseball, les enjeux de la télédiffusion et expliquer les lois antimonopoles (s.p.).

À la lumière des entrevues et de ces prises de position, il apparaît que les journalistes sportifs et sportives dans leurs discours ne se perçoivent pas en dehors du champ journalistique. Ils et elles s’y voient comme des agent.es légitimes, qui ont une mission à accomplir, des règles éthiques à respecter, et ils et elles sont capables d’un regard critique sur leurs pratiques. Ils et elles sont également conscient.es des enjeux soulevés par le complexe médiatico-sportif, tout en adoptant des positions variables quant à l’impact de ces liens entre médias et institutions sportives. Mais si les journalistes sportifs et sportives se voient comme des journalistes, est-ce que l’inverse est aussi valable, est-ce que les autres journalistes, ceux et celles qui œuvrent dans des spécialités à vocation institutionnelle et à fort capital symbolique, voient dans les journalistes sportifs et sportives des journalistes ?

Dans un premier temps, les contacts entre les journalistes sportifs et sportives et les autres journalistes sont relativement restreints. Denise admet ne voir que très rarement ses collègues hors sport, et c’est souvent le cas pour plusieurs autres, comme Marjolaine et Lisa, qui travaillent pour une chaîne spécialisée sportive. Justine est la seule à avoir une vision réellement positive des liens entre journalistes sportifs et l’ensemble de la profession. Dans son parcours, elle n’a pas senti qu’on la prenait de haut parce qu’elle était au sport. Elle se voit comme une spécialiste dans son domaine, et considère qu’on la traite comme telle.

À Radio-Canada, les plus récentes compressions ont affecté profondément le secteur des sports, qui a plus ou moins été sabordé. Il a été demandé aux journalistes permanent.es, qui devaient être intégré.es à d’autres secteurs de l’information, de repasser un test de connaissances générales — qu’ils avaient déjà passé lors de leur embauche. Pour Marie, « l’injure a été rajoutée à l’insulte ou l’insulte à l’injure » par ce geste de la direction.

Claudine et Nancy ont été les plus virulentes quant aux rapports avec les collègues en dehors du sport.

On m’a demandé d’animer, au dernier congrès de la FPJQ, un atelier [...] sur le sport, c’était Entre cheerleaders et journalistes sportifs. Regarde, j’ai dit encore ? Y’a trente ans, on posait cette question-là. Trente ans plus tard, on pose encore cette question-là. Ou on n’a pas évolué, ou y’a un réel problème. C’est un des deux. Et cette perception-là, elle vient des autres journalistes. Pis j’veux dire, c’est quoi, c’est quoi la différence entre le journaliste qui suit le Canadien, pis le journaliste qui suit une campagne électorale, pis qui est dans le bus d’un parti, pis qui devient bien chum avec Jean Charest parce que Jean Charest était très habile avec les journalistes ? Parait qu’il était vraiment drôle. Elle est où la différence ? Pis pourquoi on ne

questionne pas le journaliste politique, mais on questionne le journaliste sportif? Y'est moins intelligent? Y'est pas capable de faire la part des choses? J'veux dire, on est encore avec le gros bras pas de tête? C'est plus ça, mais moi je ne le vois pas ça, parce que moi, je suis dans une boîte qui vit pour le sport. Si j'étais dans une boîte où il y avait autre chose autour, oui, ils se font regarder de haut. (Propos de Claudine)

J'ai pas l'impression qu'une salle de nouvelles devrait pas se retrouver, t'sé, une salle de sports à côté d'une salle de nouvelles. C'est comme juste pas compatible. J'irais pas jusqu'à dire du mépris, mais t'sé, y'ont l'impression que c'est moins important. T'sé, ce qu'on fait, c'est beaucoup moins important qu'eux autres. C'est juste du sport. Y'en a beaucoup aux nouvelles qui ont pas d'intérêt pour le sport. Pis c'est correct aussi. C'est correct. Moi, c'est parce que j'ai grandi avec un papa très sportif, pis le sport ça toujours été hyper important dans ma vie, mais je peux comprendre que pour certaines personnes, y'a aucun intérêt. (Propos de Nancy)

On le voit, la perspective des journalistes sportives sur leurs relations avec l'ensemble de la profession est variable, de positive à très négative, en passant par la neutralité. D'un point de vue inverse, la variance est moins saillante. En fait, lorsqu'il est question de journalisme sportif dans un article qui n'est pas écrit par un journaliste sportif, ou qui ne dresse pas le compte rendu d'un atelier sur le sujet, j'ai relevé sur une base régulière l'utilisation de l'ironie, lorsqu'on ne remet pas littéralement en doute les capacités et valeurs professionnelles des journalistes sportifs et sportives. En témoignent ces extraits sélectionnés à travers le corpus :

Le Soleil fait un effort sérieux en région. S'il s'agit presque de mécénat dans certains cas, il ne faut pas perdre de vue que ce journal dépense probablement le double pour sa seule section sportive. Mais, bien sûr, les sports c'est lu. (1980, p. 21)

Il ne s'agit pas de sortir la grande complainte de la diva incomprise mais d'exposer une situation pour le moins anachronique. En songeant que les rédacteurs sportifs ou politiques peuvent se mettre à deux, trois ou plus encore pour décortiquer par le menu les états d'âme d'une vedette de hockey ou de baseball, ou encore pour faire comprendre à la population pourquoi tel premier ministre a pété de travers la veille, on se sent bien seul dans le vaste champ où toutes les disciplines de la médecine, la chimie, la physique, l'astronomie, la mécanique, l'informatique, l'astronautique (etc, etc, etc.) requièrent nos soins tour à tour. (Dion, 1981, p. 27)

C'est ainsi, surtout, que certains problèmes particuliers nous sont apparus, concernant le mode de pratique (pigisme, par exemple), les lieux de pratique (en région, notamment), et les secteurs de couverture qui sont le plus souvent perçus comme des

secteurs « mous » (journalisme de sports, de tourisme, de spectacles). (Roberge, 1983, p. 19)

S'il est vrai que dans certaines régions, le journaliste affecté aux sports est souvent considéré comme un « demi-journaliste [...] » (Geoffrion, 1984, p. 9)

Ce qui étonne dans cette affaire, c'est avant tout la peur. La peur d'une grosse machine (un club de hockey à l'aube des éliminatoires), la peur des représailles commerciales, la peur de l'appareil judiciaire et la peur de ne pas avoir la nouvelle [...] Comment se fait-il qu'un politicien soumis à une enquête policière se trouve du coup la proie de journalistes-enquêteurs alors qu'il en est autrement pour des joueurs de hockey et cela, sous prétexte que c'est illégal ? (Pelletier, 1987, p. 6-7)

Le monde du sport, c'est un système de pouvoir et d'argent qui ne nous permettra jamais, tant que les diffuseurs en seront les complices profiteurs, que les journalistes sportifs nous expliquent enfin ce qu'ils savent et comprennent des dimensions politiques, économiques et culturelles de ce vaste « milieu ». Le mercantilisme des uns alimente la rentabilité des autres. Au royaume des conflits d'intérêts, il y a au-dessus des journalistes, des propriétaires et de leurs amis, des réseaux et des maisons de publicité. (Lamarche, 1988, p.19-20)

Les salles de rédaction sauront-elles s'adapter ? Chaque quotidien compte un seul journaliste affecté à la télévision, et combien aux sports ? (Richer, 1997, s.p.)

Mon esprit retors a profité malgré moi de cette fin décembre pour lier deux discussions distinctes mais qui se sont croisées sur la liste : soit Jeffrey Loria, l'homme riche qui a « sauvé » les Expos, incluant une petite indignation contre l'« à-plat-ventrisme » des journalistes sportifs, et une critique des opérations caritatives des médias, notamment les grandes cueillettes de Radio-Canada, opérations qui, selon certains, ont pour but de se donner bonne conscience, quand ce n'est pas pour rehausser les cotes d'écoute (Levasseur, 2000, s.p.)

« Celui [Jean Laverdière] qui est également devenu porte-parole à la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ) à l'été 2005 dresse avec une certaine tristesse le portrait de la radio d'aujourd'hui : « On est maintenant dans une ère d'info McDo, d'information-spectacle. Les shows de sports et les pubs qu'on insère aux cinq minutes, ça, ça rapporte. C'est malheureux, mais c'est comme ça. » (Duchesne, 2006, s.p.).

Dans les articles où l'on dénombre les journalistes d'un média, les journalistes sportifs et sportives vont être isolé.es. Par exemple, on dira qu'on compte dans une station de radio quatre journalistes, et un journaliste sportif. J'ai aussi relevé plusieurs reproches adressés aux entreprises de presse qui, pour vendre plus de copies ou attirer plus de téléspectateurs, accordent trop de place aux sports, et consacrent trop de ressources à ce secteur d'activités. Peu importe que l'on déplore le manque de journalistes affectés à la science, à la politique ou au secteur de la télévision, il est courant de mettre en opposition les ressources dévolues au sport et celles destinées à une autre spécialité journalistique, que les auteur.es jugent plus importantes.

Comme je le mentionnais plus haut, les journalistes sportifs et sportives vont être également cités pour souligner les conflits d'intérêts nombreux, et les pratiques qui ne sont pas dignes du « bon journalisme ». Ce sont dans des ateliers sur ce sujet qu'on leur demande d'intervenir le plus souvent lors des congrès de la FPJQ. Dans les années 2000, le *Trente* va également prendre l'habitude de dresser un bilan de la dernière année dans son numéro de décembre-janvier. À cette occasion, le sport est cité dans le palmarès des « nouvelles les plus insignifiantes » (Dufour, 2006), dans le Top 5 intitulé « C'est une nouvelle ça ? » (Déry, 2007) et dans le Top 5 des « sources de nouvelles » parce que

[1] » actualité prend parfois congé. Pas la presse. Heureusement, il [le sport] est de ces sujets intarissables qui permettent le remplissage, peu importe leur importance. L'intérêt public ? « À force de parler de quelque chose, le public va penser que c'est intéressant », affirme une source généralement bien informée, près des décideurs. (Parent, 2008, s.p.).

À la lumière du dépouillement du *Trente* et des entrevues, il appert que le journalisme sportif fait partie du champ journalistique, mais sa place y est périphérique et sur le plan symbolique, hiérarchiquement peu élevée. Van Zoonen (1998), Tunstall (1971) et Rowe (1992), pour ne citer qu'eux, ont d'ailleurs déjà identifié cette position symboliquement peu élevée détenue par le journalisme sportif. Toutefois, la position périphérique occupée par le journalisme sportif m'apparaît encore plus cruciale dans la compréhension des rapports de pouvoir genrés dans le champ du journalisme sportif, encore plus que ne peut l'être une certaine dévalorisation de la profession. En se retrouvant en périphérie, le point de vue des journalistes sportifs va souvent se trouver ignoré lors des grands débats sur des enjeux professionnels. La lettre d'ouverture de Guy Robillard (1987) illustre cette problématique. Alors que *Le Trente* célèbre ses dix ans, on

demande à 30 journalistes, anciens journalistes, observateurs et observatrices des médias, et ainsi de suite, de parler de l'évolution du journalisme sur les dix dernières années. Pas un seul mot sur le journalisme sportif, d'où l'exaspération de Robillard. La création d'une association destinée aux seuls journalistes sportifs, l'APSQ, témoigne aussi d'enjeux propres à la spécialisation et qui visiblement ne sont pas pris en charge par la FPJQ.

Parmi les grands enjeux qui agitent la profession journalistique dans son ensemble et qui s'inscrivent au sein des luttes internes du champ journalistique, se trouve la représentation des femmes dans les salles de rédaction et dans les instances professionnelles, un sujet particulièrement prégnant dans la décennie 1980. En 1980, le Congrès de la FPJQ a pour thème « Qui nous dit quoi dire? ». On compte y débattre de l'influence et des pressions que subissent les journalistes dans le cadre de leurs fonctions. Pour ce Congrès, 37 intervenant.es sont invité.es à prendre la parole, mais seulement cinq femmes font partie du lot, ce qui pousse Nathalie Petrowski à écrire, en novembre 1980, « Une fois de plus les voix des hommes portent plus que celles des femmes. À la question, qui nous dit quoi dire, je répondrai, vont-ils un jour se taire et nous laisser enfin parler! » (1980, p. 7). Durant ce même congrès, le nouveau président de la FPJQ, Jean-François Lépine, a maille à partir avec certaines journalistes, qui déplorent, à l'instar de Petrowski, le peu de place accordée au point de vue des femmes journalistes, si bien qu'avant la fin de l'année 1980, il est décidé qu'on tiendra une rencontre uniquement dédiée à la place des femmes en information. Cette rencontre, vu l'enthousiasme qu'elle soulève, va devenir un véritable colloque qui aura pour titre « Les femmes et l'information ». L'événement a lieu en octobre 1981 et le numéro du *Trente* de décembre de la même année fait une large place à la couverture du colloque.

Pendant le colloque, l'une des organisatrices, Gisèle Tremblay, met de l'avant l'importance pour les femmes de se solidariser et d'unir leurs forces (Gagnon, 1981). Parmi les résolutions adoptées par la plénière, on retrouve : pousser pour un quota de femmes ; que la FPJQ mette sur pied un comité de surveillance sur les conditions des femmes dans l'information ; établir des critères d'embauche objectifs ; que la FPJQ enquête sur la situation des femmes dans l'information ; que les résolutions du colloque sur les femmes soient une priorité pour la FPJQ dans la prochaine année ; que la FPJQ combatte ses propres tendances sexistes ; travaille à démystifier « l'image péjorative que l'on donne en général des femmes et de l'action féministe » ; viser à rattacher aux activités de la FPJQ la presse féministe, etc. (Tremblay, décembre 198, p.

12-13). Angèle Dagenais et Richard Vigneault signent chacun un article pour déplorer la faible participation des hommes à ce colloque, qui leur était pourtant ouvert.

Mais dans ce colloque où les témoignages étaient mis de l'avant, de grandes oubliées : les journalistes sportives, pourtant bien seules dans leur secteur de l'information. D'elles, rien ne filtre dans la couverture du colloque offerte par le *Trente*. À travers les années, ce presque mutisme sur le sort des journalistes sportives est une constante. Sur un corpus qui s'étend de 1969, avec *Le Bulletin des Journalistes*, à 2015, je n'ai retrouvé que trois articles dédiés expressément au sort des journalistes sportives : une entrevue réalisée par Jean-Marc Desjardins avec Liliane Lacroix en février 1981, un article de Suzanne Grenier en septembre 1983, et un article de Lise Bergeron paru en novembre 2000. Dans un numéro du magazine des journalistes dédiés spécialement aux sports et publié en avril 1992, une seule journaliste sportive est citée, soit Marie-José Turcotte. L'article qui lui est consacré, écrit par Michaëlle Jean, débute ainsi. « Les “gars” du 30 m'ont fait promettre qu'avec Marie-José Turcotte on ne parlerait ni de la quasi-absence des femmes, ni du sexisme, ni du traitement “au masculin d'abord” dans le milieu du journalisme sports : “*On la connaît l'histoire* (sic)” » (p. 9-10). Si on peut se réjouir qu'une journaliste sportive ait été interrogée pour autre chose que son statut de *token*, force est de constater que l'enjeu de la faible présence des femmes dans les salles de rédaction sportives a été passé sous silence, sous prétexte que cette problématique est déjà bien connue. Ce qui n'a pas empêché, dans le même numéro, de voir apparaître des articles sur les conflits d'intérêts et la proximité entre les sources et les journalistes sportifs et sportives, des sujets qui avaient pourtant déjà été traités dans des numéros antérieurs.

Si la représentation des femmes dans les salles de rédaction n'est pas l'enjeu le plus traité dans *Le Trente* — surtout si on le compare à la formation des journalistes, les conflits d'intérêts et la concentration de la presse — il occupe tout de même un certain espace dans le magazine tout au long des années. Je pense à l'état de la presse féministe et féminine, aux portraits de pionnières du journalisme telles Émilienne Chassé (Côté, 1981), Françoise Côté (Tremblay, 1982) ou Lisette Morin, une pionnière du journalisme régional (Guénette, 1985), aux entrevues avec des femmes journalistes qui parlent de certains obstacles qu'elles rencontrent sur le terrain — par exemple, l'entretien avec Francine Pelletier mené par Suzanne Dansereau en mai 1997, alors que Pelletier confie que son « lourd passé de féministe de gauche » a pu la desservir pour l'obtention de certains postes, etc.

Comme le journalisme sportif se retrouve en périphérie du champ journalistique, les journalistes sportives sont elles aussi à la périphérie des luttes que mènent les femmes journalistes pour obtenir la reconnaissance qu'elles méritent au sein de la profession. Les enjeux spécifiques qui marquent leur profession ne sont pas pris en compte. Dans le *Trente* de décembre 2001, Colette Beauchamp, journaliste à qui l'on doit l'ouvrage *Le Silence des médias*, féministe affichée et militante de longue date pour une meilleure représentation des femmes dans les médias, accorde une entrevue à Louise Leduc. Au cours de l'entretien, elle y va de ces mots :

Dans les médias écrits, au *Devoir* et à *La Presse*, notamment, il semble y avoir amélioration. À la télévision et à la radio, par contre, c'est toujours le désert. Mis à part Anne-Marie Dussault, quelles femmes se voient aujourd'hui confier des émissions d'affaires publiques sur de grands réseaux, aux heures de grande écoute ? Où sont les lectrices de nouvelles à TVA et à Radio-Canada ? *Et ne parlons même pas de CKAC qui, de 16 h à minuit, ne fait à peu près que du sport. Une station d'hommes, pour les hommes*<sup>24</sup>.

Les paroles de Colette Beauchamp expriment concrètement la position des journalistes sportives. Elles sont invisibles. Elles sont à la périphérie d'un sous-champ spécialisé qui est lui-même à la périphérie du champ journalistique. Alors qu'elles sont hyper visibles à l'intérieur du sous-champ spécialisé du journalisme sportif en raison de leur statut de *token*, elles deviennent pratiquement invisibles tant leur position dans le champ journalistique est éloignée du pôle de dominance. Suivant la logique des champs, « les luttes internes dépendent toujours, *dans leur issue*, de la correspondance qu'elles peuvent entretenir avec les luttes externes — qu'il s'agisse de luttes au sein du champ du pouvoir ou au sein du champ social dans son ensemble » (Bourdieu, 1992, p. 213). Dans cette situation, les luttes qu'ont menées les femmes journalistes pour avoir droit à la même visibilité et la même reconnaissance que leurs confrères ne les ont qu'effleurées, ce qui explique en partie la singularité des rapports de pouvoir genrés observée dans les parcours professionnels des journalistes sportives sur l'ensemble de la période étudiée.

Cette singularité des rapports de pouvoir genrés qui marquent les parcours des participantes s'inscrivent dans la durée de leurs carrières respectives. En fait, dès leur entrée dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, ils se dévoilent sous différentes formes et c'est à ce moment crucial de l'entrée dans la profession que je consacre le chapitre suivant.

---

<sup>24</sup> L'italique est mon ajout.

### *Chapitre 3 – L’entrée dans le sous-champ spécialisé : des vagues et des femmes*

Dans les deux premiers chapitres, j’ai expliqué que les journalistes sportives forment une très faible proportion des effectifs rédactionnels qui peuplent les salles de rédactions sportives. À toutes les positions, que ce soit à titre de descriptrice, de chroniqueuse, d’analyste ou de journaliste, elles sont toujours sous-représentées. De plus, même de leur position périphérique, les journalistes sportives font partie du sous-champ spécialisé du journalisme sportif — et ce faisant du champ journalistique — si bien qu’elles doivent trouver un moyen d’y entrer, et ensuite de s’y intégrer, d’y apprendre les « règles du jeu » et d’y saisir les conséquences de leur position. C’est à cette intégration et à l’apprentissage des règles du sous-champ spécialisé du journalisme sportif que seront consacrés les chapitres quatre et cinq. Mais avant de s’intégrer et d’apprendre les règles, encore faut-il que les journalistes sportives fassent leur entrée en tant qu’agentes dans ledit sous-champ. C’est à ce moment charnière qu’est consacré ce chapitre. Je vais donc m’attarder dans les pages qui suivent aux conditions d’entrée dans le champ des journalistes sportives, de manière à détailler les circonstances qui permettent dans un premier temps une percée des femmes dans un champ qui jusque là leur était inaccessible, et dans un second temps, une normalisation de leur présence à l’intérieur de l’écosystème médiatique sportif.

Ainsi, l’analyse des profils des journalistes sportives interrogées m’a amenée à conceptualiser leur arrivée au moyen de la métaphore de la vague, en identifiant au passage trois différentes. Chacune de celles-ci survient à la conjonction d’un ensemble de conditions économiques et culturelles particulières, qui témoignent des bouleversements ayant marqué à la fois la pratique du journalisme sportif au Québec et les modifications du statut des femmes à l’intérieur du champ plus vaste du journalisme. Ces trois vagues, soit la vague des pionnières, la vague de stabilisation, et la vague de la performance, seront analysées en profondeur dans les pages qui suivent. Je vais toutefois m’attarder, dans un premier temps, au concept de vague, préféré à celui de génération, pour exprimer l’évolution de la place des femmes dans le journalisme sportif. Comme je le soulignais plus haut, les parcours des journalistes sportives s’inscrivent dans le sillon des changements entourant le régime médiatique sportif et la place des femmes dans le champ du journalisme. Par la suite, je procéderai à l’examen détaillé de chacune des vagues, en les replaçant dans le contexte dans lequel chacune de celles-ci se crée et évolue.

### 3.1 *La métaphore de la vague*

L'utilisation de la métaphore de la vague n'est pas nouvelle. En effet, il s'agit d'une image régulièrement utilisée et débattue, dois-je ajouter, dans le contexte du mouvement féministe. Comme le signalent Evans et Chamberlain (2015), bien que les actrices du mouvement féministe, qu'elles soient militantes sur le terrain, chercheuses, philosophes ou qu'elles portent un autre chapeau, ne soient pas toutes d'accord sur l'existence même de « vagues » ou encore sur la justesse de la métaphore utilisée pour décrire l'évolution du mouvement, ce terme fait partie du discours (« *narrative* ») entourant le féminisme. Il s'agit d'un élément de débat sur lequel les féministes sont régulièrement amenées à se prononcer.

Alors qu'on associe à la première vague du féminisme le mouvement des suffragettes, ces militantes qui se sont battues pour l'obtention du droit de vote par les femmes, les deuxième et troisième vagues sont moins aisées à définir. « On ne peut pas aussi clairement distinguer le féminisme de la troisième vague de celui de la deuxième que l'on peut distinguer celui de la deuxième de celui de la première vague » (Lamoureux, 2006, p. 58). La deuxième vague du féminisme, qui débute à la fin des années 1960, se caractérise par un « *focus shifting to the social and personal; women deserved equal pay and the right to determine the fate of their own body* » (Evans et Chamberlain, 2015, p. 399). L'équité salariale, le droit à l'avortement et l'émancipation sexuelle font partie des combats de cette deuxième vague. Pour ce qui est de la troisième vague, elle est souvent associée à un féminisme intersectionnel, alors que des enjeux tels que la race, l'orientation sexuelle, l'identité de genre, la classe sociale et ainsi de suite prennent plus de place dans les discours des militantes et des chercheuses. Autrement dit, les luttes pour les droits de la personne se trouvent au cœur des revendications des féministes de la troisième vague (Heywood et Drake, 2004), tout comme la réappropriation de certains stéréotypes féminins. Le passage d'une vague du féminisme à une autre n'est pas sans soulever certaines tensions. Par exemple, des féministes s'identifiant à la troisième vague accusent des féministes appartenant à la seconde d'avoir défendu les intérêts des femmes blanches de classe moyenne en laissant de côté les enjeux plus spécifiques des femmes racisées, lesbiennes, ou de classe économique moins élevée, au nom d'un universalisme de la cause (Sangster, 2015).

Lamoureux (2006) note que ces critiques ne reflètent pas complètement la réalité, puisque ces enjeux existaient également dans le discours de la deuxième vague, mais qu'ils étaient à la marge, alors que les militantes de la troisième vague font de ces mêmes enjeux les axes centraux

de leurs revendications. C'est d'ailleurs l'un des grands reproches associés aux « vagues » du féminisme, y compris au Québec.

La simplification et la schématisation du mouvement féministe que crée le modèle typologique des vagues, réactualisé par la prétendue émergence d'une "troisième vague", évoquent ce qu'il convient d'appeler une "maxime de l'historiographie", à savoir que l'histoire est au service du temps présent (Blais et al., 2007, p. 146)

Blais et al. (2007) dénoncent ainsi l'effacement d'idées et de faits qui ne s'accordent pas avec les grandes définitions données aux vagues. Elles donnent l'exemple de propositions défendues par des féministes, au Québec et ailleurs dans le monde, qui pourraient être catégorisées de radicales, alors qu'elles ont été portées bien avant l'utilisation du terme et/de la revendication du « féminisme radical » lui-même. De plus, les auteures insistent : « les lignes se croisent et divergent, les féministes s'allient et se divisent » (Blais et al., 2007, p. 148). Ces féministes québécoises dont parlent les auteures, ce sont les féministes radicales, marxistes, indépendantistes, etc., qui parfois marchent ensemble, parfois sont en complet désaccord, mais qui montrent l'hétérogénéité des féminismes qui se croisent dans un même lieu et au même moment. En parlant de vagues, on éliminerait cette hétérogénéité au profit d'une vision réductrice qui assume des lignes de fracture et qui oblitère l'existence d'idées et de revendications antérieures à la vague à laquelle elles sont identifiées.

Ces critiques m'amènent à penser le phénomène de « vague » non pas comme des mouvements uniquement successifs, mais bien comme des mouvements qui, durant une période de temps donnée, coexistent. De même, à l'image de vagues qui viennent s'échouer sur la plage, nous ne pouvons cerner avec certitude le commencement d'une vague et sa fin. Il persiste toujours un moment de flottement, où les flots d'entremêlent. De même, chacune des vagues du féminisme comporte une série d'enjeux qui imprègnent son discours et ses actions, mais qui ne lui sont pas forcément exclusives. Des idées peuvent circuler au sein d'une vague sans qu'elles soient les plus apparentes, mais prendre plus de place dans la suivante, devenir centrales. C'est en quelque sorte ce que Lamoureux (2006) met au centre de son argumentaire. Elle ne réfute pas l'existence des vagues, mais pointe vers des lacunes du modèle mises en avant par les critiques formulées à l'endroit de la deuxième vague par les tenants de la troisième. Bref, il ne s'agit pas d'invalider le modèle des vagues, mais de le raffiner.

Heywood et Drake (2004) relèvent ainsi que si les vagues sont marquées certes par des revendications qui lui sont propres — ce qui est critiqué plus haut — elles sont aussi liées à des contextes économiques et sociaux. Ainsi, les revendications des féministes de la deuxième vague naissent-elles et s’inscrivent-elles dans un contexte différent de celui dans lequel évoluent les tenants de la troisième vague, qui font face à des phénomènes tels que la globalisation, la mondialisation, l’accélération de l’appropriation du pouvoir par une faible majorité, etc. Ces changements culturels et économiques sont donc susceptibles de transformer les enjeux, les moyens de revendiquer, et de remettre en cause la légitimité de certaines revendications antérieures à la configuration économique-sociale actuelle, ce qui peut donner lieu à des tensions au sein du mouvement. Mais « *the intersection between the waves is an important site for rigorous and healthy debate* » (Evans et Chamberlain, 2015, p. 398). Il s’agit de moments charnières où une réflexion et une discussion quant au chemin parcouru, aux objectifs à atteindre, et aux moyens d’y parvenir peuvent émerger.

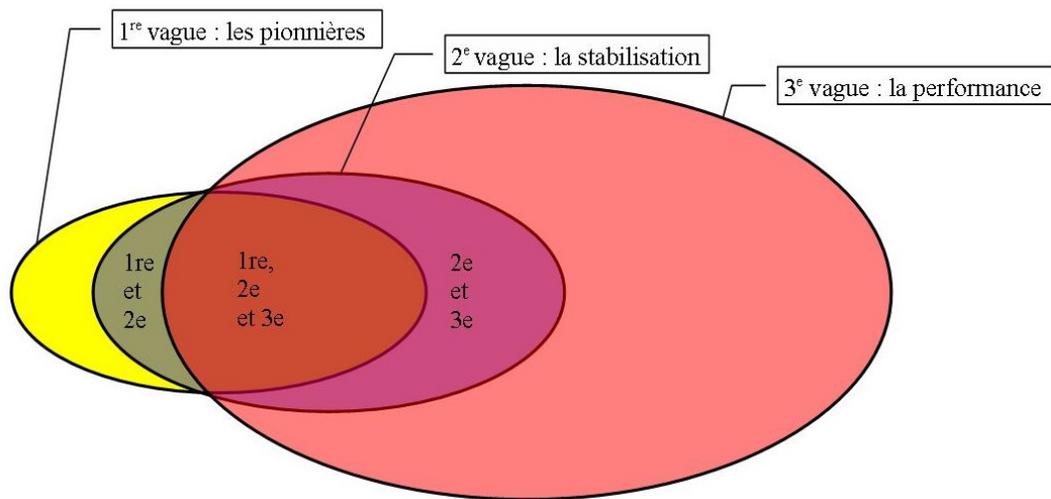
Comment les vagues du féminisme peuvent-elles éclairer le cheminement des journalistes sportives québécoises ? Il est clair que les vagues auxquelles je fais référence lorsqu’il est question des journalistes ne sont pas liées temporellement aux vagues du féminisme. Par exemple, le mouvement des suffragettes est bien antérieur aux années 1970, alors que les premières journalistes sportives font leur apparition dans le paysage québécois. On peut quand même faire certaines analogies entre les vagues du féminisme et les vagues des journalistes sportives. À l’instar du mouvement féministe, nous avons une première vague qui vient affirmer l’existence et la légitimité des femmes dans un espace social d’où elles étaient jusqu’alors exclues. Pour les deux autres vagues de journalistiques sportives, comme pour les deuxième et troisième vagues du féminisme, il est plus difficile des les distinguer clairement. Dans le cas de la deuxième vague, il s’agit d’assurer un maintien de la présence dans l’espace social, mais aussi d’y ajouter des formes de revendications liées à l’identité de femme. Enfin, pour la troisième, nous voyons en action cette dualité de la troisième vague du féminisme entre rupture et continuité (Lamoureux, 2006). Lamoureux écrit, au sujet de la troisième vague du féminisme :

Cela [le lien ambigu avec la vague précédente] souligne également le désarroi d’une nouvelle génération qui est venue au féminisme à l’ère du *backlash* (Faludi, 1991), lorsque l’idéologie dominante serine que nous vivrions dans une ère postféministe, alors que quiconque un tant soit peu attentive à la réalité sociale ne peut que constater la persistance des inégalités de genre (2006, p. 59)

Comme je le montrerai dans les pages suivantes, les participantes qui appartiennent à la vague de la performance vivent cette tension. Elles jugent à la fois que les luttes des pionnières ont porté fruit et qu'elles n'ont plus à s'inquiéter d'avoir une place dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Paradoxalement, elles sont conscientes des inégalités qui subsistent basées sur leur appartenance à la catégorie femme, de même que du poids de la performance d'une féminité normative.

Toutefois, là où l'analogie entre vagues féministes et vagues de journalistes sportives ne coïncide pas, c'est dans le caractère militant. Les journalistes sportives n'ont pas milité en tant que groupe, comparativement aux féministes. Mais c'est toute la dynamique imagée par la métaphore de la vague que l'on retrouve également dans les parcours des journalistes sportives.

Choisir de parler de vague de journalistes sportives et non de générations de journalistes sportives n'est pas anodin et sans conséquences. La métaphore de la vague nous invite à nous distancier d'une linéarité qui serait marquée essentiellement par le passage du temps, pour favoriser une approche du phénomène mettant de l'avant le mouvement, mouvement pouvant certes être engendré par le passage du temps, mais également par des changements dans la configuration des rapports de pouvoir entre les agent.es qui évoluent dans le champ et par des modifications quant aux enjeux présents dans le champ. De même, comme je le soulevais plus haut, des bouleversements dans le contexte socio-économique peuvent également contribuer au mouvement. Si la métaphore de la vague dans le mouvement féministe « *indicate[s] shifting constellations of relations within the abstract medium constituted by thinking women at any moment in time* » (Howie et Tauchert, 2004, p. 38), rapportée à mon contexte d'études, il s'agit de penser la place des journalistes sportives à travers la pratique du journalisme sportif, en observant les changements de configurations des agent.es qui composent le champ sportif. Les vagues nous invitent à visiter les points de tension qui émergent lorsque deux et même trois vagues cohabitent au sein d'une même configuration, alors que certaines sont justement nées dans une configuration antérieure. Ces points de tension peuvent être de différentes natures. Au nombre des tensions identifiées entre les vagues, on retrouve le rapport à l'image corporelle, l'importance de posséder des connaissances sur le monde de sport antérieurement à l'embauche, ce qui est identifié comme du bon journalisme sportif, le journalisme sportif comme un tremplin ou comme une fin en soi, etc. Ces tensions ne sont pas nécessairement visibles lors de l'entrée dans le champ, mais émergent lorsque les vagues se côtoient sur le terrain.



**Figure 2 Les vagues du journalisme sportif**

L'image deux illustre cet enchevêtrement des vagues. Les protagonistes de la vague des pionnières, la plus petite quantitativement, côtoient substantiellement les journalistes sportives qui font partie de la vague de stabilisation et légèrement celles de la vague de la performance. Les femmes qui constituent cette dernière vague, qui est la plus importante sur le plan numérique, vont être amenées à côtoyer plusieurs journalistes de la seconde vague. On peut observer sur la figure ci-haut ces zones de tension qui émergent au confluent des superpositions entre les vagues.

La métaphore de la vague offre une également surface de cohésion qui permet d'étudier un ensemble d'individus sans pour autant que ces derniers et dernières soient tous et toutes identiques (Evans et Chamberlain, 2015). Autrement dit, il est possible de faire émerger les dynamiques collectives d'une vague sans pour autant nier la singularité des individus qui composent cette collectivité. Dans le cas des journalistes sportives, peu nombreuses au demeurant, parler en termes de vague me permet à la fois de cerner des dynamiques systémiques, sans pour autant négliger les parcours individuels de chacune des participantes,

Comme je le soulevais plus haut, la métaphore de la vague nécessite de se pencher sur le contexte économique et social qui permet justement à ces vagues de voir le jour. Lorsqu'il est question des vagues de journalistes sportives, on ne peut faire abstraction du complexe médiatico-sportif défini dans le chapitre précédent et de sa résonance dans le contexte québécois. De la même façon, les changements que connaît la profession journalistique en ce qui a trait à la

place des femmes en son sein ne sont pas sans affecter les journalistes sportives. C'est donc en prenant en compte ces éléments qu'il devient possible de brosser le portrait des vagues.

### **3.2 *L'avant-vague***

Avant de plonger dans la période sur laquelle porte cette étude, soit la période 1970-2015, jetons un rapide coup d'œil sur le contexte qui précède l'arrivée des femmes au sein des salles de rédaction sportives. En effet, le complexe médiatico-sportif fait déjà sentir sa présence au Québec comme ailleurs en Amérique du Nord bien avant que des femmes pénètrent ce champ d'activités. De plus, si ces dernières ne sont pas présentes en tant que journalistes sportives, le champ journalistique dans son ensemble est peu à peu investi par des représentantes de la gent féminine. Bien que la télévision ait joué un rôle important dans l'implantation du complexe en sol québécois, ses racines sont visibles avant l'arrivée du médium télévisuel, avec la présence d'articles sur le sport professionnel dans les journaux du 19<sup>e</sup> siècle, ainsi que de publicités pour la diffusion radiophonique de match de hockey, accompagnées du nom de commanditaires. Les deux images suivantes en sont des exemples.

## LES JOUEURS DE HOCKEY CANADIENS-FRANCAIS

Un sport en vogue sur divers bon nombre d'années  
ou du plus abondant de notre pays. Ses succès  
peuvent être placés à son avantage partout où  
il y a un terrain convenable dans cette grande  
ville, en outre, les portraits des plus connus de nos  
joueurs nationaux qui ont contribué de si nombreux  
succès et encouragements nationaux le font connaître de  
nos pays au point de vue sportif. Et sont des états-  
de première grandeur qui méritent dans les succès  
qu'ils nous ont fait connaître dans ce sport. Et  
la part de tous les bons sportsmen Canadien. Et  
pourrait s'élever sans aucun doute d'importance avec  
l'usage de ce sport et le nombre de leurs succès en  
un simple jeu.

Figure 3 Une de La Patrie, 29 janvier 1910 (Bibliothèque et Archives nationales du Québec)

# "LA PREVOYANCE ET LA VIGILANCE IMPORTANT"



*Aux Ecoutes!*  
**LE RADIO-HOCKEY**  
**GENERAL MOTORS**

Le hockey sur glace est le sport le plus populaire au Canada. C'est pourquoi General Motors a décidé de lancer un service de radio-hockey. Ce service vous permettra de suivre les matchs de hockey sur glace en direct par la radio. Vous n'avez qu'à acheter un récepteur General Motors et vous serez prêt à écouter les matchs de hockey sur glace en direct par la radio.

Le service de radio-hockey General Motors est disponible dans toutes les villes du Canada. Pour plus de détails, consultez votre agent General Motors le plus proche de chez vous.

Figure 4 Le Canada, 1936 (Bibliothèque et Archives nationales du Québec)

Dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, des femmes font leur apparition dans le champ journalistique au Québec comme ailleurs, entre autres par le biais de la section féminine des journaux. Parlant du cas précis de la France, Thérenty (2009) explique qu'au 19<sup>e</sup> siècle,

une version moins drastique et plus répandue de la théorie des deux sphères<sup>25</sup> tolère une écriture féminine dans le journal selon les limites suivantes : les rubriques politiques, diplomatiques, rationnelles [...] sont réservées aux hommes tandis qu'une intervention féminine peut être supportée dans la part du journal très limitée qui concerne la maison, la mode, l'intimité et la mondanité (p. 117).

La chronique apparaît alors comme la forme la plus accomplie du journalisme pour les femmes, ce qui n'empêche pas les chroniqueuses, par le biais de l'ironie, d'intervenir dans la sphère réservée aux hommes. L'apparition de pages féminines dans les pages des journaux canadiens semble suivre ce même schéma, alors que des signatures féminines apparaissent dans cette section (Lang, 1999), si bien qu'en 1904, les journalistes canadiennes, qui représentaient lors du recensement de 1891 4,5 % de la profession, se regroupent au sein du *Canadian Women's Press Club* (CWPC) (Le Cam, 2009; Kay, 2015). D'ailleurs, Kay (2015) raconte comment, lors d'un voyage à Saint-Louis, aux États-Unis, pour y couvrir l'Exposition universelle, les 16 journalistes canadiennes (huit francophones et huit anglophones) vont fonder le CWPC.

Ce voyage confirma leur statut de journalistes, elles y furent traitées avec les mêmes égards que leurs autres représentants de la presse, alors que leurs collègues masculins les tenaient habituellement à l'écart. Plus important encore, en fondant le CWPC, elles posèrent les bases d'une collaboration entre femmes journalistes qui contribuera, malgré les grandes distances qui les séparaient parfois, à établir leur crédibilité et à améliorer leurs conditions professionnelles dans les décennies suivantes (Kay, 2015, p. 10)

Au sein de ce groupe de journalistes se trouve Robertine Barry, connue sous son pseudonyme de Françoise et qui en vient à créer sa propre publication : *Le Journal de Françoise*, publié de 1902 à 1909 (Tasso, 1981), après avoir tenu pendant dix ans une chronique hebdomadaire dans le quotidien montréalais *La Patrie*. Barry fut également la première femme à travailler comme journaliste pour un périodique québécois (Kay, 2015). À la même époque Joséphine Marchand, mieux connue sous le nom de Josephite, lance un mensuel baptisé *Le Coin du feu*, qui paraît de

---

<sup>25</sup> Selon cette « théorie des deux sphères », le masculin est associé à la sphère publique, alors que le féminin est destiné à la sphère privée, au foyer (Thérenty, 2009).

1893 à 1896. Comme le souligne la journaliste Lily Tasso dans un article dédié aux deux pionnières et publié dans le *Trente* en 1981,

Josephine et Françoise ont été les premières femmes à parler à d'autres femmes avant tout, publiquement, dans un journal. Rien que par ce choix, par cette audace, elles marquent le début du journalisme féminin au Québec, rompant avec la tradition des épistoliers dont on se disputait la lecture autrefois (p. 11).

Bref, s'il y a bel et bien des femmes dans les journaux canadiens — et québécois — au 19<sup>e</sup> siècle, elles sont « en petit nombre et dispersées » (Pritchard et Sauvageau, 1999, p. 40). À la radio, « encore dans les années 1950, par exemple, un guide officiel de l'annonceur en usage à la radio de Radio-Canada affirmait que les voix des femmes ne convenaient pas à la lecture des nouvelles » (p. 41). Autrement dit, si les femmes pouvaient se faire entendre sur les ondes radiophoniques publiques dans des causeries ou des émissions de divertissement, elles n'avaient toujours pas leur place dans les émissions d'informations des années 1950. Il faut donc attendre les années 1970-1980 pour que les femmes soient présentes en plus grand nombre, ce qui nous amène donc à notre première vague de journalistes sportives.

### **3.3 *La première vague : les pionnières***

La vague des pionnières prend forme dans les années 1970-1980, alors que les premières femmes francophones font leur apparition dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Cinq participantes font partie de cette vague : Liliane, Claudine, Danielle, Diane et Mathilde. Alors que Liliane est une journaliste de l'écrit, Mathilde et Claudine œuvrent principalement à la télévision, tandis que Danielle et Diane, toutes deux basées à Québec à leurs débuts, vont faire leur marque en radio. J'ai baptisé cette vague du nom de pionnières et associé ces journalistes à cette vague en particulier parce que lorsqu'elles font leur entrée, elles sont les premières femmes, dans leur média respectif, à y mettre les pieds. Elles ne peuvent pas espérer d'aide de leurs confrères de travail, parce qu'elles n'en ont pas. Lorsqu'elles ont des mentors, ce qui est rarement le cas, ce sont des hommes. Certaines pionnières vont éventuellement être identifiées par des journalistes sportives des vagues subséquentes comme des modèles ou des femmes qui ont pavé la voie aux suivantes.

Leur entrée dans la profession s'effectue, comme je le disais, dans les décennies 1970-1980, des années fastes en matière de médiatisation sportive. Quelques années à peine avant le

début de la vague, l'arrivée d'un nouveau joueur dans l'écosystème des journaux québécois — le *Journal de Montréal* — marque un tournant dans la couverture sportive. En 1964, alors qu'un conflit de travail fait rage à *La Presse*, Pierre Péladeau profite de l'occasion pour lancer un nouveau quotidien montréalais. Mais, pour conserver son lectorat après la fin de la grève chez son concurrent, le *Journal de Montréal* va reprendre

notamment l'esprit des tabloïds britanniques qui exploitent la règle des quatre S (sang, sport, sexe et spectacle) et misent sur des illustrations abondantes. [...] Le quotidien se distingue également par ses collaborateurs très appréciés du public et ses chroniques spécialisées qui traitent notamment d'humour, de sport et de politique. (Couvrette, 2009a, s.p.)

Le sport apparaît alors comme un élément clé du succès rapide du *Journal de Montréal*, certains allant même jusqu'à imputer au départ de Jacques Beauchamp, chroniqueur sportif vedette du *Montréal-Matin* débauché par le *Journal de Montréal* en 1969, la fermeture du *Matin* (Bernatchez, 1979). *La Presse*, si elle ne mise pas sur la « formule des quatre S » comme le fait le *Journal de Montréal*, n'est pas pour autant dépourvue de chroniqueurs sportifs qui cherchent à faire leur marque. Réjean Tremblay et Pierre Foglia sont du nombre.

Ces années fastes pour le journalisme sportif s'incarnent aussi dans la montée en puissance d'un nouveau genre radiophonique : la tribune téléphonique. Alors que des matchs de hockey et de baseball sont retransmis sur les ondes radio depuis les années 1920, les années 1970 voient arriver des États-Unis ces lignes ouvertes où l'opinion de l'amateur est plus que jamais sollicitée.

Une formule originale, créée en 1972, eut un succès non négligeable à CKAC : « L'émission des amateurs de sport », conçue et animée par Claude Mailhot. C'est tout le secteur des sports à CKAC qui était sous sa responsabilité, et par la suite, il anima des émissions de tribune dans d'autres stations, à la radio et à la télévision. Le modèle était créé, le public était au rendez-vous et, dans un climat de discussion passionnée et d'information minutieuse sur les statistiques des joueurs et des équipes, la radio offrait un espace inattendu pour amplifier les échanges classiques tenus dans les bars, les brasseries ou les soirées de cartes (Pagé, 2007, p.184).

Alors qu'à Montréal, CKAC développe le créneau de la tribune téléphonique, à Québec, sur les ondes de CHRC, Marc Simoneau et son émission de fin de soirée (La Presse canadienne, 2013) connaissent un succès retentissant. Simoneau quitte éventuellement pour le compétiteur de CHRC, soit la station CJRP, qui mise elle aussi sur le sport.

À la télévision, le sport — et surtout le hockey — fait sa marque dès l'arrivée de la télévision. En 1952, Radio-Canada diffuse la première partie de hockey de son histoire, ce qui donne naissance à la *Soirée du hockey* (QMI, 2013). Durant les décennies 1970, 1980 et une partie de la décennie 1990, comme je l'expliquais au chapitre précédent, trois chaînes de télévision généralistes — Radio-Canada, TVA et TQS — et une chaîne spécialisée — RDS — née en 1989 se partagent la diffusion des matchs du Canadien de Montréal, et plus marginalement, des Nordiques de Québec.

Bref, le complexe médiatico-sportif est bien en selle, sans toutefois que nous soyons dans un « monopole hégémonique du contrôle technologique des images sportives » (Nel, 1996, p.11). Les agents du champ du journalisme sportif sont alors nombreux, et tout en se livrant une bataille interne pour l'accès aux ressources, on peut observer une certaine répartition des différentes sources de capital dans les mains de plusieurs agents.

Les pionnières font aussi leur arrivée à un moment où les femmes journalistes sont de plus en plus présentes, sans pour autant les voir s'approcher de la parité. Selon les données recueillies par Pritchard et Sauvageau (1999), on comptait au Québec, au début des années 1970, 13,3 % de femmes au sein de la profession journalistique. En 1987, cette proportion s'élevait à 18,6 %. L'accroissement du nombre de femmes journalistes ne signifie pas pour autant la fin des inégalités entre professionnels et professionnelles de l'information. Par exemple, les données de Pritchard et Sauvageau (1999) montrent des écarts salariaux représentatifs entre les hommes et les femmes, et le plafond de verre, cette difficulté pour les femmes d'atteindre des postes de pouvoir, reste encore aujourd'hui, comme c'était le cas dans les années 1970, d'actualité. Même dans le secteur télévisé, où les femmes sont présentes en plus grand nombre, une étude menée par Charron, St-Pierre et Drolet (2015) sur les journaux télévisés de fin de soirée diffusés entre 1961 et 2010, montre qu'il faut attendre les années 2000 pour que le temps de parole des femmes journalistes atteignent 40 % du temps total de prise de parole des journalistes à Radio-Canada. Pour TVA, qui ne produit des bulletins de nouvelles qu'à partir de 1977, le temps de paroles des femmes journalistes n'atteint les 20 % qu'une seule fois, soit pour la période 1985-1987. Dans ces conditions, il n'est pas anodin de voir des femmes journalistes organiser, en 1981, un colloque spécial sous le thème « Les femmes et l'information ». Au terme de ce colloque dont j'ai brièvement parlé précédemment, couvert abondamment par le *Trente*, les journalistes accouchent de plusieurs recommandations : pousser pour établir des quotas de femmes dans les salles de

rédaction, demander à la FPJQ de mettre sur pied un comité de surveillance sur les conditions des femmes en information, d'établir des critères d'embauche objectifs, que la FPJQ combatte ses propres tendances sexistes, que la fédération travaille à démystifier « l'image péjorative que l'on donne en général des femmes et de l'action féministe », et ainsi de suite (Tremblay, 1981, p.12-13). Si le colloque laisse des traces, par exemple la publication d'un livre bilan (*Le Trente*, janvier 1983), les recommandations sont peu suivies. Un an après la tenue du colloque, on attend encore la mise sur pied d'un comité d'information et de surveillance des conditions de travail des femmes en information, alors que les dirigeants de la FPJQ de l'époque plaident le manque de volontaires pour justifier la situation (*Le Trente*, avril 1983).

Les premières journalistes sportives, ces pionnières aux profils singuliers, font donc leur entrée au moment où le secteur de l'information et de la médiatisation sportive connaît des années fastes, et où les femmes, bien qu'encore loin de la parité, s'affirment de plus en plus au sein de la profession. Explorons maintenant leurs parcours respectifs.

### 3.3.1 *Liliane : Un hasard de parcours*

Parmi les journalistes sportives que j'ai interviewées, Liliane est la pionnière incontestée, alors qu'elle commence ses activités à *La Presse* en 1970. Comparativement aux quatre autres journalistes qui constituent la vague des pionnières, Liliane ne nourrit à la base aucun intérêt particulier pour le sport. Elle n'a jamais désiré devenir journaliste sportive, pas plus qu'elle ne pratique elle-même un sport à cette époque. Elle lui porte « un certain intérêt général », sans plus. En fait, au départ, elle ne se destine même pas à une carrière en journalisme. Alors qu'elle étudie en sciences pures à l'université McGill, elle profite de la saison estivale pour dégoter un emploi pour quelques mois. Elle atterrit alors au service des petites annonces de *La Presse*. Ce même été, elle quitte la maison parentale, mais confrontée aux coûts liés à la vie en appartement, elle décide de prendre une année sabbatique pour mettre de l'argent de côté. Finalement, ce qui devait être une simple pause deviendra le début de sa carrière de journaliste.

Toujours à l'emploi de *La Presse*, les promotions se présentent assez rapidement à elle. Elle décroche quelques mois après son embauche un poste comme secrétaire au pupitre.

J'ai été secrétaire au pupitre parce qu'à l'époque, on fonctionnait avec des dictaphones pour les gens qui étaient...pour les envoyés spéciaux à l'extérieur, et ça prenait quelqu'un qui non seulement tapait rapidement à la machine, et qui faisait pas de fautes, ce qui était mon cas.

Elle ne fait toutefois que passer à ce poste.

Alors, j'ai été au pupitre un petit bout de temps, mais pas trop longtemps parce que l'ancienne secrétaire qui était là et que je remplaçais faisait un essai comme journaliste. Un essai qui n'a pas fonctionné. Et à ce moment-là, il y avait un poste comme secrétaire aux sports. Ça lui tentait pas pantoute, alors elle m'a dit est-ce que ça te dérangerait beaucoup de prendre le poste aux sports, et moi, je reviendrais à mon ancien poste. Ça me tentait plus ou moins, mais j'ai dit bon, ok, pourquoi pas ? Et je suis allée aux sports. Et là encore, ça pas duré très, très longtemps. La direction du sport a changé, la gang était très, très, très jeune. C'était tout du jeune de vingt à trente ans là, tous les journalistes sportifs. Et c'était particulièrement flyé comme gang.

Le changement de garde à *La Presse* coïncide avec une période de grande liberté pour les journalistes sportifs du quotidien de la rue Saint-Jacques, une liberté qui va jouer un rôle clé dans l'entrée en poste de Liliane comme journaliste sportive. Pour illustrer le côté « flyé » et subversif de l'équipe des sports de l'époque, Liliane donne l'exemple d'un faux courrier du cœur sportif, ou de « mini nouvelles » dans lesquelles on pouvait lire « que le pape se réjouissait de la victoire du Canadien, pis un autre moment donné, on avait mis les résultats d'hier, 6-5, 7-8, 8-7, 3-2, mais sans préciser les équipes ». Mais si cette latitude est laissée aux journalistes sportifs de *La Presse*, c'est également que cette inventivité « faisait que y'avait beaucoup de gens qui ne s'intéressaient pas aux sports, qui étaient rendus à nous lire parce que c'était complètement incongru », d'expliquer Liliane. Ainsi, les changements apportés aux normes qui régissent habituellement le sous-champ du journalisme sportif permettent à la publication d'aller chercher un lectorat plus vaste, donc de renforcer son capital économique. Ici, la subversion des normes sert, dans un contexte de forte concurrence entre les entreprises médiatiques, à se maintenir en position de dominance, ou du moins, de compétitivité avec les entreprises médiatiques qui dominant le champ.

C'est donc dans cette optique de toujours repousser les limites et de se démarquer de la concurrence qu'

à moment donné, lors d'une réunion [quelqu'un] a dit, heille, ils se cherchaient toujours des idées de fou, fait que une des idées de fou qui est ressortie c'est, faudrait qu'on aille une femme journaliste. Et là, quelqu'un a dit oui, mais qui ? Y'en a un qui a dit ben, Liliane, pourquoi pas ? Et c'est sorti de même, tout simplement.

À ce moment, Liliane occupe le poste de rédacteur-adaptateur, créé sur mesure pour elle, et qui, pour le dire simplement, en est surtout un de traductrice. La rédaction des sports reçoit un nombre important de communiqués et de nouvelles issues du fil de presse uniquement en anglais, et « [p]arce qu'ils ont vite compris que j'avais été à McGill, donc je devais m'exprimer en anglais et écrire en anglais aussi », Liliane s'est vue assignée la tâche de traduction et de réécriture. Ce poste spécialement créé pour elle possède le même statut que celui de journaliste dans la convention collective, si bien qu'aucune ouverture de postes, ou négociations entre les parties syndicales et patronales ne sont nécessaires pour orchestrer le passage de Liliane au journalisme de terrain.

La suggestion de son collègue fait mouche :

[M]on boss, qui était à peu près le plus fou de la gang [...] a dit « ben t'sé, t'as le même niveau qu'un journaliste, t'es journaliste, on t'envoie couvrir de l'athlétisme à Québec ». Et j'avais jamais vu d'athlétisme de ma vie. C'est pas le sport le plus facile à couvrir parce que c'est comme 30 sports en même temps. J'étais un peu perdue merci, mais semble-t-il que ça c'est relativement bien passé puisque je suis restée.

Au moment où elle fait ses débuts, Liliane n'a pas de collègues féminines, ni à *La Presse*, ni dans d'autres médias québécois. Elle est la seule femme sur les galeries de presse — quand elle peut y accéder — j'y reviendrai dans un chapitre ultérieur — mais la situation change quelques années plus tard, avec entre autres l'arrivée de Claudine, qu'elle rencontre lors d'un tournoi de boxe. Malgré une carrière de près de 15 ans comme journaliste sportive, alors qu'elle change de spécialité cette année-là, ayant le sentiment d'avoir fait le tour du jardin, Liliane ne s'est jamais décrite comme une passionnée de sport, alors qu'elle voit les autres femmes qui ont réussi à percer dans le métier à la même époque comme de vraies maniaques de sport. Elle perçoit son long passage aux sports comme un hasard de la vie. Toutefois, ce « hasard » devient possible par le biais de la décision d'hommes en position d'autorité, dont celui qui dirige les pages des sports, de lui offrir au départ l'opportunité de se faire valoir dans ce poste, et par une lutte dynamique entre médias. Cette conjoncture marquera aussi les parcours de Diane et Danielle, que j'explorerai un peu plus loin.

### 3.3.2 Claudine : Le sport dans la peau

« Regarde, tu viens aux sports, c'est pas un passage pour aller ailleurs. Faut que ce soit une fin en soi. Faut que ce soit un but ». C'est ainsi que Claudine parle du journalisme sportif, comme d'une espèce de vocation. Une vocation qui apparaît très tôt chez elle.

Je ne suivais pas beaucoup le sport professionnel, et j'avais des amis qui le suivaient énormément, qui suivaient beaucoup le hockey bon. C'est toujours, quand t'es adolescente, c'que ta gang fait pis...Et je me souviens, quand on s'en allait dans l'autobus scolaire le matin, c'était toujours des discussions de hockey sur le match de la veille. Là, je me suis mis à m'intéresser à ça pendant les séries éliminatoires de hockey. [...] Ce qui fait que je suis devenue passionnée, vraiment passionnée. Je suivais le matin, j'écoutais la radio, et je notais dans un petit carnet tous les comptes-rendus de matchs. Je les transcrivais des journaux dans mes cahiers. J'avais, malheureusement j'ai tout jeté ça, mais il y avait des journaux sportifs à l'époque qui n'existent plus aujourd'hui. J'en avais des caisses.

Cette passion pour le sport se transforme rapidement en plan de carrière, quand, à 16 ans, elle annonce à ses parents et amis « j'vais être commentatrice de sport », et ce, même si « y'en n'avait pas, y'en n'avait pas du tout » de femmes à cette époque. Ses parents l'encouragent et elle ne voit pas l'absence de femmes dans le métier comme une épreuve insurmontable. Pour mener à bien son projet, elle se tourne, après un DEC (diplôme d'études collégiales) en histoire, vers le baccalauréat en communication de l'Université Laval. Ces années d'études à Québec sont formatrices pour Claudine, qui devient

la première qu'ils ont engagée aux relations publiques du PEPS<sup>26</sup> de l'Université Laval. Alors, je me suis retrouvée à travailler dans mon futur métier dès ma première session. J'écrivais des communiqués de presse sur les équipes du Rouge et Or, je les suivais, je faisais des chroniques à la radio, je faisais des comptes-rendus de matchs, c'est ça. Quand j'ai fini mon bac, je disais toujours, moi j'ai un bac avec expérience [...].

À la fin de ses études, en 1979, elle travaille pendant neuf mois à la station de radio CHRC de Québec, avant de revenir vers Montréal, sa ville d'origine. Peu de temps après son retour dans la métropole, elle reçoit une offre de la part de Télé-Métropole pour assurer l'animation des entractes lors des parties de hockey des Nordiques de Québec.

---

<sup>26</sup> Pavillon de l'éducation physique et des sports de l'Université Laval

Écoute, ça aurait été une première femme dans le hockey professionnel. Sauf que moi, je venais de revenir à Montréal. On [son conjoint et elle] venait de louer notre appart pis tout ça. M'en retourner à Québec, ça me tentait plus ou moins. Pis là, je leur avais dit, j'vais voyager, mais eux voulaient aussi que je fasse autre chose dans la boîte. Les chiens écrasés et je ne sais pas quoi. C'était les Nordiques, et ils m'occupaient avec d'autres affaires. Fait que finalement, ça a pas fonctionné. Ça a pas fonctionné de part et d'autre.

Il importe ici de relever que les deux premières opportunités dans le domaine sportif qui s'offrent à Claudine surviennent dans le marché de Québec, marché qui accueillera à la même époque deux autres pionnières, soit Danielle et Diane.

À la même époque, soit en 1980, une offre d'emploi parue dans *La Presse* capte l'attention de Claudine. TVSQ<sup>27</sup>, qui démarre alors ses activités, est à la recherche d'un commentateur sportif. Après un *screen test* positif, elle devient commentatrice pour cette chaîne de Câble-vision destinée au sport et qui produit ses émissions à partir d'un studio mobile. Seule femme, Claudine sera de l'équipe de TVSQ jusqu'en 1989, quand RDS est lancé et qu'elle effectue la transition vers la nouvelle chaîne. Ces années à TVSQ, une chaîne qui ne possède pas les droits de diffusion de sports majeurs et qui n'est disponible qu'aux abonné.es du câble, sont décrites par Claudine comme parmi les plus formatrices. Elle couvrira plus de 40 sports différents durant ces presque neuf ans. C'est finalement cette polyvalence qui l'amène petit à petit à faire sa place dans le champ du journalisme sportif. En 1989,

[...] j'vais toujours me rappeler quand je suis rentrée, il y a un monsieur qui était assis dans le bureau d'un des patrons et je venais de rencontrer celui qui allait m'engager. C'était Gaston Laporte il me semble à l'époque. Et là, j'vois un monsieur qui me voit passer et qui dit « Oui, mais elle, à connaît ça ». C'était un monsieur qui venait pour vendre une émission de dards. Évidemment que je connaissais ça. J'avais fait des dards à TVSQ. J'avais tout fait à TVSQ.

Claudine considère que son parcours a été plus facile que celui de certaines collègues parce qu'elle n'a jamais eu comme objectif de commenter le hockey. Si elle est devenue la seule femme descriptive sur une base régulière au Québec, c'est entre autres parce qu'elle a accepté de tout couvrir, y compris le hurling, les quilles, les dards, le rugby et ainsi de suite, et éventuellement le soccer, alors que ce sport n'était pas encore populaire au Québec.

---

<sup>27</sup> TVSQ est chaîne de télévision câblée québécoise qui diffusait du sport amateur à la fin des années 1970 et dans les années 1980.

Son entrée et la suite de son parcours dans le champ du journalisme sportif sont donc marquées par sa polyvalence, et par le fait qu'elle n'entre pas en compétition directe avec des agents du champ qui se trouvent en position de dominance, comme c'est le cas des journalistes, descripteurs et analyses qui couvrent les sports professionnels les plus populaires. De plus, elle perce d'abord dans une toute nouvelle station de télévision, TVSQ, dont le rayonnement est limité, puisque réservée uniquement aux abonnés du câble, et qui bénéficie d'un capital symbolique et économique somme toute moindre. Lorsqu'elle fait le saut à RDS, le réseau ouvre à peine ses portes, et n'est pas encore établi dans le marché médiatique québécois. L'ouverture de nouveaux débouchés pour les journalistes sportifs et sportives, en raison de l'effervescence du milieu médiatique de l'époque, sa polyvalence qui lui permet de couvrir une multitude de sports, une expérience professionnelle acquise durant ses études et une passion réelle pour le sport sont donc les conditions qui façonnent l'entrée de Claudine dans le champ.

### 3.3.3 *Danielle et Diane : les filles de la radio de Québec*

Alors que Liliane et Claudine percent dans la métropole, à Québec, à la même époque, des femmes s'installent derrière le micro pour parler sport avec les auditeurs et auditrices de la capitale. La première à y faire sa place est Danielle, qui entame sa carrière à CHRC — la station où Claudine avait évolué quelques mois — en 1982, alors qu'elle n'est âgée que de 18 ans. Danielle est dès son plus jeune âge une amatrice de sport, et plus particulièrement de hockey.

D'abord, dans ma famille, on regardait beaucoup le sport à la télé. Mon père est un maniaque de tous les sports professionnels et il travaillait beaucoup, beaucoup, y'avait un dépanneur. Il travaillait 365 jours par année. Pis les moments qu'on avait souvent ensemble, c'était pour regarder un événement de sport. Pis quand j'étais jeune, je me rappelle d'avoir des partys de famille le samedi soir, à regarder les matchs des Canadiens. Dans ce temps-là, on était mal pris, y'avait juste les Canadiens, parce que je suis une fille de Québec hein, faut préciser. Pis mes oncles pariaient sur le résultat du match, pis c'était comme une célébration de regarder le hockey, donc j'ai développé un intérêt pour ça. Et adolescente, vraiment plus, parce que mes parents ont acheté des billets de saison aux Nordiques, à Québec, alors j'allais à tous les matchs pendant mon adolescence, pis là, j'ai commencé à m'intéresser aux lignes ouvertes, pis à lire les journaux sur tout ce qui se passait concernant le hockey.

Cet amour du sport, engendré par un univers familial qui baigne dans le hockey, amène d'abord Danielle à vouloir devenir psychologue sportive. Après un DEC en sciences humaines,

profil psychologie, elle souhaite poursuivre ses études en Californie, seul endroit à l'époque où il est possible d'obtenir un diplôme dans cette discipline. Mais la poursuite de son rêve s'avère impossible : Danielle et sa famille ne peuvent acquitter les frais annuels qui s'élèvent à près de 40 000 \$ pour suivre le cursus, et toutes les tentatives pour décrocher des bourses et des commandites se soldent par des échecs. Mais en septembre, alors que ses amis entrent à l'université, Danielle, qui n'a pas prévu de plan B, reçoit un appel de Marc Simoneau, vedette de la radio de Québec et animateur de lignes ouvertes sportives, un genre radiophonique très populaire dans les années 1980, qui lui offre un emploi à temps partiel à la radio.

Cet appel n'est pas le fruit du hasard. Vers l'âge de 15 ans, Danielle, véritablement fan de hockey, commence à appeler régulièrement dans les lignes ouvertes.

Je préparais mon petit *speech*, mes petits points et tout ça, pis souvent, c'était Marc Simoneau qui était là à l'époque à Québec, quand je terminais mes commentaires, il disait « ha, est bonne la petite, est bonne la petite, est toujours pertinente »

Lorsque la station organise un concours pour devenir coanimateur d'un jour aux côtés de Simoneau à l'émission *Sports Magazine*, Danielle participe — elle est d'ailleurs la seule femme sur la quarantaine de participants à se présenter — et remporte le concours. Personne à la station ne sait qu'elle n'a que 17 ans, mais les animateurs du matin sont bien au courant qu'elle est une femme.

Pis ça riait le matin dans l'émission d'André Arthur<sup>28</sup>, [qui] disait « ha, les pauvres enfants, ils vont manger du *TV Dinner* parce que leur mère va venir parler de sport ». C'était des commentaires un peu machos, controversés, pour solliciter des réactions, comme ils en étaient capables. Pis j'ai fait cette émission-là comme coanimatrice, et ça vraiment très bien été.

Forte de cette première expérience positive, malgré les commentaires d'Arthur, et n'ayant plus de plan de carrière à court terme, elle accepte l'offre de Marc Simoneau, qui avait conservé ses coordonnées après son passage comme coanimatrice d'un jour. Après quelques mois à la barre des bulletins des sports de fin de semaine à CHRC, on lui offre l'animation de la ligne ouverte de fin de soirée, de dix heures à minuit. Elle restera à CHRC quatre ans, de 1982 à 1986, s'implantant durablement dans le métier. L'animation est sa principale tâche, mais il n'est pas

---

<sup>28</sup>André Arthur était à l'époque un animateur très populaire de la radio de Québec, connu pour son caractère fort et les nombreuses controverses qu'il a engendrées. Il a siégé comme député de la circonscription de Portneuf-Jacques-Cartier, à titre d'indépendant, de 2006 à 2011. À travers sa carrière, il a à plusieurs reprises perdu son micro en raison de propos jugés inappropriés (Wikipedia, s.d.)

rare de la voir également aux conférences de presse des Nordiques de Québec et à leurs entraînements. Elle en vient à devenir la numéro deux de la station en matière de sport, derrière Marc Simoneau. Elle remplace ce dernier à l'émission du matin d'André Arthur lorsqu'il s'absente. Quant à Arthur, malgré ses premiers commentaires, lui et Marc Simoneau vont « défend[re] bec et ongles » le travail de Danielle.

Il [André Arthur] était capable de voir les bonnes choses que j'avais. Il était capable de voir mon potentiel. Il était capable de voir mon énergie, ma personnalité. Il a été capable de faire ça, et il a choisi, y'aurait pu choisir le contraire, parce qu'avec des gars, il l'a fait. Des gars qui sont passés aux sports à Québec. Y'en a une couple qui ont mangé des commentaires solides, solides. Pis avec moi, bon parfois, il pouvait lâcher une p'tite affaire, mais rien de majeur.

Quant au fait qu'elle soit la seule femme à occuper un poste d'animatrice de tribune téléphonique, ce n'est pas, pour elle, un enjeu à l'époque. En fait, à l'image de Claudine et de Liliane, elle n'en fait pas grand cas :

Pour moi, c'est comme, c'était normal [qu'il n'y ait pas d'autres femmes]. J'étais là parce que j'étais passionnée pis parce que je devais avoir un talent, une personnalité qui faisait l'affaire aux gens à l'époque qui embauchaient et aux gens qui écoutaient. Alors, pour moi, c'était pas la fille des sports. Pour moi, c'était la personne qui anime une tribune téléphonique dix heures par semaine à la radio. Peut-être que c'est pour ça que j'ai eu l'impression que tout coulait, que tout se plaçait, parce que j'ai pas joué cette game-là et j'ai jamais eu cette prétention-là ou j'ai jamais voulu me faire du capital politique en disant ben, je suis la seule fille qui a ce rôle-là.

Mais si elle est la seule femme aux sports au moment de son entrée à CHRC — et elle restera la seule à animer une ligne ouverte sur le sujet — une journaliste sportive se joint, en 1983, à l'équipe des sports de CKCV, la station concurrente de CHRC. Il s'agit de Diane.

À l'instar de Danielle et de Claudine, Diane est elle aussi une passionnée de sport, et particulièrement de hockey. Elle souhaite devenir journaliste sportive et pour ce faire, elle quitte la ville de Québec pour poursuivre ses études au cégep de Jonquière où elle obtient une technique en communication. Ces années à Jonquière lui permettent d'acquérir de l'expérience journalistique, alors qu'avec un ami, elle assure la couverture de spectacles dans une salle à vocation artistique de la ville. Lors du stage qui marque la fin de son parcours académique, à Sorel, Diane touche au journalisme sportif, mais lorsqu'elle quitte les bancs d'école, peu de débouchés s'offrent à elle dans le domaine où elle souhaite exercer.

Les Jeux olympiques s'en venaient, de 1976. Le problème c'est que quand t'as pas d'expérience, moi, je suis sortie en 1976, l'année des Jeux olympiques, mais les médias se préparaient, comme Radio-Canada et plein d'autres places se préparaient depuis deux ans, un an ? Alors on n'était pas vraiment dans le décor, à moins que j'[aie] eu des contacts pour commencer.

C'est donc à l'information générale qu'elle fait ses débuts. De 1976 à 1983, elle reste à ce poste, sur les ondes de CKCV, avec un intermède de huit mois comme correspondante parlementaire à l'Assemblée nationale, où elle effectue un remplacement. Diane insiste sur le fait qu'elle a eu la chance d'œuvrer dans une période particulièrement excitante de l'histoire politique et sociale du Québec. Elle a couvert le premier mandat du Parti Québécois, la visite du Pape à Québec, le premier référendum sur l'avenir du Québec, etc. CKCV faisant partie du réseau Télé-Média, qui compte en son sein la station montréalaise CKAC, Diane participe parfois, à partir de Québec, à l'émission du matin de CKAC. C'est le cas par exemple lors d'événements importants qui se déroulent dans la capitale et qui demandent une couverture de Québec. Après un « gros *show* » comme le dit Diane, la tradition veut que tous les artisans de l'émission se retrouvent dans un restaurant pour un repas d'équipe. Une journée, après justement un « gros *show* », Diane se retrouve assise aux côtés de Pierre Pascau, animateur vedette de l'émission matinale de CKAC. Si la journaliste compile déjà plusieurs années de carrière à l'information générale, sa passion pour le sport ne s'est jamais émoussée, pas plus que son désir de devenir journaliste sportive. Elle continue de suivre les activités des Nordiques de Québec et se rend régulièrement au Colisée de Québec pour les voir en action. Durant le repas, Diane fait part de ce désir à Pierre Pascau. Ce dernier décide alors de lui confier quelques interventions sportives à son émission.

Il [Pascau] aimait ma façon de voir le sport qui est un peu différe[rente]. Fait que là, lui, il a commencé, sur certains sujets, au lieu d'appeler le gars qui était aux sports de CKCV, lui, pour avoir un style un peu différent, il me faisait participer à son show, qui était quand même un show très écouté. Mais moi, j'étais toujours en information générale. Fait que mes premiers pas, c'est lui dans le fond, avec qui je les ai faits. Ça, c'est sur que ce n'était pas régulier non plus, parce que lui, je ne sais pas, il pouvait m'appeler une fois par mois, des fois une fois aux deux mois, ça pouvait être n'importe quoi. Parce qu'il aimait ma façon différente de voir les choses.

Cette vision différente des choses, Diane l'associe en partie à son statut particulier. Elle n'est pas une journaliste sportive, elle n'évolue pas dans ce milieu, mais en est une observatrice

de longue date. On lui demande de partager à l'occasion son opinion sur des dossiers chauds de l'actualité sportive, sans pour autant qu'elle ait à côtoyer les acteurs de l'industrie sportive sur une base quotidienne. Elle n'a pas à « faire attention aux contacts, aux relations, de pas écorcher personne ».

Sa présence aux sports va prendre plus d'ampleur avec l'arrivée de Pierre Bourgault<sup>29</sup> à la barre de l'émission du matin à CKCV. La lutte entre les stations de radio de Québec est alors au plus fort, et CHRC domine le créneau matinal avec le tandem André Arthur-Marc Simoneau. Les dirigeants de la station donnent carte blanche à Bourgault pour s'imposer chez les auditeurs et auditrices. Diane est affectée à l'émission du nouvel animateur, toujours à l'information générale. Mais dans les mêmes circonstances qui l'avaient amenée à parler de ses ambitions professionnelles à Pierre Pascau, elle se retrouve, à la table d'un restaurant, à discuter avec Bourgault de son désir de devenir une journaliste sportive. Cette fois sera la bonne :

J'ai dit moi, dans le fond, je fais de l'information générale, mais j'ai toujours voulu être aux sports. Lui, évidemment, une femme aux sports, dans la mentalité de Pierre Bourgault, y'en n'a pas, il n'y en a pas de fille qui font les sports dans les *morning show*. Il dit, « tu veux faire du sport, tu vas faire du sport ». Lui, il avait carte blanche. Il y avait eu des coupures à un moment donné à CKCV. L'autre gars qui faisait les sports, c'était un peu compliqué par exemple parce qu'il y avait quelqu'un qui en principe devait faire les sports, pis lui, il faisait pas beaucoup d'heures à CKCV parce qu'il avait une job ailleurs. C'était un ancien joueur de hockey. Lui, il l'avait tassé. Il l'a carrément tassé. Alors, ma première job aux sports, le matin, ça été avec Pierre Bourgault. C'est quand même pas rien. Parce que lui, il est arrivé, il est rentré dans le bureau et il avait carte blanche. Il dit moi, je veux une femme, ça va être différent. Pis lui, il voulait qu'on parle pas juste de sports traditionnels, de hockey. Et avec Pierre Bourgault, tu t'entends que c'est pas un bulletin de sports que tu prends, que tu lis. C'est tout le temps de l'improvisation. Tu réagis, et tout ça. Fait que c'est comme ça que ça a commencé. Évidemment, en couvrant Pierre Bourgault, j'ai commencé à couvrir les Nordiques, à aller aux pratiques des Nordiques, à couvrir les matchs des Nordiques et à aller aux conférences de presse de sport. Avec ça, j'ai commencé à être dans le circuit de sport.

C'est ainsi que Diane va définitivement entrer dans le circuit du journalisme sportif, circuit qui l'amènera après la fermeture de CKCV vers la télévision, et après le départ des Nordiques,

---

<sup>29</sup> Pierre Bourgault est un « journaliste, homme politique, auteur et professeur » québécois. Indépendantiste convaincu, il a milité et a été président du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN). Il a été collaborateur pour plusieurs émissions de Radio-Canada, en plus d'être chroniqueur pour divers quotidiens (Historica Canada, s.d.).

vers Montréal. Alors que Diane est elle-même une pionnière, elle considère tout de même que son chemin a été facilité par l'arrivée antérieure de Danielle au micro de CHRC.

Honnêtement, Danielle [...], c'est quelqu'un de très important. Danielle[...], je te dirais que c'est un peu la clé de l'entrée des femmes dans le domaine du sport. [...] Si elle, elle se pète la gueule, ça vient fermer la porte pour plusieurs années pour les femmes. Mais le fait qu'elle a réussi, et que ça a marché, ça ouvert des portes. Écoute, elle devient quand même assez populaire. Elle, ce qui lui a donné une chance, c'est d'avoir été engagée dans la station qui est la station numéro un. Je ne suis pas sûre que si elle est à CKCV, que ça peut marcher. La même personne, avec les mêmes qualités. Mais d'être dans la grosse station, soutenue par Arthur, avec Marc Simoneau, qui est comme le king au niveau du sport à Québec, ça l'aide.

Cette dernière phrase de Diane, dans laquelle elle exprime l'importance du soutien d'hommes influents dans le parcours de Danielle, une situation analogue à la sienne alors qu'elle obtient ses premières opportunités de percer aux sports grâce à l'intervention de deux personnalités masculines à forte influence, Pierre Pascau et Pierre Bourgault, illustre l'une des conditions essentielles à la percée des deux femmes.

Bien entendu, leurs propres capacités et aptitudes ne sont pas étrangères à leur embauche. Toutes les deux connaissent très bien le sport, et particulièrement le hockey, sport le plus couvert à la radio de Québec à l'époque. Elles suivent de près les activités des Nordiques de Québec, elles vont voir des matchs de l'équipe locale, et sont plongées dans ce milieu depuis leur jeunesse. Diane possède plusieurs années de bagage journalistique, et Danielle, malgré son jeune âge, connaît déjà le fonctionnement des lignes ouvertes par le biais de ses propres interventions. Un concours lui permet également de démontrer ses aptitudes et ses connaissances. Mais leurs qualités personnelles, aussi grandes soient-elles, ne sont pas suffisantes pour briser le mur qui empêche jusqu'alors les femmes de pratiquer le journalisme sportif et l'animation d'émissions sportives. Elles doivent compter sur l'intervention d'hommes en position d'autorité, même en dehors du champ du journalisme sportif, pour entrer et s'assurer une position dans le champ. De plus, leur entrée survient dans un contexte de forte concurrence entre les stations de radio de la capitale. CKCV et CHRC se livrent une guerre des cotes d'écoute. D'un côté, André Arthur et Marc Simoneau de CHRC, ceux-là mêmes qui soutiennent Danielle, sont les meneurs de cette bataille et sont en position de force dans le marché. Ils jouissent d'un fort capital symbolique, Danielle allant même jusqu'à préciser qu'Arthur pouvait carrément détruire une carrière à

l'époque. Son soutien n'en devient que plus significatif. Quant à Diane, elle parvient à obtenir le statut de journaliste sportive grâce à Pierre Bourgault, engagé par CKCV dans l'espoir de concurrencer l'émission du matin d'Arthur. Le nouvel animateur voit dans Diane une collaboratrice qui pourra amener une couleur différente aux sports. Cette guerre des ondes, jumelée à l'assentiment de figures masculines en position de dominance dans le champ et aux compétences des deux femmes en viennent à rendre possible la percée de femmes derrière les micros sportifs de la ville de Québec.

### 3.3.4 *Mathilde : le parcours radio-canadien*

La dernière pionnière que j'ai rencontrée est Mathilde, journaliste depuis 1982 et journaliste aux sports à Radio-Canada depuis 1985. Parmi les pionnières, elle est celle qui possède le parcours sportif antérieur à son expérience journalistique le plus étoffé, ayant participé aux compétitions d'athlétisme aux Jeux du Canada. Malgré cet amour pour la pratique sportive, elle ne se destine pas à une carrière de journaliste sportive. Après l'obtention d'un baccalauréat en histoire et à la suite de son passage à ProMédia<sup>30</sup>, Mathilde entre au service de Radio-Canada, où elle entreprend sa carrière aux services français d'Edmonton.

J'étais animatrice à l'émission du matin, mais à Edmonton on faisait tout. Donc, je faisais radio, télé, variétés, sports, météo, nouvelles. On faisait tout. Et pendant que j'étais là-bas, à un moment donné, Montréal, le réseau était venu couvrir la coupe Grey<sup>31</sup>, m'avait demandé si je voulais collaborer. Donc, j'avais collaboré avec eux et moi, je voulais revenir à Montréal. C'était ça mon but.

Lors de ce passage à Edmonton, la patronne de Mathilde l'encourage à s'orienter du côté des sports.

Moi, je ne voulais rien savoir. Elle me faisait remplacer aux sports. Dans sa tête, j'étais une ancienne athlète pis elle, c'était une très, très bonne skieuse. Elle a été coach de ski, et dans sa tête, je pouvais travailler aux sports.

Finalement, à l'été 1985, Mathilde démissionne de son poste à Edmonton et revient à Montréal, à la faveur d'un contrat de remplacement de neuf semaines aux sports, toujours à Radio-Canada. « C'était la première fois je pense qu'une femme faisait un bulletin de nouvelles,

---

<sup>30</sup> ProMédia est une école spécialisée privée de radio et de télévision destinée aux animateurs, animatrices et journalistes. Pour plus de détails : <https://www.ecolepromedia.com/>

<sup>31</sup> La Coupe Grey est le trophée remis aux champions de la Ligue canadienne de football (LCF).

c'est la première fois à la télé ». À la fin de ce contrat, la jeune journaliste maintenant sans emploi se dirige vers la radio, où elle décroche un emploi de journaliste généraliste les fins de semaine à CFGL. Une fois l'heure, elle y lit le bulletin de nouvelles. Mais elle effectue rapidement un retour aux sports à Radio-Canada, quand la personne qui est affectée aux remplacements aux sports doit quitter son poste pour cause de maladie. Mathilde est alors surnuméraire et au bout de neuf mois, on lui garantit un emploi à temps plein comme remplaçante aux sports.

Moi, dans ma tête, les sports c'était un passage pour aller à autre chose. Je me suis fait prendre. J'ai aimé ça parce qu'aux sports, c'était un des rares départements où on pouvait toucher à plein de choses. Donc, on faisait la radio, la télé déjà à l'époque. On pouvait faire des nouvelles. On pouvait faire de l'animation sur des émissions, on pouvait faire des jeux<sup>32</sup>, on pouvait faire de la description.

Pour Mathilde, le journalisme sportif se présente à elle comme un hasard de parcours. Des débouchés se sont présentés dans cette spécialité, et elle les a saisis. Lorsqu'elle perce le champ du journalisme sportif, elle n'a qu'une seule collègue féminine à Montréal, Sylvia Sweeney, qui évolue du côté de CBC. Mais cette situation ne l'affecte pas sur le moment.

Je crois que c'est ce que j'avais quand je suis arrivée à Montréal. L'innocence de mon arrogance et l'arrogance de mon innocence. Autrement dit, je ne voulais pas voir. J'avais comme l'innocence assez grande pour croire que j'avais une place. Je pense pas que c'était clair comme ça dans ma tête [rires] à cette époque-là. C'est le recul qui me permet de mettre des mots.

Pour illustrer l'innocence qui l'habitait à l'époque, Mathilde donne l'exemple du patron qui avait la charge du bureau des annonceurs — à l'époque, à Radio-Canada, les gens des sports étaient considérés comme des annonceurs.

On était des annonceurs et le monsieur qui était en charge de ce bureau-là m'avait fait venir à son bureau avant mon premier bulletin et là, il m'avait dit : « Là, vous êtes la première. Vous avez intérêt à être bonne. Là, ce soir, dans votre bulletin, les vieux, Garneau, Lecavalier, Lebrun, ils vont tous vous écouter. Ça intérêt à être bon. »

---

<sup>32</sup> Jeux fait ici référence aux Jeux olympiques, Jeux du Canada, etc.

Mais cette pression supplémentaire ne décourage pas Mathilde, qui explique qu'à l'époque, elle porte des œillères, une sorte de protection sans laquelle elle n'aurait peut-être jamais réussi à percer ce milieu.

Des fois, j'ai une pensée machiavélique, pis je me dis l'idée, c'était que je me pète la gueule pis qu'il n'y en ait plus. Mais après ça, je me dis non, j'ai eu du support, ils ont vraiment tout fait pour que je ne me la casse pas la gueule. J'aurais pu me la casser, mais je ne me la suis pas cassée.

Les profils de Mathilde et des journalistes sportives radio-canadiennes qui vont suivre se démarquent notablement de ceux de leurs homologues qui œuvrent dans le secteur privé. Leur parcours suit le plus souvent un cheminement qui se ressemble. À leurs débuts, elles se rendent dans une province canadienne à majorité anglophone pour y apprendre le métier dans le service français de Radio-Canada. Lors de ce passage, elles touchent un peu à tout, pouvant à la fois animer des émissions généralistes, faire du reportage, parler de sports, de culture, et ainsi de suite. Après quelques années de ce régime, lorsqu'elles ont acquis une expérience de terrain, elles peuvent se voir offrir certaines opportunités à Montréal ou ailleurs et poser leur candidature lorsqu'il y a des ouvertures à l'interne. Le processus interne quant à l'avancement des journalistes sportives est, dans une certaine limite, plus transparent que ce que j'ai pu observer dans les autres organisations, où le réseau de contacts prend une grande importance dans l'obtention d'un poste.

De plus, Radio-Canada de même que son pendant anglophone, en raison de leur mandat de représentation de la diversité canadienne, sont assujettis depuis 2003 à la politique 2.2.2 d'équité en matière d'emploi<sup>33</sup>. Il est stipulé dans cette politique que

[L]orsque des possibilités d'emploi ou de promotion surviennent, la Société donne priorité aux candidats internes. Là où il y a sous-représentation et à qualification égale, la préférence sera accordée aux candidats issus des groupes désignés par la *Loi sur l'équité en matière d'emploi* : femmes, autochtones, personnes handicapées et minorités visibles (les « groupes désignés »).

Cette politique n'empêche pas qu'il y ait possibilité de discrimination envers les femmes, et les premières journalistes sportives radio-canadiennes, comme Mathilde, sont arrivées dans le domaine avant l'entrée en vigueur de celle-ci. Toutefois, le témoignage de Mathilde atteste d'une certaine ouverture envers les femmes, même si des résistances demeurent. De plus, elle est la

---

<sup>33</sup> Pour plus de détail, <http://www.cbc.radio-canada.ca/fr/rendre-des-comptes-aux-canadiens/lois-et-politiques/gestion/ressources-humaines/2-2-2/>

seule pionnière à faire référence à une patronne — toutes les autres journalistes n'ayant que des patrons masculins — patronne qui voit en la jeune journaliste d'alors les capacités nécessaires à une carrière de journaliste sportive. Comme le relèvent entre autres van Zoonen (1994) et Löfgren-Nilson (2010), rien ne permet de conclure qu'une plus grande présence de femmes, y compris à des postes d'autorités, n'induit une meilleure représentation des femmes dans l'ensemble de l'organisation. Il n'y a donc pas forcément de lien de causalité à établir entre une femme aux sports et une femme en position d'autorité, sinon de témoigner de l'existence, dans une même institution médiatique, de deux femmes à des postes le plus souvent occupés par des hommes.

### **3.4 *La deuxième vague : la stabilisation***

La seconde vague est constituée des journalistes sportives qui font leur entrée dans le métier dans les années 1990 et au début des années 2000. Comme je le soulignais au début de ce chapitre, conceptualiser l'arrivée des journalistes sportives sous la forme de vagues m'invite à accepter qu'il existe des zones troubles entre le passage d'une vague à l'autre. C'est pourquoi certaines participantes, bien qu'appartenant à la deuxième vague, suivent de très près les pionnières et vont vivre des situations qui s'apparentent à celles de leurs prédécesseuses. De plus, comme c'est le cas pour les vagues du féminisme, les pionnières cohabitent avec les journalistes de la vague de stabilisation : elles sont collègues.

J'ai accolé le titre de vague de stabilisation à cette seconde catégorie de journalistes sportives, et ai « classé » certaines participantes qui se trouvaient dans cette zone trouble de l'entredeux vague dans cette catégorie en suivant justement cette logique : ces journalistes avaient alors des collègues féminines, soit dans leur propre média, soit sur le terrain. Lors des entrevues, elles ont clairement explicité la présence d'autres femmes dans le secteur, notant que lorsqu'elles sont arrivées, il n'était plus aussi surprenant, pour le public, les collègues masculins et les athlètes, de voir une femme travailler aux sports. Les femmes ont donc stabilisé leur présence à l'intérieur du champ du journalisme sportif, faisant d'elles des agentes pérennes du champ.

Si les journalistes sportives stabilisent leur présence, elles doivent toutefois composer avec un environnement qui lui, est loin de l'être. Alors que les pages sportives sont encore bien garnies, le sport à la radio perd lentement de son importance. Les tribunes téléphoniques, sans

disparaître complètement, connaissent un ralentissement certain. C'est surtout le cas à Québec, alors que la franchise des Nordiques de Québec déménage vers le Colorado en 1995. La perte de la seule équipe de sport professionnel de la ville entraîne dans son sillage le départ de certains journalistes sportifs et sportives qui couvraient l'équipe. À la télévision, le déménagement des Nordiques signifie aussi la fin de la diffusion de leur match et de la couverture quotidienne de leurs activités. Si une nouvelle équipe professionnelle s'implante à Montréal avec l'entrée en scène de l'Impact de Montréal en 1993<sup>34</sup>, son arrivée ne peut compenser pour l'éventuelle perte des Nordiques. En effet, le soccer est alors un sport plutôt marginal au Québec, surtout en comparaison au hockey. Au football canadien, les Alouettes de Montréal renaissent de leurs cendres à la fin de la décennie 1990<sup>35</sup>. Bien que positif pour les médias sportifs, le retour des « Moineaux » ne peut encore une fois générer des bénéfices et une couverture aussi importante qu'une équipe de la LNH, ne serait-ce que par la popularité du sport, mais également pas la longueur de la saison : une saison régulière au football canadien ne compte que 18 rencontres de saison régulière, contre 82 matchs dans la LNH.

Sur un autre front, la seconde vague est marquée par la fin de l'éclatement des droits de télédiffusions des matchs de hockey. Tel que mentionné antérieurement, pour la saison 2002-2003, RDS obtient les droits exclusifs des matchs de la Ligue nationale de hockey, donc du Canadien de Montréal. En 2003, RDS signe un accord avec le Canadien, accord qui sera reconduit en 2007, pour la présentation de tous les matchs du Bleu-Blanc-Rouge (QMI, 2013). Un fait saillant de nature sportive marque la fin de la seconde vague : le déménagement des Expos de Montréal, de la Ligue majeure de baseball, vers la ville de Washington, en 2004. Comme cela avait été le cas pour le départ des Nordiques, le déménagement des Expos signe la fin d'une couverture quotidienne des activités d'une équipe professionnelle, et par la bande, des changements parmi le personnel des salles de rédaction sportive. Enfin, pour compléter le tableau, en 2002, la chaîne TVA largue son département des sports (Normandin, 2002), une situation qui touche 13 journalistes sportifs. Certains sont relocalisés dans d'autres départements après un test de qualifications, alors que d'autres se retrouvent carrément sans emploi. Du côté de Radio-Canada, les compressions budgétaires de 2004, sans cibler directement les sports, affectent tout de même le département. Ainsi, bien que la SRC détienne les droits de diffusion des Jeux

---

<sup>34</sup> Pour plus de détails, <http://www.impactmontreal.com/fr/club/history>.

<sup>35</sup> Pour plus de détails, [http://www.montrealalouettes.com/history\\_history/](http://www.montrealalouettes.com/history_history/).

olympiques d'Athènes, seul un petit contingent de journalistes et producteurs se rend en Grèce, l'essentiel de la couverture s'effectuant à partir des studios montréalais, alors que c'est normalement le contraire qui se produit (Cauchon, 2004).

Il est fort possible que cette situation ait nui à la progression des femmes dans les salles de rédaction sportive. Avec la perte de débouchés dans les médias audiovisuels, toute la profession est touchée, ce qui est peu favorable aux femmes, surtout lorsqu'on remarque que pour l'ensemble de la profession, pour cette période, ces dernières tendent à être proportionnellement plus présentes dans l'audiovisuel. Ainsi, à la suite d'une enquête menée en 1995 et 1996 pour l'ensemble des journalistes, Armande Saint-Jean (2000) chiffre à 28 % le pourcentage de femmes journalistes, des chiffres semblables à ceux obtenus par Pritchard et Sauvageau (1999), qui, en 1995, arrivaient à un total de 22,8 % de femmes dans les rédactions. Saint-Jean note toutefois que si on ne s'attarde qu'aux médias audiovisuels, la proportion de femmes atteint 35 %. Cette disparité observable entre la proportion de femmes dans les journaux et dans les médias audiovisuels — principalement la télévision — est également visible dans les chiffres livrés par Robinson (2005) pour l'ensemble du Canada : alors que les femmes comptaient pour 28,9 % des journalistes de la presse quotidienne, ce pourcentage grimpe à 37,2 % dans le secteur télévisuel.

Cette conjoncture peu favorable mérite donc d'être prise en compte lorsqu'il est question de la représentation quantitative des femmes en journalisme sportif. Malgré tout, certaines font leur entrée à ce moment dans la profession. J'ai rencontré cinq d'entre elles, que j'ai identifiées comme appartenant à la seconde vague : Denise, Marie-Claude, Sophie, Marie, et Stéphanie. Toutes ont poursuivi — sans nécessairement compléter — des études postsecondaires. Toutefois, rares sont celles qui ont pris le chemin des études en communication en début de parcours.

Ainsi, Denise a étudié pendant deux ans le théâtre, suivi des cours en sociopsychologie à l'université avant de terminer son parcours scolaire à ProMédia. Marie-Claude a obtenu un DEC en arts plastiques et un baccalauréat en histoire avant de compléter un certificat universitaire en journalisme. Marie a opté pour un DEC en littérature anglaise et un bac en traduction, avant de commencer un MBA qu'elle a finalement laissé de côté pour devenir journaliste sportive, avant d'obtenir un diplôme de ProMédia. Stéphanie a de son côté obtenu son baccalauréat en enseignement du français, et a travaillé dans ce domaine pour une courte période.

Chez les pionnières, seule Mathilde possédait une expérience sportive de calibre élevé. Un phénomène semblable s'observe chez les femmes de la seconde vague, alors que seulement une

des cinq journalistes mentionnées possède un bagage sportif de niveau élevé. C'est le cas de Marie, qui pratique le basketball, dans des ligues compétitives, jusqu'au niveau collégial inclusivement. Son objectif était alors de poursuivre sa carrière de basketteuse à l'université, mais le programme féminin de basketball fut aboli peu de temps avant son entrée à l'université. Marie, en plus de sa pratique sportive, est une grande consommatrice de sport professionnel.

Depuis un très jeune âge aussi, j'ai suivi très étroitement le sport professionnel américain. Évidemment le basketball, mais aussi le football américain, et étonnamment, un peu moins le hockey, même si j'habite maintenant la ville de Montréal depuis très longtemps, c'est le hockey en fait qui a suscité le moins de passion chez moi.

Se dégagent donc des profils des journalistes sportives de la deuxième vague certains constats. De un, elles sont éduquées, sans nécessairement avoir opté pour des études en communication. Histoire, arts, théâtre, traduction, enseignement et communication sont parmi les disciplines étudiées par ces journalistes. Seulement une d'entre elles a pratiqué un sport à un niveau élevé de compétition, deux autres, Denise et Sophie, pratiquaient du sport amateur, mais exception faite de Marie, aucune des quatre autres journalistes n'a mentionné suivre assidûment, dans leur jeunesse, les ligues sportives professionnelles.

À la manière de Danielle et Diane, journalistes de la première vague que j'ai regroupées en raison des points communs de leur entrée dans le sous-champ, j'ai fait de même pour les journalistes de la deuxième vague.

#### 3.4.1 Marie-Claude et Sophie : Départs et opportunités

Les débuts en journalisme sportif de Marie-Claude et Sophie se produisent à des moments où les entreprises de presse pour lesquelles elles travaillent se voient dans l'obligation de trouver dans un délai rapide des remplaçants aux sports. Le cas de Marie-Claude est sans contredit celui le plus marquant quant à la rapidité avec laquelle elle devient journaliste sportive. Au sortir de l'école, elle empile les emplois de recherchiste pour différents médias : CKVL, CJD, CKAC, en plus de vider « la boîte vocale de J.E. »<sup>36</sup> et de travailler pour l'équipe de *La fin du monde est à sept heures*<sup>37</sup>. Lorsqu'André Arthur se joint à CKVL et en devient le *morning man* attitré, il

---

<sup>36</sup> J.E. est une émission diffusée à TVA tournée vers la protection des consommateurs.

<sup>37</sup> Émission au contenu humoristique diffusée à TQS et animée par Marc Labrèche.

demande à ce qu'un ou une recherchiste soit uniquement dédiée à son émission. Marie-Claude laisse donc aller tous ses autres contrats et n'est plus qu'affectée à l'émission d'Arthur.

André Arthur avait un chroniqueur sportif qui s'appelle Yvon Pedneault. Yvon Pedneault a démissionné live pendant un matin où moi j'étais là tous les matins forcément, j'étais recherchiste. Y'a démissionné à 6h01. À 6h05, c'était son bulletin de sports. On n'avait personne pour le remplacer, fait qu'André m'a dit « tu vas venir faire les sports ». Et c'est comme ça que j'ai commencé dans l'univers du sport. Donc, je connaissais minimalement le sport. Mon père travaillait à RDS à l'époque. Donc j'avais des billets de hockey, tatati tatata. Mais je m'intéressais à ça comme on s'intéresse à tout quand on est recherchiste finalement.

André Arthur n'est pas l'animateur le plus facile à vivre, et on ne se bouscule pas au portillon pour travailler avec lui. Si bien que pendant quelques mois, Marie-Claude va occuper le poste détenu antérieurement par Pedneault. J'ai mentionné plus haut que le personnage haut en couleur qu'est André Arthur a joué un rôle important dans le début de carrière de Danielle. Bien que moins central dans l'ascension de Marie-Claude, il va tout de même l'amener à se forger rapidement un style propre.

André, ce qu'il souhaitait, c'était que je lui donne pas de *score*, il voulait des histoires. Donc, c'est lui qui m'a formée dans ça. Il me disait, « moi, j'veux que tu me racontes l'histoire du match. J'veux pas que tu me donnes un *score*. Que tu me dises que le Canadien a gagné 5 à 2, ça me dit rien. Explique-moi l'histoire. Pourquoi, pis ci, pis ça ». Fait que ça été une formation extraordinaire. C'est un gars qui a vraiment changé, qui a modelé ma façon de faire les sports.

À CKVL, elle est seule aux sports, si bien qu'aucun.e collègue, homme ou femme, ne peut la conseiller. Mais une motivation extérieure au champ sportif la pousse également à conserver son poste aux sports.

[Un] collègue à l'époque, lui, il m'appelait madame Tartempion<sup>38</sup>. Il disait tout le temps « madame Tartempion, faites pas ça, c'est le pire domaine possible ». Tout le monde me le disait. C'est le pire choix de carrière que tu peux faire. Vas-t'en au culturel. Les filles, ça va au culturel. Ça va pas aux sports. Moi, quelque part, je me disais c'est un beau *challenge* si personne pense que je suis capable de le faire. Fait que moi, ça m'a motivée ces affaires-là. J'ai toujours reconnu que l'adversité c'était probablement mon meilleur ami, parce que sinon, je serais partie puisque j'avais pas nécessairement une passion prédéterminée. On s'entend, je suis arrivée comme un

---

<sup>38</sup> Tartempion est un terme péjoratif utilisé pour parler d'une « personne quelconque » (Définition tirée du Nouveau Petit Robert de la langue française, 2007).

cheveu sur la soupe, pis d'emblée, tout le monde me disait que c'était une mauvaise idée et que je devais pas faire ça, fait que t'sé, quand t'as vingt ans, ben, c'est sur que tu veux faire ça hein ? Fait que c'était évident, en tout cas de mon propre chef, c'est pas moi qui allait abandonner ça, c'est sur.

Ces doutes quant à sa place dans le champ vont donc agir comme une motivation supplémentaire et aiguïser son désir de réussir à performer à un poste où peu de gens de son entourage la voyaient. Après six mois à CKVL, un membre du personnel de Radio-Canada qui l'a entendue à la radio lui suggère de présenter sa candidature chez le diffuseur public pour y faire de la télévision. Elle passe l'audition et décroche un poste à la météo, poste qu'elle occupe finalement pendant deux ans. Elle revient aux sports dans des circonstances similaires à celles qui l'y avaient menée précédemment.

[La personne] qui faisait les sports le matin a démissionné avec grand fracas un vendredi soir où je faisais la météo pis mes patrons ont dit, « ha mais oui, t'as déjà fait les sports à la radio. Veux-tu prendre le poste ? ». Fait que c'est toujours des démissions qui ont fait que je me suis ramassée là. Fait qu'à moment donné, tu peux dire que y'a comme un destin qui t'amène là. Moi, j'ai pris ça comme ça. Et donc, quand j'ai commencé les sports à la télé, la piqûre est arrivée pour moi. Parce qu'en commençant les sports à la télé, ben là ça veut dire que j'allais couvrir des événements, je rencontrais des athlètes, je comprenais un peu plus la culture du sport. Pis là, j'ai commencé à triper sur le sport, mais toujours, en fait, ce qui faisait la différence mettons entre moi et quelqu'un d'autre, c'est que moi, pour moi, comme je n'étais pas une initiée au départ, je vulgarisais davantage. Je prenais jamais pour acquis que tout le monde savait que le *Masters* c'était un veston vert<sup>39</sup>. Parce que je venais de là. Fait que j'ai tout le temps fait des sports pour les gens qui s'intéressaient pas nécessairement aux sports, de manière plus inclusive.

C'est donc ainsi que sa carrière de quinze ans aux sports, soit cinq à Radio-Canada et dix à TVA, démarre pour de bon.

Pour Sophie, ce n'est pas le départ précipité d'un journaliste sportif qui lui permet de mettre les pieds au département des sports, mais plutôt un congé de maladie. Entre 1997 et 2000, Sophie est pigiste pour différents magazines : *Clin d'œil*, *Coup de Pouce*, le *Bulletin des agriculteurs* et ainsi de suite. En 2000, elle devient journaliste pour Cyberpresse, le portail web

---

<sup>39</sup> Le *Masters*, appelé en français le Tournoi des maîtres, est un tournoi de golf masculin dont le vainqueur reçoit, en plus d'une bourse, un veston vert.

du quotidien *La Presse*. Alors qu'elle travaille au secteur des actualités générales, on lui demande de produire un article sur le dopage, alors qu'un scandale secoue le monde de l'athlétisme.

[L]e directeur des sports avait beaucoup aimé ma façon de traiter le sujet. Pis, y'a eu un départ en congé de maladie, puis il m'a demandé si j'acceptais de prendre le poste. J'étais pas permanente et tout ça, donc j'ai accepté en ne sachant pas trop ce qui m'attendait.

Sophie ne restera aux sports qu'entre 2003 et 2007, une décision mûrement réfléchie. Après ces quelques années, elle sent qu'elle a fait le tour du jardin. Durant cette période, une autre journaliste sportive travaille à *La Presse* : Stéphanie. Bien que les deux femmes aient peu de contacts, leurs assignations respectives les amenant rarement à se croiser, leur présence simultanée témoigne d'une certaine ouverture de *La Presse*, à cette époque, à la présence de femmes aux sports.

### 3.4.2 *Denise : le coup de foudre pour le sport*

Lorsque j'ai présenté le concept de vague plus haut, l'une des caractéristiques essentielles évoquées était le caractère flou des débuts et des fins de vague. Denise fait son entrée dans le champ du journalisme sportif à un moment où on passe lentement de la première à la seconde vague. Elle apparaît dans les récits d'autres journalistes sportives de la deuxième vague, mais pas dans ceux des pionnières. Lorsqu'elle arrive dans le champ, elle a déjà des collègues féminines, mais elles sont très peu nombreuses. Elle ne se décrit d'ailleurs pas elle-même comme une pionnière.

La journaliste ne se destinait pas à une carrière de journalistes sportive, mais rapidement, Diane va avoir un coup de foudre pour le sport. Pour la paraphraser, l'essayer ça été l'adopter. Après deux ans d'études en théâtre, cette dernière prend conscience que ce secteur n'est pas fait pour elle. Après quelques recherches, elle apprend l'existence de l'école ProMédia. Son diplôme en poche, elle obtient un poste à Radio-Canada. Denise suit le parcours traditionnel radio-canadien que j'évoquais plus haut, c'est-à-dire qu'elle commence sa carrière de journaliste dans l'Ouest canadien. Durant son passage de trois ans au service français en Saskatchewan, elle touche à tout, allant même jusqu'à écrire et animer une émission de radio pour enfants. Lorsque son collègue des sports quitte, elle demande à son patron de l'époque de l'affecter aux sports, l'un des rares secteurs auquel elle n'a pas encore touché. À la suite de cet essai, elle sait que le sport est ce qu'elle souhaite couvrir.

Après trois ans dans l'Ouest, elle veut revenir s'établir à Montréal et envoie son curriculum vitae un peu partout. Après quelques piges à RDS, qui vient alors tout juste d'être lancé, elle décroche un poste au service des sports à Ottawa, pour la SRC<sup>40</sup>. Elle s'installe dans la capitale canadienne jusqu'en 1996, puis elle obtient finalement un poste au service des sports de Radio-Canada à Montréal. Une fois aux sports, il n'a jamais été question de quitter ce champ d'activités.

Mon premier reportage aux nouvelles générales c'était un procès au criminel, pis le gars, j'pense que c'était son quatrième procès qu'il suivait pour conduite dangereuse, je ne sais plus trop, conduite ayant causé la mort. C'était à Regina. Ça m'a tellement traumatisée. Pis je trouvais ça trop heavy les vraies nouvelles. J'avais un peu besoin de légèreté. Fait que le sport, ça reste du sport. Oui, y'a un dépassement de soi, mais ça reste quand même du sport, et c'est supposé être festif, ou joyeux, ou en tout cas. Le dépassement de soi c'est pas supposé de faire mal, façon de parler.

Pour Denise, être une femme n'a jamais été un enjeu quant à son désir d'entrer dans le champ. Lorsqu'elle arrive à Ottawa, il y a déjà des femmes aux sports et son sexe ne l'a, selon elle, ni avantage ni désavantage lors de son embauche.

Les entrées de Diane, Marie-Claude et Sophie nous informent sur l'état des femmes dans ce champ. Les deux dernières sont directement sollicitées à se joindre à l'équipe des sports, sans que ce ne soit dans une posture de différenciation par rapport à la concurrence. Si elles profitent de départs pour faire leur entrée, il n'en demeure pas moins qu'elles semblent rapidement des options tout aussi valides que leurs confrères. Quant à Diane, elle n'a pas à se battre de manière différente d'un collègue pour décrocher un poste aux sports. Elles n'ont pas à fournir les mêmes efforts que les pionnières pour s'imposer comme des options valides au poste de journaliste sportive. Ce qui ne signifie pas qu'elles n'ont pas leur lot de défis, mais ces derniers ne se présentent pas de la même façon qu'ils le faisaient pour les pionnières.

### 3.4.3 *Stéphanie et Marie : la féminité comme capital*

Le sport entre dans la vie professionnelle de Stéphanie par hasard, mais allume une passion semblable à ce qui se produit avec Denise. Après ses études en enseignement du français et la pratique de ce métier quelques mois, la passion de Stéphanie pour l'écriture l'emporte et elle

---

<sup>40</sup> La SRC désigne la Société Radio-Canada. L'acronyme est régulièrement utilisé comme un synonyme à Radio-Canada.

décide de se consacrer d'abord à temps partiel, puis à temps plein à l'écriture journalistique. Soutenue par une relation déjà en poste à *La Presse*, elle obtient un stage d'été dans le quotidien de la rue Saint-Jacques. Durant ce stage, elle touche un peu à tout, y compris aux sports. Le déclic ne se produit pas aussi rapidement que pour Denise, mais l'expérience est agréable et les rétroactions quant à son travail sont bonnes. Ainsi, lorsqu'un poste se libère aux sports, elle décide de soumettre sa candidature.

En entrevue, j'ai plaidé le fait que j'étais une femme, que je pouvais apporter un angle différent. Pis je pense vraiment que je pouvais apporter un angle différent, pis que j'ai apporté un angle différent. Finalement ils m'ont pris, mais avec beaucoup de réticence je te dirais. Quand j'ai été nommée, le directeur de l'information de l'époque m'a dit «j'veux juste te dire que je suis pas convaincu». Fait que j'ai dit bon, ok.

Malgré ce manque de conviction de la part du directeur de l'information, elle obtient le soutien du directeur des sports, de même que celui de ses collègues. Stéphanie va donc plaider sa capacité à faire les choses autrement, liée à sa condition de femme. Les attributs liés au féminin vont ici être utilisés comme une source de capital positif, une manière pour Stéphanie de se distinguer de ses concurrents, qui sont alors des hommes. Après dix ans aux sports, elle quitte pour un autre département, usée après une décennie de voyages et de soirées passées loin de sa famille et de ses amis. Elle admet toutefois ne jamais avoir retrouvé ce sentiment si particulier qui l'animait lorsqu'elle couvrait le sport. Ce fut, comme pour Diane, un coup de foudre, et elle ne ferme pas la porte à un possible retour aux sports si jamais la porte s'ouvre de nouveau.

À l'instar de Stéphanie, Marie, qui va travailler à la radio et à la télévision, mentionne le fait d'être une femme comme un élément ayant marqué son entrée dans le champ. Je le rappelle, Marie est une sportive en plus d'être une grande amatrice de sport professionnel. Elle suit les actualités sportives depuis sa jeunesse, mais ne se dirige pas d'office vers une carrière de journaliste sportive.

[A]rrivée à l'université, là, c'était d'autres types d'obstacles qui m'ont empêchée de poursuivre, par exemple, dans un programme de communication dans lequel ça aurait été un *no brainer* de m'en aller. D'ailleurs, à ce moment-là, j'avais réalisé que là était ma voie, sauf que, en faisant des demandes de prêts et bourses, j'ai été refusée partout. Pas dans les institutions, mais pour les prêts et bourses parce que mon milieu familial, le revenu était suffisant pour que je n'aie pas accès à ça. Mais comme j'étais *on my own* pour la poursuite de mes études, j'ai été battée. Alors, j'étais un peu contrainte de rester dans mon patelin, qui était Trois-Rivières à l'époque, et donc de

trouver un programme à l'UQTR<sup>41</sup> qui était par défaut celui qui m'intéressait le plus. J'ai donc choisi de m'en aller étudier en traduction.

Elle termine d'abord un baccalauréat en traduction, travaille un moment en cabinet privé, avant de décrocher un poste dans une entreprise de services financiers et assurances collectives où elle est chargée de s'occuper, en tant que gestionnaire, de l'ouverture d'un département de traduction/rédaction pour l'entreprise à Montréal. Elle passe six mois à Toronto afin de prendre connaissance des différents rouages de l'entreprise et à son retour à Montréal, elle s'inscrit au MBA au HEC.

[J]e dois dire que là-dedans, j'ai trouvé partiellement mon compte. J'ai beaucoup aimé la portion analyse, études de cas. Je naviguais là-dedans comme un poisson dans l'eau. Cependant, les matières plus quantitatives comme les finances, et tout le reste, évidemment, c'était moins ma tasse de thé. Et rendue à peu près à la moitié de mes études au MBA, que je faisais à temps partiel de soir puisque je travaillais à temps plein, j'étais rendue au début trentaine et j'ai eu comme un flash et je me suis dit *what the fuck?* Qu'est-ce que tu fais là? Alors, j'ai décidé de laisser mon MBA, de laisser ma job, et de poursuivre ma passion qui était de parler de sports.

Par la suite, elle suit le cours en journalisme électronique offert par ProMédia et se rend vite compte que son bagage professionnel constitue un atout de taille et qu'elle a surtout besoin « d'un peu d'*inside* de comment fonctionne ce métier-là pour me débrouiller quand même pas mal bien », ce qui lui apporte le cours en journalisme. À partir de là, les choses débloquent rapidement.

Et rapidement, comme à l'époque il y avait encore très peu de femmes qui s'intéressaient et qui connaissaient à ce point le milieu du sport, et ayant été moi-même athlète, je connaissais, au moins minimalement, le fonctionnement des fédérations et tout ça, rapidement, j'ai eu accès à des contrats à Radio-Canada.

Marie, même si bien des professeurs le lui prédisaient, n'a pas passé par le cheminement courant à Radio-Canada, alors que dès le départ, elle a obtenu des contrats à Montréal sans avoir à passer par une délocalisation ailleurs au Canada. Comme elle l'indique, elle profite de la faible proportion de femmes dans le secteur pour s'imposer. Il y a certes déjà des journalistes sportives à Radio-Canada, mais elles sont peu nombreuses et comme je le signalais plus haut, la société d'État a des comptes à rendre en matière de représentation de la diversité canadienne, y compris

---

<sup>41</sup> Université du Québec à Trois-Rivières

par rapport à la répartition des sexes de ses effectifs. Il semble que Radio-Canada désire à ce moment augmenter le nombre de femmes dans ses effectifs sportifs, et Marie possède dès le départ des connaissances pointues sur le sport, ou autrement dit, un capital culturel important. Elle n'a pas besoin d'être formée sur le fonctionnement des fédérations sportives ou sur les règlements des principaux sports à couvrir : elle connaît déjà ces informations. Sans faire valoir que sa condition de femme l'amènera à couvrir les sports différemment, on retrouve tout de même l'idée qu'être une femme lui a servi, en conjonction avec ses connaissances sportives, de capital additionnel lors de son embauche. Ajoutons aussi à cela un curriculum vitae peu commun et le fait qu'elle ait accepté, au départ, de travailler sur une base contractuelle.

Les cas de Marie et de Stéphanie sont précurseurs de ce qui survient dans la troisième vague, c'est-à-dire de ce moment où la féminité devient une forme de capital valorisé explicitement par les institutions médiatiques. Dans leur cas respectif, leur féminité leur sert certes de capital, mais ce sont elles qui la mettent de l'avant, sans que cette féminité soit clairement définie. Si elles parlent de leur capacité à produire quelque chose de « différent » parce qu'elles sont des femmes, ce qui ramène à une vision binaire du monde, il n'en demeure pas moins qu'elles n'identifient pas clairement ce qu'est cette « différence » et que les attentes genrées placées en elles restent floues. De plus, Stéphanie travaille à l'écrit et Marie œuvre le plus souvent à la radio, des médias où l'image n'est pas ce qui importe, alors que la troisième vague, comme nous le verrons, passe justement en grande partie par l'image.

### ***3.5 La troisième vague : la vague de la performance***

Après le déclin des radios parlées, la perte de deux équipes professionnelles dans la province, la fermeture du département des sports de TVA, les compressions à Radio-Canada, la fin de la *Soirée du hockey* après 52 ans d'antenne à la SRC en 2004, et l'acquisition par RDS des droits de diffusion exclusifs en français des matchs du Canadien de Montréal, le milieu du journalisme sportif et plus largement de la médiatisation du sport semble renaître de ses cendres. En 2004, les dirigeants de RDS lancent une seconde chaîne, RIS (RDS Info Sports), qui deviendra RDS info en 2012 (QMI, 2013). Cette seconde chaîne spécialisée est en fait une chaîne d'informations continues sur le sport. Quelques années plus tard, en 2011, le réseau sportif s'agrandit encore avec l'arrivée de RDS2, suivie la même année par le grand retour du Groupe TVA dans l'industrie sportive, alors que TVA Sports est lancée. La chaîne spécialisée sportive

entre alors en concurrence directe avec RDS et ses déclinaisons. Cette concurrence entre chaînes spécialisées est particulièrement rude lorsqu'il est question des droits exclusifs des matchs de hockey de la LNH. En 2013, TVA Sports, par le biais d'une entente avec Rogers, obtient le statut de diffuseur francophone officiel de la LNH au Canada. L'entente, qui implique des investissements de 5,2 milliards de la part de Rogers, est d'une durée de 12 ans (Baillargeon, 2013). TVA Sports obtient entre autres la diffusion de l'ensemble des séries éliminatoires de la LNH, de 22 matchs nationaux du Canadien de Montréal. RDS conserve les droits sur les 60 matchs régionaux de la Sainte-Flanelle, pour une durée équivalente (La Presse canadienne, 2013). Les droits de diffusion des matchs de l'Impact de Montréal — maintenant dans la Major League Soccer (MLS) — des Blue Jays de Toronto, seule équipe canadienne dans le baseball majeur, de la NFL, du tennis de l'ATP et de la WTA, et ainsi de suite se retrouvent aussi au milieu de la lutte entre les deux rivaux. Du côté de Radio-Canada, le service des sports a été durement touché par les compressions de 2012 et 2014. Ainsi, en 2012, le budget des sports des services français a été amputé de 22 %, menant à une réduction notable de la couverture du sport amateur, et à l'abolition d'un poste de journaliste et d'un de rédacteur à Montréal, en plus de voir deux techniciens et des réalisateurs quitter le service (Béland, 2012). Les coupures de 2014 ont toutefois été encore plus importantes que les précédentes. Le service des sports a alors été amputé de 55 de ses 75 postes (Baillargeon, 2014). Ces imposantes compressions n'ont toutefois pas empêché le diffuseur public de présenter les Jeux olympiques de Sochi en 2014 et les Jeux de Rio en 2016, tout comme la Coupe du monde de la FIFA<sup>42</sup> 2015. De plus, Radio-Canada s'est assuré de mettre la main sur les droits pour les Jeux de Pyeongchang en 2018 et ceux de Tokyo en 2020 (Delbès, 2014). Nous assistons dans cette troisième vague à la montée en puissance du régime de la logique d'exclusivité, avec des contrats de plus en plus gros qui peuvent s'expliquer en partie par une concurrence plus féroce que jamais entre les chaînes télévisées, à l'image de ce qui se passe ailleurs dans le monde occidental.

Avec la vitalité retrouvée de secteur de la médiatisation sportive qui entraîne son lot d'embauches, et la stabilisation de la place des femmes dans le champ du journalisme sportif, il n'est pas étonnant d'observer, dans cette troisième vague, un nombre plus élevé de journalistes sportives. J'ai rencontré dix participantes qui font partie de cette troisième vague. Toutes travaillent en télévision. Ce sont Nancy, Marjolaine, Justine, Évelyne, Corinne, Érika, Florence,

---

<sup>42</sup> Fédération Internationale de Football Association

Valérie T., Lisa et Valérie. Les profils des journalistes des deux premières vagues sont marqués par des études qui vont dans plusieurs directions. Si quelques-unes se dirigent bien vers les communications, elles sont tout de même en minorité. Ce n'est toutefois plus le cas chez les journalistes de la troisième vague. Nancy, Marjolaine, Justine, Évelyne, Corinne, et Lisa possèdent des baccalauréats liés à la communication et/ou au journalisme. Florence, Érika et Valérie possèdent des profils académiques qui diffèrent. Elles ont respectivement décroché des baccalauréats en droit, en entrepreneuriat et marketing et en gestion et design de la mode. Cinq des journalistes ont également suivi les cours prodigués par ProMédia et des écoles privées offrant des cours semblables. Six des participantes ont rapidement souhaité évoluer dans le champ de la médiatisation sportive, que ce soit alors qu'elles faisaient leurs études, ou peu de temps après avoir complété leur cursus académique.

La seule journaliste de cette vague qui n'a pas poursuivi d'études postsecondaires est Valérie T., qui est également la seule analyste parmi les participantes, et l'une des seules à agir à ce titre au Québec, toutes vagues confondues. Elle mène pendant plusieurs années une carrière de joueuse de tennis professionnelle. Lorsqu'elle prend sa retraite, elle saisit l'opportunité offerte par Tennis Canada d'intégrer l'équipe chargée des communications pour l'organisation. Durant sa carrière, elle a eu l'opportunité de donner plusieurs entrevues et conférences de presse. Ses expériences avec les médias lui ont donné le goût d'étudier, après sa carrière sportive, dans ce domaine professionnel. Mais à son travail à Tennis Canada s'ajoute celui d'analyste tennis pour la chaîne TVA Sports, travail qu'elle se voit offrir en 2012. Ses obligations professionnelles l'ont donc amenée à repousser à plus tard la poursuite de ses études.

Valérie T., si elle a poursuivi une carrière de joueuse professionnelle, n'est pas la seule de la troisième vague à connaître une trajectoire sportive de haut niveau, ce qui était rare dans les vagues précédentes. Justine, elle aussi en tennis, a représenté l'université d'Hawaii dans la NCAA<sup>43</sup> division 1 pendant quatre ans ; Corinne, en basketball, a de son côté porté les couleurs de l'université de Boston, également dans la NCAA ; Marjolaine a pratiqué le hockey féminin plusieurs années, s'alignant entre autres avec les Stars de Montréal<sup>44</sup> dans la LCHF<sup>45</sup>. D'autres journalistes ont également eu une pratique sportive amateur avant leur entrée dans le champ du

---

<sup>43</sup> National Collegiate Athletic Association

<sup>44</sup> Les Stars de Montréal portent le nom de Canadiennes de Montréal depuis 2015.

<sup>45</sup> Ligue canadienne de hockey féminin

journalisme sportif : Valérie a participé à des compétitions d'équitation, Évelyne a joué au soccer au niveau AAA, Nancy a joué au basketball élite en plus de pratiquer la boxe pendant 20 ans.

Quelles conclusions tirer du profil général des journalistes sportives de la troisième vague ? Dans un premier temps, à l'image des journalistes des vagues précédentes, elles sont généralement fortement scolarisées, ayant pour la plupart un baccalauréat en poche. Mais ce qui frappe le plus dans les parcours de ces jeunes femmes, c'est que pour la première fois, la position des femmes dans le champ du journalisme sportif semble suffisamment assurée pour qu'une carrière professionnelle dans ce domaine soit envisageable pour plusieurs, ce qui n'était pas le cas dans les vagues précédentes. Entrevoir un avenir professionnel en tant que journaliste sportive n'est plus hors norme, à plus forte raison chez les sportives de haut niveau. Il va sans dire que l'accroissement des débouchés en journalisme sportif après la période creuse de la deuxième vague est également susceptible d'amener plus de candidates potentielles vers le milieu.

Plusieurs journalistes sportives de cette vague vont identifier des femmes qui les ont précédées et qui sont pour elles des modèles, ou qui ont prouvé qu'on pouvait être une femme et œuvrer dans le sport. Par exemple, lorsqu'elle entre chez TVA Sports, l'expérience d'Hélène Pelletier, à RDS, à titre d'analyste tennis, va permettre à Valérie T. de s'imposer.

À la base, tu vois c'est drôle, à la base je me rappelle, ils m'avaient offert seulement le tennis féminin, pis là j'avais dit ben moi, ça m'intéresse, mais je voulais me lancer vraiment dans le truc au complet, pis là, finalement, c'est parce qu'ils ont dit ben c'est vrai qu'Hélène, elle fait aussi le tennis masculin à RDS, fait que tu pourrais sûrement faire les deux. Là, finalement, ils m'ont offert le tennis au complet chez TVA.

Chantal Machabée est également souvent mentionnée par les journalistes œuvrant à la télévision comme une inspiration, puisqu'elle est l'une des premières à suivre sur une base régulière les activités du Canadien de Montréal, en plus d'avoir été lectrice de nouvelles à RDS et d'être régulièrement interviewée par les médias sur sa propre expérience de femmes dans un milieu traditionnellement masculin.

Ce changement à la norme induit par la présence antérieure de femmes et par la normalisation d'une présence féminine dans les salles de rédaction sportive se produit en conjonction avec, tel que mentionné plus haut, une explosion de l'offre de sport télévisé et une relance de la compétition entre concurrents médiatiques. Cette conjonction va grandement influencer

sur les conditions d'entrée des femmes de la troisième vague dans le champ, et sur les attentes à leur endroit.

### 3.5.1 *Les journalistes sportives comme positionnement stratégique*

Lors de l'annonce du lancement de TVA Sports en 2011, les responsables de la nouvelle chaîne spécialisée annoncent fièrement que les femmes occuperont une place de choix dans la programmation, cinq femmes ayant été embauchées. Paul Rivard, rédacteur en chef de TVA Sports, indique lors de la conférence de presse qu'«[e]lles apporteront un bel équilibre à ce monde peuplé d'hommes » (Boulay, 2011). Des publicités sont mises de l'avant pour mousser la présence des femmes, une forme de *branding* pour la chaîne qui à ce moment ne possède pas les droits de diffusion des matchs du Canadien de Montréal. Une stratégie de positionnement sur le marché dont les journalistes que j'ai rencontrées ne sont pas dupes.

Nancy s'intéresse aux sports depuis qu'elle est toute petite. Durant ses études en communication, un professeur lui explique que les postes en journalisme sportif sont rares, et qu'ils le sont encore plus pour les femmes. La jeune femme se dit alors qu'elle pourra toujours travailler à l'information générale et parvenir à couvrir quelques événements sportifs lorsque l'occasion s'y prêtera. D'abord recrutée à TVA, elle passe à Radio-Canada en 2006, toujours à l'information générale. C'est à ce moment que la SRC décide de rebâtir son département sportif. Tout le monde connaît la passion de Nancy pour le sport, si bien qu'elle se voit offrir la chance d'intégrer le département des sports. Les choses ne se passent toutefois pas très bien et elle décide de quitter le diffuseur public pour TVA où elle travaille à l'émission du matin Salut Bonjour, avant d'intégrer l'équipe de fin de semaine de LCN, où elle s'occupe des nouvelles du sport. Lorsque l'aventure TVA Sports s'enclenche à l'interne, elle ne souhaite pas de prime abord se diriger vers la chaîne spécialisée.

Y'avait une date limite, pis moi j'avais pas envoyé mon CV. J'avais rien préparé. Rien. Le patron est venu s'asseoir à côté de moi, pis il est venu me demander « pourquoi t'as pas postulé? ». J'ai été honnête avec lui. Il dit « nous, on va miser sur les femmes. Ça va bien aller. Si t'acceptes, tu ne vas pas vivre le même genre d'expérience. Nous, on veut des femmes. On veut des femmes qui connaissent le sport. On en a déjà trois ou quatre. On aimerait ça que tu signes cette feuille-là ». C'était la feuille pour postuler. Et j'ai écrit ça en cinq minutes. C'était n'importe quoi. Y'a même pas de CV avec. J'ai été engagée immédiatement. Y'a pas eu de processus d'embauche, rien.

Érika est elle aussi déjà dans l'entreprise quand on vient la recruter. Elle n'a toutefois aucune expérience comme journaliste sportive, ayant plutôt travaillé en économie et au général.

Je connaissais mon hockey, mais tu me parlais de football, de soccer, moins mille, zéro. Fait qu'il [mon patron] me demande ça. À un moment donné, il me convoque avec celui qui allait s'occuper de TVA Sports. Pis là, « on te voit là, la grande, on te voit là. ». Je suis là, « ha oui ? ». Pis t'sé, notre boss qui chapeaute tout, TVA, LCN, TVA Sports, [...] il a une bonne vision pis je m'entends bien avec. Fait que là, je me suis dit, s'il me voit là, *why not* ? Je l'essaie, si j'aime pas ça, pfff. Je peux pas ne pas essayer, pis arriver, pis regretter. Fait que je me lance là-dedans *full pin*, on m'envoie sur le soccer, je connais rien sur le soccer.

Florence, de son côté, travaille à RDS et est basée à Québec lorsqu'elle reçoit un coup de fil de la part d'un patron de TVA Sports. À RDS, on ne peut lui offrir une permanence, ce qui la décide à quitter pour le concurrent. Enfin, durant son passage à ProMédia, Corinne développe un réseau de contacts qui la met en liaison avec Paul Rivard. Ce dernier la rencontre autour d'un café, une sorte d'entrevue. Elle décroche l'emploi.

Rapidement, ces femmes comprennent ce qui a motivé leur embauche. Corinne explique, Au départ, la façon dont on a été présentée, et c'est quelque chose que tu as abordée, la façon dont tu as été présentée à TVA Sports, c'était voici notre brochette de femmes. Fait que là, j'ai fait, atatatata, attendez, on a été présentée comme étant une brochette de femmes ? C'est pas ça moi là, je suis pas là pour ça. Fait que parce qu'on a été présentée comme ça, pis les promos qui ont été faites, ça été fait d'une façon un peu séducteur. Là, je me disais bon, on va devoir se battre contre ça. Notre propre station nous a positionnées comme étant des femmes qui aiment le sport, mais qui sont cutes. J'étais comme, ha non, c'est pas vrai. J'ai dit non. On devrait pas être présentées plus séductrices qu'un reporter masculin. C'est cliché, mais c'est ça. Fait qu'on s'est battues pour ça d'abord.

Un malaise qu'a également ressenti Florence, qui se questionne sur les intentions patronales, alors que peu des femmes embauchées lors du lancement de la chaîne avaient des connaissances approfondies du sport et qu'il n'y a pas eu de formation particulière à cet effet.

Je réfléchissais aux débuts à TVA Sports. À quel point ils s'en foutent de notre crédibilité ou de notre talent. Moi, quand ils m'ont interviewée, je leur ai dit — j'avais dit la même affaire à RDS — moi, je connais beaucoup le tennis et le hockey, mais les autres sports... « Ha, inquiète-toi pas là-dessus ». Ok. [Une collègue] arrivait des faits divers, connaissait pas le sport, mais encore moins que moi. Zéro pis

une barre. Pas grave. [Une journaliste], qui était là à l'époque, non plus, à part le basket parce qu'elle en avait fait elle-même. Connaissait *fuck all*, pas grave. [Une journaliste], connaissait un petit peu le sport, connaissait la boxe, elle, c'était elle qui connaissait le plus le sport. C'est elle qui avait le plus de connaissances là-dedans. Et [une autre journaliste], venait de LCN, les nouvelles, *hard news, hard news, hard news*. À part le sport qu'elle fait elle-même, le triathlon. Connaissait pas ça non plus. Nous ont vraiment mis là, au faite qu'on connaissait pas ça. *Shut up and be pretty*. Pis c'était un peu ça. Pis quand j'y pense aujourd'hui, c'est vraiment...t'sé, j'pense pas qu'ils se sont dits, elle, elle connaît ça, elle on va la mettre sur notre panel, on va avoir une fille enfin. Non, non. J'pense qu'ils nous ont pris juste parce qu'on était cute, pis on allait être envoyé dans des conférences de presse où on allait tenir le micro pis on rapportait les faits. À moins d'être une deux de pique, c'était pas trop difficile.

Cette expression de Florence, « *shut up and be pretty* », résume également la pensée de Corinne sur le poids qui a rapidement été mis sur les épaules des filles pour livrer la marchandise, mais pas nécessairement en ce qui concerne l'information sportive en elle-même.

Le groupe de filles de la station [...] on en a ri de la façon dont on a été présentées, mais en même temps, les autres journalistes des autres stations en ont ri aussi, fait qu'ils savaient très bien la façon dont on avait été positionnées disons. Fait qu'il fallait un petit peu contrer cette image-là préconçue des femmes qui aiment le sport, mais qui sont cutes. Là, j'ai fait comme ok, faut passer à travers ça. Fait que ça, c'était un défi dans le sens où, c'est sur que si tu fais de la télé, habituellement quand t'es une femme tu fais de la télé en sport, faut que t'aïlles un certain look. Si tu l'as pas, on va t'arranger pour que t'aïlles ce look-là. Fait qu'il fallait un peu fitter là-dedans.

Pour Nancy, cette place aux femmes dont TVA Sports faisait la promotion ne s'est pas vraiment réalisée. Bien qu'il y ait eu plus de femmes embauchées à l'ouverture, il s'agissait avant tout d'un plan marketing et non d'une ouverture à voir des femmes prendre plus de responsabilités. Si Erika trouve la stratégie déployée brillante en termes de mise en marché, elle déplore tout de même les critères de beauté qui mènent à l'embauche des journalistes sportives.

On devrait être ouvert et y aller seulement avec les compétences. Parce que dans le sport, c'est bien plate à dire, mais il faudrait que ce soit juste les compétences. Moi, j'aime bien mieux voir une petite laide à la télé, mais qui est bonne en tabarnouche, qui a une belle personnalité, qui m'explique quelque chose, qui est forte. Quelqu'un qui a déjà joué au hockey, y'en a plein. Même si est pas un pétard, qu'elle ne rentre pas dans les standards, pis elle mesure pas 5 pieds 10 pis qu'elle pèse pas 100 livres,

je m'en sacre. On peut-tu enlever ces stéréotypes-là ? Pis d'après moi, sont encore là, un peu beaucoup avec les filles.

Avoir des femmes à l'écran dans un contexte sportif devient un outil de marketing pour le réseau. Si on y met de l'avant les femmes, on s'attend à ce qu'elles performant un certain type de féminité. Si Marie et Stéphanie, deux journalistes de la seconde vague, avaient mis de l'avant leur capacité à faire les choses autrement parce qu'elles sont des femmes, ici, les attentes ne sont pas tellement que les femmes produisent un contenu différent, mais plutôt qu'elles reflètent, par leur apparence physique, une image de la féminité qui vend auprès d'un public cible défini par l'entreprise médiatique.

À RDS, l'apparence des femmes compte également dans cette troisième vague, sans avoir le poids qu'elle prend à TVA Sports. Bien entendu, la situation des deux chaînes concurrentes est différente. RDS est implanté depuis 1989, possède déjà son image de marque, et son propre capital symbolique. Toutefois, c'est pendant la troisième vague que le Réseau des sports commence son expansion, avec le lancement de RIS — devenu RDS Info — et plus tard, le lancement de RDS 2.

Lisa, Valérie, Marjolaine et Florence font partie des femmes recrutées par RDS durant cette période. Si les trois premières ne lient pas leur propre embauche directement à leur apparence physique, elles ne nient pas pour autant l'importance de l'apparence chez les femmes lors du recrutement de nouveaux talents. Marjolaine explique :

Si un gars connaît pas le sport, il ne sera pas à RDS, pis si une fille connaît pas le sport, elle pourrait être à RDS au début parce qu'ils veulent des filles justement. Tu fais ta thèse, tu le sais qu'il n'y en a pas beaucoup. Pis les gars aiment ça voir des filles en ondes, pis tout ça. Pis y'en n'a pas beaucoup, pis ils essaient certaines personnes des fois pis ils réalisent, voyons, oui, elle a peut-être pas répondu à 100 % dans le quiz des connaisseurs du début, mais il y a une limite, ça va plus. Ils la mettent à la porte. Alors qu'un gars [...] qui n'est pas vraiment intéressé aux sports, ne se retrouvera jamais à RDS. Mais y'en a quand même qui sont moins bons pis tout ça. Fait que c'est pas vraiment vrai ce que je te disais. C'est juste quand une fille est pas bonne, ben tu te dis que peut-être elle a été engagée parce qu'ils voulaient la mettre en ondes. Des fois, elles sont belles et tout ça, c'est vrai, c'est con mais ça aide.

Florence, qui passe éventuellement à TVA Sports, croit que son apparence physique l'a aidée à obtenir une première rencontre avec le patron qui l'a embauchée après avoir vu son démo.

Lisa déplore l'importance mise sur le physique des journalistes sportives : « Comme dans le sport, une fille qui ne connaît pas le sport ou qui n'a pas de réseau et qu'on met là parce qu'elle est *cute*, moi, ça, ça me pue au nez ».

Évelyne, vidéojournaliste à *La Presse*, constate également l'importance de l'apparence chez les journalistes sportives.

Je pense qu'une fille d'une moins belle apparence physique va peut-être avoir un petit peu plus de difficultés à percer. Par contre, si elle perce, elle va être d'emblée qualifiée comme une fille d'extrêmement crédible. Une belle fille va passer beaucoup plus rapidement, beaucoup plus facilement, par contre, va falloir qu'elle se démène beaucoup plus longuement pour prouver qu'elle est crédible. Parce que maintenant, ce que les gens pensent, c'est que les réseaux mettent des belles filles parce que ça attire le monde. Et y'ont pas tord. Les réseaux mettent des belles filles au sport parce que ça attire les gens. Mais là, encore faut-il prouver qu'on est crédible. Une fille qui est là et qui n'a pas particulièrement une belle apparence est probablement là pour une raison, donc automatiquement, on pense qu'elle est très, très qualifiée.

La grande exception chez les journalistes de troisième vague revient à Justine, ancienne athlète, comme je le disais plus haut, qui va suivre le parcours radio-canadien typique, avec un passage dans l'Ouest canadien. Elle indique toutefois qu'elle conçoit la SRC comme une exception à la règle. Dans un milieu qu'elle qualifie de « *très masculin* », elle perçoit son employeur comme l'un des plus ouverts aux femmes, alors qu'au moment de son arrivée à Montréal, elle juge qu'aux sports, les effectifs étaient constitués à moitié de femmes.

L'analyse des conditions d'entrée des journalistes sportives dans le champ m'amène à poser certains constats. D'une part, 14 des 20 journalistes rencontrées ont décroché un diplôme universitaire, deux ont opté pour une technique en communication au collégial, et deux autres ont entrepris des études universitaires sans les terminer<sup>46</sup>. Six journalistes ont suivi les cours — avant tout pratiques — dispensés par l'école ProMédia. Les journalistes sportives, peu importe la vague, possèdent donc un niveau d'éducation élevé au moment où elles font leur entrée en journalisme sportif. Alors que les journalistes des deux premières vagues qui font des études en

---

<sup>46</sup> Ces résultats ne sont pas si étonnants si on les compare au profil des journalistes sportifs et sportives américain.es dressé par Hardin, Zhong et Whiteside (2009), où sur les 258 répondant.es, 91,7% possédaient un diplôme collégial ou universitaire. Toutefois, il n'y a pas de telles statistiques pour le Québec, si bien qu'il m'est impossible de comparer le taux de diplômation des journalistes sportives versus celui des journalistes sportifs. De plus, il n'y a pas de données disponibles sur les cursus collégiaux et universitaires suivis par ces mêmes journalistes.

communication sont rares, on observe une normalisation du cursus en communications chez les journalistes de la troisième vague.

La question de la formation des journalistes est au cœur des débats qui occupent les professionnel.les de l'information. L'analyse de contenu du *Trente* révèle un questionnement constant autour de la formation des journalistes. Le Cam (2009) souligne que la FPJQ « considère cette question comme l'un de ses mandats les plus importants » (p.117). Le cégep de Jonquière et l'Université Laval sont les premiers, à la fin des années 1960, à mettre sur pied des programmes en journalisme. « La FPJQ se prononce très vite contre la spécialisation précoce et non généraliste des étudiants en journalisme [...] L'étroitesse du marché du travail et la nécessité de maintenir la diversité des voies d'accès au métier motivent cette position » (Le Cam, 2009 : 119). Les journalistes sportives proviennent donc, pour une vaste majorité, de cursus qui ne sont justement pas spécialisés en journalisme ni en communication. Leur profil en est souvent un généraliste. C'est seulement à partir des années 2000 que les études en communication deviennent répandues chez ces journalistes. Cette concentration autour du pôle des communications concorde avec une normalisation du choix de carrière en journalisme sportif chez les femmes rencontrées.

Le changement autour des attentes envers les femmes qui sont engagées figure également comme l'un des constats les plus frappants et laisse entrevoir l'importance du rapport au genre à l'intérieur de l'écosystème médiatique sportif. Les journalistes de la première vague font leur entrée alors que le complexe médiatico-sportif présente un certain équilibre entre les deux entités. La popularité du sport-spectacle amène des stations de radio à importer des États-Unis le concept de lignes ouvertes, la guerre des cotes d'écoute est forte entre stations, TVSQ puis RDS voient le jour, bref, il s'agit d'années fastes pour la médiatisation sportive. Dans ce contexte, l'arrivée d'une femme est dans certains cas une manière de se démarquer de la concurrence. Il s'agit alors d'une stratégie de différenciation. Comme je le relevais également plus haut, certaines pionnières doivent bénéficier du coup de pouce d'un agent influent du champ pour percer un métier qui jusque là n'est tout simplement pas accessible aux femmes. Leurs qualités personnelles et leur propre capital ne sont pas suffisants pour leur assurer une place dans le champ. Toutefois, la question de la féminité et de sa performance n'est pas explicitement au cœur des discours entourant l'arrivée des femmes. Les pionnières disent pour la plupart ne pas avoir ressenti

d'attentes particulières peser sur leurs épaules en raison de leur sexe, mais plutôt avoir pris conscience de ce que représentait leur position plus tard, avec un recul induit par les années.

Pour les femmes de la deuxième vague, on sent le poids de la performativité peser plus lourd sur leur embauche, alors même qu'une certaine normativité s'installe quant à la place des femmes dans le champ. Il n'est plus aussi anecdotique de voir une femme aux sports, malgré un scepticisme qui demeure présent et une certaine stagnation des effectifs féminins. Le départ des Nordiques de Québec, des Expos de Montréal une décennie plus tard, la fermeture de salles de rédaction sportive, de stations de radio et les coupures à Radio-Canada n'aident pas à renforcer la place de nouvelles venues, peu ou pas connu du public, dans le champ. Malgré cette conjoncture peu favorable, certaines se voient offrir des postes aux sports, sans qu'on ne suggère qu'elles soient engagées en leur qualité de femme. Paradoxalement, la féminité prend la forme de capital pour certaines. En effet, la masculinité et la féminité peuvent agir comme un type de capital qui, selon le champ, sera plus ou moins valorisé, au même titre que le capital culturel ou économique (Moi, 1999 ; Thorpe, 2009). « *[W]here femininity has negative symbolic value, a woman may compensate for it by acquiring other forms of capital: professional, cultural, economic or social* » (Djerff-Pierre, 2007, p.82). Dans d'autres champs, par exemple celui des soins médicaux, Lovell (2000) remarque une augmentation de l'importance du capital jugé féminin, bien que comme le soulève Moi (1999), la féminité est rarement une forme positive de capital à posséder. Dans la seconde vague, la féminité, du moins dans les cas de Marie et de Stéphanie, relève du positif au moment de l'embauche. Il est toutefois intéressant de constater que cette féminité est définie alors comme la capacité des femmes à faire les choses différemment des hommes, à performer le métier de journaliste sportif en dehors de la norme masculine, sans pour autant que cette norme soit explicitée, laissant entendre qu'elle va de soi.

Mais c'est véritablement dans la troisième vague — vague que j'aurais pu appeler la vague télévisuelle tant les femmes se font rares dans les pages des sections sportives des journaux les plus populaires comme à *La Presse*, où aucune femme n'a pris le relais de Sophie et Stéphanie, alors que ces pages sont toujours bien remplies — que la performativité de la féminité devient explicitement en enjeu au sein du champ. Il n'est plus seulement question d'offrir un contenu médiatique qui se démarque de celui des collègues masculins ; les nouvelles journalistes sportives doivent, par leur apparence physique, offrir une image de la féminité normative que l'on peut définir comme « la forme culturellement idéalisée de la féminité, forme qui participe à la

domination des femmes et qui exerce une domination sur les autres formes de féminité » (Courcy et al., 2006 : 32). Cette féminité est définie dans le cas présent par la jeunesse, la beauté et la minceur. Compter dans son équipe de journalistes des femmes qui reflètent cette image de la féminité apparaît comme une forme de positionnement dans le marché du sport-spectacle, alors que la compétition entre réseaux de télévision reprend du poil de la bête. Cette utilisation des femmes dans la stratégie de marketing des réseaux n'est pas sans affecter le statut des journalistes sportives dans le champ. Alors même que les journalistes sportives, une fois installées dans le champ, doivent prouver leur valeur aux yeux des autres journalistes sportifs — j'y reviendrai en détail au chapitre suivant — les nouvelles agentes doivent en plus combattre un discours qui émane des dirigeants eux-mêmes à savoir qu'elles sont « aussi » de belles femmes. Si la féminité agit comme une forme de capital « positif » obligé lors de l'embauche, elle peut facilement devenir un fardeau une fois en poste.

Enfin, malgré ces différences importantes remarquées entre les vagues, un constat s'impose : les journalistes sportives sont systématiquement des femmes blanches et cis, peu importe la vague à laquelle elles appartiennent. J'ai parlé au chapitre précédent d'intersectionnalité. Dans le cas présent, il appert que se retrouver au confluent de plusieurs systèmes d'oppression empêche la simple entrée dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif.

## ***Chapitre 4 – Apprendre à être journaliste et gérer la fragilité masculine***

Les conditions d'entrée dans le champ des journalistes sportives se démarquent d'une vague à l'autre, alors que la concentration des femmes au sein du médium télévisé depuis le milieu des années 2000 tend à placer la performativité d'une féminité normative au centre des critères d'embauche. Cela dit, une fois l'entrée négociée et un poste en poche, les journalistes sportives, à l'instar de leurs collègues masculins, doivent apprendre et s'intégrer dans leur nouveau champ d'activité. C'est à cette intégration que sont consacrés les chapitres quatre et cinq. Dans ce chapitre, je vais explorer le moment de l'entrée en fonction des journalistes sportives, alors qu'elles doivent à la fois apprendre le métier, mais également comprendre les règles implicites — la *doxa* — qui permet au sous-champ spécialisé du journalisme sportif de fonctionner. Ce processus est généralement présenté comme *gender neutral*, c'est-à-dire qu'il n'est pas différencié selon le sexe assigné à un individu ou selon sa performance de genre. Toutefois, les récits des journalistes sportives permettent une lecture différente du processus, qui amène à repenser cette neutralité. Si, effectivement, le processus d'apprentissage des hommes et des femmes à travers les organisations médiatiques diffère peu ou pas — absence de mentorat, apprentissage par la pratique — les attentes et stéréotypes qui pèsent sur les journalistes sportives placent ces dernières dans une situation paradoxale. Elles arrivent dans un nouveau métier pour lequel l'apprentissage par l'expérience terrain sans filet de sécurité est valorisé, ce qui implique qu'elles feront parfois des erreurs, comme leurs confrères. Toutefois, parce qu'elles sont des femmes, leur marge d'erreur est mince, sinon inexistante. Bref, ce n'est pas parce que le processus d'apprentissage est le même pour tous que les rapports de pouvoir genrés qui traversent le champ ne sont pas à l'œuvre, d'où le rejet d'une position *gender neutral*.

Dans un second temps, je vais m'attaquer à l'intégration des journalistes sportives au sein de leurs entreprises médiatiques, dans les relations qu'elles entretiennent avec leurs collègues, et au sein de la confrérie des journalistes sportifs au sens large. Être journaliste sportif ou sportive nécessite de travailler régulièrement « sur le terrain », en dehors de la salle de rédaction. Ce faisant, les participantes ont été ou sont régulièrement en contact avec des journalistes de médias concurrents qui couvrent les mêmes événements. Il appert que les dynamiques de pouvoir genrés diffèrent — quoiqu'elles partagent des prémisses similaires, dont celle à l'effet que les femmes connaissent peu le sport — selon que les interactions se produisent entre collègues d'un même média ou collègues de médias concurrents.

## 4.1 *La doxa et l'apprentissage sur « le tas »*

### 4.1.1 *Un discours répandu en journalisme*

Un champ suppose que les agents qui s'y fraient un chemin comprennent et acceptent les règles du jeu qui prévalent de même que les enjeux spécifiques le caractérisant, c'est-à-dire qu'ils doivent intégrer la *doxa* de leur champ, « *the unspoken, unquestioned, taken-for granted, understanding of the news game and the basic beliefs guiding journalistic practice* » (Willig, 2012, p. 374). La *doxa*, qui gère le champ, est donc faite de non-dits et de pris pour acquis, en plus d'être naturalisée. C'est l'univers des présuppositions tacites acceptées « *as the natives of a certain society* » (Bourdieu, 2005, p.37). Pour appartenir à un champ, il est nécessaire d'adhérer à ce système de présuppositions. Autrement dit, les journalistes doivent apprendre les rouages du métier, ce qui est acceptable ou non dans la profession et les règles auxquelles ils et elles doivent se soumettre. La *doxa* reposant sur l'implicite, les journalistes, aussi instruits puissent-ils être lorsqu'ils pénètrent le champ, n'ont pas accès à ce savoir à travers leurs études, et doivent donc passer par une phase d'apprentissage sur le terrain. Le journalisme sportif n'apparaît pas ici différent des autres spécialités journalistiques.

À cet apprentissage que l'on peut qualifier de « professionnel », s'ajoute un apprentissage organisationnel. Lors des entrevues, il est apparu que les attentes envers les journalistes et les manières de faire étaient différentes d'une organisation médiatique à l'autre, ce qui concorde d'ailleurs avec la littérature scientifique sur le sujet. La politique éditoriale des médias varie de l'un à l'autre. Cette politique n'a pas d'existence physique, matérielle. Il n'y a ni charte ni document écrit, qui indique aux journalistes : voici ce que vous pouvez écrire, et ce que vous ne pouvez pas écrire. La politique éditoriale est elle aussi de l'ordre de l'implicite. Schudson (1997) explique qu'il existe des règles dans l'organisation et des valeurs auxquelles les membres doivent se plier. Embrassant une vision fonctionnaliste du journalisme, Breed (1997) insiste sur le contrôle que les éditeurs, dans le cas de la presse écrite, exercent sur les journalistes. La peur de représailles et un sentiment d'obligation face à l'organisation qui lui donne une chance, conjugués à des aspirations à monter dans la hiérarchie seraient au cœur de la « soumission » du journaliste à la politique éditoriale. Si Breed n'écarte pas la possibilité pour un journaliste de diverger de la politique éditoriale du média pour lequel il travaille, en profitant par exemple des zones d'ombres induites par le caractère implicite des normes auxquelles il doit se soumettre, en

trouvant ses propres sujets, ou encore, en utilisant un statut social acquis au fil des ans — on parle ici des reporters vedettes — le chercheur conclut tout de même que généralement, la politique de l'éditeur est suivie par les journalistes.

Cette vision fonctionnaliste du journalisme rencontre toutefois un ensemble de critiques. Alors qu'on y conceptualise les structures de pouvoir, qui sont ici les organisations médiatiques, comme « *limiting and destructive, inhibiting the expression and impact of subjectivity* », tels « *the antithesis of agency, as journalists being forced into action rather than as acting* » (van Zoonen, 1998, p. 137), on dresse un portrait sans nuances des professionnels de l'information. Ces derniers seraient plus ou moins les laquais de leurs organisations respectives. Ce fonctionnalisme organisationnel tend à oblitérer l'agentivité potentielle des journalistes (Cottle, 2007) et à omettre l'existence de normes professionnelles susceptibles de créer des tensions envers les exigences organisationnelles — bien que ces tensions soient moins fréquentes que l'on pourrait croire, Tuchman (1978) relevant que ce n'est qu'occasionnellement que les journalistes « *compete for the control of work process and the right to be identified with freedom of the press and freedom of speech* » (p. 5). Bourdieu (1994) rappelle que le degré d'autonomie d'un journaliste « dépend d'abord du degré de concentration de la presse (qui, en réduisant le nombre d'employeurs potentiels, accroît l'insécurité de l'emploi) » (p. 4), de la position de son média par rapport aux autres médias, et du statut du journaliste qui peut être titulaire, pigiste, surnuméraire, etc. Les critères édictés par Bourdieu quant au degré d'autonomie des journalistes dans le champ font toutefois l'impasse sur les rapports de pouvoir genrés, tout comme ils s'avèrent *color blind* : les cas des agent.es s'identifiant comme femmes, des minorités sexuelles, des agent.es appartenant à une minorité visible, et des agent.es qui se trouvent à l'intersection de plusieurs de ces rapports de pouvoir, ne sont pas pris en compte lorsqu'il est question du degré de liberté des agent.es dans le champ. Selon le secteur de spécialisation journalistique dans lequel les journalistes évoluent, ces rapports de pouvoir sont pourtant susceptibles de venir interférer dans le degré de liberté des agents. Par exemple, van Zoonen (1998) identifie le journalisme sportif comme un secteur de l'information où le masculin est prégnant. Ce faisant, il est légitime de se questionner quant au degré d'autonomie d'une agente qui pénètre dans le champ pour la première fois, alors que la *doxa*, le pris pour acquis, suggère qu'un journaliste sportif s'identifie comme homme et performe un type de masculinité.

À la lumière de ces explications, il appert que les journalistes ne jouissent pas tous et toutes d'un même degré d'autonomie tant dans le champ journalistique que dans le média pour lequel ils et elles travaillent, ce qui rend indispensable pour ceux-ci et celles-ci d'apprendre les règles implicites qui structurent leurs pratiques professionnelles et leurs relations avec les autres agent.es du champ. Cet apprentissage leur permet, à long terme, d'identifier les règles du champ, les pratiques professionnelles sanctionnées positivement ou non, de même que leur degré de liberté personnelle dans l'organisation pour laquelle ils et elles travaillent.

Comme vu plus haut, cet apprentissage s'effectue en grande partie sur le terrain. Comme je le soulignais dans le chapitre deux, les journalistes sportives présentent des profils académiques diversifiés et fort différents les uns des autres. Si les journalistes de la troisième vague ont plus souvent que les autres suivis des cours en communication, que ce soit un baccalauréat ou le cours professionnel dispensé par ProMédia, il n'y a pas à proprement parler de parcours traditionnel qui mène au journalisme. Cet apprentissage sur le terrain fait également écho à la mythologie de la profession journalistique qui veut que le métier soit ouvert au plus grand nombre et ne connaisse pas de barrières à l'entrée liées au cheminement académique, l'essentiel de l'apprentissage se faisant directement sur le terrain. Le Cam (2009) relève les débats récurrents qui animent les journalistes quant à la pertinence même des écoles de journalisme, débats qui reviennent régulièrement lorsqu'il est question de la mise en place d'une carte de presse obligatoire. Pour se voir octroyer une telle carte — qui n'existe pas au Québec — faudrait-il que les journalistes possèdent un diplôme en communication ou en journalisme ? L'un des arguments évoqués<sup>47</sup> de manière répétée par les défenseurs du « libre accès » et adversaires de l'émission d'une carte de presse obligatoire vise justement l'incapacité des écoles de journalisme à former concrètement les futurs journalistes. C'est plutôt le travail lui-même qui permet aux nouveaux entrants d'apprendre leur métier. Discriminer les potentiels journalistes sur la base de leur diplôme serait ainsi inutile, pour ne pas dire contre-productif.

Ce discours de l'apprentissage par l'usage, bien ancré dans la profession, rejoint cette idée que les règles tacites du champ s'apprennent au contact de la pratique, en côtoyant les autres agent.es. Remarquons aussi que dans les deux cas, il revient à l'agent.e d'apprendre les règles et les usages. Il s'agit d'une responsabilité individuelle.

---

<sup>47</sup> Parmi les autres arguments relevés par Le Cam (2009) se trouve la crainte de voir la profession journalistique perdre de son autonomie au profit des tenants du pouvoir, ceux-là mêmes que les journalistes sont tenus de tenir à l'œil.

Lorsqu'un.e nouveau ou nouvelle venu.e fait son entrée, il ou elle s'insère dans une équipe déjà rodée où des conseils peuvent certes lui être prodigués. Il est susceptible d'y avoir échange de savoir entre les nouveaux et nouvelles entrant.es et les journalistes déjà présent.es. Toutefois, le rythme de travail imposé aux journalistes, la vitesse demeurant l'un des éléments clés de la profession (Deuze, 2005), fait en sorte que le « parrainage » des nouveaux et nouvelles venu.es se fait sur une base passablement informelle et seulement lorsque les circonstances le permettent, par exemple lorsque le flot de nouvelles se fait moins pressant. La lecture ou l'écoute, selon le cas, du produit rédactionnel final demeure donc le moyen privilégié pour comprendre les règles implicites de la politique éditoriale (Breed, 1997; Tunstall, 1971; Czarniawska, 2012), et j'oserais ajouter, de la profession.

#### 4.1.2 *Un discours répandu dans le monde professionnel*

Bien que le discours sur l'apprentissage de la profession journalistique possède ses caractéristiques propres, il faut se garder de considérer ce discours comme une anomalie dans le monde professionnel. En fait, cette idée de l'apprentissage « sur le tas », par le biais de l'expérience sur le terrain, n'est pas propre au champ journalistique. Par exemple, un rapide coup d'œil du côté du monde entrepreneurial et du *management* permet de constater que si les diplômes ne sont pas dévalorisés, l'expérience acquise en milieu de travail est ouvertement encensée. Moulson et Davis (2015), citant une étude produite en 2013, indiquent que « *the best training for an entrepreneur is starting a real business and learning the job* » (p. 176). Dans la même veine, Carter et Donahue (2012) insistent sur l'importance pour les cursus universitaires en sciences de la gestion de s'assurer que leurs étudiant.es apprennent dans un milieu qui ressemble le plus possible à la vie professionnelle qu'ils et elles développeront après leurs études.

À l'instar de l'apprentissage de la politique éditoriale d'un média, nous retrouvons dans le monde des affaires ce leitmotiv qui veut que « *learning by doing is mostly practiced by companies to internalize the explicit knowledge* » (Suriyah, 2016, p.191). Suriyah (2016) explique que circulent dans les entreprises deux types de savoir : l'explicite et le tacite. Pour qu'une entreprise fonctionne bien, et pour que l'innovation soit possible en son sein, il doit y avoir une passation du savoir tacite entre les ancien.nes et les nouveaux et nouvelles entrant.es, par le biais de la socialisation. Suriyah parle ensuite d'une phase d'externalisation, soit ce moment où le savoir tacite est reçu, compris et peut s'exprimer alors explicitement. Finalement, le savoir tacite,

transmis et devenu explicite, achève son chemin en redevant tacite, c'est-à-dire que le nouveau ou la nouvelle venue va finir par intérioriser le savoir et ne plus avoir besoin de le rendre explicite pour l'appliquer. Ce discours se rapproche de ce que nous retrouvons dans les entreprises de presse et dans le concept même de *doxa*, soit cette idée de s'imprégner du milieu pour en comprendre les codes et les normes — ou les règles du jeu — implicites afin d'éventuellement s'intégrer à l'entreprise ou au champ.

Là où le discours sur l'apprentissage du journalisme diffère le plus du discours entrepreneurial se trouve sur la charge individuelle qui repose sur les épaules de l'apprenant. Comme je l'expliquais plus haut, en journalisme, c'est à l'individu d'apprendre à se mouler à l'entreprise de presse pour laquelle il travaille. Le mentorat est rare. Dans le monde entrepreneurial, les programmes de mentorats sont plus nombreux (Carter et Donahue, 2012), et les stages hautement valorisés. En fait, Moulson et David (2015) font même état d'un marché du mentorat, alors que des organismes voient le jour pour permettre à de jeunes entrepreneur.es d'être jumelé.es avec des gens expérimenté.es.

Au final, malgré un discours affirmé des journalistes sur la singularité de leur profession en matière de formation et d'apprentissage, force est d'admettre que le journalisme n'est pas aussi différent du monde entrepreneurial que l'on pourrait le croire. L'idée d'un apprentissage « sur le tas » est, dans les deux champs, valorisés. Et dans un cas comme dans l'autre, nous retrouvons un modèle d'apprentissage qui tend à se représenter le monde du travail comme *gender neutral*.

#### 4.1.3 Remise en cause du modèle *gender neutral*

Acker (1990) s'est attaquée au début des années 1990 au mythe de la neutralité organisationnelle. La chercheuse féministe a mis de l'avant le caractère implicitement genré des entreprises, que ce soit en regard des embauches ou des évaluations destinées à mesurer la performance des employé.es. Selon Acker, la logique entrepreneuriale déployée à travers les qualités et compétences exigées pour les postes au sein des entreprises existent de manière abstraite dans des descriptions de postes, postes qui existent en dehors des personnes qui les occupent, mais qui ne peuvent être transformés en « *concrete instance, only if there is a worker* » (p. 149). Or, souligne Acker, « *The worker with a "job" is the same universal "individual" who in actual society is a man* » (ibid). Autrement dit, les caractéristiques et qualités recherchées chez

les employé.es — telle la complète dévotion à son emploi au détriment de sa vie privée — ne seraient pas neutres, mais seraient plutôt associées à des caractéristiques dites masculines. Au final, les personnes appartenant à la catégorie « homme » se verraient alors privilégiées dans les processus d'embauche et d'évaluation, puisque leur identité d'« homme » serait synonyme d'efficacité et de capacité à pourvoir les postes. Il ne s'agit pas ici d'efficacité effective, mais bien de présupposés liés à l'appartenance à une catégorie induite par le genre et reposant sur une vision essentialiste.

Le journalisme ne fait pas exception à la règle. Damian-Gaillard, Frisque et Saitta (2009) signalent à la fois les processus de ségrégation verticale — soit les difficultés qu'éprouvent les femmes à atteindre les postes les plus influents au sein des organisations médiatiques, plus connues sous le vocable de plafond de verre — de même que le processus de ségrégation horizontale. Ce dernier, que Löfgren-Nillson (2010) nomme la typification genrée, correspond à la répartition des « *beats* » journalistiques selon le sexe auquel une personne s'identifie. Ainsi, certains « *beats* » seraient majoritairement occupés par des hommes, comme le sport, et d'autres seraient plutôt réservés aux femmes. Cette typification n'est pas sans rappeler la modélisation du champ journalistique de Van Zoonen (1998) autour des pôles masculin/féminin. Löfgren-Nillson (2010), de même que Damian-Gaillard, Frisque et Saitta (2009) ne manquent pas de rappeler que cette ségrégation est issue de présupposés genrés, sans que cela ne soit vu dans les entreprises comme du sexisme ou de la discrimination basée sur le sexe.

Neveu (2000) de son côté, s'est intéressé plus en profondeur au journalisme politique français, retrouvant au sein même de la spécialité une forme de ségrégation horizontale. En effet, si tous les reporters couvraient des événements politiques, les angles de traitement attendus des journalistes et le positionnement dans le journal des productions journalistiques des femmes et des hommes laissent voir une dichotomie entre les deux catégories<sup>48</sup> identitaires.

Dans le cas des salles de rédaction, comme pour les entreprises en général, s'il peut y avoir des cas flagrants de discrimination basée sur le sexe, les rapports de pouvoir genrés se présentent aussi de manière plus insidieuse, et moins flagrante. C'est donc sous des dehors de neutralité que ces rapports de pouvoir s'introduisent à l'intérieur des milieux de travail, et des

---

<sup>48</sup> L'étude de Neveu (2000) ne prenait pas en compte d'autres composantes identitaires ou d'autres identités de genre qu'homme et femme, d'où la réitération de la binarité dans les résultats.

champs professionnels, nous invitant par le fait même à la vigilance avant de nous avancer sur la neutralité des milieux de travail.

Ces mises au point faites quant à l'apprentissage en milieu journalistique et aux rapports de pouvoir genrés qui peuvent se présenter sous plus d'une forme, qu'en est-il de l'apprentissage des journalistes sportives québécoises ?

## **4.2 Apprendre**

### *4.2.1 Apprentissage en solo*

Les récits des débuts professionnels des journalistes sportives font écho à ce que la littérature scientifique évoquée ci-haut met en lumière : le mentorat et l'encadrement sont pour ainsi dire inexistantes alors qu'elles débutent dans la profession, et ce peu importe la vague de laquelle proviennent les journalistes.

Invitées à raconter leurs débuts dans la profession, les participantes qui n'avaient que peu ou pas du tout d'expérience dans le métier de journaliste avant leur entrée au sport ont relevé pour la plupart le peu d'encadrement dont elles ont bénéficié.

Marie-Claude, qui a évolué à TVA et Radio-Canada, en plus de faire ses débuts à la radio et d'avoir fait quelques contrats à RDS est formelle : en sport, la formation n'existe tout simplement pas. Durant son passage à la société d'État, elle a occupé pendant deux ans le poste de présentatrice météo, avant de se retrouver aux sports. Or, pour occuper le premier poste, elle a dû suivre une formation à Environnement Canada pour être en mesure de lire les données météorologiques. En sport, il n'y a pas eu de formation. Elle a simplement pris le poste qui se libérait et a appris à se débrouiller. De même, lorsqu'elle a fait le saut à TVA, le réseau avait aboli son service des sports, si bien qu'elle n'a pas eu de collègues des sports vers qui se tourner. Elle a donc dû se débrouiller seule pour à la fois faire son travail, mais également apprendre les rouages de l'entreprise.

De leur côté, Corinne, Marjolaine et Valérie T. ont vécu des expériences similaires. Jeunes journalistes sans expérience, elles croyaient qu'elles bénéficieraient d'une formation supplémentaire ou, du moins, d'une forme de mentorat avant d'être lancées dans la mêlée. Ce qui ne fut pas le cas.

Moi, j'ai fini au printemps [ma formation], puis je suis rentrée en contact avec des gens du côté du futur TVA Sports, et à ce moment-là, j'avais les connaissances, j'avais

l'intérêt, mais aucune formation vraiment professionnelle, dans le sens où j'avais pas d'expérience du tout. Donc, je me suis lancée là-dedans un peu sans filet, dans le sens où on m'a offert un poste de journaliste temporaire et on me disait, « écoute, tu vas avoir la formation. On commence cette chaîne-là, on a un spécialiste justement d'ouverture de chaîne, un ancien journaliste et producteur de *Fox Sports News* qui est là, qui va être là pour t'épauler. On va avoir de la formation ». Cette formation-là s'est passée environ pendant une à deux semaines et j'ai été lancée là-dedans. Je m'attendais à avoir un peu plus de formation et de mentorat, chose qui n'existe pas ou presque dans l'univers du journalisme. (témoignage de Corinne)

[...] j'ai été comme un peu *pitchée* là-dedans [l'analyse du tennis], je dirais bien, parce que je suis arrivée là, je faisais la première journée, on a fait neuf heures en ondes. C'était mon baptême. [...] Mais oui, je me serais peut-être attendue à être un peu plus *coachée*. Au final, c'est moi-même des fois en regardant mes entrevues ou nos reportages que j'essayais de m'auto-analyser finalement, pis de voir ce que je faisais de bien pis ce que je faisais de moins bien, mais y'a pas eu vraiment de mentorat ou quoi que ce soit, sinon [mon collègue] qui un petit peu parfois pouvait me donner quelques conseils ou quelques remarques, mais c'est tout. (témoignage de Valérie T.)

Si Corinne et Valérie T. nourrissaient certaines attentes face à l'encadrement qu'elles recevraient une fois dans l'arène, le fait que ces attentes n'aient pas été comblées ne les a pas pour autant incitées à faire part de leur déception à leurs patrons. Elles ont fait avec, y voyant en quelque sorte le cheminement journalistique ou médiatique habituel.

Marjolaine, pour sa part, a fait état de son besoin d'encadrement. Lors de ses premières assignations en tant que journaliste terrain — elle avait effectué d'autres tâches à la station avant de faire ses premiers reportages, dont le télésouffleur et l'encodage des matchs — la jeune diplômée en journalisme se sentait excessivement stressée, en plus d'avoir l'impression qu'elle était « *poche*<sup>49</sup> », pour reprendre son expression. Elle indique que contrairement aux journalistes qui travaillent pour Radio-Canada, elle n'avait pas eu la chance d'aller développer ses habiletés de reporter en région et d'y commettre les erreurs de base auxquelles tout.e jeune journaliste s'expose. Quelque temps après avoir commencé le terrain,

j'ai demandé qu'on me *coache* un peu plus. J'ai demandé genre qu'[un collègue expérimenté] qui lui avait été à ProMédia, et qui avait été prof là-bas, me donne des cours un peu plus. Fait que là, y'ont comme établi un petit peu, maintenant, il fait des formations [...] avec différentes personnes. Tout le monde essaie d'y passer un peu.

---

<sup>49</sup> « Être poche » signifie « être mauvaise ».

Il t'explique comment te tenir en ondes, quoi faire et quoi pas faire. Il te donne des petits trucs. Poser ta voix, des affaires que tu apprends à ProMédia justement que moi, j'avais juste pas apprises.

Avant de faire le saut du côté de la salle de rédaction, Lisa a effectué un passage au département marketing de la station pour laquelle elle travaille. Curieuse, elle avait demandé à l'époque si elle pouvait, une fois son travail terminé, venir observer ce qui se passait dans la salle de rédaction, comment les journalistes et les animateurs se préparaient. Malgré tout, quand est venu le moment de monter sa première chronique, elle a dû mettre les bouchées doubles.

J'avais jamais fait de télé de ma vie. Et là, on a une formation de dix minutes. Bon, Lisa, pour ton montage, ça marche de même. *Mark in, mark out*, tu montes ça pis ok. Ma première chronique, ça dû me prendre aussi un 60-70 heures. J'avais aucune idée, pis quel angle je vais prendre, gnagnagna [...]. J'ai travaillé fort en tabarnouche<sup>50</sup>.

Marie, qui appartient à la seconde vague, utilise elle aussi l'expression « *pitchée* » pour parler de ses débuts.

Je me pince encore aujourd'hui, connaissant très bien le métier après toutes ces années, je réalise encore comment c'était complètement farfelu que j'aie ce poste-là avec aussi peu d'expérience. Ça aucun sens. Et une chance à l'époque que je réalisais pas ce que je sais aujourd'hui, parce que je ne l'aurais jamais fait. C'était gros, c'était trop vite, mais ça s'est quand même bien passé.

Les journalistes sportives qui ont bénéficié du meilleur encadrement à leurs débuts restent celles qui ont suivi le parcours typique radio-canadien, soit Mathilde, Denise et Justine. Ces dernières ont pu, pour paraphraser Marjolaine, apprendre leur métier en dehors des grands centres. Les trois journalistes ont commencé leur carrière dans les provinces de l'Ouest canadien, dans des marchés où la communauté francophone est minoritaire. Une erreur en ondes, à moins qu'elle n'ait une portée démesurée, risquait moins de compromettre leur carrière ou d'affecter leur crédibilité à long terme, vu le moins grand retentissement des actualités francophones dans l'ensemble de la population. De plus, elles ont eu la chance de toucher un peu à tout lors de ces mois d'apprentissage, avant de faire le grand saut à l'antenne nationale. Devoir fouiller longuement pour trouver des intervenants francophones dans des milieux majoritairement anglophones, passer de l'animation à l'écriture d'une émission pour enfants et ainsi de suite ont

---

<sup>50</sup> Dans ce contexte, tabarnouche, un québécoisme, signifie beaucoup. Renforce l'idée qu'elle a travaillé fort.

permis à ces journalistes d'apprendre plusieurs facettes du métier et ultimement, de rencontrer sur leur chemin le journalisme sportif.

Si on peut observer une différence entre le diffuseur public et les médias privés quant à l'apprentissage, il n'en est pas ainsi pour les vagues. Ainsi, les journalistes sportives appartenant à la première, à la deuxième et à la troisième vague ont toutes plus ou moins vécu le même apprentissage en solo, devant se débrouiller par leurs propres moyens pour apprendre à la fois le métier et les normes implicites de l'entreprise médiatique pour laquelle elles travaillent. Alors qu'au chapitre précédent il apparaissait clairement que les conditions d'entrée dans le champ se présentent différemment selon la vague à laquelle les journalistes sportives appartiennent, ce n'est pas le cas pour cette facette du métier. De plus, malgré les remous et les changements de configurations du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, la conception de l'apprentissage journalistique ne semble pas avoir subi de grande modification au fil des décennies.

#### *4.2.2 Les premières assignations : y aller sans filet*

Si l'absence de mentorat et de formation a surtout ébranlé les jeunes journalistes avec peu d'expériences, leurs premières assignations ont marqué la plupart des femmes rencontrées. La majorité d'entre elles avaient des connaissances sportives avant d'intégrer la profession, mais ces dernières étaient souvent tournées vers des sports particuliers pour lesquels elles avaient préalablement développé un intérêt, le plus souvent par la pratique elle-même. Toutefois, les premières assignations terrain ne correspondaient pas pour autant à leur champ de connaissances préalables.

Florence n'avait pas caché à ses premiers patrons que si elle s'y connaissait très bien en tennis, « si tu me demandes de parler de la compétition de ski alpin, je connais pas ça ben ben ». Évelyne, alors qu'elle s'entretenait avec son futur employeur, dans ce qui allait devenir un entretien d'embauche s'était montrée tout aussi claire : certes, elle connaissait les règlements du hockey, sport duquel traitait principalement l'émission pour laquelle on avait sollicité ses services, mais après quelques années à s'investir dans des projets éloignés du sport, sa connaissance des joueurs du Canadien de Montréal n'était pas au point. « Fais-toi s'en pas avec ça. Tu l'apprendras sur le tas, tant que t'es capable de me parler de sport, pis que t'es pas trop...t'sé que t'es dans ton élément, ça va être correct », lui a signalé celui qui deviendrait son

patron. Elle a donc appris dans le feu de l'action, mettant à jour ses connaissances au fur et à mesure des émissions.

Érika œuvrait comme journaliste généraliste avant de faire le saut aux sports, à l'invitation d'un de ses patrons qui voyait en elle le potentiel de devenir une journaliste sportive compétente. Ce changement d'affectation coïncidait bien pour la jeune femme, alors qu'elle se posait des questions sur son avenir en journalisme généraliste, questionnant certaines des pratiques qui y ont cours, dont certains choix de couverture. Bref, elle était mûre pour un changement. Toutefois, au moment de changer de cap, ses connaissances sportives étaient limitées et elle non plus ne l'a pas caché à ceux qui l'ont engagée. Ça ne l'a pas empêchée de se voir assigner dès le départ la couverture de l'Impact de Montréal, l'équipe de soccer professionnelle de Montréal qui évolue au sein de la Major League Soccer (MLS).

Fait que je me lance là-dedans [le journalisme sportif] full pin, on m'envoie sur le soccer, je ne connais rien sur le soccer. Je demande à un caméraman, c'est un Français, je dis « Sammy, viens ici. On s'en va à l'entraînement de l'Impact, pis tu me dis toute, toute, toute. Le cours 101 ». Parce que moi, ils prenaient le ballon dans leurs mains, je faisais comme, héhéhé. Tu comprends ? Il me regarde, il fait comme « ho, mon Dieu ». Mais, j'ai *printé* mes règlements. Aujourd'hui, je te *call* un *offside* au soccer avant bien du monde. Mais j'aimais ça.

Les récits de Sophie, dont la première assignation a consisté à couvrir le football universitaire alors qu'elle n'y connaissait rien, de Liliane, qui a commencé sa carrière en allant, le temps d'une fin de semaine, suivre les compétitions d'athlétisme, ou encore de Corinne, qui a débuté dans le métier avec rien de moins qu'une couverture, incluant des directs de la Coupe Rogers<sup>51</sup>, sans oublier Claudine, qui est allée couvrir avec le studio mobile de TVSQ des compétitions de dards dans des coins reculés du Québec, permettent de dresser un même constat : on attend des journalistes sportives qu'elles apprennent sur le terrain, peu importe leurs intérêts ou leurs connaissances préalables. À elles de faire leur place, d'apprendre, de comprendre les dynamiques à l'œuvre et de prouver qu'elles ont ce qu'il faut pour exercer leur métier. Et ce pour l'ensemble de la période étudiée.

---

<sup>51</sup> La Coupe Rogers — que l'on nomme également les Internationaux du Canada — est un tournoi de tennis qui s'inscrit dans la série des Masters 1000, c'est-à-dire les tournois les plus importants après les tournois du Grand Chelem (Internationaux d'Australie, Wimbledon, Roland-Garros et le US Open). La Coupe Rogers est disputée à Montréal et à Toronto, les deux villes s'échangeant à chaque année les tableaux masculin et féminin. Il s'agit de la compétition de tennis la plus importante à se dérouler en sol canadien.

Autre constat : même si elles sont en processus d'apprentissage, elles ne doivent pas s'attendre à une rétroaction de la part de leurs patrons. Dans les entrevues, les participantes sont formelles, à moins de commettre un impair, elles ne reçoivent pas de commentaires sur leurs reportages et articles. L'absence de rétroaction devient ainsi le signe d'un bon travail, l'adage « pas de nouvelle, bonne nouvelle » s'appliquant à la perfection. Corinne, journaliste de la troisième vague, qui a commencé sa carrière dans une chaîne privée avant de poursuivre son cheminement chez le diffuseur public a été bien surprise, lors d'un de ses premiers reportages pour Radio-Canada, de recevoir un courriel de sa patronne, la félicitant pour son travail. Elle associe ce souci de rétroaction au fait que lors de son passage aux sports à Radio-Canada, elle a travaillé à Toronto, un marché francophone beaucoup plus petit que celui de Montréal, rendant les relations entre patron.nes et employé.es plus faciles. S'il est impossible d'infirmier ou de confirmer l'hypothèse de Corinne, puisqu'elle est la seule journaliste qui est passée d'une chaîne privée à Radio-Canada en région francophone minoritaire, les journalistes sportives de Radio-Canada qui travaillent dans le marché montréalais n'ont pas rapporté un niveau de rétroaction patronal plus élevé que celui observé chez les journalistes du secteur privé.

Si je récapitule, les journalistes sportives qui entrent dans le champ du journalisme sportif sont laissées à elles-mêmes. Le mentorat n'existe que peu ou pas et l'apprentissage technique se fait en grande partie « sur le tas », par expérimentation. Les premières assignations sont données sans considération pour les connaissances préalables des journalistes, et sans qu'il y ait une période prévue pour que les journalistes puissent minimalement se familiariser avec les règles du sport qu'elles doivent couvrir. Ici, comme le soulève Claudine dont les débuts dans le métier remontent aux années 1980, les technologies maintenant disponibles, ne serait-ce qu'un accès internet, facilitent la vie des journalistes, qui peuvent rapidement trouver les règlements d'un sport avec lequel ils ou elles sont peu familiers ou familières. Enfin, il y a peu de rétroaction de la part des patron.nes, même lors des débuts. Des commentaires vont émerger si des problèmes se présentent, autrement, le silence signifie que tout va comme il se doit.

Tel que je l'exposais plus haut, les récits des journalistes sportives concordent avec la littérature existante sur l'apprentissage de la profession journalistique. Il s'agit avant tout d'un apprentissage qui repose sur l'individu.e, ou sur l'agent.e pour reprendre le vocabulaire propre à la théorie des champs. Cette facette de l'immersion dans le champ ne présente pas a priori de rapports de pouvoir genrés. En effet, leurs confrères ne jouissent pas plus qu'elles de

programmes de mentorat et selon les conversations entretenues avec leurs collègues, les hommes ne bénéficient pas de rétroaction de la part des dirigeants. On remarque que le journalisme sportif ne diverge guère des autres spécialités journalistiques sur ce plan. Malgré la position périphérique du journalisme sportif, le mythe selon lequel les journalistes apprennent leur métier en l'exerçant est aussi présent dans les salles de rédaction sportives qu'ailleurs dans la profession. Dans ce cas-ci, la position particulière des journalistes sportives dans le champ journalistique n'entraîne pas de répercussions directes.

Toutefois, si le processus d'apprentissage ne se veut pas généré, les conditions dans lesquelles cet apprentissage prend place, elles, le sont. Les spécificités du journalisme sportif deviennent saillantes dès lors qu'on s'intéresse de plus près à ces conditions, qui révèlent que même pour les journalistes qui ont appris le métier dans un autre secteur de l'information, des facettes du journalisme sportif nécessitent tout de même un nouvel apprentissage, en commençant par l'intégration au groupe que forment leurs collègues.

### **4.3 Intégrer le boys club**

Les journalistes sportifs de Québec se disent tout disposés à accueillir des femmes dans leurs rangs. Cependant, Albert Ladouceur prévient « *les petites filles* » qu'elles vont devoir se battre très fort et très longtemps, pour faire tomber les préjugés et pour obtenir les mêmes droits qu'eux. [...] « *Les hommes aiment bien se réserver certains secteurs d'activité et le sport constitue l'une de leurs chasses gardées* », explique Andrée Roy. « *Malgré qu'ils soient souvent témoins d'événements qui sortent de l'ordinaire, les journalistes demeurent très conservateurs. Ils sont tout aussi attachés à leurs préjugés, tout aussi fermés à certaines innovations que la majorité des citoyens. Parmi les journalistes âgés de 50 ans et plus, il y en a encore qui s'étonnent de voir une femme dans une salle de rédaction* » (Suzanne Grenier, 1983)

À la question « Le milieu est-il macho ? », les journalistes sportives répondent en cœur : « Noui... », toutes coincées qu'elles sont entre le paternalisme des uns et le machisme des autres. [...] En fait, si on veut résumer en deux mots, il faut être « subtilement fonceuse » pour faire sa place dans le métier ; non seulement connaître le sport à fond, mais l'avoir aussi solidement ancré aux tripes. (Lise Bergeron, 2000)

Les deux extraits ci-haut témoignent, à 17 ans d'intervalle, des relations souvent complexes et hiérarchisées qu'entretiennent les journalistes sportives avec leurs collègues masculins. À partir des témoignages des 20 journalistes rencontrées, j'ai pu constater que la période d'apprentissage

et d'intégration est souvent la plus critique quant aux relations avec les collègues masculins, bien que certains rapports de pouvoir continuent de teinter cette relation à travers l'ensemble de leur carrière.

Lorsque j'ai questionné les journalistes sportives sur leurs collègues, elles ont presque toutes fait la différence entre les collègues qui appartiennent à la même entreprise médiatique et avec qui elles partagent la salle de rédaction et ceux qu'elles côtoient sur le terrain, mais qui proviennent d'autres médias. Cette différence n'est pas anodine, puisque les rapports de pouvoir générés qui s'établissent entre ces deux catégories de collègues divergent sensiblement.

#### 4.3.1 *S'intégrer au département des sports*

Débutons avec les collègues qui travaillent pour la même entreprise médiatique. Dans ce premier cas de figure, les journalistes sportives rapportent que les rapports sont souvent plus cordiaux qu'avec ceux des médias concurrents, bien qu'on retrouve des écarts entre les vagues.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre trois, certaines des journalistes de la première vague doivent leur entrée dans le champ à leurs collègues. C'est le cas de Liliane et de se « gang de flyés » comme elle appelle ses collègues de *La Presse*, avec qui elle a eu beaucoup de plaisir à travailler. Comme elle l'indique, « [à] La Presse, j'étais vraiment *one of the boys* ».

Claudine, seule femme à TVSQ, n'a eu aucun problème d'intégration. Elle dit avoir plutôt senti que ses collègues voulaient la protéger, sans pour autant tomber dans le paternalisme, comparant l'équipe de TVSQ à une famille. À RDS, elle fait de la description, un poste rarement dévolu à une femme, mais qu'elle avait pu expérimenter à TVSQ. Mais cette description, elle l'a d'abord fait pour des sports marginaux à l'antenne, tels que les quilles et le volleyball. Comme elle le dit elle-même, elle « *ne* venai [t] pas tasser personne ». « J'suis pas sûre que ça se bousculait pour faire les quilles, les dards non plus », indique-t-elle. En optant pour cette stratégie, Claudine n'a pas eu à se battre ouvertement avec des collègues pour obtenir une assignation.

La description implique, règle générale, de travailler en étroite collaboration avec un analyste. Au soccer, sport qu'elle décrit sur une base régulière depuis plusieurs années, Claudine travaille avec le même analyste depuis vingt ans. Une relation positive, dès le départ, et qui aujourd'hui s'est transformée en amitié. Durant toutes ses années d'expérience, une seule fois a-t-elle senti qu'un collègue, un analyste, tentait de prendre l'ascendant sur elle. « Je l'ai déjà senti

avec un autre analyste au soccer, mais qui a passé très vite. Y'est pas resté. Et lui, c'était, t'sé, j'avais l'impression qu'il me donnait des cours ». La descriptrice n'a pas laissé les choses aller plus loin. « [J]e sentais que je me faisais tasser, pis là je soupçonnais qu'il y avait quelque chose de pas l'fun là, là j'ai dit non. J'ai pris le taureau par les cornes cette fois-là [...] ». À une autre reprise, dans les années 1990, alors qu'elle cumulait déjà plusieurs années d'expérience à la description du soccer, incluant la description de matchs de la Coupe du monde, elle a été pressentie pour se retrouver sur les lignes de côtés lors des matchs de l'Impact de Montréal.

Là, je disais *no way*. T'sé là, attend un peu. Je voyais le *pattern*. T'étais une fille, et là gnagna. J'me souviens, j'voulais appeler mon patron et lui en parler, et j'avais un peu... T'sé, tu te sens pas... C'que j'ai fait, pour m'obliger, c'est que je l'ai appelé de soir, à 10h [...]. Je savais qu'il n'était pas là. J'ai laissé un message sur son répondeur. Fait que là, je ne peux plus reculer.

Marilou : Parce que vous ne vouliez pas le faire?

Claudine: Je voulais faire le *play-by-play*. Je ne voulais pas faire les lignes de côté. Là j'ai dit, écoute, j'ai dit là, c'est déjà dur de jouer dans le même carré de sable que les petits gars, mais j'ai dit en plus, si vous me prenez la pelle pis la chaudière tout le temps. J'ai dit ça devient encore plus *tough*.

Claudine a obtenu gain de cause et a conservé son poste à la description, mais comme en témoigne l'extrait ci-haut, elle a dû se battre pour conserver sa position.

L'accueil de Mathilde, elle aussi de la première vague, chez le diffuseur public ressemble un peu à celui de Claudine à RDS, dans la mesure où elle n'a pas eu à déloger qui que ce soit pour avoir un poste.

[J]'ai jamais tassé personne dans ce processus-là. Je suis allée vraiment d'étape en étape. Je remplaçais beaucoup à L'univers des sports. Éventuellement, on m'a confié l'animation de L'Univers des sports, mais à ce moment-là, [l'animateur précédent] faisait la soirée du hockey et on en faisait beaucoup, il était hyper occupé, il faisait d'autres trucs. Donc, j[e l']ai pas tassé. Ça c'est fait de façon naturelle.

Si Mathilde n'a pas eu de « comité d'accueil » à son arrivée, elle n'a pas non plus été accueillie avec des tomates. À l'époque, plusieurs vedettes du diffuseur public provenaient des sports, et la présence d'une femme ne venait pas menacer leur position de dominance, ni remettre en cause les pratiques existantes.

Danielle, de son côté, a été bien acceptée par ses collègues à son arrivée, tout comme Diane. Cependant, pour la première, des incidents se sont produits plus tard dans sa carrière, alors qu'elle était encore à Québec et que sa popularité était à son sommet. Rien de direct, mais elle a soupçonné un collègue, jaloux de son succès, d'avoir subtilisé à l'occasion quelques dossiers qu'elle préparait pour son émission du lendemain. Elle devait donc refaire son travail de préparation, les documents laissés à la station ayant disparu. Mais autrement, elle est épaulée par ses collègues et n'a pas eu à se battre contre eux.

Les journalistes des deuxième et troisième vagues vivent des relations plus tendues avec leurs collègues qui travaillent dans la même entreprise médiatique. Alors que leur présence est stabilisée à l'intérieur du sous-champ spécialisé du journalisme sportif et dans les salles de rédaction sportive, il semble qu'elles deviennent une menace plus directe au maintien du statu quo. Ces tensions dont les journalistes font mention tournent toutes autour d'un axe principal : les connaissances des femmes en matière de sport. Denise, qui a entretenu des relations harmonieuses avec ses confrères, se rappelle son arrivée à Ottawa :

J'ai déjà eu un collègue à Ottawa qui m'avait envoyé une bitcherie, mais c'était vraiment, « ha au début, quand tu as commencé, tu savais pas c'était quoi une *puck*<sup>52</sup> ». Mais, ça faisait vraiment partie plus, c'était vraiment une bitcherie qu'il m'avait *pitchée*, pis c'était dans le milieu de travail, c'était des hommes près de leur retraite qui n'avaient plus le goût de travailler. Moi, j'arrivais, fait que c'était un peu la confrontation t'sé nouvelle arrivante qui veut tout faire avec un retraité un peu blasé qui veut juste partir pis que ça y tente pas de faire telle ou telle affaire.

Stéphanie rapporte elle aussi des tensions avec des collègues masculins plus âgés à son arrivée, sans que cela ait perturbé son cheminement de carrière :

[J]'pense que les vieux de la vieille trouvaient que j'avais pas assez de connaissances, pis y'avaient probablement raison. J'étais pas une fanatique de sport non plus. J'aimais ça, mais j'aimais ça comme la moyenne des ours. T'sé, mes collègues des fois ils faisaient des espèces de Génie en herbe sportifs. Pis c'était qui le deuxième gardien de buts des Whalers de Hartford en 1973. Ça m'intéresse pas, fait que moi, j'étais pas là-dedans. Fait que peut-être que certains plus anciens pour qui il y avait peut-être une petite réticence au début, mais c'était vraiment mince. Parce que j'ai toujours été assez, t'sé, j'ai pas essayé de m'imposer, j'ai pas non plus voulu me poser comme LA femme. Je faisais ce qu'on me demandait [...]

---

<sup>52</sup> Une rondelle de hockey

Ces doutes se sont effacés avec le temps, la journaliste décrochant même, après plusieurs années de service, le poste de chef de la division des sports. Dans le quotidien pour lequel elle travaille, le choix de qui aura ce poste revient aux employé.es qui votent entre différentes candidatures. La direction possède un droit de regard, mais à moins d'un problème majeur, le choix des employé.es est respecté. Lorsque sa candidature a été avancée, elle n'avait que des collègues masculins. Ces derniers avaient à choisir entre elle et un autre candidat. C'est elle qu'ils ont appuyée, une grande marque de confiance pour la journaliste qui se voyait alors obtenir un poste d'autorité dans la rédaction. Elle a quitté ce poste au bout d'un an environ, le travail de terrain lui manquant trop.

Florence, Valérie T., Marjolaine, Valérie, Erika, toutes de la troisième vague, et Sophie, issue de la seconde, ont elle aussi eu à prouver leurs connaissances à leurs collègues et à faire la preuve qu'elles pouvaient faire le travail. Mais comme pour Diane et Stéphanie, après un temps plus ou moins long, parfois un seul incident suffisant à faire taire les réticences des collègues, les choses se sont réglées. Par exemple, Valérie T. explique que les premières fois où elle s'est présentée à titre d'experte tennis sur le plateau d'une émission de télévision diffusée sur la chaîne pour laquelle elle travaille, elle était la seule femme au milieu d'un groupe hommes associés à l'analyse du hockey. «[T]'as l'impression de pas nécessairement *fitter* dans la *crowd* ». La jeune analyste explique « qu'il y en a qui sont peut-être plus de la vieille école qui te regardent pis au début, t'as l'impression d'être jugée. Pis t'sé, faut que tu fasses tes preuves avant de sentir qu'ils te respectent, sinon ils vont toujours remettre en question un peu ce que tu dis ». Même si elle était la seule experte tennis autour de la table, quelques-uns de ses collègues n'hésitaient pas à remettre en doute ses analyses, même si eux-mêmes n'étaient pas les plus connaisseurs dans ce sport :

parce que eux, ils sont convaincus de toute façon qu'ils connaissent à peu près tout sur tout. Ben certains journalistes, pas tout le monde. Je ne mettrai pas tout le monde dans le même panier, mais c'est sur qu'il y en a qui sont là depuis longtemps pis ils ont une opinion vraiment sur à peu près tous les sports, pis sont convaincus de ce qu'ils pensent. Pis quand t'as une petite nouvelle qui arrive...

Malgré tout, après quelques temps, le scepticisme de ses collègues moins ouverts s'est estompé. Mais pour Nancy et Marie-Claude, les choses ont été beaucoup plus compliquées.

Nancy a le sentiment que ses collègues la voient comme une adversaire, une menace, un élément qui viendrait mettre en péril la légitimité des hommes à occuper la position de dominance dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Cette tension se manifeste par de la bouderie de la part de collègues lorsqu'elle parvient à obtenir des informations dont ils n'avaient pas entendu parler. Par exemple, un collègue avec qui elle a généralement une bonne relation a pris ombrage d'une information qu'elle a diffusée. Pendant une semaine, il ne lui a pas adressé la parole, jusqu'à ce qu'elle le confronte et lui signale que son attitude était infantine. Ce n'était pas le premier incident du genre. La journaliste, qui est affectée à la couverture de la boxe et des sports de combat, est en contact avec des journalistes des États-Unis et même du Royaume-Uni, qui la contactent à l'occasion pour prendre le pouls de ce qui se passe dans le milieu au Québec. Cette reconnaissance qu'elle obtient de l'étranger, elle ne la retrouve pas dans son milieu de travail. Elle explique :

[...] ils [les collègues] sont fins avec toi, pis à partir du moment où ils se sentent menacés par toi, c'est terminé, c'est terminé. T'es plus dans le *boys club*. Moi maintenant, j'suis habituée, j'en fais pu de cas. Mais y'en a qui continuent à beaucoup venir me voir pis à me parler. Mais, ça jamais rien changé peu importe ce que je sors comme histoire ou pas. Pis t'as ceux, je le vois, qui sont très compétitifs, je le menace pis... C'est pas grave, mais c'est pas normal. C'est pas normal.

De son côté, Marie-Claude a rencontré des embûches avec ses collègues dans trois des médias pour lesquels elle a travaillé. Tel que mentionné dans le chapitre trois, lorsqu'elle débute aux sports à CKVL, on tente de la dissuader de travailler dans ce secteur d'activités. Un de ses collègues, qui n'est pas aux sports, l'affuble du surnom péjoratif de « madame Tartempion » et lui suggère d'aller plutôt vers les arts et spectacles, un milieu qui sied mieux, selon lui, aux femmes. À Radio-Canada, elle intègre les sports après deux années passées à la météo. Cette nomination ne fait pas l'unanimité, et pour bien le montrer, certains collègues vont sciemment, pendant plusieurs mois, l'appeler Marie-Chantale plutôt que Marie-Claude, un moyen de lui rappeler qu'elle n'est pas l'une des leurs. À TVA, elle représente à elle seule le département des sports pendant plusieurs années. Éventuellement, Quebecor, propriétaire de TVA, lance une nouvelle émission sportive sur une autre de ses chaînes, et en fait la promotion sur les ondes de sa station mère. Cette tournée de promotion amène l'animateur de la nouvelle émission à visiter le plateau de l'émission à laquelle Marie-Claude collabore. La journaliste trouve important de souhaiter la bienvenue à ce nouveau confrère, elle qui a longtemps porté le département des sports sur ses

épaules. De plus, elle s'attend à ce que le segment promotionnel se déroule pendant les sports. Or, elle apprend un peu par hasard que ce ne sera pas le cas. En fait, son nouveau collègue a exigé de ne pas se retrouver sur le plateau avec elle, ne souhaitant pas être associé à son style de journalisme. Je reviendrai ultérieurement en détail sur cette question de style de journalisme, mais brièvement, Marie-Claude caractérise son travail par son souci de raconter une histoire plutôt que de simplement donner les résultats de la veille. De plus, elle dit avoir toujours imaginé son public comme n'étant pas familier avec le sport, donc comme un public à apprivoiser et à conquérir. Fière de son travail, d'ailleurs récompensé à plusieurs reprises par des trophées remis aux artisans de la télévision au terme d'un sondage populaire<sup>53</sup>, la remarque de son nouveau collègue a eu l'effet d'une véritable gifle pour Marie-Claude. Par un tour de passe-passe, elle parvient finalement à lui serrer la main en direct, et à lui souhaiter la bienvenue — au grand déplaisir du nouveau venu — mais le mal est fait. Non seulement la journaliste est-elle vexée par l'attitude de son collègue, mais également par l'absence de soutien de son employeur.

Pour les journalistes sportives, rien n'est jamais gagné, même avec les collègues avec qui elles partagent leur quotidien.

#### 4.3.2 *S'intégrer à la meute des journalistes sportifs*

Et comment les choses se passent-elles avec les journalistes sportifs qu'elles côtoient sur le terrain, mais dont elles ne sont pas les collègues immédiates ? Les entrevues démontrent clairement qu'il y a une différence notable dans les rapports de pouvoir genrés qu'entretiennent les journalistes sportives avec leurs collègues à l'intérieur de l'entreprise de presse, et ceux de l'extérieur.

Le complexe médiatico-sportif invite à la forte concurrence entre médias (Jhally, 1989), surtout entre médias qui utilisent le même médium. Par exemple, les journalistes de la presse écrite sont moins en concurrence avec ceux de la télévision qu'ils ne le sont entre eux. Dans le contexte actuel, au Québec, les chaînes spécialisées RDS et TVA Sports, sont en concurrence directe l'une avec l'autre, luttant pour obtenir les droits de diffusion des principaux événements sportifs, Radio-Canada venant occasionnellement y mettre son grain de sel. Cette lutte entre entreprises de presse n'est pas à négliger lorsqu'on analyse les relations entre journalistes sportifs et sportives. Ces derniers et dernières, à l'image des autres membres de la profession, cherchent à

---

<sup>53</sup> Ces trophées ont porté le nom de MétroStar de 1986 à 2006, avant de prendre le nom d'Artis, à la suite du départ du commanditaire principal de l'événement, la chaîne d'épicerie Métro.

obtenir des informations exclusives, à garnir leur carnet d'adresses et ainsi de suite. D'ailleurs, à l'intérieur même des entreprises de presse, il existe une certaine lutte entre les journalistes, qui cherchent à se démarquer, à obtenir les assignations les plus prestigieuses, et évidemment, à voir le fruit de leur travail être récompensé par une plus grande visibilité. Autrement dit, les journalistes sportifs et sportives veulent engranger un maximum de capital pour se retrouver en position de dominance dans le champ.

Ce capital inclut d'une part un capital culturel, c'est-à-dire que les journalistes sportifs et sportives doivent démontrer qu'ils et elles possèdent les capacités nécessaires à l'accomplissement de leur travail. D'autre part, et je l'ai mentionné à quelques reprises déjà, le capital social est inhérent au métier de journaliste. Connaitre un maximum de sources, être en mesure de les contacter et d'obtenir une réponse, parvenir dans certaines circonstances à rapporter des informations exclusives par le biais de son réseau de connaissances est une source de capital très valorisé dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Enfin, le capital symbolique, « produit de la transfiguration d'un rapport de force en rapport de sens » (Chevallier et Chauviré, 2010, p. 20), autrement dit la capacité d'un.e agent.e à naturaliser sa position de dominance dans le champ, comme si cette dernière allait de soi, est lui aussi source de compétition entre les agent.es. Pour donner un exemple de capital symbolique dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, prenons les listes annuelles diffusées dans les médias, des personnalités qui possèdent le plus d'influence sur un sport en particulier. Pour l'année 2016-2017, Kevin Allen du *USA Today* plaçait le descripteur sportif de NBC, Mike Emrick au 17<sup>e</sup> rang, et le journaliste canadien Bob McKenzie, du réseau TSN, au 47<sup>e</sup> rang des personnalités ayant le plus d'influence dans le monde du hockey. Ces deux agents du sous-champ spécialisé du journalisme sportif se retrouvent ainsi avec un fort capital symbolique. Les informations qu'ils diffusent, les commentaires et opinions qu'ils émettent, et potentiellement le jugement qu'ils pourraient rendre sur le travail d'autrui prennent une dimension d'autorité. Ce faisant, ils naturalisent leur position de dominance, les autres agent.es risquant peu de venir remettre en question leur position. Cette reconnaissance par les pairs agit comme un principe de légitimation de leur position (Markham, 2011).

À la lumière de l'importance que prend l'acquisition de différentes sources de capital dans le « jeu » que constitue le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, il est plausible de suggérer que la concurrence intermédiatique vient jouer un rôle déterminant dans les relations

entre journalistes sportives et sportifs. Devancer le compétiteur, ou obtenir des informations exclusives devient une source de capital cruciale tant pour le ou la journaliste que pour son média. Érika évoque d'ailleurs des tensions vécues à l'occasion avec des journalistes d'une station concurrente, sans que cela soit lié à des rapports de pouvoir genrés.

Si l'hypothèse tient théoriquement la route, le contenu des entrevues et des articles dépouillés dans le *Trente*, vient sérieusement la remettre en cause, ou à tout le moins, atténuer les implications, sur le terrain, de la concurrence entre entreprises de presse, même dans un secteur aussi chargé économiquement que le sport.

En effet, les journalistes sportifs et sportives, comme l'ensemble de leurs confrères et consœurs de la profession journalistique, ne sont pas que les employé.es de leurs entreprises ; ils sont également des professionnel.les de l'information qui s'identifient à un métier et à des principes éthiques et déontologiques. Ils sont des travailleurs qui rencontrent des écueils communs, et qui vont à l'occasion se solidariser. Dans les 1980, les journalistes sportifs et sportives vont chercher à créer leur propre association, en s'inspirant du modèle de l'Association internationale de la presse sportive (AIPS). En 1983, Claude Lussier du *Quotidien de Chicoutimi*, Michel Beaudry de la station CJMS, Robert Jutras du *Journal de Québec* et François Béliveau de *La Presse*, se rendent à Nice, en France, pour s'inspirer des pratiques de l'AIPS. Un congrès est alors organisé à Montréal, et « [p]armi les sujets que les organisateurs espèrent pouvoir aborder, soulignons entre autres ceux du sport amateur et de ces rapports avec la presse ; les commanditaires et les journalistes sportifs et beaucoup de ces thèmes qui font jaser... » (1983, p. 8-9). En 1985, Québec accueille les troisièmes Jeux Mondiaux d'hiver des journalistes. Guy Rosa écrit, en juin de la même année : « Entre autres, on a pu voir Georges Bertellotti, vice-président de l'Association internationale de la presse sportive, et on a pu constater jusqu'à quel point les Français ont une bonne longueur d'avance sur nous en ce qui a trait au regroupement des journalistes sportifs » (p. 24). C'est finalement en avril 1986, que les efforts des dernières années portent fruit : l'Association de la presse sportive du Québec (APSQ) voit enfin le jour (Lesage, 1986). Au terme de sa première année d'existence, l'APSQ compte 75 membres, mais fait face aux mêmes problèmes que bon nombre d'associations de journalistes : financement inadéquat, division quant à savoir qui peut ou non adhérer à l'association et reconnaissance sur le terrain de la carte délivrée par l'APSQ (Jury, 1987). Ce dernier point est au cœur des revendications de la jeune association. On observe ainsi une certaine solidarité entre journalistes

sportifs et sportives, solidarité que l'on verra par exemple poindre lors de tables rondes dans le cadre des activités de la FPJQ (Blanchard, 1985 ; Blanchard, 1986), ou lorsqu'il y a attaque frontale à l'ensemble de la confrérie des journalistes sportifs et sportives (Pratt, 2000). Les exemples ci-haut servent donc à témoigner de la complexité de l'identité des journalistes sportifs et sportives, qui ne sont pas uniquement les laquais de leurs employeurs. Ce faisant, les relations entre les journalistes sportives et leurs collègues d'autres entreprises médiatiques ne peuvent uniquement être envisagées par la loupe de la concurrence intermédiatique. Mais, comment ces relations se déploient-elles ?

Dans leurs études respectives menées dans des salles de rédaction, Melin-Higgins (2004), Ross (2000), Löfgren-Nilsson (2010), Neveu (2000) et Robinson (2004), mettent de l'avant l'existence d'un *boys club*, un club dans lequel les femmes apparaissent comme des *outsiders*. Ce *boys club* se crée et se maintient en usant de différents moyens, dont le style de communication, la culture de la compétitivité et la culture du *pub*. J'ai retrouvé les traits de ces trois caractéristiques dans la confrérie des journalistes sportifs, particulièrement dans les rapports qui dépassent l'entreprise de presse.

Débutons avec le style de communication. Celui-ci s'apparente à la « culture organisationnelle, comprise comme « ce qui est partagé par le groupe » (Löfgren-Nilsson, 2010, p.122). Robinson (2004) définit cette première caractéristique comme les remarques déplacées et sexistes entre les journalistes et elle y inclut également les métaphores sportives utilisées par les hommes pour tenir les femmes à l'écart. Cette dernière composante du style de communication ne s'applique pas au journalisme sportif, mais les remarques déplacées et sexistes, oui. Toutefois, à la lumière des entrevues avec les journalistes sportives, il est apparu que le concept de style de communication développé par Robinson (2004) n'est pas suffisant pour exprimer la culture machiste présente au sein du journalisme sportif et les moyens mis en place pour pérenniser cette culture qui font des femmes des *outsiders* perpétuelles, malgré une plus grande présence de leur part. Le concept de style de communication ne permet pas non plus d'exprimer cette double barrière à laquelle font face les journalistes sportives : non seulement doivent-elles évoluer à travers cette culture communicationnelle machiste, mais dénoncer cette même culture leur est difficile, sinon impossible, sous peine de s'isoler encore un peu plus. Leur position dans le champ, tout à la périphérie, ne leur donne qu'un faible pouvoir d'action.

Cette culture communicationnelle machiste se présente d'abord par le biais de remarques à caractère sexistes. Ces remarques surviennent plus souvent en début de carrière. Par exemple, on a demandé à Diane qui allait bien pouvoir faire cuire le steak de son mari.

Marie se rappelle :

[J] e me souviens d'un commentaire qui m'avait été lancé de façon très indirecte, alors qu'on attendait que les portes du vestiaire s'ouvrent pour aller faire les entrevues, c'était après un entraînement, c'était même pas après un match, et c'était une femme qui était au volant de la zamboni. Et on est en petit groupe, et on attend de pouvoir entrer au vestiaire, et on voit, il y a une portion où on voit la zamboni circuler sur la glace, et on voit la dame au volant de la zamboni, et y'en a un qui me regarde, il regarde pas la dame sur la zamboni et qui me regarde, moi, en me disant : « heille, quand est-ce qu'[elles] vont comprendre les femmes qu'on les aime quand elles sont avec leurs chaudrons ».

Sophie se souvient que lors d'une de ses premières assignations au football universitaire, un jeune collègue lui avait lancé que les femmes en journalisme sportif n'étaient qu'un effet de mode, et que bientôt, elles quitteraient toutes le navire. Ces commentaires directs ne sont toutefois pas légion. Ce sont des incidents isolés, qui mènent généralement à une réplique qui vient clore l'anecdote.

Le parcours des journalistes sportives est jalonné de commentaires sexistes qui ne sont pas nécessairement dirigés directement vers elles, et de tout un éventail de blagues peu professionnelles, qui font partie des discussions entre collègues.

Liliane n'a jamais participé aux échanges de blagues qu'elle décrit comme « grasses », souvent à caractère sexuel ou scatologique. Par exemple, elle se souvient qu'un collègue avait la nausée dès qu'il était question de fluides corporels. Or, les autres journalistes qui voyageaient avec lui prenaient un malin plaisir, dès qu'ils étaient confinés à l'intérieur de l'autobus, à raconter les pires histoires sur le sujet, forçant leur confrère à vomir dans le véhicule. Le genre de blague que ne prisait pas Liliane, qui jugeait le tout infantile. Elle a donc préféré se tenir un peu à l'écart du groupe. Elle a également goûté à la médecine d'un collègue concurrent, alors que les deux faisaient un long voyage avec les Expos. Le collègue en question s'amusait à décrire les faits et gestes de Liliane à ses lecteurs et lectrices dans la cadre d'une chronique humoristique sportive. Après quelques fois, la journaliste lui a demandé de cesser, mais ce dernier n'a pas obtempéré.

Connaissant quelques détails croustillants sur le journaliste, elle a finalement usé de chantage à son endroit pour faire cesser cette pratique.

Diane a senti qu'elle dérangeait ses collègues lorsqu'elle a commencé à couvrir les Nordiques.

Tu sens au début que tu déranges parce qu'eux autres, sont tout le temps entre gars, fait que toutes les maudites niaiseries qui peuvent se dire, je les entends. Au début, ils font attention, puis là, je fais pas par exprès pour être tout le temps à côté d'eux autres si je vois qu'ils parlent d'affaires, je sais pas, de filles ou de bébèles, je vais m'éloigner un peu. C'est sur que ça dérange leur petit monde. Pis temps en temps, c'est des petites *jokes* épaisses.

Les blagues à caractère sexuel sont utilisées pour mettre les journalistes sportives mal à l'aise, pour choquer, pour marquer la différence. Avec un succès parfois mitigé, comme en témoigne Mathilde :

Je ne nommerai pas de noms, mais c'est sur que les premières fois que je suis arrivée au Forum, parce qu'à l'époque c'était au Forum pour couvrir les entraînements du hockey et tout ça, je dérangeais, je pense. C'était genre, ça se comptait des *jokes* de cul pis là y'avait une fille. Ho, excuse-moi, j'avais pas vu que t'étais là. C'est parce que j'en ai déjà entendu d'autres, des *jokes* de cul. J'ai un père t'sé.

La référence que fait Mathilde à son père illustre un propos que j'ai entendu souvent dans les entrevues. Plusieurs journalistes vont parler de leur enfance avec des frères, de leurs « oreilles de gars », de leur « cerveau de gars ». Marjolaine a parlé de son passé de hockeyste, de tout ce qui peut se dire dans la chambre des joueuses, dont des blagues salaces, pour expliquer son attitude détachée face à des propos à caractères sexuels ou sexistes. Sans elle-même participer à ces échanges entre journalistes sportifs, elle n'intervient pas pour les faire cesser. De plus, les journalistes sportives ne sont pas dupes des tactiques de déstabilisation mises en place par certains, comme l'illustre les cas cités plus haut, de même que celui de Stéphanie.

[J]'ai un collègue [d'un autre journal], lui, son fond d'écran c'est une fille toute nue. Travaille à côté de moi. Moi, c'est ça que je vois quand je me lève. Est-ce que ça me fatigue ? Énormément. Est-ce que je lui ai dit ? Non. Parce que ça m'aurait donné quoi ? Ça m'aurait donné cette espèce de statut de elle est pas comme nous autres. Fait que moi, je me dis ok, ça me fatigue, mais j'vais pas lui dire r'garde tu pourrais-tu mettre une photo d'autre chose qu'une fille, qu'une photo porno comme fond d'écran. Non.

Cette dernière citation mérite qu'on s'y attarde, parce que cette anecdote issue du parcours de Stéphanie met en lumière de manière saillante la double contrainte à laquelle les journalistes sportives font face et dont je parlais plus haut, de même que les rapports de pouvoir entre la journaliste et son collègue. D'une part, parce qu'elles sont des femmes, les journalistes sportives subissent des remarques déplacées et font l'objet de tactiques d'exclusion. Il y a tout un style de communication mis en place dans lequel les femmes, et pas seulement les journalistes sportives, sont objectivées. Cette culture communicationnelle sert à marquer une appartenance au groupe, une manière d'agir dans le champ qui est acceptable et qui tend à renforcer l'image d'une virilité hétérosexuelle saillante. Ce n'est pas n'importe quelle image qui se trouve sur le fond d'écran du collègue de Stéphanie, mais bien une femme nue.

Les journalistes sportives ne se sont pas montrées autrement surprises par cette culture qui met de l'avant une performance d'une masculinité hétérosexuelle. Toutefois, ces « blagues » et comportements créent une barrière — allant même jusqu'à une barrière physique — entre les journalistes sportifs et sportives. Les filles disent qu'elles vont s'éloigner, ne vont pas relever les propos de leurs collègues pour ne pas devenir l'Autre, pour ne pas accroître leur visibilité issue de leur statut de *token*. Et là émerge cette seconde barrière. Même lorsqu'elles considèrent qu'une blague est déplacée, n'a pas sa place dans une salle de rédaction, sur une galerie de presse, ou dans un autre lieu de travail, elles n'ont pas le pouvoir de s'interposer, au risque de marginaliser un peu plus leur position. Un champ fonctionne de telle sorte que les agent.es en position de dominance vont tendre à des stratégies de préservation de leur pouvoir et de leur ascendance sur les normes du champ (Bourdieu, 1980). Ce qu'on constate avec la culture communicationnelle du champ sportif, c'est que malgré le passage du temps, cette stratégie de préservation se maintient. Les rapports de pouvoir genrés qui sont véhiculés à travers la culture communicationnelle machiste se perpétuent et réitèrent la binarité masculin/féminin de même que le culte d'une virilité hétérosexuelle magnifiée. Le terme de culture nous permet aussi de saisir qu'il ne s'agit pas strictement d'individus qui vont consciemment choisir d'utiliser des stratégies de communication sexistes, mais plutôt que nous sommes en face de règles naturalisées au sein du champ, qui font partie de l'*habitus* des journalistes sportifs et s'inscrivent dans la *doxa* de ce sous-champ spécialisé.

La seconde caractéristique du *boys club* journalistique réside dans la culture de la compétitivité. Au point précédent, lorsqu'il a été question des relations entre les journalistes sportives et leurs collègues directs, la culture de la compétition a été abordée, par le biais des remarques sur le supposé manque de connaissance des femmes, sur les parties de « *génie en herbe* » entre collègues, etc. Cette culture est tout aussi présente entre collègues d'autres médias : le droit à l'erreur n'existe pas lorsqu'on est une femme. Une simple erreur de prononciation peut vous valoir des reproches et une remise en doute complète de votre légitimité. Nancy explique que lorsqu'un journaliste masculin fait une erreur en ondes, il a fait une erreur tout simplement. Certains ne vont même pas prendre la peine de rétablir les faits ou de s'excuser. Mais dès qu'une femme fait une erreur, l'argument selon lequel les femmes ne connaissent rien dans le sport refait surface. Il y a existence d'un double standard entre les journalistes sportifs et sportives, qui se transpose aussi chez le public. Erika l'illustre par l'exemple suivant :

Érika : [...] Moi, j'ai toujours dit, quand t'es une fille dans le sport, ton pied est ici. T'as pas de place à l'erreur.

Marilou : Par rapport à qui t'as pas de place à l'erreur ?

Érika : Aux hommes. Je t'explique. Je suis de même, je parle de la game d'hier soir pis je dis, je sais pas... j'explique quelque chose pis je fais une erreur en expliquant quelque chose, je sais pas là...

Marilou : Tu te trompes de nom en nommant celui qui a fait la passe ?

Érika : Ouais, ou l'arbitre aurait dû appeler un hors-jeu, y'a pas eu d'appel là-dessus. C'est pas vrai, y'en n'avait pas visiblement et si tu regardes le jeu, y'en n'a pas. Le gars qui regarde ça à maison va faire, « bon, t'*check* la fille qui connaît rien ». C'est un gars qui fait exactement la même affaire, le gars y va dire « de quoi y parle ? y'en n'a pas de hors-jeu ». Au lieu de dire que c'est une fille, il va tout de suite regarder le jeu, il va dire « ben non, y'en n'a pas de hors-jeu ». Le journaliste, s'il a oublié qu'il a fait une erreur, il va regarder le jeu. Il est dans les patates<sup>54</sup>. Si le gars se trompe, il se trompe, c'est pas grave. Si la fille se trompe, bon, une autre fille dans les sports qui connaît rien. Tu comprends la nuance ?

Selon Florence, Marie-Claude, Corinne et Diane, les journalistes sportives n'ont pas le choix : elles doivent être mieux préparées que leurs confrères pour être considérées comme crédibles.

---

<sup>54</sup> Expression qui signifie qu'une personne est mélangée, qu'elle se trompe.

Marie-Claude croit que les journalistes sportives sont souvent meilleures que les journalistes sportifs, du fait qu'elles ont toujours tout à prouver.

Marie-Claude : Fait que dès que de ta bouche sort quelque chose qui n'est pas exactement la bonne information, ben ça va se remarquer plus que pour un gars t'sé. Combien de fois j'ai entendu des gars dire des affaires ? Écoute, j'en entends encore. Des fois je regarde des bulletins là, pis mauvais classement de la Ligue nationale. Le Canadien joue contre la pire équipe. Ben non, c'est pas la pire équipe. La pire équipe c'est telle équipe. Base là, de base. Ça va passer. Si moi j'avais dit ça, oublie ça, j'aurais reçu des courriers, j'aurais reçu des messages, je me serais fait insulter. Bon.

Marilou : Même après plusieurs années dans le métier ?

Marie-Claude : Oui. Ben oui. Ben moi j'ai jamais senti qu'il y avait de l'acquis là-dedans. Dans le sens que moi, je recommençais à zéro à chaque fois que j'étais en ondes. Ça fait des maudites bonnes journalistes par exemple, j'peux te le dire. Les femmes journalistes de sport, moi je me fie à ce que n'importe quelle de mes collègues féminines va dire 100 fois avant un collègue masculin.

Sophie dit s'être mis beaucoup de pression sur les épaules, pour ne « pas passer pour la petite nunuche ». Vers la fin de son passage aux sports, à quelques jours d'un important combat de boxe mettant aux prises un athlète soutenu par un club de boxe montréalais et qui se déroulait aux États-Unis, Sophie apprend d'une source sûre que le boxeur a été mis au plancher à l'entraînement à quelques semaines du combat. Le scoop est énorme. Après vérifications, Sophie décide de sortir la nouvelle. S'ensuit un déluge d'insultes de la part des partisans du boxeur. Le promoteur québécois du combat demande au patron de la limoger. Ce dernier prend toutefois la défense de sa journaliste et ne cède pas. Sophie raconte :

[E]n rentrant, je m'en rappelle, j'étais à peu près aux douanes, à Lacolle, pis là, j'entendais la ligne ouverte, CKAC existais-tu encore ? En tout cas, c'était [un homme] qui animait, pis là, y'avait [un boxeur] pis [le promoteur] à la ligne ouverte, pis moi, ils m'avaient même appelée pis là, ça *bitchait* contre moi. Pis y'a dit [l'animateur], « peut-être qu'elle a pas assez d'expérience ». Là, j'avais senti un petit côté genre, ça doit être parce que c'est une fille, elle connaît moins ça fait que faut l'excuser.

On ne peut présumer de ce qu'aurait été la réaction des acteurs de cette nouvelle si Sophie avait été un homme. Mais pour Sophie, son statut de femme a fait une différence. Ce sentiment, même s'il ne se traduit pas toujours par des actions concrètes de la part du public, des collègues ou des

patrons, doit être pris en compte dans les parcours professionnels des journalistes. Liliane n'a jamais, dans sa carrière au sport, eu à essayer de remontrances liées à des erreurs qu'elle aurait commises. Pourtant, elle dit avoir toujours eu l'impression que son travail était scruté plus en profondeur que celui de ses collègues masculins. Pour reprendre l'image utilisée par Erika, les journalistes sportives doivent apprendre à vivre avec le pied toujours au bord du vide. Dans un monde compétitif, leur haut niveau de visibilité en tant que femme vient ajouter une pression sur leurs épaules.

Cette haute visibilité, qu'elles ne recherchent pas nécessairement, devient aussi palpable lors des entrevues avec les athlètes en situation de *scrums* et de conférences de presse. À ce moment, tous les confrères et consœurs sont réunis et peuvent entendre les questions qui sont posées. Dans ces occasions, plusieurs journalistes ont senti que leur travail était jugé, scruté par leurs pairs. Qu'on attendait d'elles qu'elles posent une ou des questions peu pertinentes. Mathilde, une pionnière, devait déjà vivre avec un certain fardeau : celui de défricher le chemin pour les femmes. Consciente de son statut, la journaliste voulait à tout prix éviter les bourdes, de crainte de voir la porte se refermer pour les autres femmes. Dans les périodes de questions,

je posais pas toujours toutes les questions de peur que... regarde la question naïveuse qu'elle a posée elle. Tabarnouche, les filles, qu'est-ce qu'elles font dans le sport ? Sylvia avait aucune crainte de poser toutes les questions les plus naïves. Pis ça avait été une grande leçon pour moi de me dire, mais c'est elle qui a raison. Si je les pose pas les questions et que je fais une bourde en ondes, c'est encore pire. Ça, ça avait été une grande leçon.

Sylvia, une collègue anglophone, va agir à titre de mentor informelle pour Mathilde. Cette dernière va apprendre à s'affirmer peu à peu dans ce monde d'hommes. Pour sa part, Erika est ébranlée après ses premières entrevues au Centre Bell, domicile du Canadien de Montréal. Affichant beaucoup de confiance en elle dans la vie de tous les jours, et ayant déjà quelques années de carrière en journalisme derrière la cravate à son arrivée aux sports — et donc familière avec la doxa du champ journalistique — elle n'hésite pas à poser des questions aux joueurs et aux entraîneurs, même lorsqu'il s'agit d'interviewer des hockeyeurs professionnels. Elle se souvient.

Au travail, un collègue, un vieux de la vieille, il me dit « là, la p'tite, fais attention aux questions que tu poses ». Là, je suis là, je le laisse parler. Heille, ça faisait comme cinq ans que j'étais journaliste. Je ne commence pas, j'ai posé des questions à

Stephen Harper<sup>55</sup>. Tu comprends ? Quand t'as fait ça... Là, il me dit ça de même. Je suis là, ça fait deux ans et demi que je suis avec l'Impact aussi. C'est quoi ? Il faut marcher sur des œufs quand on arrive avec le Canadien de Montréal ? [...] Y'en a un autre, même affaire, « en tout cas, là, va falloir que tu fasses tes recherches ». Pis là, je suis là, voyons, c'est quoi leur osti de problème ? Calmez-vous, je sais comment faire ma job. [...] à un moment donné, y'a un journaliste, homme, un vieux de la vieille qui couvre le Canadien depuis très, très longtemps, il m'a, bête comme ses deux pieds, il m'a jamais vraiment parlé, « J'peux-tu te parler ? ». « Ha, ben oui ». Sort dans le corridor, on est au Centre Bell. « T'sé, hier, la question que t'as posée à Peter Budaj<sup>56</sup> » [une question sur une erreur d'un coéquipier qui avait mené à un but]. Alors, le journaliste me dit le lendemain, « t'sé, la question que t'as posée à Peter ça, c'est pas le genre de question qu'on pose. *Anyway*, les gars aiment pas ça, ils répondront pas. T'sé, les gars, ça se parlent ». Là, il commence à me dire comment les gars, comment ça se passe. Parce que t'sé, lui aussi c'est un joueur de hockey professionnel. *Not*. Mais des fois, y'en a qui sont tellement *too much*, qu'ils pensent savoir comment ils pensent, pis comment t'sé... À un moment donné, je le regarde, je dis « ok, mais il m'a donné une très bonne réponse ceci dit, que j'ai jouée ». Là, il fait, « ouin, mais juste te dire, des fois, ça peut les irriter ». Je suis « ok, bye ». Là, c'est la même journée que je me fais dire, fais attention à tes questions.

À son retour à la station, Érika interpelle son patron et un de ses collègues plus expérimentés. Même si elle a confiance en elle, elle ne peut s'empêcher de douter un peu de son travail. Ses questions sont-elles justes, comme elle le croit ? Ou peut-être ses collègues plus expérimentés ont-ils raison ? Elle est rassurée par son patron et son collègue : son travail est apprécié et fait rigoureusement. Quant aux journalistes qui l'ont interpellée, qu'ils aillent voir ailleurs. Rassurée, Érika a continué son travail en faisant fi de ces commentaires.

Pis ce gars-là [celui qui lui avait reproché sa question à Budaj] maintenant, il m'aime super gros, parce que j'ai fait mes preuves. De plusieurs façons, j'ai fait mes preuves. Pis là, ha, on dirait que je suis *full* acceptée. « Salut, comment ça va ? » Son attitude a changé du tout au tout. Mais j'ai l'impression que ça, je sais pas si c'est juste moi, mais j'ai l'impression que quand t'es une fille qui rentre dans un cercle, parce qu'on est un cercle restreint qui suit. À l'Impact, on est une gang, aux Alouettes, on est une gang, au hockey, les *beat reporters*, c'est tout le temps les mêmes. J'ai l'impression qu'il y en a une couple comme lui, un vieux de la vieille, si ça avait été un homme, je suis sûre qu'il n'aurait pas agi comme ça. Mais là, vu que j'étais une femme qui

---

<sup>55</sup> Premier ministre du Canada de 2006 à 2015.

<sup>56</sup> Peter Budaj a été gardien de but auxiliaire du Canadien de Montréal lors des saisons 2011-2012, 2012-2013 et 2013-2014.

arrivait, il a comme fait, « bon, une autre, va falloir que... ». Tu comprends ? Va falloir que je lui montre comment ça marche icitte. C'est un peu de même que je l'ai interprété. Mais aujourd'hui, tu me poses la question, je suis *full chum* avec. Ça va super bien, je m'entends super bien, mais j'ai senti ça au début.

Le parcours de Corinne reflète l'expérience vécue par Érika. Corinne a suivi les activités des Alouettes de Montréal pendant quelques années. Lorsqu'elle a débuté, certains de ses collègues suivaient l'équipe de football depuis plus de dix ans. Les journalistes se connaissaient et formaient un groupe duquel elle ne faisait pas partie.

Y'a des vieux routiers qui sont mal à l'aise avec le fait qu'il y ait une fille, mais beaucoup de tests aussi. On va te tester. On va te tester à savoir quel genre de questions tu vas poser, à quel point tu vas t'imposer. Disons qu'on est en scrum, est-ce que tu vas avoir le *guts* de poser une question ? Quel genre de questions tu vas poser aussi ? T'sé, il s'agit que tu poses une question pis que ça affecte un peu ta crédibilité, les journalistes vont se regarder, pis les journalistes vont regarder le joueur pour voir la réaction du joueur aussi par rapport à ta question.

Corinne explique qu'il y a toute une dynamique par rapport à la séniorité que les nouveaux venus, et particulièrement les femmes, doivent apprendre à maîtriser. Tout se passe dans le non-dit, mais la règle est bien réelle.

[J] e suis une personne quand même assez confiante, assez sûre de moi-même et je savais, je sentais qu'on essayait de [me] tester. Donc moi, j'ai pris la parole, j'ai posé des questions, mais tout en sachant mon rôle dans le sens où on veut poser des questions, on veut faire sa place, mais on veut pas trop en prendre de place. Faut bien doser, parce que là, tu deviens la fille qui prend trop de place, qui est un petit peu trop dérangeante. Il faut aussi respecter le fait que on est disons nouvelle dans cet univers-là. Moi, je suis nouvelle en journalisme, y'a des gens qui sont là depuis 15-20 ans, faut respecter aussi un peu le niveau de séniorité. Dans le sens où quand on pose des questions, quand on développe justement des idées avec les joueurs pis on est plusieurs journalistes, faut quand même bien doser. Tout le monde a le droit de parler, t'as le droit de parler, mais faut respecter un peu les gens qui sont plus seniors. C'est comme un non-dit, mais on le sait tous que c'est comme ça.

Après deux ans à travailler sur le *beat* des Alouettes, un collègue de Corinne a utilisé l'une de ses questions et l'a citée. Ce geste a marqué, pour elle, son acceptation dans le groupe. « Tu sens qu'on te donne une certaine importance et une valeur à ton travail ». Comme plusieurs

journalistes sportives l'ont soulevé, les nouveaux journalistes masculins doivent aussi faire leurs preuves, mais lorsqu'on est une femme, c'est souvent, et selon certaines toujours plus long.

La dernière caractéristique que soulève Robinson (2004) dans le processus d'exclusion des femmes est la culture du *pub*. Lorsqu'elles parlent de cette culture, Melin-Higgins (2004) et Robinson (2004) évoquent ce moment où, après une longue journée de travail, les journalistes se rejoignent dans un débit de boisson pour y discuter de la journée qui vient de passer, mais aussi de ce qui vient. Des assignations vont être décidées officieusement à ce moment, ou des informations vont circuler de l'un à l'autre. Les chercheuses expliquent que les femmes sont souvent exclues de ces moments entre collègues, en grande partie parce que l'organisation de la famille repose encore dans une plus grande proportion, sur les épaules des mères. Après de longues journées, qui peuvent s'étirer au-delà des heures de bureau « normales », les femmes vont préférer, ou vont devoir carrément rentrer chez elles, au lieu d'aller discuter avec leurs confrères.

Je n'ai pas rencontré ce cas de figure dans les entrevues, c'est-à-dire qu'aucune des vingt femmes rencontrées ne m'a dit s'être abstenue de se rendre dans un bar avec leurs collègues, de la même entreprise de presse ou non, pour retourner à la maison s'occuper des enfants. Leurs parcours professionnels ne sont pas exempts des défis posés par la conciliation vie privée-vie professionnelle, mais ce n'est pas ce qui a embêté les journalistes sportives au point de parfois se tenir à l'écart.

Liliane a eu à composer avec la culture du *pub*, surtout lorsqu'elle travaillait sur la route. Souvent, après les matchs, une fois que les articles avaient été envoyés, les journalistes se retrouvaient dans un bar avec les joueurs. La journaliste raconte que plusieurs de ses collègues essayaient de profiter de la popularité des joueurs pour attirer l'attention des femmes, et éventuellement, rentrer accompagnés à leur chambre d'hôtel. Dans ces moments de festivités et de connivences entre collègues, Liliane sentait qu'elle n'était pas la bienvenue. À cette époque, les journalistes sportives étaient tellement rares qu'elle passait systématiquement pour la conjointe d'un journaliste ou de l'autre, empêchant dès lors ses collègues de faire des conquêtes.

Mais outre pour Liliane, la culture du *pub* s'est plus souvent manifestée entre collègues d'une même entreprise. Lisa explique que plusieurs des hommes de la station pour laquelle elle travaille jouent ensemble dans une ligue de hockey amicale. Elle n'est pas conviée à ces activités sportives entre hommes. Florence a parlé des avances de certains collègues qui peuvent se

montrer insistants après quelques verres. Depuis qu'elle a un conjoint, les choses se sont améliorées, mais durant son célibat, prendre un verre entre collègues après le boulot pouvait être désagréable. Valérie, qui est dans une relation stable depuis plusieurs années, a dû composer avec des rumeurs sur sa supposée relation avec un collègue avec qui elle s'entend bien et va parfois prendre un verre ou manger un morceau. La journaliste dit préférer rire de ces rumeurs, mais elles existent tout de même. La culture du *pub* chez les journalistes sportifs n'a donc pas empêché les femmes d'obtenir des assignations particulières, mais elle vient encore une fois remettre à l'avant-plan la binarité homme/femme dans une perspective d'hétérosexualité obligatoire et de disponibilité sexuelle.

Comme nous venons de le voir dans les deux derniers chapitres, l'apprentissage de la *doxa* du champ par les journalistes sportives s'effectue dans des conditions particulières. Si, à l'instar de leurs confrères, elles doivent faire preuve de débrouillardise, apprendre sur le tas, par un processus d'essais et erreurs, ce processus d'apprentissage s'effectue dans des conditions qui sont empreintes de rapports de pouvoir genrés ; à travers les relations avec les autres agents du champ, que ces derniers travaillent pour la même entreprise de presse ou non, les journalistes sportives font faces à des réalités auxquelles les nouveaux entrants masculins n'ont pas à se frotter. De plus, certaines de ces réalités ne sont pas circonscrites au moment de l'entrée dans le champ, mais perdurent à travers le temps, telle une épée de Damoclès qui menacerait de s'abattre moyennant un écart à la norme. Autrement dit, les femmes partent avec une prise contre elles, du simple fait qu'elles soient des femmes. Les stéréotypes ont la vie dure, dont celui voulant que les femmes ne connaissent pas le sport, alors que les hommes seraient dotés d'une compréhension innée du sport, nous ramenant à une vision essentialiste du monde.

La connaissance du sport est liée à la performance de la masculinité, en témoignent les parties de « *génie en herbe* » sportif que se livrent certains collègues. Or, la vague de la stabilisation et plus encore celle de la performance, comme son nom l'indique, mettent de l'avant des attentes particulières quant à la performativité d'une féminité normative. Entre attentes genrées et attentes professionnelles, les journalistes sportives, et les plus jeunes en particulier, se retrouvent dans une situation paradoxale. Elles doivent faire leur place dans le *boys club* en prouvant sans cesse leurs connaissances, en évitant toutes les erreurs possibles, même lorsqu'elles n'en sont qu'à leurs premiers pas dans le métier. Leurs questions sont scrutées à la loupe. Leur marge d'erreur est pour ainsi dire inexistante, au risque de se voir devenir la risée de

la confrérie des journalistes sportifs, sans compter les remarques potentielles du public. Un nom d'athlète mal prononcé, une erreur dans le pointage lors d'un direct, une question jugée peu pertinente par les collègues, peut venir remettre en cause la crédibilité et la légitimité qu'une journaliste a réussi à se forger. Paradoxalement, il est attendu d'elles qu'elles n'en sachent pas trop, ou à tout le moins, qu'elles ne montrent pas trop ouvertement qu'elles en savent autant ou plus. Les participantes disent souvent qu'elles ne se sont pas imposées, qu'elles ont fait leur travail, sans chercher à déranger. Lorsqu'elles osent s'affirmer, comme Nancy ou Erika, elles se placent en situation de vulnérabilité face à la susceptibilité de certains collègues.

À travers ces attentes paradoxales, les journalistes sportives doivent aussi naviguer dans un champ où elles sont très visibles et ont souvent le statut d'Autre, statut qu'on leur rappelle par le biais de blagues déplacées, directes ou non, par des conseils qui rappellent une forme de paternalisme, et par leur exclusion de certains cercles.

Il existe une identité professionnelle que partagent les journalistes sportifs et sportives, de même qu'une identité organisationnelle (de Bruin, 2000). Mais ces différentes composantes de l'identité ne sont pas suffisantes pour gommer les rapports de pouvoir genrés. Comme je l'ai souligné antérieurement, les études sur le journalisme tendent souvent à présenter la profession et ses institutions comme *gender neutral* (Neveu, 2000) en mettant de l'avant que les identités professionnelles et organisationnelles des journalistes viennent aplanir les rapports de pouvoir genrés. Ou au contraire, tout devient de l'ordre des rapports de pouvoir genrés, en omettant les identités professionnelles et organisationnelles.

Ce que l'on peut constater à partir des parcours professionnels des journalistes sportives, c'est que même dans leur environnement très masculin, certaines composantes de l'apprentissage apparaissent comme *gender neutral*, mais que lorsqu'on regarde les conditions dans lesquelles ces apprentissages sont faits, force est d'admettre qu'il y a émergence de rapports de pouvoir genrés basés sur des attentes de performance et des stéréotypes, de même qu'on relève des mécanismes d'exclusion des agentes de la part des agents. Cette culture genrée paradoxale — les femmes doivent savoir, mais pas trop, elles doivent subir, mais ne pas dénoncer — participe donc au maintien des rapports de pouvoir inégaux. L'évolution du marché médiatique rend également les possibilités de dénonciation encore plus difficile pour les journalistes de troisième vague. Avec la concentration des effectifs féminins à la télévision, les débouchés pour les journalistes sportives se restreignent, avec seulement deux joueurs majeurs dans le privé, et un diffuseur

public qui a, je le rappelle, sabrer dans le financement du secteur sportif en 2014. Le complexe médiatico-sportif qui a également resserré son étau au fil des 45 ans analysés fait en sorte que les journalistes de *beat* se côtoient sur une base presque quotidienne. Se mettre à dos un collègue plus âgé peut devenir un boulet encore plus lourd que de vivre avec des remarques discutables, en plus d'accentuer la marginalisation des journalistes sportives.

Dans un champ, les agent.es en situation de dominance tendent à utiliser des stratégies de préservation (Bourdieu, 1980; 1992 ; Markham, 2011) pour maintenir leur pouvoir dans le champ. La manière dont certains journalistes sportifs agissent envers les femmes, assumant qu'elles ne jouissent pas du capital culturel nécessaire pour bien faire dans la profession, et pratiquant des stratagèmes d'exclusion, constitue ici une stratégie de préservation. Comme si les femmes, lors de leur entrée dans le champ, venaient mettre en péril le pouvoir de certains agents, jusqu'à ce qu'il y ait confirmation qu'elles ne viendront pas bousculer l'ordre établi. Et pour certains, elles semblent toujours constituer une menace par leur simple appartenance à la catégorie femme, peu importe le temps qu'elles passent dans le champ, comme si leur capital culturel n'était jamais suffisant pour justifier leur totale appartenance au champ.

Mais les relations avec les autres journalistes sportifs et sportives ne sont pas les seules à avoir un impact structurant sur les parcours professionnels des journalistes sportives, y compris sur leur apprentissage de la *doxa*. En effet, sur le terrain, les journalistes côtoient également des athlètes, des gestionnaires de relations publiques, des entraîneurs, des agents sportifs, et ainsi de suite. Ces personnes forment tout un réseau de sources auquel s'abreuvent les journalistes sportifs et sportives, ce qui demandent aussi par la bande d'accéder physiquement aux lieux où ces sources sont disponibles. Autrement dit, pour faire leur métier, les journalistes sportives doivent, en plus de s'intégrer à leurs collègues, investir des lieux de pratique qui, comme je l'expliquerai dans le chapitre suivant, ne sont pas dénués, loin s'en faut, de rapports de pouvoir genrés.

## *Chapitre 5 – Investir les lieux de pratique : entre rituel initiatique et folklore*

Le vestiaire occupe une place toute particulière dans l’imaginaire du journalisme sportif, et dans celui des journalistes sportives. En introduction, j’ai rapporté les propos controversés de Don Cherry, qui remettait en question la présence même des femmes dans ces lieux. Le fait pour les femmes d’avoir obtenu la permission d’entrer dans ce lieu en particulier, un lieu quasi sacralisé où la nudité est chose courante, semble avoir cristallisé dans l’imaginaire collectif une forme d’atteinte de l’égalité. Même si elles rencontrent des obstacles dans ces mêmes vestiaires, y accéder n’est-il pas un signe de l’évolution des mœurs et d’ouverture à l’endroit des femmes? Corollairement, cet aspect spécifique du métier suscite une curiosité certaine de la part du public et des médias eux-mêmes, comme n’ont pas manqué de le souligner des participantes. Denise, par exemple, s’est montrée quelque peu agacée par rapport à l’insistance mise sur les vestiaires, alors que le travail de journaliste sportive ne se limite pas à interroger des athlètes au moment où ils se changent. En fait, l’accès au vestiaire semble avoir pris tellement de place dans le récit historique autour de l’entrée des femmes dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif qu’il en est venu d’une part à occuper toute la place, et d’autre part, à oblitérer les conditions de travail à l’intérieur desdits vestiaires et des autres lieux de pratique des journalistes,

Dans ce chapitre, je vais revenir sur le fameux cas des vestiaires, puisque même si on peut déplorer une trop forte insistance symbolique mise sur cet aspect du travail journalistique, il n’en demeure pas moins un lieu important de travail pour les journalistes sportives, où elles côtoient leurs sources. Les relations entre les journalistes et leurs sources occupent une place prépondérante dans le travail quotidien qui marque les parcours professionnels des journalistes sportives. Dans les pages qui viennent, j’expliquerai comment le maintien de traditions, telles que les entrevues dans les vestiaires, participe à entretenir une culture inégalitaire qui souscrit à la réitération d’une hétérosexualité obligatoire à travers un culte initiatique qui renforce la position d’Autres des journalistes sportives. J’exposerai également les spécificités de certaines disciplines sportives quant aux rapports de pouvoir genrés et à leur rapport aux femmes, spécificités qui viennent imprégner les pratiques des journalistes sportives, de même que leur intégration au sous-champ spécialisé du journalisme sportif.

## 5.1 *Négociier l'accès aux sources*

Pour faire leur travail, il est essentiel pour les journalistes sportifs et sportives d'avoir accès aux athlètes, aux entraîneurs et autres intervenants sportifs. La création d'un carnet d'adresses substantiel et d'un réseau de sources à contacter selon les circonstances apparaît comme une nécessité dans le milieu. Par exemple, Lowes (1999) explique que les journalistes sportifs et sportives qui suivent une équipe professionnelle au quotidien - autrement dit qui suivent le *beat* d'une équipe - doivent produire du matériel tous les jours, même lorsqu'il n'y a aucun match à l'horaire, ni même d'entraînement. Cette dynamique s'explique en grande partie par le complexe médiatico-sportif lui-même. Les nouvelles qui portent sur le sport professionnel font vendre, même en dehors des matchs eux-mêmes. Et les ligues professionnelles ont bien saisi le potentiel économique qu'étendre leurs activités sur l'année pouvait engendrer. Prenons le cas de la NFL, tel que décrit par Crepeau (2014) dans son ouvrage *NFL Football : A History of America's New National Pastime*. Une saison régulière compte seulement 17 semaines, alors que chaque équipe dispute 16 parties. On ne compte que quatre rondes éliminatoires, réparties sur cinq semaines. En dehors de ses activités sur le terrain — qui sont concentrées sur une courte période de l'année — la NFL a su créer à travers le temps différents événements pour mousser sa couverture médiatique et susciter l'intérêt des partisan.es. Le repêchage en est l'exemple emblématique, alors que la première ronde de sélection est diffusée à heure de grande écoute aux États-Unis, suivie par des millions de téléspectateurs et téléspectatrices, suscitant des rassemblements d'admirateurs et admiratrices aux quatre coins du pays. Cette séance de repêchage est précédée du « *combine* », c'est-à-dire de l'évaluation par les 32 équipes du circuit des espoirs au repêchage, une activité qui génère encore une fois une couverture généreuse. Suivent les pré-camps d'entraînements, l'ouverture du marché des joueurs autonomes pendant la saison morte, et ainsi de suite. Autrement dit, l'implantation de plus en plus profonde du complexe médiatico-sportif a fait en sorte que tant les médias que les circuits professionnels ont modifié leurs pratiques pour faire fructifier leurs liens sur l'ensemble de l'année. Dans ces circonstances, qui demandent aux journalistes de produire de l'information sur le sport professionnel sur une base quotidienne, même en dehors des matchs, le réseau de sources du ou de la journaliste va alors servir à déterrer une nouvelle, à creuser une histoire, etc.

En dehors des contacts personnels qu'entretiennent les journalistes avec leurs sources, la couverture sportive englobe un ensemble de pratiques ritualisées et routinières. Tuchman (1997)

explique que le travail des journalistes consiste en grande partie à rendre routinier l'imprévisible. Pour la chercheuse, les journalistes parviennent à réaliser cette routinisation en ayant recours à la typification des événements. Ainsi, certains événements sont prévus plusieurs jours ou heures à l'avance. Dans le monde sportif, plusieurs événements appartiennent à cette catégorie : conférences de presse, matchs et compétitions, date limite des transactions et ouverture du marché des agents libres dans les ligues professionnelles, repêchage, etc. Du fait même du complexe médiatico-sportif, les équipes et associations sportives délivrent des accréditations aux grands médias de masse pour que leurs journalistes puissent couvrir les compétitions, ce qui inclut l'accès aux joueurs après les rencontres, lors des entraînements, etc. Les athlètes professionnels sont d'ailleurs dans certains cas obligés de se plier à des impératifs médiatiques, sous peine d'amende. En 2015, la NFL a infligé une amende de 75 000 \$ au porteur de ballon Marshawn Lynch pour son refus de s'adresser aux membres de la presse après une victoire de son équipe en éliminatoires (ESPN, 2015). Cet accès réglementé par les équipes sportives, les ligues et les associations inclut la présence des journalistes sur la galerie de presse, sur les lignes de côté lors des matchs et dans les vestiaires. Ces lieux deviennent l'environnement de travail des journalistes sportifs et sportives. La présence de journalistes sportifs dans ces lieux est naturalisée, et s'inscrit dans la *doxa* du champ. Mais la présence des journalistes sportives, elle, n'est pas toujours allée de soi.

Liliane, la plus ancienne des journalistes sportives, est la seule qui a dû composer avec un accès restreint à la galerie de presse et aux vestiaires des équipes professionnelles. Dans les années 1970, les femmes ne pouvaient pas encore avoir accès librement à ces lieux, fussent-elles dûment accréditées. De passage à Toronto pour y couvrir un match de hockey pour *La Presse*, elle ne peut accéder à la passerelle des journalistes qui « était accessible seulement aux hommes. Il fallait porter une cravate, et il y avait certains règlements qui faisaient que j'en étais exclue ».

j'ai dit écoutez, ça me dérange pas de pas être sur la passerelle, de toute façon, la passerelle était ici, les VIP, ils étaient prêts à ce que je sois VIP, les VIP sont là, la passerelle des journalistes est à côté. Pis c'est séparé par juste un petit cordon. C'est tout. Vous êtes à la même place, vous voyez la même chose. Sauf que ils passent les statistiques d'un bord, tout ce qui est nouvelles et tout ça, ils le passent d'un côté, ils le passent pas de l'autre. J'ai dit écoutez, ça me dérange pas moi. J'suis pas à cheval sur les principes à ce point-là, mais je veux avoir accès à la même chose que les autres par exemple. Fait que oui, ils l'ont fait. Ils me passaient [les choses] au-dessus du cordon.

Une situation similaire se produit au Forum de Montréal, alors domicile du Canadien de Montréal. Mais cette fois, comparativement au Garden de Toronto, il n'y a pas de section VIP où elle peut avoir accès aux mêmes informations que ses collègues masculins. À ce moment,

j'ai eu comme toute *La Presse* derrière moi, ok. *La Presse*, le journal, où ils ont dit, écoutez bien, parce qu'il n'y avait pas le petit cordon et tout ça. On était sur la passerelle ou on n'y était pas pis on avait accès, ou on n'avait pas accès. Et à ce moment-là, les gens de *La Presse*, y compris le rédacteur en chef, a dit, ou bien elle passe, ou bien on vous couvre pas. Et je pense que le Canadien de Montréal était assez au courant de notre gang pour savoir qu'on le ferait, alors ils m'ont laissée passer.

Ce n'est qu'à ces deux occasions que Liliane n'a pu accéder à la galerie de presse. Dans le cas des vestiaires, ça n'a toutefois pas été aussi simple.

La journaliste a été très claire sur le sujet : pour elle, il n'a jamais été question de bousculer l'ordre établi, à partir du moment où elle pouvait exercer son métier correctement, avoir accès aux sources, poser ses questions et obtenir les mêmes informations statistiques que ses confrères. Quant aux vestiaires, Liliane n'a jamais milité pour y avoir accès. Non pas parce qu'elle considérait que les femmes ne devaient pas y entrer, mais parce qu'elle ne voyait pas pourquoi les journalistes dans leur ensemble devraient y avoir leurs entrées. Cette position n'a pas changé entre 1981, année où elle s'exprimait sur le sujet dans une entrevue accordée à Jean-Marc Desjardins pour *Le Trente*, et le moment de notre entrevue, 35 ans plus tard. En 1983, elle confiait à Suzanne Grenier, toujours dans *Le Trente*, « il y fait chaud [dans les vestiaires], ça sent le diable et il est très difficile d'y mener une conversation ; tout le monde crie en même temps ». Les vestiaires lui sont donc toujours apparus comme des lieux privés, où les joueurs et joueuses prennent leurs douches et se changent à leur rythme.

[J]'ai toujours été plus pour, juste pour respecter un peu l'intimité des joueurs, c'est aussi simple que ça. J'veux dire, peut-être parce que j'ai été élevée comme enfant unique. Ça peut-être un certain rapport. Où les gens venaient pas jouer dans mes affaires, j'veux dire, j'avais pas des petits frères et des petites sœurs qui venaient jouer dans mes affaires. Moi, je n'aurais pas aimé ça, donc je ne l'ai pas fait aux autres. Ou je l'ai fait le moins souvent possible, et seulement quand j'y étais un peu contrainte.

Mais malgré tout, ses confrères y avaient accès, et par le fait même, ils avaient accès aux joueurs, ce qui n'était pas son cas. Liliane a donc dû apprendre à travailler avec ce double standard. Alors que les journalistes sportifs pouvaient tenir pour acquis qu'ils auraient accès à des joueurs dans le vestiaire, Liliane, elle, a dû développer des tactiques pour obtenir des entrevues avec les athlètes.

Alors, j'allais voir par exemple le coach de hockey en disant écoute, moi, j'ai un texte à écrire, je peux pas les voir trois heures et demie après, j'ai besoin de les voir comme tout suite. Ou bien j'ai accès à quelques joueurs tout de suite, ou bien je suis obligée d'y aller. Fait que, je veux dire, j'vous laisse ça à vous autres, mais c'est ça. Ça devenait quasiment une *joke* parce que les entraîneurs venaient me voir en me disant, qui tu veux voir ? Un tel, un tel, un tel. Et même des joueurs venaient me voir en disant, « j'imagine que tu veux pas me voir aujourd'hui ? » Parce qu'ils n'avaient pas bien joué. « Hooo, on va attendre la prochaine fois ». Fait que ça devenait quasiment une *joke*, mais j'avais accès, à cause de ça, à des quotes que les autres avaient pas. Alors c'était juste avantageux pour moi. C'était pas du tout désavantageux, au contraire.

Lors d'un long voyage avec les Expos de Montréal, Liliane, qui couvre rarement le baseball majeur, et encore moins à l'extérieur de Montréal, use de la même tactique. Avant chaque série<sup>57</sup>, elle rencontre le gérant<sup>58</sup> de l'équipe adverse.

Je m'arrangeais toujours pour les voir, et leur dire exactement où je me situais. J'ai une job à faire et faut que je la fasse. Fait qu'arrangez-vous pour m'aider à la faire, ou bien oui, je vais brasser de la marde. En gros, c'était à peu près ça. Mais non, j'ai pas eu de misère. Ça été assez bien. La seule chose, c'est que, comment dire, je me battraï pas pour un principe inutile, que je juge inutile, vous comprenez ce que je veux dire ? C'est ça.

Pour Liliane, le plus important était d'accomplir son boulot. Être une femme dans un monde conçu uniquement pour les hommes l'a obligée à développer des pratiques alternatives, et à user de certaines menaces lorsque son accès alternatif aux sources était menacé.

---

<sup>57</sup> Au baseball majeur, le calendrier de la saison régulière est divisé sous forme de séries entre deux mêmes équipes. Ainsi, deux équipes s'affrontent en moyenne trois fois consécutives — plus rarement, on peut voir des séries de deux ou quatre matchs. Tous les matchs d'une même série sont disputés au domicile d'une des deux équipes.

<sup>58</sup> Alors que dans la plupart des sports, on utilise le terme « entraîneur » pour désigner celui ou celle qui dirige l'équipe, au baseball, on parle plutôt d'un gérant.

Quant à ce qui se disait dans le vestiaire, moment où ses collègues posaient leurs questions en groupe et récoltaient les principales citations qui allaient se retrouver dans les manchettes du lendemain, Liliane les obtenait elle aussi par le biais de ses confrères, qui à leur sortie du vestiaire lui transmettaient la teneur des propos des joueurs. Une solidarité se tisse donc entre la journaliste et ses collègues. Cette solidarité ne vient pas remettre en cause les règles du jeu du champ : les femmes ne peuvent pas entrer dans les vestiaires, et les hommes oui. Ces derniers ne renoncent pas à leur prérogative en signe d'une quelconque protestation. Mais ils vont quand même partager leurs informations avec la journaliste, ce qui n'est pas coutumier, laissant filtrer à la fois un certain malaise, et une considération pour la position de la journaliste. Le soutien des patrons de *La Presse*, qui vont jusqu'à menacer de boycotter les activités d'une équipe sportive bien en vue si ladite équipe ne modifie pas sa politique envers les femmes, m'apparaît comme encore plus évocateur puisque cette menace vient ébranler le complexe médiatico-sportif lui-même. Toutefois, il faut dire que ces événements se déroulent dans les années 1970, à un moment où le complexe médiatico-sportif n'a pas encore l'ampleur qu'il gagnera dans les décennies suivantes, alors que l'industrie sportive semble prendre l'ascendant sur son partenaire médiatique. *La Presse*, quotidien national, est un joueur majeur de champ médiatique. Se priver alors de la couverture de ce journal aurait pu engendrer des conséquences négatives pour l'organisation sportive. Bref, Liliane a pu bénéficier d'un rapport de force favorable à sa cause.

Les rapports de pouvoir genrés et les conditions d'apprentissage de la profession différenciées selon le sexe sont saillants à travers le parcours de Liliane. Elle doit apprendre à travailler dans des conditions qui diffèrent de celles de ses collègues, tout en livrant un contenu similaire. Les barrières qu'a connues la pionnière n'ont pas survécu au passage du temps. En effet, je le soulignais plus haut, Liliane a été la seule à connaître l'époque où les femmes ne pouvaient entrer dans les vestiaires et où l'accès à la galerie de presse posait problème pour les femmes. Même pour les autres pionnières, ces barrières étaient tombées lors de leur entrée dans le champ.

Malgré tout, le vestiaire se présente comme un milieu particulier qui demande à être apprivoisé pour plusieurs journalistes sportives. J'insiste sur « plusieurs » et non toutes les journalistes sportives, puisque pour certaines, il n'y a eu ni malaise ni gêne particulière à pénétrer dans le vestiaire. C'est le cas de Denise, journaliste de la deuxième vague, qui n'aime pas

« l'espèce de cliché de ha, la fille dans un vestiaire d'hommes où les gars se promènent tout nus. C'est pas ça. Pis à un moment donné, on m'avait demandé de participer à un reportage là-dessus, pis j'ai refusé. J'ai fait non, ça ne s'applique même pas ». On a bien déjà lancé un *jockstrap* sur son micro alors qu'elle se trouvait dans un vestiaire, mais pour elle, il ne s'agit que d'un incident isolé, qui n'a pas eu de suite et qu'elle a pris avec un grain de sel. Si cet incident n'a pas eu d'incidence sur la carrière de Denise, ni même sur sa manière de concevoir sa position dans le champ, il s'inscrit tout de même dans un récit plus large qui entoure la présence des femmes dans les vestiaires. Ces incidents, somme toute rares, font quand même partie du rituel d'initiation pour plusieurs journalistes qui appartiennent à la deuxième et à la troisième vague.

Marie-Claude n'a jamais apprécié les moments passés dans les vestiaires. À l'instar de Liliane, elle ne voit pas pourquoi les journalistes sportifs et sportives y ont accès. « Le vestiaire, c'est pour le sport. Point final. C'est pas un endroit pour travailler, point. Pis je pense que par dépit, t'sé c'est comme une vieille tradition folklorique qui reste, qui a pas sa raison d'être ». Comme d'autres, Marie-Claude a aussi dû passer par des moments moins agréables dans les vestiaires, à ses débuts.

Ça m'est arrivé une fois d'aller dans le vestiaire [d'une équipe de football] pis y'ont tous enlevé leur serviette en même temps. J'ai pas trouvé ça drôle. [...] Ok, on peut rire et faire des blagues avec ça, c'est correct, mais moi, j'ai pas *tripé*. Parce que ça voulait dire qu'à chaque fois que je rentrais dans le vestiaire, tout le monde allait se rappeler cette histoire-là. Pis moi, j'suis là pour travailler, pis c'est correct au début, je comprends l'aspect de la différence, mais c'est une job et moi, j'ai un topo<sup>59</sup> à livrer. Fait que ça rend ma job difficile. Fait que le vestiaire, c'est pas cool.

Sophie a vécu une expérience similaire, elle aussi dans le vestiaire d'une équipe de football : « arriver dans le vestiaire la première fois pis que les gars y prennent leur douche pis ils font exprès pour laisser tomber la serviette. Des trucs comme ça ». Sans apprécier ce traitement, elle n'a pas été déstabilisée outre mesure par ce geste, s'appliquant à faire seulement son travail et à ignorer la situation. Florence, issue de la vague de la performance, relate une expérience similaire, dans le même contexte.

[À] un moment donné, après une *game*, on est rentré dans le vestiaire pour les interviews, et tous les gars étaient tout nus. Comme tous les gars étaient tout nus. Et ça m'a surpris à quel point, là, c'était quasiment offensant. Ils *shakaient* leurs parties

---

<sup>59</sup> Un reportage

pis toute ça, pour nous autres les filles. J'avais trouvé que c'était juste de s'attaquer aux filles pour s'attaquer aux filles. C'était dégradant un peu.

Stéphanie raconte qu'elle a dû subir son « initiation » de femme dans les vestiaires de hockey, lors d'un match disputé à l'étranger.

Fait que les joueurs de hockey, sur la route, dans les vestiaires à Buffalo, t'as pas un vestiaire où te changer pis un vestiaire où parler aux journalistes [comme c'est le cas à Montréal]. C'est tout dans la même salle. Fait que c'est sûr que j'ai eu comme mon espèce de petit rituel de passage. Les gars, les joueurs, une game sur la route, ça leur a pris énormément de temps à s'habiller. Y'avait des yeux, des espèces de guerres de regards, le premier qui va baisser les yeux. Bon, moi je trouvais ça un peu puéril pis je me suis juste dit, à soir, y'aura pas de quote de Joe Bine<sup>60</sup>. C'était [un joueur] notamment qui était assis dans son coin, tout nu, en train de... Fait que t'sé, j'me suis dit y'aura juste pas de quote de [ce joueur-là] dans le journal demain. Moi, je vais pas aller, juste pour le fun, aller me planter à côté de lui alors qu'il est tout nu, qu'il se gratte le pénis en me regardant dans les yeux. Fait que je suis allée voir le joueur plus mature, qui avait mis ses boxeurs. Ça passé [...]

Diane et Danielle, toutes deux des pionnières, et Erika, de la troisième vague, si elles n'ont pas eu à passer par le rituel initiatique du vestiaire, parlent tout de même du malaise qu'elles ont ressenti les premières fois qu'elles sont entrées dans les vestiaires. Diane et Danielle ont couvert les Nordiques de Québec à une époque où les joueurs de hockey se présentaient pour la plupart nus devant les journalistes, qui étaient tous des hommes. Encore aujourd'hui, la pratique est courante au football, comme les extraits ci-haut le rapportent. Erika a été surprise que ce soit encore le cas, mais aussi, de ne sentir aucun malaise chez ces hommes qui se promenaient dans le plus simple appareil. Diane et Danielle, si elles n'étaient pas surprises par la nudité, étaient surtout intimidées et ne savaient pas comment agir. Où poser les yeux ? Faire comme si de rien n'était ? Diane se souvient très bien de cette première fois. Elle regardait sans cesse au plafond. «Honnêtement, ça c'est passé tellement vite que je ne me souviens même pas si j'ai posé beaucoup de questions la première fois que je suis rentrée dans le vestiaire des Nordiques ». Une fois cette première expérience passée, elle n'a plus ressenti cette gêne. La glace était brisée. Danielle n'a jamais été très confortable dans les vestiaires et a toujours évité de s'y attarder outre

---

<sup>60</sup> Expression utilisée pour désigner un individu quelconque.

mesure. Elle y entrait en ayant en tête les joueurs qu'elles voulaient interviewer, gardait les yeux levés, faisait ses entrevues et quittait rapidement.

Stéphanie, Mathilde, Diane et Claudine ont parlé toutes les quatre des défis particuliers qui se posent aux femmes qui travaillent pour la presse écrite et la radio. Les journalistes de la télévision sont accompagnées d'un caméraman, elles ne sont pas seules en face des joueurs, comparativement à leurs consœurs de la radio et de l'écrit. Mathilde et Claudine, deux pionnières, n'ont pas manqué de souligner qu'il leur aurait été beaucoup moins aisé de pénétrer dans les vestiaires en tant que femmes si elles n'avaient pas été en présence de leur caméraman. Cette présence n'est certes pas systématiquement un rempart contre le rituel initiatique que les journalistes sportives subissent, en témoignent les expériences de Florence, Denise et Marie-Claude, mais elle peut tout de même s'avérer rassurante pour les journalistes et prévenir certains incidents.

## 5.2 *Vestiaires, script hétéronormatif et rituel initiatique*

La question des vestiaires remet à l'avant-plan les rapports de pouvoir entre hommes et femmes qui s'inscrivent ici dans un script hétéronormatif. Les nouveaux journalistes sportifs masculins ne reçoivent pas de *jockstrap* sur leur micro, pas plus qu'ils ne doivent composer avec une équipe entière d'adultes qui, d'un seul élan, décident de dévoiler leurs organes génitaux pour embêter le nouveau venu. Il s'agit ici de gestes qui sont posés par des hommes — les athlètes masculins — à l'endroit de femmes — les nouvelles journalistes sportives. Le sport est un lieu tourné vers l'homosocialisation, c'est-à-dire que si la mixité n'est pas impossible, elle est rarement privilégiée (Messner, 1992). Lorsque les femmes entrent dans les vestiaires des équipes masculines, elles pénètrent dans un espace où elles deviennent hautement visibles, et où elles sont perçues comme des *outsiders*. Elles viennent remettre en cause la règle de la non-mixité. Kristi A. Allain (2014) explique que lors de ses travaux sur le milieu du hockey, sa position d'*outsider* liée à sa non-appartenance au milieu du hockey, s'est vue renforcée par le fait qu'elle est une femme, en plus de compliquer ses rapports avec les hockeyeurs. Allain souligne que le milieu du hockey « *privilege[s] a certain style of masculine expression that is predicated on being aggressive and disavowing all characteristics associated with femininity* », en plus d'opérer comme un milieu fermé (2014 : 206). Je reviendrai d'ailleurs plus loin dans ce chapitre sur les particularités des milieux du hockey, dont il est question dans les travaux d'Allain, des

sports de combat et du football, trois disciplines qui affichent des caractéristiques singulières quant à leur intégration des journalistes sportives.

Les athlètes masculins qui font « passer l'initiation » aux journalistes sportives performant une masculinité agressive envers les journalistes, en témoignant de leur pouvoir de mettre les représentantes de la presse mal à l'aise, en plus de souligner par la nudité les différences corporelles entre eux et elles, ces elles qui deviennent l'Autre.

Stéphanie a rapporté, lors de l'entrevue, un échange qu'elle a eu avec un joueur de hockey professionnel, un jour qu'elle observait l'entraînement de l'équipe du haut des gradins. Le joueur, blessé, ne participait pas à l'entraînement. Cet échange, courtois, illustre le malaise, partagé, de la mixité. Le rituel initiatique ne dure que lors des premiers échanges entre les athlètes et les journalistes sportives, mais les tensions et le malaise persistent au-delà.

Il [le joueur] m'avait dit « comment tu trouves ça ? » pis tout ça. J'avais dit c'est bien. Pis là, à moment donné, il m'avait dit « on n'est jamais confortable quand une fille rentre dans le vestiaire ». Il dit « est-ce que les gars te traitent bien ? » Oui. Mais il dit « y'a toujours un malaise. C'est correct, mais on sera jamais aussi bien que si on est juste entre gars. Y va toujours y avoir comme un petit... » Je m'étais dit ben, c'est normal dans le fond, c'est vrai. Y'a quelque chose d'un peu, dans la mesure où il y a de la nudité. On n'est plus juste dans un contexte d'entrevue. Fait que je me disais c'est correct qu'il me le dise. Pis c'est correct que moi je lui dise que des fois je suis mal à l'aise aussi. Mais ça empêche pas que moi, je vais pas arrêter de faire ma job [...]

De plus, comme je l'ai souligné plus haut, ce malaise associé à la nudité, de même que le rituel initiatique, s'inscrit dans le script de l'hétérosexualité obligatoire (Butler, 2005). Il est pris pour acquis que toutes les journalistes sportives qui entrent dans les vestiaires vont ressentir une gêne à l'idée de voir des corps d'hommes nus, ne sauront pas où mettre les yeux de crainte de laisser transparaître un désir sexuel. Il est tout aussi tenu pour acquis que les journalistes sportifs masculins ne vont pas, eux, ressentir de gêne face à la nudité des athlètes masculins, puisqu'ils sont tous hétérosexuels ou à l'aise avec la nudité intégrale. Et enfin, tous les athlètes sont eux aussi hétérosexuels puisqu'ils performant leur masculinité envers les femmes qui entrent dans le vestiaire. L'hétérosexualité de chacune et chacune est tenue pour acquise, et ce même pour les journalistes de la troisième vague, qui évoluent pourtant à une époque où le mouvement LGBT+ est plus présent et accepté.

### 5.3 *Journalistes sportives et entraîneurs : des débuts difficiles à Québec*

Les athlètes ne sont pas les seuls intervenants sportifs avec lesquels les journalistes doivent composer : les membres du personnel, dont les entraîneurs sont des sources d'information importantes au quotidien. Règle générale, les journalistes sportives ont peu parlé de leurs rapports avec les entraîneurs, le plus souvent rencontrés dans un environnement contrôlé comme les conférences de presse et point de presse d'après-match. Danielle et Diane, les deux pionnières de la radio de Québec, ont été les plus loquaces à ce sujet. À leurs débuts, l'entraîneur des Nordiques n'était pas très emballé de voir des femmes lui poser des questions, et pas toujours les plus évidentes.

Diane, qui a appris le métier à l'information générale et surtout en politique, n'hésite pas à poser des questions qui dérangent et détonnent dans le monde du sport. Ce que n'apprécie guère l'entraîneur. Elle raconte :

Je me souviens, au début, on est sur la galerie de la presse, c'est un match hors concours et les Nordiques jouent contre les Canadiens de Montréal, pis le *goaleur*, je ne me souviens pas c'est qui, mais il est pourri. [...] Pis là, y'a un autre match hors concours, je sais pas, le vendredi, à Montréal, parce que dans les matchs hors concours, y'a toujours des allers-retours. Ils [les autres journalistes] disent, il ne le rembarquera pas, ils vont revenir avec untel, y'a trop été mauvais. On arrive à la conférence de presse en bas. Première question, deuxième question, troisième question. Pas un ostie<sup>61</sup> de chat qui parle du *goaleur*. Y'en ont tous parlé sur la galerie de presse. Là, moi, à un moment donné, je me dis ostie. Je dis tata, et je fais un commentaire sur le *goaleur* pis tu vas-tu le changer pour un tel ? Direct, comme ça. Pis là, [l'entraîneur] y'a comme... parce qu'il veut pas répondre à cette question-là, parce qu'il veut pas planter son *goaleur*. Même s'il sait qu'il a été pourri et que tout le monde a dit qu'il était pourri. Fait que là, il me regarde et tu vois qu'il fige et il me dit « c'est pas gentil ce que vous dites là mademoiselle ou madame », pour finalement faire une ostie de réponse de politicien. Mais ça faisait pas son affaire.

L'entraîneur ne l'appelle à ce moment jamais par son nom, lui préférant « la fille ». Cette manière de s'adresser à elle n'est pas sans mettre de l'avant son statut de seule femme à couvrir les Nordiques, la rendant encore plus visible parmi ses pairs. Mais un jour, alors que l'équipe est en déplacement, l'entraîneur va voir un autre journaliste

---

<sup>61</sup> Juron familier.

pis il dit [au journaliste], « tu vas-tu arrêter de faire poser tes questions par la fille ? ». La fille, c'est moi. Il ne m'appelait pas Diane, il m'appelait la fille. [Le journaliste] il dit « c'est pas mes questions. ». Je posais tout le temps des questions qui faisaient pas son affaire, mais qui étaient des bonnes questions. Que je pense qui étaient des bonnes questions. [Le journaliste], il dit « non, non ». Fait que [l'entraîneur] le regarde, il dit « c'est ses questions ? ». [Le journaliste] il dit « oui, c'est ses questions ». Fait que [le journaliste] m'a dit, « c'est à partir de ce moment-là qu'il a commencé à te respecter ». C'est comme si, ostie, elle peut poser ces questions-là. Parce que lui, il était sûr que c'était [le journaliste] qui pour l'écœurer faisait poser ses questions. Ça te donne une idée. Mais effectivement, je pense que j'avais réussi à gagner le respect à force de mon travail [...]

Danielle, qui va des années plus tard travailler avec l'entraîneur d'alors des Nordiques, a elle aussi eu droit aux remontrances privées du bouillant personnage.

[Q]uand il était coach des Nordiques, moi, j'étais à Québec, je faisais les lignes ouvertes après les matchs. Quand il rentrait à la maison, il m'écoutait dans son auto avec sa femme, pis j'étais pas toujours en train de le flatter dans le sens du poil. Si les Nordiques jouaient un match plate, je disais « moi, si j'avais payé 100 piasses pour ce soir, je demanderais d'être remboursée tellement c'était plate le style de jeu de l'équipe » et tout ça. Là, il appelait [mon patron], qui était son grand chum, il disait, « Heille la p'tite crisse, tu vas-tu lui fermer la gueule ? Elle me lâche pas ». Il m'appelait la p'tite crisse, pis ça, c'est resté tout le long. Il m'appelait la p'tite crisse en privé. En privé. Il disait « la p'tite crisse, a toujours la p'tite question pour venir me... », quand j'allais dans les rencontres de presse. On est tous en *scrum*, et des fois « [...] Marian Stastny<sup>62</sup>, tu dis qu'il a la grippe. J'ai pris un café avec lui hier, il est top shape ». Là, [l'entraîneur] est en tabarnouche parce qu'il était pas malade pantoute Marian, il voulait pas le jouer parce qu'il avait un caractère fort et il ne se pliait pas à la stratégie de l'équipe. Pis au lieu de dire la vérité, il disait qu'il était malade.

Malgré cette relation plus difficile avec l'entraîneur de la seule équipe professionnelle de la ville de Québec, relation qui s'est améliorée avec le temps, les deux femmes n'ont pas fléchi. Danielle n'a pas reçu de remontrances de la part de son patron, et Diane, comme je l'ai dit plus haut, a fini par gagner le respect de l'entraîneur. Malgré tout, parce qu'elles étaient des femmes, leur légitimité a été remise en doute par l'entraîneur, ce qui est particulièrement flagrant dans le cas de Diane.

---

<sup>62</sup> Marian Stastny est un joueur de hockey sur glace qui a porté les couleurs des Nordiques de Québec de 1981 à 1985.

Le manque de légitimité des femmes dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif et la remise en doute de leurs capacités est donc l'une des caractéristiques marquant à la fois les relations entre les journalistes sportives et leurs collègues et les relations entre les intervenant.es sportifs et sportives et les journalistes sportives.

Pour clore ce chapitre, je vais m'intéresser à autre « lieu » que les journalistes sportives doivent investir, celui des milieux sportifs eux-mêmes, au-delà de l'entrée dans les vestiaires. L'analyse des parcours professionnels des journalistes sportives révèle des distinctions marquées dans la manière dont s'organisent les rapports de pouvoir genrés dans les différents milieux sportifs auxquels les participantes se sont frottées pendant leur carrière. Alors que l'on fait souvent référence au sport comme à un tout homogène, sinon pour rappeler la distinction entre sport amateur et sport professionnel, force est d'admettre que chaque discipline sportive a su, au fil des décennies, construire une culture qui lui est propre, y compris quant à la manière de concevoir la rapport aux masculinités, aux féminités, et aux femmes.

Les cultures sportives qui entourent le hockey et les sports de combat<sup>63</sup> ont plus particulièrement marqué les parcours professionnels des journalistes sportives québécoises, entre autres parce que plusieurs des participantes ont couvert ces disciplines. Dans une moindre mesure, les expériences des journalistes sportives qui ont couvert le football se sont également démarquées, bien que de manière moins univoque que dans le cas des deux sports mentionnés plus haut.

Dans les pages qui suivent, je propose de jeter un regard sur ces trois univers sportifs, à travers les rapports de pouvoir genrés qu'ils véhiculent et les expériences professionnelles des journalistes sportives qui y sont liées.

## ***5.4 Naviguer au cœur de la masculinité hégémonique***

### *5.4.1 Le hockey : le boys club et les outsiders*

J'ai déjà mentionné que le hockey est assurément le sport le plus médiatisé au Québec, principalement par le biais de la couverture du Canadien de Montréal. Le hockey incarne au Québec et plus largement au Canada, l'archétype du complexe médiatico-sportif. Même lorsque la saison se termine, les activités du club de la LNH continuent de faire la manchette, que ce soit pour un tournoi de golf, une transaction mineure ou le passage d'un joueur dans un hôpital pour

---

<sup>63</sup> Sont inclus dans cette analyse uniquement la boxe et les arts martiaux mixtes.

enfants. Les nombreuses ressources humaines déployées pour couvrir les activités de l'équipe, en plus des autres équipes canadiennes — les Sénateurs d'Ottawa en premier lieu — et des équipes visiteuses pendant la saison, font donc en sorte que des journalistes sportives finissent par couvrir le hockey. Peu de participantes ont obtenu le *beat* du Canadien, mais plusieurs ont assuré une couverture ponctuelle des activités de l'équipe, par exemple lors des séries éliminatoires pour couvrir les activités extérieures autour de l'amphithéâtre du club, et certaines ont couvert les équipes adverses ou préparé des reportages de type *features* sur différents enjeux touchant ce sport. Autrement dit, les participantes ont globalement acquis une expérience terrain appréciable du sport national du Canada.

La popularité médiatique du hockey s'ancre également dans toute la symbolique qui au fil des décennies s'est forgée autour du sport le plus populaire au Canada. Mary Louise Adams (2006) explique comment le hockey en est venu à s'ériger comme le symbole de la « *Canadianness* », comme un symbole d'unité entre les Canadiens et Canadiennes, mais une unité qui au final révèle une appartenance nationale où tous et toutes ne sont pas égaux. « *Still, while the comfortable association between hockey and Canadianness might be the glue that binds us together, that glue positions various groups of Canadians differently in relation to dominant discourses about who "we" really are* » (p. 76). Ainsi, si le Canada est hockey et vice versa, Adams (2006) nous rappelle que « *[d]espite increasing numbers of female players, hockey still makes a major contribution to discourses of Canadian national identity that privilege native-born, white men* » (p. 71). Les filles et les femmes sont rarement dépeintes comme des joueuses de hockey dans les représentations médiatiques et culturelles qui mettent le hockey en scène. Adams (2006) donne l'exemple de ces mères qui jouent les rabat-joies en sommant les garçons de mettre un terme à la partie pour rentrer à la maison. Quant aux exploits des hockeyeuses sur la scène internationale, leur couverture médiatique reste bien en deçà de celles des hockeyeurs masculins. Bref, le sport canadien par excellence est avant tout un sport qui se conjugue au masculin. Et ce ne sont pas toutes les formes de masculinités qui y sont acceptées : plus les enjeux sont élevés, plus la culture du hockey nord-américain restreint les formes de masculinités acceptables.

Le hockey nord-américain de haut niveau favorise une masculinité hégémonique, c'est-à-dire une forme idéalisée de la masculinité (Gee, 2009 ; Allain, 2008; 2014), qui se compose des caractéristiques suivantes : « *aggression, heterosexuality, muscularity, the suppression of fear,*

*intentional physical demonstrations of power and dominance, and the subordinated role of women* » (Gee, 2009, p. 581). Les vestiaires sont alors « *a training ground where men are taught to loathe all that is considered feminine* », y compris les femmes elles-mêmes (Allain, 2008, p. 465). La sexualisation des femmes y est fréquente ; pensons au concept de « *puck bunny* », une référence aux filles et aux femmes qui graviteraient autour des équipes de hockey dans le but d'entretenir des relations sexuelles avec des joueurs (Crawford et Gosling, 2004). Ce mythe est entretenu entre autres par les entraîneurs qui n'hésitent pas à mettre en garde les joueurs contre ces femmes qui seraient des distractions sur le chemin du succès (Allain, 2008).

Dans son étude menée auprès de joueurs de la Canadian Hockey League (CHL)<sup>64</sup>, Allain (2008) a constaté que ce qui est associé à la féminité, telle la sympathie et la peur, entraîne des conséquences pour les joueurs qui en font la démonstration. Ces joueurs sont susceptibles de se voir donner trait de « *pussies* » ou de « *faggot* ». De plus, lors des entrevues qu'elle a menées avec les joueurs de hockey, la chercheuse a remarqué que lorsque les joueurs se sentaient attaqués dans leur masculinité, ils tendaient à utiliser des signes évidents de masculinité hégémonique, par exemple en y allant de commentaires à caractère sexuel mettant de l'avant leur hétérosexualité ou celle de leurs coéquipiers pour placer l'intervieweuse dans une position d'inconfort (Allain, 2014).

Allain (2008 ; 2014), de même que Robidoux (2014) — le chercheur et ancien hockeyeur s'est intéressé à la Ligue américaine de hockey (LAH) — ont relevé tous deux comment le hockey masculin est une institution à part, « *an institution that ultimately shapes the lives of its participants in a very different way from those who are not involved* » (Allain, 2008 , p. 466). Les acteurs qui gravitent au sein du hockey de haut calibre forment une communauté où ceux et celles qui n'en font pas partie sont des *outsiders* à qui l'on restreint l'accès à ladite communauté.

Considérant la culture organisationnelle fermée, la place qu'y occupe la masculinité hégémonique, ainsi que la subordination assumée du féminin au masculin et la sexualisation des femmes, il est légitime de se questionner sur la manière dont les journalistes sportives peuvent naviguer dans cet environnement particulier. À toutes ces considérations sociologiques s'ajoute un fort aspect économique, alors qu'au sein du complexe médiatico-sportif québécois, le hockey trône au sommet, dictant plus que n'importe quel autre sport l'actualité sportive.

---

<sup>64</sup> Cette ligue semi-professionnelle met en compétition des hommes de 18 à 21 ans en moyenne.

C'est ainsi que le hockey devient, dans les récits des journalistes sportives, un point de référence. Leurs expériences dans d'autres disciplines sportives vont souvent être mises en parallèle avec ce qu'elles ont vécu dans la sphère du hockey, ou ce qu'elles pensent qui serait arrivé si elles avaient couvert le hockey. Par exemple, comme je le relatais plus haut, Claudine pense qu'elle ne serait pas devenue descriptive si elle avait voulu faire la même chose au hockey. Pour illustrer les différences institutionnelles entre les disciplines sportives, les participantes utilisent le hockey comme mesure de comparaison. Et elles ne sont pas les seules. Au chapitre deux, nous avons vu que les discours autour du journalisme sportif entretenu par les autres membres de la profession vont souvent prendre pour assise la couverture du hockey, qui sert alors à illustrer le journalisme sportif — et ses problèmes.

Les comparatifs mis de l'avant par les journalistes sportives permettent de voir émerger deux caractéristiques qui font du hockey une culture à part – des caractéristiques d'ailleurs congruentes avec les travaux de recherche mentionnés plus haut : la faible ouverture aux *outsiders* et le *boys club* plus fort et solide que dans les autres sports, y compris lorsque vient le temps de s'intégrer à la meute des journalistes sportifs. Ces deux facettes ne sont pas détachées l'une de l'autre, mais participe d'une même logique de préservation du pouvoir, logique qui dans les récits des journalistes sportives semble s'être renforcée à partir des années 2000. Le retour d'une plus grande concurrence entre réseaux de télévision et l'arrivée en plus grand nombre de journalistes sportives dans les médias peuvent vraisemblablement avoir agi comme des renforçateurs d'une telle stratégie de préservation.

Les journalistes qui ont couvert ou qui couvrent le hockey professionnel et le Canadien de Montréal en parlent comme d'un milieu contrôlé et structuré par un système de relations publiques réglé au quart de tour. Denise et Érika expliquent que les horaires de rencontres avec les médias sont connus d'avance et respectés. Si les journalistes veulent obtenir un entretien avec un joueur, ils et elles doivent en faire la demande auprès du service de presse. Le Canadien est considéré par plusieurs journalistes comme l'équipe de sport professionnel montréalaise dont les relations avec la presse sont les plus structurées. Comparativement à d'autres organisations, les journalistes ne poiroteront pas deux heures avant une conférence de presse pourtant prévue à une heure précise. Mais cette structure se caractérise aussi par sa rigidité et son haut niveau de contrôle.

Érika note que les dirigeants « font attention à ce qu'ils disent » aux journalistes.

Même les gros joueurs, tu vas toujours voir le PR aller les voir, pis il les *briefe*. Exemple, qu'est-ce qui est arrivé, je pense que c'est Mitchell avec le numéro 17, qui est un numéro maudit<sup>65</sup>. Fait que là, il est allé pis il lui a dit, là, tu vas te faire poser des questions là-dessus, dis rien. On le voyait, il était là dans notre face. C'est un peu comme ça.

Cette rigidité et ce contrôle ne s'exercent pas uniquement en amont, lors de la préparation des joueurs et des dirigeants à leurs interactions avec la presse. C'est également un contrôle qui s'immisce directement dans le travail des journalistes sportifs et sportives au quotidien, dans les questions qu'ils et elles ont le droit — ou non — de poser. Denise, qui couvre les activités de la LNH, s'est déjà fait sortir d'un aréna parce qu'elle posait des questions.

[J]'étais à Phoenix à l'époque où les rumeurs étaient persistantes pour le déménagement du club, pis j'avais fait des entrevues à côté de la tribune de presse pendant l'intermission, pis on savait que c'était à ce sujet-là pis le gars avait dit « you're out ». Tu fais plus d'entrevues là-dessus. Je l'ai dit en ondes.

Si cette manière de faire est brutale, elle ne représente pas la forme la plus courante de contrôle.

En fait, ce dernier est surtout exercé implicitement par le personnel des relations publiques qui veille à réprimander les journalistes qui osent s'aventurer sur des terrains glissants et poser des questions jugées inappropriées. Érika cite en exemple un collègue qui, lors du bilan de fin de saison du Canadien, a questionné le directeur-gérant à partir d'informations provenant d'une autre source médiatique. Visiblement, le directeur-gérant n'a pas apprécié la question et l'a fait savoir. Jusqu'ici, rien d'anormal. Toutefois, à la fin du point de presse, « le PR après était venu le voir. “Ben là [nom du journaliste]”. Heille, on peut-tu poser les questions qu'on veut ? » Erika n'a pas apprécié cette ingérence de la part de l'équipe des relations publiques, jugeant que le rôle d'un.e journaliste, y compris sportif ou sportive, est de poser les questions qu'il ou elle juge pertinentes pour le public.

Nancy a vécu elle-même un épisode de la sorte. Cette année-là, le Canadien connaît une bonne saison régulière et les attentes sont élevées pour les séries éliminatoires. Toutefois, l'équipe connaît rapidement des difficultés et se retrouve près de l'élimination. Lors d'un point de presse de l'entraîneur, Nancy le questionne. :

---

<sup>65</sup> Une légende veut que les joueurs du Canadien arborant le numéro 17 connaissent des insuccès pendant leur passage avec l'équipe.

« Monsieur [...], vous avez une équipe qui a fini première de la division, j'imagine que vous vous attendez à mieux de vos joueurs à ce stade-ci de la série ? ». Ma question était, ma foi, pas si pire. Je pense qu'elle était utile ma question, l'équipe venait de perdre trois matchs d'affilée contre une équipe qui était considérée beaucoup moins forte qu'elle, les joueurs étaient complètement désorganisés, ça allait pas bien. Et là, j'ai vu [l'entraîneur] qui m'a regardée, il m'a fusillée du regard. Finalement, il m'a répondu avec beaucoup d'aplomb. Et je voyais que le gars des communications du Canadien me regardait avec des couteaux dans les yeux. Mais la réponse était excellente, et le lendemain, c'était partout : La Presse, le Journal de Montréal, où tu veux. Mais y'avait dans le Journal de Montréal « la journaliste [...] a osé demander à [l'entraîneur] telle question ». T'sé, c'était limite elle a du front pis elle est effrontée.

Nancy ne comprenait pas en quoi sa question pouvait être problématique, et pourquoi tout le monde en faisait un plat. Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée là pour la journaliste.

Et ça, ça pas été fini parce qu'après ça, le Canadien a été éliminé. Et là, moi, on m'a dit c'est toi qui va faire le bilan de la saison. On me renvoie dans la mêlée. J'arrive avec l'entraîneur et là, on est une trentaine de journalistes, tout le monde lève la main, moi, je lève la main. Le gars des comm me regarde, il me fait signe « oui, oui », il vient pas à moi. Après cinq minutes, je relève la main, il me fait signe encore. Il n'est jamais venu à moi. Je suis la seule journaliste qui n'a pas eu le droit de poser de questions lors du bilan de fin de saison. T'as voulu poser une question de même, ben r'garde ma belle, on va te mettre dans un coin pis t'ai posera plus tes questions compliquées. Tu comprends ?

Par la suite, Nancy n'a plus eu envie de couvrir le hockey. Elle ne désirait pas revivre ce genre de situations ni se sentir muselée. Après avoir fait de l'information générale, couvert la politique et les actualités judiciaires, elle considérait savoir quand poser les bonnes questions, les questions qui méritent une réponse, et il n'était pas question pour elle de s'en empêcher une fois aux sports.

Les expériences détaillées par les participantes trouvent écho dans quelques témoignages relayés dans *Le Trente*, mais qui prennent place dans les années 1980-1990. En 1987, trois joueurs du Canadien ont été soupçonnés par les autorités policières d'avoir eu des relations sexuelles avec des adolescentes de 14 et 15 ans. Au final, aucune accusation n'a été portée contre les athlètes, mais le traitement médiatique de l'affaire a soulevé des questions au sein de la profession. Comment se fait-il que les grands médias aient pour la plupart pris beaucoup de

temps avant de relayer l'affaire dans leurs pages ou sur leurs ondes ? Si certains, comme Claude Gravel, alors directeur de l'information à *La Presse*, soutenaient que la décision de taire les noms des trois joueurs ne venait pas d'un désir de protéger le CH, mais s'appuyait plutôt sur le manque d'information et les conséquences pour les joueurs et leurs familles à ce stade de l'enquête (Gravel, 1987), d'autres, dont Jean Pelletier, le président de la FPJQ, n'adhéraient pas à cette version de l'affaire.

Ce qui étonne dans cette affaire, c'est avant tout la peur. La peur d'une grosse machine (un club de hockey à l'aube des éliminatoires), la peur des représailles commerciales, la peur de l'appareil judiciaire et la peur de ne pas avoir la nouvelle. [...] Comment se fait-il qu'un politicien soumis à une enquête policière se trouve du coup la proie de journalistes-enquêteurs alors qu'il en est autrement pour des joueurs de hockey et cela, sous prétexte que c'est illégal ? (Pelletier, 1987, p. 6-7).

En 1989, le *Trente* est revenu sur l'affaire, sous la plume de Martha Gagnon, en révélant que les dirigeants des Canadiens et leurs avocats avaient exercé de fortes pressions sur les médias pour qu'on taise l'affaire. Ces interventions ont eu pour effet de créer une certaine tension à la direction du journal *La Presse*. Avec le résultat que l'on a retardé la publication des articles et demandé aux journalistes de multiplier les vérifications. Heureusement, l'information est sortie. (1989, p. 10-11).

Des journalistes sportifs ont aussi témoigné de réprimandes de la part de la Sainte-Flanelle. Réjean Tremblay racontait à Richard Martineau, en avril 1992, que l'accès à l'avion<sup>66</sup> lui avait été retiré en 1989, lors d'un voyage à Calgary, en guise de représailles pour un article qui n'avait pas été apprécié. Bertrand Raymond, alors chroniqueur au *Journal de Montréal* confie en 1992 qu'une des choses les plus importantes lorsqu'on sort un scoop est d'assurer un bon suivi du dossier, « mais ce n'est pas garanti que l'organisation du club voudra te parler, parce qu'ils ont tous le feu au derrière contre toi. Le sport professionnel est très émotif. On te fait souvent payer pour ce que tu écris ». (Roy, 1992, p. 19-20). Bref, le contrôle n'est pas une nouveauté dans la culture du hockey et dans la dynamique qui régit les relations entre médias et équipes professionnelles.

Le contrôle n'est pas la seule caractéristique le milieu du hockey aux yeux des participantes. En effet, Stéphanie, Denise, Justine, Claudine, Corinne et Nancy utilisent le terme

---

<sup>66</sup> À cette époque, les journalistes sportifs et sportives voyageaient à bord du même avion que l'équipe qu'ils et elles couvraient.

*boys club* en parlant du hockey. Denise et Nancy, lorsqu'elles ont parlé de leurs mésaventures avec le personnel des relations publiques d'équipe de la LNH, se sont demandé à voix haute si la même chose se serait produite si elles avaient été des hommes. Sans pouvoir donner une réponse définitive à leurs interrogations, les deux journalistes croient qu'il existe, dans certaines situations, un traitement différencié selon le sexe. «[J]'me rappelle avoir appelé un agent, écrit à un agent pis appeler je crois. J'avais ses coordonnées, j'me rappelle pu. J'avais insisté pis y m'a jamais rappelée. Pis l'autre, à côté, il l'avait appelé. Est-ce que c'est parce que je suis une fille ? Peut-être, peut-être », relate Denise. Cette dernière croit qu'il y a

encore beaucoup de chauvinisme de la part des PR. Pas de chauvinisme, de misogynie... J'irai pas jusqu'à dire misogyne, mais on le sent. On le sent qu'il y a une chasse gardée pour les gars. De la part des PR. Ouais pis, y'en a un en particulier. Ouais, tu le sens qu'avec lui, y'aura jamais de fille dans son département de PR.

Nancy ajoute que si ses collègues masculins se font aussi rabrouer parfois par le personnel des relations publiques du Canadien — comme les témoignages tirés du *Trente* et présentés plus haut en font foi — elle a le sentiment qu'être une femme a « été un facteur aggravant ».

Justine utilise le terme de « cercle fermé » pour parler du hockey, « c'est plus ce que j'appelle un *boys club* ». Corinne abonde dans le même sens.

L'univers du hockey, c'est hyper macho. C'est hyper difficile de percer l'univers du hockey. Les gars, les joueurs de football sont à l'aise que tu aies, que tu rentres dans le vestiaire, sont habitués. Les joueurs de hockey, un petit peu moins. On a l'impression qu'on dérange encore, même si ça fait des années qu'il y a des femmes qui rentrent dans le vestiaire des hommes. On dérange. Sont un petit peu mal à l'aise, pis l'approche est différente. Y'a vraiment une barrière là qui se trouve entre les joueurs de hockey [et les journalistes sportives].

Pour expliquer cette culture à part entière au niveau du hockey professionnel, Claudine pointe du doigt l'environnement en amont des circuits professionnels. Donnant l'exemple des Jeux du Canada dont elle avait assuré la couverture peu de temps avant notre entretien, la journaliste d'expérience explique que lorsqu'elle a assuré la description du curling et du hockey féminin, les intervenant.es et les athlètes étaient ouvert.es. Mais lorsqu'est arrivé le moment de décrire la compétition de hockey masculin, c'était une tout autre histoire. « Tu les vois, ça roule

les mécaniques, ça touche à peine à terre. Les coaches là, pas juste les jeunes. Les coaches, les scouts<sup>67</sup>, ça mâche la grosse gomme ».

À 12 ans, on les [les joueurs de hockey] fait se promener en complet-cravate. T'sé, j'veux dire, ils se déplacent, une petite équipe bantam en autobus, sont en complet-cravate. J'veux dire, on crée nos monstres. Après ça, étonnez-vous pas. Moi, ça me rend folle. Mais là, mes collègues ne seraient pas tous d'accord, parce que là, c'est l'éthique, c'est le style... Mais on peut-tu ? Y'ont 15 ans, c'est des p'tits gars, pis c'est du sport. On peut-tu revenir à la base ?

À la lumière des récits des participantes, il appert que la culture institutionnelle du hockey décrite par Adams (2006), Allain (2008 ; 2014) et Robidoux (2014), une culture fermée aux *outsiders*, contrôlée, et valorisant la masculinité se répercute dans l'expérience des journalistes sportives québécoises, particulièrement depuis les années 2000. Avec un complexe médiatico-sportif québécois dominé par le hockey professionnel, la marge de manœuvre est mince, sinon inexistante, pour les journalistes sportives qui voudraient dénoncer la situation. La configuration du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, où la concurrence est vive entre quelques médias qui se disputent le monopole sur le « contrôle technologique des images sportives » (Nel 1996, p. 11) et le rôle de locomotive économique joué par le sport professionnel dans les entreprises de presse participent au maintien de la culture hermétique du hockey de haut niveau, et laissent peu de place à une remise en question du caractère machiste de cette culture.

Le contrôle des communications par les instances sportives, entre autres par le biais du personnel des relations publiques – contrôle présent aussi pour les journalistes sportifs masculins – semble se resserrer un peu plus lorsque ce sont des femmes qui posent les questions. Autrement dit, si les journalistes sportifs sont des *outsiders* de qui le milieu du hockey doit dans une certaine mesure se protéger, les journalistes sportives sont en plus de tout cela des femmes. Or, comme nous l'avons vu plus haut, la culture du hockey nord-américaine rejette ce qui est lié au féminin et aux femmes. Ce qui fait des journalistes sportives les *outsiders* des *outsiders*.

Et c'est ce qui m'amène à une seconde dimension du *boys club* décrit par les journalistes sportives, soit les interactions et relations avec les collègues masculins qui couvrent eux aussi le hockey. Dans le chapitre précédent, j'ai parlé des difficultés rencontrées par les journalistes sportives dans leurs relations avec leurs confrères masculins. Mais lorsque ces relations se

---

<sup>67</sup> Les dépisteurs

déroulent spécifiquement dans le contexte de la couverture du hockey professionnel, ces difficultés se voient augmentées par un climat de contrôle par les pairs. C'est de ce contrôle dont parle Nancy lorsqu'elle évoque cette chronique d'un confrère du *Journal de Montréal* qui la pointe du doigt pour sa question. On se souviendra aussi d'Érika, dont une question posée à un joueur du Canadien avait mené un collègue plus âgé à la mettre en garde, non sans paternalisme : ce genre de questions ne se pose pas dans l'entourage du Canadien.

Stéphanie retient de ses assignations au hockey le climat de compétition qui règne au sein de la confrérie journalistique.

Mais le hockey, c'est tellement un *boys club*. Les gars sont tellement... Les journalistes ont tellement aussi l'impression qu'ils ont atteint... c'est le sommet au Québec en journalisme sportif, fait qu'il y a un espèce de côté vedette qui m'énerve. Y'a une compétition complètement malsaine que moi, je trouve déplacée. J'trouve que ça apporte rien. Oui, y'a des scoops pis tout ça, mais en même temps, on travaille tous ensemble, on est tous dans le même bateau, on a tous les mêmes irritants. À moment donné, on peut-tu se donner un *break*? Mais au hockey, c'est comme impossible. C'est toujours... t'es toujours en train de *checker* ce que l'autre fait. Pour moi, c'est s'exposer énormément, pis c'est l'endroit où je risquerais peut-être d'avoir un... c'est l'endroit où peut-être, le côté fille peut être le plus dérangent à moment donné.

Les exemples cités ci-haut illustrent également une culture de compétition où les femmes comme groupe représentent une compétition supplémentaire et ne sont pas systématiquement les bienvenues dans le cercle fermé des journalistes qui suivent le hockey. Et encore faut-il qu'elles soient considérées comme des journalistes de *beat* à part entière. Parlant d'un voyage récent en Californie pour suivre les activités de la LNH, Denise illustre :

y'avait un reporter dont je tairai le nom, qui parle avec une autre reporter de Toronto qui était venue en visite, pas en vacances, mais en visite, pis il disait, la fille elle faisait remarquer qu'il y avait beaucoup de filles, pis le reporter a dit oui, « *but they're not beat, they're not on the beat, they're just electronics* ». Fait que ce qu'il voulait dire, c'est qu'on est sur le *beat*, mais on n'est pas sur le *beat* [accent sur le *beat*]. Ça veut dire, être sur le *beat*, c'est la presse écrite. Pis nous autres on est de la presse électronique, alors on est comme minus. C'est ça que j'ai senti.

Les journalistes de la presse papier seraient alors les « vrais » journalistes du *beat* hockey. Or, à l'échelle du Québec, les journalistes sportives sont avant tout concentrées dans la presse

électronique, c'est-à-dire à la télévision. Et encore là, ce ne sont pas tous les postes qui sont ouverts aux femmes lorsqu'il est question de hockey dans la presse électronique. C'est ce qu'illustre l'expérience de Claudine, qui dans le cadre du 8 mars 2008, journée internationale des droits des femmes, a, aux côtés d'autres femmes, assuré la description et l'analyse d'un match de la LNH, mettant aux prises le Lightning de Tampa Bay aux Devils du New Jersey.

Dans la journée, j'ai donné à des stations de radio et autres 10 entrevues. Attendez là. Y'a quelque chose que j'ai pas compris. On est en quelle année là ? Ça cause encore l'événement. Là je disais, j'suis pas en train de me battre pour le droit des femmes en Afghanistan là, je fais une *game* de hockey. Et j'en fais du hockey. J'en ai fait du hockey. Mais là c'est la Ligue nationale. Là tu dis on est encore rendu là. Que le fait que ce soit une femme qui décrive ça crée l'événement. J'en revenais pas. Ça, ça été ma grande surprise et ma grande désillusion en même temps de dire, ça fait encore ça. Ben coudonc.

[...]

on n'était même pas sur le Canadien. On n'était même pas sur place. J'étais *offtube* dans mon petit studio ici. Notre président y dit : J'ai regretté de ne pas vous avoir envoyé sur place. J'ai trouvé ça louable, mais c'était un coup de pub. C'était pas une vraie volonté de faire quelque chose parce que sinon, pourquoi ils nous auraient pas donné à Danielle pis moi de commenter trois-quatre matchs pendant l'année. Fait que t'sé, pour moi, c'était un peu un coup d'épée dans l'eau. C'était un *stunt*.

Depuis 2008, il y a un plus grand nombre de femmes qui couvrent les activités de LNH à la télévision, mais les postes à la description et à l'analyse sont toujours réservés aux hommes. Quant à l'expérience du 8 mars 2008, elle n'a pas été renouvelée.

Florence croit également que le hockey demeure un *boys club*, mais que la présence de plus en plus grande de femmes qui couvrent cette discipline sportive vient atténuer lentement mais sûrement ce côté *boys club*, du moins chez les journalistes sportifs. « T'sé, des fois, on attend avant d'entrer dans un vestiaire. On a juste ça à faire. Si c'était juste une gang de gars, je serais curieuse de ce qui se dirait quand on est tous là, et qu'ils ne peuvent pas sortir leurs *jokes* de Chez Parée<sup>68</sup> ».

Ainsi, malgré la présence de plus en plus grande de hockeuses et de journalistes sportives qui couvrent le hockey professionnel, la culture du sport national des Canadiennes

---

<sup>68</sup> *Chez Parée* est un bar de danseuses nues de Montréal. La rumeur veut que les joueurs du Canadien et les journalistes sportifs s'y retrouvent régulièrement.

continue d'être teintée du sceau du masculin, rendant saillants les rapports de pouvoir genrés auxquels sont confrontées les journalistes sportives québécoises qui s'y frottent. Si une amélioration est visible dans le temps, elle reste bien mince.

#### *5.4.2 La boxe : la complexité des masculinités*

Boxe, politique, et droits des minorités sont des concepts qui ont souvent été associés tout au long du 20<sup>e</sup> siècle. Si le cas de Mohamed Ali est sans conteste le plus connu, il n'est pas le seul boxeur à s'être présenté comme un défenseur des droits des Afro-Américains. Dans « Une histoire populaire du sport aux États-Unis », Dave Zirin (2017) met de l'avant plusieurs figures de la scène de la boxe — dont Jack Johnson et Joe Louis — qui ont mis leurs gants au service de causes plus grandes qu'eux-mêmes, parfois même sans le vouloir. La boxe a été un lieu de lutte non seulement sur le ring, mais dans la société. Ce faisant, ce sport politiquement chargé a vu s'affronter des valeurs conservatrices et progressistes, les coups de poing des pugilistes se transportant hors du ring, que ce soit dans les rues ou dans les enceintes politiques.

Toutefois, à travers les années, le monde de la boxe en est demeuré un d'hommes, du moins lorsqu'il est question de la pratique de la discipline. Évidemment, des femmes ont investi cette pratique sportive. Citons à titre d'exemple Mary Kom, boxeuse indienne dont le parcours professionnel a même fait l'objet d'un film, et à l'échelle du Québec, Ariane Fortin, représentante canadienne aux Jeux olympiques de Rio, en 2016. Mais il a tout de même fallu attendre les Jeux de Londres en 2012 pour que la boxe féminine fasse son entrée en compétition officielle. Quant à la boxe professionnelle, ce sont encore les athlètes masculins qui occupent le haut du pavé, que ce soit en termes de visibilité, de notoriété ou de bourses remises aux pugilistes.

Les arts martiaux mixtes, sous l'égide de la UFC (Ultimate Fighting Championship), ont témoigné depuis leur émergence en Amérique du Nord d'une plus grande ouverture à l'endroit des femmes. À titre d'exemple, Ronda Rousey s'est démarquée non seulement par ses performances dans l'octogone, mais également par son charisme et sa langue bien pendue. Mais dans tous les cas, nous sommes devant des pratiques sportives qui carburent à la masculinité hégémonique et où les femmes ont des rôles la plupart du temps accessoires et objectivant, et ce lorsqu'elles sont présentes tout court. Pensons à la folklorique tradition des porteuses de pancarte entre les rounds.

Les conférences de presse qui mettent en scène les pugilistes avant les combats laissent place à des guerres de mots, où des insultes sont souvent échangées entre clans adverses. La photo officielle requiert que les boxeurs se placent l'un à côté de l'autre, le poing levé, les yeux dans les yeux, en affichant une posture d'attaque et un visage décidé. Quant à la pesée officielle, c'est l'occasion pour les adversaires d'afficher leur musculature devant tous et toutes, puisque la pesée se fait vêtue de petites culottes seulement. Encore une fois, échange de regards décidés, poings levés et défi lancé à l'adversaire composent la mise en scène de ce spectacle avant le spectacle. Bref, tout dans la mise en scène de la boxe et des arts martiaux mixtes rappelle la masculinité hégémonique et l'image du guerrier qui y est rattachée (Gee, 2009).

Paradoxalement, pour plusieurs journalistes sportives, la couverture de ces disciplines s'est avérée aux antipodes de la culture machiste à laquelle on pourrait s'attendre dans de pareilles circonstances. En fait, les participantes qui ont couvert la boxe ont décrit pour la plupart les athlètes comme ouverts, et elles ne se sont pas senties objectivées par ces derniers. Stéphanie a relevé le paradoxe entre la mise en scène de la boxe et l'accueil qu'elle-même a reçu, sans pour autant que cela ait interféré avec son plaisir.

Super bon accueil de tous les boxeurs [...]. Après ça, y'a tout le monde autour. C'est les filles qui tiennent les panneaux. Mais moi, j'vais-tu vraiment commencer à m'indigner parce qu'il y a des filles qui tiennent des panneaux à la boxe ? Ça fait depuis que la boxe est boxe que c'est de même, et ça va continuer à être de même. Je peux trouver ça ben cabochon, mais c'est de même. J'en fais pas un plat.

Pour la journaliste de deuxième vague, la boxe est « la quintessence » du sport. L'un de ceux les plus stimulants à couvrir pour un.e journaliste.

Ben c'est un sport dur. Moi, ça me fascine. Y'a quelque chose de fascinant là-dedans. Que je présumais pas. Quand je suis allée la première fois, je shakais dans mes culottes. J'étais comme mon dieu, mon dieu. Là les gars y'en mettent. Si tu te mets en avant, mets-toi pas un chandail blanc parce que le sang va te revoler dessus. Mon dieu, je capotais. Finalement, pour moi, les plus belles histoires, je trouve que ça se fait en boxe. Parce que y'a jamais personne qui devient boxeur qui a une petite vie tranquille pis qui dit, moi, je vais aller me faire donner des coups de poing sur la gueule. C'est toujours des histoires un peu rough. Pis j'aime ça. L'humain est vraiment intense. Pis c'est sans pitié. T'as deux gars, tout seuls sur un ring avec du monde, pis t'es tout nu, tu perds, tu t'effoires, pis c'est des grands drames pis des grandes victoires.

Liliane a longtemps couvert la boxe. Elle raconte que même si elle est retraitée et a quitté le sport depuis de nombreuses années, il lui arrivait encore aujourd'hui de croiser des gens qui se souviennent d'elle, parce qu'ils avaient un frère qui boxait et que la journaliste l'avait interviewé. À l'instar de Stéphanie, la boxe est l'un des sports qu'a préféré couvrir Liliane, entre autres parce que c'est celui qui correspondait le mieux au style de journalisme, tournée vers l'humain, qu'elle pratiquait.

Le sport m'intéresse, mais dans le fond ce qui m'intéresse d'abord et avant tout, c'est la personne. C'est pour ça que j'ai tellement aimé la boxe, c'est parce que c'est des histoires humaines assez incroyables et le baseball par exemple, j'y reviens toujours [rires] y'a 160 ou je sais pas trop combien de matchs par année. Y'en perdent un, c'est pas tragique dans leur vie. Alors que pour le boxeur, il perd un match, il peut passer de 100 000 de bourse à 5000, du jour au lendemain. Fait que toute sa vie est affectée par ça. Très souvent, j'veux dire c'est pas des fils de docteur normalement qui deviennent boxeurs, fait qu'ils ont tous des histoires particulières. Même leurs femmes ont des histoires particulières. Je pourrais pas m'imaginer être assise en train de regarder mon chum se faire donner des claques sur la gueule. Pis qui peut mourir dans l'arène à la limite, ou être un peu gaga en sortant. Je serais pas capable, fait que je trouvais que c'était des bibittes intéressantes en tant que telles.

En plus de se révéler une discipline stimulante pour les participantes, les boxeurs et le milieu ont démontré une ouverture aux journalistes sportives, un accueil qu'elles n'ont pas nécessairement eu dans d'autres sports. Marie-Claude raconte :

[J]'ai senti qu'on peut être porté. C'est-à-dire que les gens ont le goût d'avoir une femme qui parle de sport et qui est compétente. J'ai senti ça beaucoup dans le monde de la boxe. Extraordinaire. Écoute, moi j'ai été choyée dans cet univers-là. Autant le hockey, pis n'importe quelle fille dans le sport va te le dire, le hockey c'est une culture différente. C'est la religion. C'est pas pareil. Mais dans la boxe, j'ai été encouragée, aimée, soutenue. Y'avait une réelle joie que j'arrive dans ce domaine-là. Pourtant, c'est tellement 100 fois plus *rough* que le hockey.

Cette ouverture, elle l'a sentie autant chez les boxeurs que chez les organisateurs et les promoteurs de combat. Faisant écho au témoignage de Marie-Claude, Corinne note que « [l]univers de la boxe, c'est très facile d'entrer, ils aiment ça, ils aiment ça qu'il y ait des filles qui soient là ». Liliane a même déjà été invitée à remettre des trophées à des boxeurs, montant sur le ring pour les leur remettre.

Pour illustrer l'ouverture du monde de la boxe et des arts martiaux mixtes, et le lien de confiance qu'elle a pu développer avec le milieu à travers les ans, Nancy donne deux exemples. Le premier est ce moment où, après une pesée officielle, elle a pu assister en direct au processus de réhydratation d'un combattant d'arts martiaux mixtes et filmer des images de ce moment difficile pour les athlètes. Il faut savoir que pour atteindre le poids en vue de la pesée officielle, les athlètes doivent souvent suivre des diètes draconiennes dans les heures précédant ladite pesée, en se déshydratant par exemple, pour perdre du poids. Par la suite, entre le moment de la pesée et le combat (environ 24 h) les combattant.es vont se réhydrater — par le biais entre autres de solutés — et reprendre du poids. Il s'agit d'une pratique généralisée, mais très exigeante tant sur le plan physique que psychologique. Les médias n'ont que rarement accès à ce moment de grande vulnérabilité de l'athlète, mais Nancy a obtenu l'opportunité d'y assister.

J'ai dit, mais pourquoi tu [l'entraîneur du combattant] fais ça ? Il dit : parce que t'es la seule personne en qui j'ai confiance dans ce milieu-là. Jamais que tu m'as déçue. Jamais que... J'ai confiance que ça va bien sortir, mais avec les autres, j'ai peur que ça sorte pas bien. Toi, tu comprends c'est quoi ce déshydrater. Tu comprends ce que l'athlète doit faire pour se préparer, se réhydrater. Je sais que de la façon dont ça va sortir, on n'aura pas peur. Parce que y'en qui vont voir le soluté, c'est illégal, pis c'est quoi ce produit-là.

L'autre exemple donné par Nancy se passe quelques instants avant le combat de championnat du monde entre Adonis Stevenson et le tenant du titre, Chad Dawson. Peu de temps avant de monter dans le ring, l'équipe de Stevenson laisse entrer la journaliste dans le vestiaire.

Moi, je suis rentrée dans le vestiaire avec ma caméra pas longtemps avant qu'il monte dans le ring. Pis moi, je ne voulais pas lui parler. Il va pas me parler, il doit être dans sa bulle. Je prends des images. On le voit. Déjà, moi de me dire je vais pouvoir montrer ce moment-là à mes téléspectateurs, aux gens, j'étais contente. L'entraîneur me parle un peu et là, Adonis me regarde, « Pis moé ? ». « Je peux venir te poser des questions ? » « Oui, oui ». Je me penche. Il était à terre, il était en train de s'étirer. Pis j'ai dit, « toi, dans trente minutes, tu t'en vas livrer le combat le plus important de ta carrière, pis tu me parles à la caméra ». Il dit « ça me dérange pas. J'suis prêt, J'suis prêt. Je vais être champion du monde dans une heure. Pis je vais lui passer le KO dans pas long, fait que ça me dérange pas de te parler ».

Quelques instants plus tard, Stevenson passait le KO à Dawson, devenant par le fait même le nouveau champion du monde dans sa catégorie de poids. Comment expliquer une telle

confiance de la part des combattants et de leur entourage envers la journaliste ? L'explication de Nancy rejoint les témoignages de Stéphanie et de Liliane, en ce sens qu'elle aussi témoigne d'un grand respect envers les boxeurs, et d'une conscience de l'humain derrière le pugiliste. La conscience des enjeux qui jalonnent le parcours de ces athlètes, et de l'empathie à leur endroit, semble être au cœur des bonnes relations entre journalistes et pugilistes.

Force est d'admettre que les rapports de pouvoir genrés, si omniprésents dans le hockey ne se présentent pas de la même façon dans la boxe et les arts martiaux mixtes. Comment expliquer ce phénomène ? Le fait qu'il s'agisse d'un sport individuel peut y être pour quelque chose. Les boxeurs n'ont rien à prouver à des coéquipiers qui pourraient remettre leur masculinité en question. Par exemple, Liliane indique que si elle ne s'est jamais sentie confortable dans les vestiaires d'équipes, elle n'a pas eu les mêmes scrupules dans les vestiaires des boxeurs.

Je suis entrée dans des chambres de joueurs, des chambres de boxeurs systématiquement j'entraîs, parce que y'est tout seul dans ça, fait que là, c'est son choix de se déshabiller ou pas. J'veux dire, de toute façon, tout ce qu'il a, c'est des culottes. S'il choisit de les enlever, c'est son choix. Il est pas obligé.

Il n'y a pas le poids du groupe, l'image à entretenir face aux autres. Dans le vestiaire comme sur le ring ou dans l'octogone, l'athlète est le seul responsable de ses actes. Il n'a pas à défendre sa masculinité devant des coéquipiers.

Dans la même veine, le simple fait d'exercer un sport de combat, de se présenter sur le ring ou dans l'octogone pour y donner — et y recevoir — des coups pourrait mettre à l'abri ces athlètes de tout doute quant à leur masculinité. Ils n'ont pas à mettre en scène le combattant, comme la LNH l'a mis en scène avec leur campagne de publicité « *Inside the warrior* » (Gee, 2009), puisqu'ils sont littéralement des combattants. Il n'y aurait donc pas de crainte de se livrer à des confidences ou de parler de ses émotions, puisque la transgression à la norme ne remettrait pas pour autant en question la masculinité hégémonique des boxeurs, leur virilité.

La troisième hypothèse, qui n'exclut pas les deux autres, se trouve à la confluence de la personnalité type des boxeurs et combattants, telle que décrite par les journalistes sportives, et des stéréotypes accolés à la féminité. Dans le premier cas, ceux qui pratiquent des sports de combat sont décrits comme « des athlètes excessivement sensibles. Ce sont les athlètes les plus sensibles qu'y a pas » par Nancy. Corinne dépeint les boxeurs comme « des gars qui sont très charismatiques, qui aiment l'attention et ils aiment parler ». Stéphanie et Liliane ont toutes deux

évoqué le background des boxeurs, qui viennent souvent de milieux difficiles, qui ont des histoires de vie hors de l'ordinaire, d'où l'intérêt qu'elles-mêmes ont développé pour les hommes derrière les athlètes. Or, la sensibilité, l'écoute et l'empathie sont des caractéristiques souvent accolées à une vision stéréotypée de la féminité. Se pourrait-il alors que les journalistes sportives incarnent dans une certaine mesure ce stéréotype dans l'univers de la boxe et des arts martiaux mixtes, répondant alors au « besoin » des combattants, dont la masculinité ne fait pas de doute, de se livrer, de parler et d'obtenir une oreille attentive en retour ? Les journalistes sportives n'ont pas nécessairement à performer cette forme de féminité, parce qu'elles l'incarnent d'emblée, d'où une certaine facilité à s'intégrer.

Le corpus de cette thèse ne permet pas d'aller plus loin que les hypothèses énoncées ci-haut. Toutefois, à la lumière des expériences des journalistes sportives, force est d'admettre que le sexe des athlètes et la performance de genre que sous-tend une pratique sportive ne sont pas tributaires du traitement que recevront les représentantes des médias lors de la couverture d'une discipline sportive. Tout cela témoigne une fois de plus des dynamiques complexes induites par le système de genre.

#### *5.4.3 Le football : naturaliser le harcèlement*

Les expériences des journalistes sportives impliquées dans la couverture du football n'ont pas été aussi univoques que celles entourant le hockey ou la boxe. Le portrait de cette discipline sportive s'avère un peu plus contrasté que les deux autres sports traités jusqu'ici, ce qui rend justement son étude pertinente.

Le football est le sport professionnel nord-américain qui compte le plus de joueurs dans une même équipe. À l'instar de la boxe, la place des femmes y est peu valorisée. Ainsi, plusieurs équipes de la NFL sont dotées d'un groupe de meneuses de claqué. Ces dernières sont chargées d'animer la foule, d'encourager l'équipe, de participer à différentes activités de charité, et ce pour des salaires dérisoires, qui n'atteignent même pas le salaire minimum aux États-Unis (Townes, 2017). La Ligue canadienne de football (CFL) n'est pas en reste, alors que certaines meneuses de claqué sont pratiquement des bénévoles (National Post, 2016). Quant au football féminin, il se pratique dans des ligues amateurs ou semi-professionnelles, pour des salaires de misère, lorsqu'il y a salaire.

Le football est un sport violent, qui met avec fierté de l'avant une forme de masculinité hégémonique. Retraçant l'histoire de la NFL, l'historien Richard C. Crepeau (2014) parle d'une « *macho mythology* » (p. 50) entretenu avec soin dès les années 1950, à la fois par la ligue et par les médias sportifs. Le football professionnel, qui a longtemps rencontré des difficultés à s'imposer face au football collégial, jugé plus pur puisque les athlètes n'y étaient pas payés, va faire sa marque de commerce d'un jeu plus rapide et plus brutal. Les médias vont venir à dépeindre les parties comme une « *atomic war. There are no winners, only survivors* » (Crepeau, 2004, p. 51). Plus tard, les films de la NFL vont, au moyen d'une musique dramatique et d'un montage sonore misant sur les coups et placages infligés et reçus par les joueurs, mettre de l'avant cette violence, ce jeu physique. Autrement dit, le football professionnel s'est bâti autour d'une représentation assumée de la masculinité hégémonique, qui prévaut encore aujourd'hui. « *American football, in particular, promotes views of hegemonic masculinity because it emphasizes strength and aggression, men as superior to women, and men as authority figures (Sabo and Panepinto, 1990)* » (Greer et Jones, 2012, p. 68). Contrairement au hockey, présenté comme un sport supposé universel — bien que dans les faits, ce ne soit pas le cas — le football présente un visage résolument masculin, pour ne pas dire macho.

Dans ces circonstances, comment les journalistes québécoises sont-elles accueillies lorsqu'elles couvrent le football de la LCF ? Justine et Corinne partagent une expérience positive de leur passage au football. Justine dresse le parallèle entre le hockey — l'étalon de mesure usuel — et le football. Elle juge le premier « un petit peu plus, c'était un peu plus fermé. Y'a beaucoup plus d'hommes qui couvrent ça. On sent que c'est plus un milieu masculin », alors qu'

[a]u football, au contraire, j'ai toujours trouvé ça plus ouvert. Je ne sais pas, y'a plus de femmes qui couvrent ça, c'est comme plus.... je ne sais pas, encore plus normal. J'trouve le mot ouvert est là, l'ouverture d'esprit comme ha oui, y'a des femmes qui vont couvrir ça, on va dans le vestiaire, y'a pas de problèmes.

Corinne a couvert le football quelques années et son expérience est semblable à celle de Justine.

quand tu couvres les Alouettes de Montréal, t'as un accès assez privilégié aux joueurs. Les joueurs sont plus disponibles, sont plus accueillants, sont plus réceptifs. Ils font pas le même salaire, ça, ça change. Et sont plus habitués, je pense, à avoir des femmes journalistes, dans le sens où y'en a eu quelques-unes dans le passé. Sont plus sympathiques, sont plus enclins à te parler.

Les jeunes journalistes évoquent toutes les deux la présence depuis de nombreuses années de femmes qui couvrent le football comme un facteur pouvant expliquer le bon accueil qu'elles ont reçu. Sans réfuter cette explication, force est d'admettre que ce seul facteur semble faible, puisqu'on pourrait appliquer la même logique à d'autres sports professionnels sans pour autant observer les mêmes effets. Bref, le lien de causalité est ténu. De plus, là où Justine et Corinne ont vécu de belles expériences et parlent d'ouverture, Sophie, Érika, Stéphanie et Valérie dépeignent un milieu souvent macho, où tous les joueurs n'ont pas la même relation face aux femmes. Avec des effectifs qui comptent plus de 70 joueurs, les équipes de football sont constituées d'individus aux parcours et aux personnalités variées, ce que ne manquent pas de soulever les participantes, en prenant soin de souligner que ce ne sont pas tous les joueurs de football qui affichent des comportements problématiques envers les journalistes sportives. Toutefois, il y en a suffisamment pour que la couverture du football de la LCF et des Alouettes deviennent pour certaines leur pire expérience en carrière. Sophie est du nombre, elle qui dit avoir « détesté ça. De un, c'est très, très macho comme environnement ». Si certains joueurs étaient « très sympathiques et ouverts aux journalistes », d'autres « faisaient grandement la différence » entre le comportement affiché devant un journaliste et une journaliste. En plus de laisser tomber volontairement leur serviette en présence d'une journaliste, Sophie note qu'il y avait régulièrement « [d]es petits commentaires, j'y ferais pas mal à celle-là. Des trucs de même », contribuant à créer une « ambiance [qui] était vraiment pas l'fun en général ».

Érika considère aussi que « le pire sport, c'est le football. Parce que, j'avais être vraiment directe, un, sont 80 dans le vestiaire. Fait que c'est beaucoup de monde à gérer ».

Moi, la première fois que je suis rentrée dans le vestiaire des Alouettes, tu fais, hé mon dieu. Sont tous tout nu, ça se promène toute de même [mime les grosses épaules], ça se promène pis c'est pas gêné. J'avais fait un reportage, y'annonçait quoi déjà ? Un nouveau d.g. peut-être ? Je ne m'en souviens plus. Conférence de presse, là, un, je ne les connais pas tous. Surtout, j'y allais pas souvent. Y'en a un grand qui est là, pis il me regarde. Il me fait des clins d'œil. Je suis là, voyons, kossé ça ? Parce que j'écoute la conférence, mais je suis plus loin parce que j'ai des lives à préparer. Là, il vient me voir, il fait comme, « *hey, what's up?* » Là, je suis là, « *Hi* ». Voyons, c'est qui ça ? Là, il se présente, il me dit son nom [...]. C'est un anglophone, commence à me parler, pis là, ouais, t'es journaliste, je t'ai déjà vu, blabla. Là, je suis là, fine, mais tu voyais qu'il aurait bien aimé ça qu'on continue la discussion. Je pense que les Alouettes, ben le football, c'est le pire du fait que l'effet de masse.

Les tentatives de séduction en contexte professionnel sont plus courantes au football qu'ailleurs selon Valérie. « C'est quoi ton numéro ? Ça te tente-tu d'aller prendre un verre après ? Des choses comme ça, mais j'ai pas mal tout le temps eu un chum, fait que c'était pas compliqué de dire ben non, je suis désolée, j'ai un chum ».

Stéphanie a couvert sur une longue période le football des Alouettes, et pour elle, « les moments où vraiment j'ai senti que là, être une femme c'est un problème, c'est aux Alouettes ». Elle a été à la fois visée et témoin de tentatives de séduction, pour ne pas dire de harcèlement, qui n'avaient pas leur place dans un contexte professionnel.

Moi, ça m'est déjà arrivé de défendre une collègue parce qu'il y avait un joueur qui était un peu trop *pushy*, pis elle, elle était comme encore stagiaire à l'époque. [...] Quand elle a commencé, y'a un joueur des Alouettes qui lui avait mis de force son numéro de téléphone dans les mains. Pis moi, j'avais été voir la direction, pis j'avais dit r'gardez ben, ça c'est inacceptable, faites quelque chose, parce que ce même joueur-là, deux semaines avant, m'avait approchée pis m'avait dit, en pleine entrevue « *I want you* ». C'était juste un imbécile fini, mais eux autres ils trouvaient ça drôle. La direction avait pas trop... Pis là j'avais dit moi, je veux pas porter plainte, elle, a portera pas plainte, mais à moment donné. « Ouais, mais y'est de même, quand on voyage ». Non, r'garde, y'est pas de même. Il sera pas de même avec moi. T'sé, y'a eu des fois où y'a fallu que moi je m'interpose. J'ai pas volé à son secours, j'ai juste dit, r'garde, il commence à gosser vraiment, faites quelque chose.

À un autre moment, alors que la température était très élevée à l'extérieur et à l'intérieur du vestiaire, la journaliste s'est présentée en camisole. Le responsable des communications de l'équipe lui a alors signalé qu'

il faudrait que tu t'habilles autrement pour rentrer dans le vestiaire. J'ai dit s'cusez, c'est parce que vous avez des cheerleaders en petite jupe ben, ben, ben courte, pis en petit top de bikini qui font des pom-pom sur votre terrain. C'est pas vrai que là, alors qu'il fait 40 degrés, je vais me mettre un col roulé. « Ouais, mais les gars font des commentaires ». Ben toi, ta job, c'est de t'assurer qu'ils en font pas des commentaires.

Elle a refusé d'obtempérer.

Pis j'ai dit non, c'est pas vrai, c'est pas vrai [...] que moi, je vais commencer à m'habiller autrement parce que tes gars sont pas capables de se tenir. TU vas leur montrer à vivre. J'suis pas indécente. Si j'étais vraiment franchement provocante dans mon attitude, dans mon habillement en général... « Ouais, mais je te dis ça pour pas que t'aies... ». Non, là, c'est parce que tu mets sur mon dos la responsabilité de

changer, alors que c'est pas à moi de changer. C'est à eux de changer leur attitude. Il m'a dit « les gars qui viennent du sud des États-Unis... ». Je m'en câlisse. On est au Québec, pis au Québec, moi, j'ai le droit d'aller travailler en jeans avec... J'étais pas déplacée, tu comprends. Y'avait jamais rien dans mon attitude qui était déplacée. Pis là, tout à coup cette journée-là, parce qu'on crevait de chaleur, pis que dans la salle de presse y'avait pas d'air climatisé, ben je suis descendue dans le vestiaire de même, pis ça créé cette espèce d'effet-là. Mais j'ai comme fait non, regarde. Pis ça faisait des années que je les suivais.

Les expériences qu'ont vécues Stéphanie, Érika, Sophie et Valérie témoignent d'une culture de laisser-aller et de naturalisation de comportements qui s'inscrivent dans une performance de la masculinité hégémonique par le biais du renforcement de l'hétérosexualité obligatoire, même en contexte professionnel. Il est attendu des journalistes sportives qu'elles acceptent cette culture du « *boys will be boys* ». Vu le grand nombre de joueurs qui composent un club de football, les équipes ne semblent pas équipées, ou avoir la volonté d'instaurer des règles de conduite qui permettraient de mettre un terme à des situations qui vont trop loin, qui débordent largement du cadre professionnel, qui vont jusqu'au harcèlement sexuel. Si l'accès aux joueurs en lui-même est plus grand dans la LCF qu'au hockey professionnel, moins formaté par une équipe de relations publiques aux aguets, ce qui d'un point de vue journalistique est une chose positive, cela ne justifie pas pour autant le comportement de certains joueurs à l'égard des journalistes sportives, ni le laisser-aller et la banalisation de ces comportements par les organisations sportives.

Comme indiqué plus haut, le sexe des athlètes et la performance de genre que sous-tend une pratique sportive ne sont pas tributaires du traitement que recevront les représentantes des médias lors de la couverture d'une discipline sportive. Les sports d'équipe versus la pratique d'une discipline individuelle semblent avoir un impact sur la performance de la masculinité attendue des athlètes masculins. L'importance qu'occupe une discipline au sein du complexe médiatico-sportif influe sur le statut d'*outsiders* des journalistes sportives. L'histoire des différentes disciplines, leur rapport aux féminités et aux femmes influence aussi l'accueil que reçoivent les journalistes sportives.

Les conditions de pratiques et les rapports de pouvoir genrés ne sont donc pas systématiquement les mêmes d'une discipline à l'autre. Le champ du sport n'est pas un tout uniforme, et les parcours professionnels des journalistes sportives l'illustrent avec force. Les dirigeants des médias ont des responsabilités à assumer par rapport au traitement des journalistes

sportives. Il en va de même pour les journalistes sportifs qui participent au système qui maintient en place des rapports de pouvoir genrés inégalitaires. Les acteurs de certaines disciplines sportives ont eux aussi leur part de responsabilité dans la marginalisation que subissent les journalistes sportives québécoises, mais possèdent également les moyens d'agir sur la situation.

Comme nous venons de le voir dans les chapitre quatre et cinq, dès le départ, les « règles du jeu » ne sont pas complètement les mêmes pour les journalistes sportifs et sportives. Les conditions d'apprentissage de la *doxa* du sous-champ spécialisé du journalisme sportif sont différentes selon que les journalistes soient identifié.es comme hommes ou femmes, et cette même *doxa* n'est pas tout à fait la même selon qu'on s'identifie comme homme ou femme. À partir de là découlent des conditions de pratiques différenciées. C'est d'ailleurs sur ces conditions de pratiques différenciées que porte le chapitre suivant, alors que je vais m'attarder au phénomène du « mythe de la salope », phénomène qui découle d'une attente de performance d'une féminité liée à une hétérosexualité obligatoire exacerbée.

## ***Chapitre 6 – Performance de genre, hétérosexualité obligatoire et rapport aux sources : la création du « mythe de la salope »***

De ces relations décrites entre les journalistes sportives et leurs sources masculines, de même que de ce poids symbolique que représente la présence des femmes dans les vestiaires sportifs, émerge un phénomène auquel seules les femmes sont confrontées et qui s'érige sur les bases à la fois d'une hétérosexualité obligatoire et d'un prix pour l'acquisition de la disponibilité sexuelle des femmes : le « mythe de la salope ». Ce mythe auquel je consacre ce chapitre teinte aussi les pratiques des journalistes sportives, et bien au-delà de la période d'apprentissage de la *doxa* du sous-champ spécialisé du journalisme sportif : il encadre littéralement les relations entre les journalistes sportives et leurs sources masculines, resserrant son étau d'une vague à l'autre, renvoyant à une performativité du féminin paradoxale et restreignant les pratiques des journalistes sportives.

### ***6.1 Le réseau de sources au cœur des pratiques journalistiques***

Les pratiques professionnelles des journalistes sont marquées par leurs relations avec les sources, et comme je l'ai exploré antérieurement, les journalistes sportives ne font pas bande à part sur ce point. Le réseau de contacts des journalistes, assimilable à une forme de capital social, est crucial dans l'exercice de leurs fonctions. Comme relevé auparavant, les journalistes sportifs qui sont affectés à un *beat* doivent produire des reportages ou des articles sur une base quotidienne, même lorsque les activités de l'équipe sont au ralenti (Lowes, 1999), ce qui n'est pas sans demander à l'occasion une bonne dose de créativité.

Mais si le capital social est d'une importance cruciale pour tout journaliste, dans un secteur d'activités comme le sport, ce réseau de sources tend à être plutôt restreint. Tunstall (1970) explique que dans certains secteurs journalistiques, dont le sport, quelques sources détiennent une forme de monopole sur l'information, ce qui oblige les journalistes à se tourner vers elles pour obtenir lesdites informations. Pour savoir ce qui se trame dans l'entourage d'une équipe professionnelle, un.e journaliste sportif ou sportive doit avoir des contacts à l'intérieur de l'organisation, ou sinon, se contenter des informations diffusées par l'organisation elle-même, par le biais de conférences de presse, de communiqués et autres formes de communications

institutionnelles. Ces contacts peuvent passer, dans certains cas, par des relations de proximité avec certains joueurs. Un athlète donne son numéro de téléphone personnel à un journaliste, qui peut alors le contacter pour faire le point sur certaines rumeurs, ou encore, pour trouver un filon à creuser (Lowe, 1999). Le journaliste ne va pas nécessairement citer cette source, mais va utiliser les informations colligées pour fouiller un sujet, et poser des questions autour de lui.

Markham (2011), dans une étude portant sur les reporters de guerre, relate que ces journalistes se font juger au premier chef par leur autorité, et non par ce qui semble être les valeurs du « bon journalisme ». Dans ce cas de figure, l'autorité provient de l'intégrité et de l'autonomie par rapport aux sources. Markham fait référence entre autres à la dépendance aux forces armées affichée par certains reporters déployés en zone de conflits. Dans certains de ces conflits, les forces militaires ont accueilli des journalistes dans leurs campements et ont amené ces derniers lors de sorties à l'extérieur des baraquements militaires. Cette proximité affichée entre journalistes de guerre et forces armées a soulevé plusieurs critiques par rapport à la capacité des reporters de faire leur travail adéquatement. Comment assurer une couverture autonome du conflit alors que les militaires décident de ce que peuvent ou non voir les journalistes ? Est-il possible pour un.e journaliste de se montrer critique du travail des forces armées lorsqu'il ou elle partage les mêmes installations et passe toutes ses journées avec les soldats ? Markham en arrive à la conclusion que les reporters de guerre en position d'autorité dans le champ sont ceux et celles qui ont su démontrer justement leur autonomie et leur intégrité par rapport aux sources officielles.

Dans le monde du journalisme sportif, les choses se passent différemment. D'une part, et je l'ai démontré au chapitre deux, certaines pratiques du journalisme sportif, dont la proximité jugée trop grande entre journalistes et sources — particulièrement dans la couverture du sport professionnel — contribuent à la marginalisation du journalisme sportif au sein du champ journalistique. Plusieurs discours en provenance du *Trente*, qui proviennent de journalistes hors sports, dénoncent le manque d'objectivité des journalistes sportifs et sportives et leur dépendance aux sources officielles. Ces critiques ne sont pas sans fondement. Même les journalistes sportifs dénoncent certaines pratiques de leurs pairs. Par exemple, le populaire animateur de radio Jean-Maurice Bailly, ancien de la Soirée du hockey, notait en 1983, au moment de prendre sa retraite, « La situation générale s'est améliorée, mais le point de vue critique est encore assez absent. Que

voulez-vous ? Les reporters sont embauchés par les Nordiques, le Canadien ou les Expos. Ils sont placés par conséquent dans une situation difficile » (Robillard, 1983, p. 19-20).

D'autre part, ce qui est critiqué comme un manque d'objectivité et une proximité toxique entre journalistes et sources est dans une certaine mesure valorisé à l'intérieur du sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Certes, il y a des critiques internes comme le démontre l'exemple ci-haut et d'autres mentionnées au chapitre deux, mais je l'ai expliqué plus haut, être bien « réseauté » à l'intérieur d'une organisation sportive professionnelle assure aux journalistes de pouvoir répondre à la demande de l'entreprise de presse. De plus, le capital symbolique des journalistes sportifs et sportives est valorisé. Un.e journaliste qui possède un fort capital symbolique va voir sa réputation dépasser les frontières de son entreprise médiatique, alors qu'il ou elle sera cité.e par d'autres médias. Et ce capital symbolique est acquis entre autres par la capacité du ou de la journaliste à trouver des informations, à être « connecté.e » dans le milieu, à être au courant des dernières rumeurs dans le monde du sport, à posséder suffisamment de capital social pour voir ce dernier converti en capital symbolique. Atteindre ce statut, obtenir des informations « de l'intérieur », créer et entretenir un réseau d'informateurs demande une proximité et la création d'un lien de confiance avec ces mêmes sources. Si créer et entretenir des liens avec les sources représente une pratique usuelle et encouragée chez les journalistes sportifs — de même que dans l'ensemble de la profession journalistique — pour les journalistes sportives, cette pratique prend la forme d'une réactualisation constante des rapports de pouvoir genrés.

## **6.2 *Le « mythe de la salope » et l'hétérosexualité obligatoire***

Quand une femme entre au vestiaire, automatiquement, les mauvaises langues disent qu'elle va avoir des relations intimes avec les joueurs. C'est tellement plus facile d'obtenir des confidences sur un oreiller. Ça prend donc des femmes fortes, capables de s'imposer non seulement comme journalistes, mais aussi comme personnes. Elles ne doivent laisser aucune place à aucun quiproquo, à aucun doute. (propos d'Albert Ladouceur, recueillis par Suzanne Grenier, 1983, p. 28)

Lors des entrevues, plusieurs journalistes ont exprimé, sous différentes formes, une crainte commune : celle de passer pour une journaliste qui aurait fait son chemin dans le monde du sport dans le but avoué d'entretenir des relations sentimentales et sexuelles avec des athlètes masculins. J'ai nommé ce phénomène, cette peur qui agit comme un rappel constant de

l'hétérosexualité obligatoire qui régit les rapports entre hommes et les femmes à l'intérieur du champ sportif, de même que cette supposée disponibilité sexuelle des femmes, le « mythe de la salope ».

Le mythe est, au sens barthien du terme, « une image faussée, déformée, aliénée » (Zenkine, 1997, p. 106) qui évacue le réel, mais dont les implications, elles, sont réelles. Barthes, dans *Mythologies* (1957; 1970; 2012), présente le mythe comme un moyen pour la bourgeoisie de contrôler la société. « Grâce à cette parole à la fois mensongère, falsificatrice et séduisante qu'il [Barthes] nomme "mythe" » (Cobast, 2002, p. 85), les personnes en position de pouvoir maintiennent cette position de domination. Ainsi, le « mythe contemporain », comme l'appelle Zenkine (1997) se distingue du mythe « sacré », « conçu comme "une histoire sacrée [qui] relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des 'commencements' » (Eliade, 1963, p. 16) » (Thibault et Bardini, 2008, p. 359). Comme l'indique Barthes (2012), le mythe est avant tout une forme de discours, discours qui peut certes passer par le langage, l'écriture et l'oralité, mais également par différents modes de représentations. Il n'est pas question d'une « histoire sacrée », mais justement d'un discours qui perpétue une image fautive et simplifiée et généralisée d'un groupe, dans le cas qui m'intéresse les journalistes sportives et qui au final favorise un autre groupe, ici les journalistes sportifs.

De son côté, le mot « salope » est fortement connoté, ce qu'illustre sa définition générique : « Femme dévergondée, méprisable »<sup>69</sup>. Le mot « salope » permet de saisir deux facettes du phénomène avec lequel les journalistes sportives doivent compter. D'une part, il renvoie, par un effet d'association, à l'image de la femme prostituée, cette femme dont la sexualité dite déviante « *has the potential to subvert attention to social class and racial parity [...]* » (Hallgrímsdóttir et al., 2008, p. 132). Les journalistes sportives, ramenées à leur sexualité par leur supposée quête d'aventures sexuelles avec les athlètes, deviennent une menace à l'ordre établi. D'autre part, il y a le regard qui se porte sur les femmes, un regard de mépris. Hallgrímsdóttir, Phillips et Benoit (2006) parlent du stigma qui pèse sur les femmes prostituées comme d'un « *social attribute that is deeply discrediting and reduces the bearer from a whole and usual person to a tainted and discounted one* » (p. 268). Sans dire que les journalistes sportives vivent un aussi fort stigma que les femmes en situation de prostitution, nous retrouvons une mécanique similaire en associant un attribut dégradant à une personne dans le but de la

---

<sup>69</sup> Définition tirée du Petit Larousse Illustré 2011.

discréditer. Vouloir obtenir des faveurs sexuelles est un comportement méprisable dans le journalisme sportif, et toute femme serait susceptible d'adopter ce comportement.

Le « mythe de la salope » s'apparente à celui de la « *puck bunny* ». Ce terme, « *which is applied almost exclusively to female ice hockey fans, implies that the supporters are 'inauthentic', not 'dedicated' in their support, and are more interested in the sexual attractiveness of the players rather than the sport itself* » (Crawford et Gosling, 2004, p. 478). Le sport étant fortement marqué du sceau de l'hétérocentrisme, seules les femmes sont affublées du surnom de « *puck bunnies* ». En effet, c'est leur « *willingness to engage in sexual activities* » (p. 487) qui leur vaut ce jugement. Or, dans le monde du sport, l'homosexualité et les désirs homoérotiques tendent à être réprimés, ce qui rend presque inconcevable qu'un homme soit à la recherche d'aventures sexuelles avec un autre homme. Crawford et Gosling (2004), dans une étude ayant pour sujets des amateurs de hockey en Grande-Bretagne, n'ont pas observé de différence entre le niveau d'engagement des hommes et des femmes. Un mythe, que ce soit le « mythe de la salope » que celui des « *puck bunnies* » n'a pas à reposer sur des bases concrètes pour exister et se perpétuer.

Le « mythe de la salope » aussi est intrinsèquement lié à la conception des femmes comme une source de tentation constante (Acker, 1990) pour les individus associés à la catégorie « homme ». Au chapitre précédent, j'ai parlé d'événements survenus entre autres dans les vestiaires, où des hommes ont eu des comportements s'apparentant à du harcèlement, harcèlement banalisé et naturalisé (*boys will be boys*) par les instances supérieures des équipes sportives. Nous nous situons ici en plein double discours. Le désir sexuel des hommes est normalisé, alors que celui des femmes est problématique. Les femmes sont les gardiennes de la moralité (McLaughlin, 1991) et si elles échouent à maintenir la distance professionnelle qui s'impose entre elles et leurs sources, elles en porteront la responsabilité.

À la base, cette supposée tentation constante est rattachée, une fois de plus, à l'imposition d'un script hétéronormatif, que Butler (1990) associe à l'hétérosexualité obligatoire, et à la naturalisation et à la normalisation de la binarité homme/femme, masculin/féminin (McNay, 2000). McNay (2000) de même que Delphy (2001) insistent sur le caractère totalitaire du genre, où tout est sexualisé. C'est ainsi que les relations entre les journalistes sportives et leurs sources masculines sont elles aussi sexualisées a priori dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, un potentiel désir charnel s'inscrivant obligatoirement en filigrane des échanges entre les

hommes et les femmes. Le désir n'a pas à être ressenti, il n'a pas à exister concrètement dans les relations entre les journalistes sportives et leurs sources pour que les effets de sa potentialité se fassent sentir sur les pratiques et la position des journalistes sportives dans le champ.

Le complexe médiatico-sportif (Jhally, 1989) nord-américain s'est développé de telle sorte que le sport féminin en est pour ainsi dire exclu. Les quatre grandes ligues professionnelles — la LNH, la NBA, la NFL et la MLB — sont exclusivement masculines. La MLS et au Canada la LCF sont également des ligues masculines. En sol québécois, terrain de la présente étude, les équipes professionnelles sont concentrées dans la ville de Montréal, à l'exception des Nordiques de Québec qui ont évolué dans la capitale de 1972 à 1995<sup>70</sup>. Les sports professionnels étant ceux qui génèrent le plus de couvertures par les entreprises de presse, que ces dernières ne concentrent leurs activités que sur le sport ou non, les journalistes sportifs et sportives sont donc amenés à côtoyer dans une proportion considérable les athlètes masculins.

La présence des femmes dans les vestiaires, même si cette présence existe depuis quelques décennies, continue à faire jaser. Le vestiaire est un lieu où la nudité est omniprésente et où est sans cesse réitérée la binarité homme/femme, par le biais de blagues, de rituels initiatiques et ainsi de suite. Je le rappelle, il est presque impossible dans la société d'avoir une identité sociale sans avoir une identité genrée (McNay, 2000). Dans le monde du sport, cette identité genrée et la sexualisation des relations entre les individus genrés sont au centre des préoccupations. C'est aussi ce qui est au centre même du « mythe de la salope ». Barthes (1957; 1970; 2012) explique que le mythe fonctionne comme un système de signification de deuxième ordre. Autrement dit, le mythe « fait glisser une signification première dans une signification seconde » (Cobast, 2002, p. 89). Ainsi, ce qui est une professionnelle de l'information faisant son travail dans un lieu où il est commun de le pratiquer devient, sous la logique mythologique, une femme disponible sexuellement en quête d'un amant.

L'extrait présenté au début de cette section décrit une partie de ce qu'est ce mythe, soit cette croyance, répandue, selon laquelle les journalistes sportives useraient de leurs charmes pour obtenir des informations privilégiées de la part des athlètes masculins. Mais il y a plus que le simple flirt. Le « mythe de la salope » ramène directement à la sexualité; les femmes profitent de leur passage dans les vestiaires pour jouir du spectacle offert par les corps athlétiques d'hommes

---

<sup>70</sup> De la saison 1972-1973 à la saison 1979-1980, les Nordiques ont évolué au sein de l'Association mondiale de hockey (AMH). Après la fusion de l'AMH avec la LHN, l'équipe a évolué au sein de cette ligue jusqu'à la fin de la saison 1994-1995, avant de déménager à Denver, au Colorado (Boivin, 2015).

nus, ou peu vêtus. Albert Ladouceur, journaliste sportif au *Journal de Québec*, aujourd'hui décédé, parlait de ce mythe en 1983, des propos rapportés dans *Le Trente* de septembre par Suzanne Grenier :

Ce serait si simple de considérer la femme uniquement comme une journaliste et de lui laisser l'accès du vestiaire sans arrière-pensée, sans niaiserie, sans folie. Malheureusement, dans l'esprit de la majorité des gens du milieu, la femme qui entre au vestiaire n'y va pas seulement pour questionner les athlètes. Elle en profite pour jeter un coup d'œil. (p. 28)

Dans le même article du *Trente*, les journalistes sportives interrogées sur le sujet jugent pourtant que « rien n'est plus éteignoir qu'un gars qui revient de la patinoire après s'y être escrimé pendant 60 minutes » (p. 28), comme le dit Andrée Roy. Elle poursuit : « Une fois l'uniforme retiré, plusieurs joueurs exposent des dessous troués, déchirés. Ils sont gras, ils sacrent et leur plus grand plaisir est de se lancer de l'eau et du savon. Tout cela n'est guère excitant. » Danielle Rainville souligne, sur le même sujet, qu'« [i]l existe des cabarets et des bars pour celles qui désirent jeter un coup d'œil. Si telle était mon intention, je n'irais certainement pas perdre mon temps dans le vestiaire des équipes de hockey ». Pour elles, de manière très claire, le vestiaire n'est pas lié à la sexualité et au désir.

Précédemment, j'ai parlé de la question des vestiaires et du fait que les journalistes sportives n'y sont pas forcément à l'aise. Certaines ont indiqué ne pas savoir où poser leur regard et comment agir à l'intérieur de ce sanctuaire de la masculinité. Mais le « mythe de la salope » ne s'arrête pas à la porte des vestiaires. Il englobe l'ensemble des interactions entre les journalistes sportives et les athlètes masculins, interactions qui seraient susceptibles de dégénérer en pratiques peu professionnelles.

Ce mythe s'est bien implanté au fil des décennies ; il fait désormais partie de la culture du journalisme sportif et de ses schèmes de pensée, de sa *doxa*. Le mythe contemporain tel qu'entendu par Barthes trouve toute son efficacité lorsqu'il devient naturalisé, intériorisé, et c'est exactement ce qui se produit avec le « mythe de la salope ». Chez les journalistes de la première vague, la question des vestiaires était ce qui se rapprochait le plus du « mythe de la salope », alors qu'on craignait qu'elles n'entrent dans les vestiaires pour regarder les jeunes hommes dévêtus. Mais les journalistes sportives de la deuxième et encore plus de la troisième vague ont vu la crainte de passer pour une femme qui aurait intégré les rangs du journalisme sportif pour des

raisons autres que professionnelles teinter leur pratique du métier. Et particulièrement leurs rapports avec les sources masculines et les pratiques informelles qui permettent, petit à petit, de créer des liens de confiance avec les sportifs. Ce mythe génère des effets concrets sur les pratiques des journalistes sportives, et potentiellement sur leur position à l'intérieur du sous-champ spécialisé du journalisme sportif.

Chez les journalistes de la première vague donc, le mythe se résume en grande partie aux vestiaires. Mathilde relève bien quelques avances reçues de la part d'athlètes, mais le tout s'est soldé par une fin de non-recevoir de la part de la journaliste. Ces situations n'ont cependant pas affecté son travail, ou sa réputation. Pas plus que la crainte de passer pour une journaliste qui manque de professionnalisme n'a teinté ses pratiques.

L'expérience de Danielle, elle-même une pionnière, illustre de manière patente l'ambiance dans laquelle ont baigné les journalistes sportives de la première vague. D'une part, dans les vestiaires, elle ressentait un inconfort et percevait que son comportement serait analysé selon des critères différents de ceux de ces collègues masculins.

[M]oi je rentrais, je savais à qui j'allais parler, pis je sortais. Je trainais pas dans le vestiaire. Pis c'était les yeux toujours en haut. C'était un certain stress pour moi d'être là, parce que je savais qu'il fallait pas, je pouvais pas faire comme les gars parce que ça allait pas être perçu comme les gars. Alors, je faisais très, très attention. C'est pour ça qu'il ne s'est jamais rien passé. Ça même pas passé proche. Même pas de proposition. Des gentilleses, de la galanterie, mais ça c'est arrêté là.

Toutefois, en dehors des vestiaires, Danielle a développé des relations de proximité professionnelle avec certaines sources masculines. Ce fut le cas avec un joueur vedette des Nordiques de Québec qu'elle connaissait pour avoir travaillé à ses côtés avant son passage dans les médias. Il s'agissait d'une connaissance et d'une source de choix. « Si j'avais besoin de lui parler, je pouvais le rejoindre n'importe quand, comme bien des journalistes, comme Réjean Tremblay<sup>71</sup>, même chose ».

Quelques années plus tard, Danielle déménage ses pénates à Montréal, où elle coanime toujours une ligne ouverte sportive. À l'époque, il n'est pas rare que l'entraîneur du Canadien de Montréal vienne rendre une visite à la station, pour y parler des performances de l'équipe. À la suite de ces visites, il arrive parfois que Danielle, son coanimateur et l'entraîneur se rendent au

---

<sup>71</sup> Chroniqueur sportif bien connu au Québec.

restaurant pour y déguster un repas en continuant la conversation. Or, à quelques reprises, son coanimateur, en vacances, ne peut se joindre à eux, ce qui n'empêche pas Danielle et l'entraîneur de poursuivre cette pratique qui se déroule dans un établissement bien connu des athlètes et des journalistes sportifs et sportives, *Chez Alexandre*, sis sur la rue Peel. Danielle explique qu'à l'époque, ce lieu, prisé par le microcosme sportif montréalais, était loin d'offrir un cocon d'intimité pour quiconque connaissait le milieu du hockey. La relation entre l'entraîneur de la Sainte-Flanelle et la populaire animatrice ne recelait aucune ambiguïté d'ordre sentimentale ou sexuelle. Les deux se connaissaient depuis plusieurs années, alors que l'entraîneur dirigeait une équipe de la Ligue de hockey junior majeure du Québec (LHJMQ) et que Danielle faisait ses premières armes à la radio de Québec, et il s'agissait ni plus ni moins que d'un souper entre deux individus gravitant dans la même sphère d'activités. Toutefois, ce n'est pas la lecture que tous ont eu de ces repas.

Sauf qu'à un moment donné, j'ai entendu, ou quelqu'un m'a posé la question, « heille, toi et [l'entraîneur du Canadien] vous êtes allés souper en tête-à-tête au restaurant ». Ok. Et, dans cette période-là, moi, je suis devenue enceinte. Imprévu. Vraiment imprévu, parce que ça faisait deux fois que je me faisais dire que je n'aurais pas d'enfant, j'ai pris une chance un soir avec un gars avec qui je sortais depuis quelques mois, et je suis devenue enceinte. Et je sais que je me suis fait poser la question si [l'entraîneur] était le père. Me suis fait poser ça pas en public, en privé, mais c'est la seule place où j'ai trouvé ça tellement ridicule, mais quand même. Parce que je les comprends, parce que là, ces gens-là, ils me voyaient, j'avais pas de chum, j'étais mère monoparentale après, pis avant, quand j'ai travaillé, j'avais pas de chum, j'avais pas le temps, j'étais tout le temps en train de travailler, pis j'étais sur la pression. T'sé, des heures de travail incroyables, être à la station de radio à 5 heures le matin, finir à 10 heures, aller à la pratique, une conférence, rentrer à trois heures, faire une ligne ouverte à l'heure du souper, aller au match, des fois faire une ligne ouverte après. J'avais pas la tête à ça, et je pense aussi que mon statut faisait peur à bien des gars. En tout cas. Fait que je comprends pourquoi ils ont pu penser que [l'entraîneur], parce que j'avais pas de chum.

Deux ou trois repas avec une source dans un restaurant pourtant connu pour que s'y croisent journalistes sportifs et intervenants du monde du sport ont suffi à alimenter la rumeur voulant que Danielle entretienne une relation sentimentale avec l'entraîneur du Canadien — un homme marié — et fasse de lui le père de l'enfant qu'elle portait. De plus, par sa « disponibilité » - elle n'avait pas de compagnon – il devenait cohérent qu'elle soit à la recherche d'un homme.

Malgré tout, les journalistes sportives de la première vague ont été relativement épargnées par le « mythe de la salope », et ses conséquences. Comme le montre le parcours de Danielle, elle ne s'est pas empêchée d'entretenir des relations plus serrées avec certaines sources, et ce malgré les rumeurs, qui n'étaient tout de même pas légion. Les autres pionnières n'ont pas mentionné avoir pris de dispositions pour s'assurer de ne pas faire l'objet de rumeurs. Les choses se sont toutefois corsées pour plusieurs des journalistes qui ont suivi.

Certaines journalistes sportives qui appartiennent à la vague de stabilisation ont parlé clairement des tactiques et des barrières qu'elles se sont imposées durant leur carrière aux sports pour ne pas voir accolée à leur nom une réputation de femmes qui flirtent ou carrément couchent avec des athlètes. Marie-Claude explique :

J'étais tellement *straight*. Pis si y'avait fallu, dès qu'y'avait une rumeur quelconque, moi, je m'y attaquais. Solide. J'entendais quelqu'un dire, non, non, non, j'allais tout de suite au-devant. J'ai pas accepté ça dans ma carrière, jamais, jamais. Même des boxeurs, t'sé sur Facebook, ils m'envoyaient des affaires là, mettons j'allais les voir et je leur disais, c'est madame [...], fait que tu vas m'appeler madame [...], pis c'est comme ça que ça fonctionne. Fait que j'ai toujours été très stricte et autoritaire là-dessus.

Au fil des années, Marie-Claude a développé une amitié avec la femme d'un joueur du Canadien, ce qui l'a amenée par la bande à bien connaître le joueur en question. Toutefois, dès qu'elle se retrouvait en contexte professionnel « jamais je n'aurais été m'asseoir à côté pour faire une entrevue avec », de crainte de voir des rumeurs se répandre, une crainte qu'elle n'a jamais repérée chez ses collègues masculins. D'ailleurs, certains se permettaient même de suivre les joueurs dans les douches, ce qui était impensable pour les femmes. Elle se rappelle entre autres un épisode qui, en plus de semer une certaine controverse, illustre le double standard auquel les femmes sont confrontées.

Marie-Claude avait fait parvenir au responsable des relations publiques d'une équipe professionnelle montréalaise la liste des joueurs qu'elle voulait rencontrer après l'entraînement ce qui était la pratique pour tous. Toutefois, à une occasion, le joueur ciblé par la journaliste a préféré s'éclipser dans les douches, un journaliste sportif bien connu sur les talons. À ce moment, Marie-Claude a interpellé le responsable des relations publiques de l'équipe.

[J]'ai dit écoute [...], c'est pas cool. Là, on a un double standard solide. Là, lui, il est parti dans la douche. Fait que là, il me dit « Ben vas-y ». Ben non, j'peux pas y aller.

De un, tu sais que je ne peux pas y aller. J'ai dit, même à la limite, moi je l'ai défendu, mais, mettons [le journaliste] du Journal de Montréal aurait pu le défendre aussi parce qu'il n'y est pas allé non plus dans la douche. T'sé, c'est qu'à partir du moment où physiquement tu restreins l'accès à des journalistes... C'est comme si à la Colline Parlementaire, y'en avait qui avait le droit d'aller, je ne sais pas moi, dans certains bureaux et d'autres pas. C'est un peu ça l'univers du sport. Pis ça fait de la merde, Après ça, [le journaliste] était venu me voir pour me dire, « ha ouais, t'as chialé toi. T'as pas d'affaire ». J'avais dit écoute, moi j'pense que ça doit être juste pour tout le monde. Moi, je commence, pis t'sé, y'a un scoop dans La Presse le lendemain, pis moi, mon boss me dit « comment ça se fait que t'as pas pogné ça toi ? On t'a toujours ben envoyé à l'entraînement [de l'équipe] »

La comparaison que dresse Marie-Claude entre l'accès à certains endroits du vestiaire — les douches en l'occurrence — et l'accès à la Colline parlementaire, ne rend pas totalement justice à la spécificité du contexte dans lequel les journalistes sportifs et sportives exercent leurs fonctions. En effet, seul le journalisme sportif expose ses agent.es à une proximité, pour ne pas dire à une promiscuité, aussi grande avec leurs sources. Il n'existe pas d'autres spécialités journalistiques qui placent les journalistes en contact avec la nudité d'autrui sur une base presque quotidienne. Dans quelle autre forme de journalisme serait-il même pensable de suivre une source dans les douches ?

Par contre, si un homme peut en suivre un autre dans les douches, il n'est pas possible pour une femme de le faire, c'est-à-dire qu'il n'est pas envisageable pour une femme de la faire, la sanction potentielle qu'engendrerait une telle action est trop élevée pour s'y risquer. Cette situation, propre aux journalistes sportives, n'est pas sans rappeler la distinction entre les « *looker* » et les journalistes sportives qui se contentent de faire du « *peeking* » (Disch et Kane, 1996). Lisa Disch et Mary Jo Kane (1996) se sont intéressées au cas de la journaliste sportive américaine Lisa Olson, accusée par des joueurs des Patriots de la Nouvelle-Angleterre (NFL) d'avoir sciemment regardé leurs parties génitales, et présentant la journaliste comme une « *looker* ». « [I]n the culture of the locker room, this term has the status of a 'charge' that the players understand to designate a 'crime' that is unique to women reporters » (p. 280). Accuser une journaliste de regarder les athlètes reviendrait à la dépouiller de son autorité professionnelle. Au terme de leur analyse de la situation, et plus largement de la symbolique du vestiaire comme lieu de travail et de pouvoir, les deux chercheuses ont constaté qu'il était attendu de la part des journalistes

sportives qu'elles pratiquent le « *peeking* », que l'on pourrait traduire par jeter des regards furtifs, à l'endroit des athlètes.

Disch et Kane (1996) expliquent que lorsque des femmes pénètrent dans les vestiaires des équipes masculines, leur présence vient ébranler les fondations mêmes de la matrice hétérosexuelle telle qu'identifiée par Butler. La binarité, pierre d'assise du sport même, se voit ébranlée, de même que les rapports de pouvoir genrés. Toutefois, en sexualisant la présence des femmes, ce que fait le « *peeking* », on remet en place les rapports de pouvoir genrés et on masque du même coup les apories d'un système qui autrement seraient apparentes. Toutefois, lorsque les coups d'œil furtifs laissent place à un regard « frontal », qui n'est pas sexualisé, qui ne fait pas de cas de cette nudité, alors la binarité n'est pas réactualisée, et la matrice hétérosexuelle se voit ébranlée. Or, en accusant une journaliste d'être une « *looker* », on vient (re)sexualiser la situation, et dans une certaine mesure assurer le contrôle de la sexualité de la journaliste pour stabiliser les rapports de pouvoir (McLaughlin, 1991).

Marie-Claude, journaliste de la deuxième vague, arrive au moment où les journalistes sportives québécoises peuvent entrer dans les vestiaires. Les athlètes sont souvent vêtus d'un sous-vêtement lors des entrevues. Mais aller jusque dans les douches équivaut à s'exposer à coup sûr à la nudité intégrale. Et parce que tout le monde le sait, on peut supposer qu'une femme qui pénétrerait dans les douches pourrait se voir accoler la réputation d'être une « *looker* », même si elle-même n'y verrait rien de sexuel.

Marie-Claude poursuit sur les possibles répercussions de ce double standard dans un milieu hautement concurrentiel comme le journalisme sportif.

Pis tu passes pour la nunuche. Ben oui, je suis allée à l'entraînement, mais je l'ai pas eu cette information-là. Comment ça tu l'as pas eu ? Ben parce que j'suis pas allée dans la douche. Ben ok d'abord, on va envoyer un gars.

Stéphanie aussi évoque le double standard entre ce qui est vu comme une pratique usuelle pour les hommes, mais comme un geste déplacé pour les femmes.

Mais je m'étais dit, je peux pas m'attendre à avoir le même traitement, la même attitude. Les gars, ça arrivait des fois que j'avais des collègues qui allaient prendre un verre avec un joueur de hockey pis c'est comme ça qu'ils avaient leur...Est-ce que moi, je peux aller prendre un verre avec un joueur de hockey ? Je peux pas aller prendre un verre avec un joueur de hockey. Jamais dans cent ans. Je peux pas. [...]

En relation entre deux gars, c'est qu'ils vont aller prendre un verre, ils vont se retrouver au bar de l'hôtel un soir, pis ils vont s'installer les deux au bar de l'hôtel pis là ils vont se mettre à jaser. Pis là, finalement, y'en a un qui va dire... Moi, je peux pas trainer au bar de l'hôtel toute seule. Y'avait quelque chose, en tout cas pour lequel moi, j'étais pas à l'aise.

Les premiers mots de Stéphanie sont importants : elle dit qu'elle ne peut pas s'attendre à recevoir un traitement identique à celui de ses collègues. Marie-Claude ne va pas dans les douches, même si on lui dit qu'elle n'a qu'à y aller, parce qu'en tant que femme, sa position dans le champ ne le lui permet pas. Stéphanie a développé une bonne relation avec un joueur de football, mais a rapidement reçu un rappel à l'ordre.

Écoute, y'a jamais rien eu, mais t'sé, c'était « on sait ben, nanana. On sait ben, lui, c'est ton chouchou. Pis on sait ben, vous deux. ». Pis t'sé, c'est comme, je peux-tu juste naturellement, humainement, avoir des atomes crochus avec quelqu'un qui m'aide aussi dans mon travail, qui m'aidait à comprendre des affaires que je saisissais pas tout le temps. Pour le football, la défensive, machin. Mais ça passait pas.

Et tout comme Marie-Claude, Stéphanie indique que l'impossibilité pour elle d'établir des contacts plus étroits avec les athlètes masculins, d'aller s'asseoir avec eux au bar de l'hôtel pour discuter de tout et de rien l'a privé de certaines informations que ses collègues masculins ont pu glaner lors de ces discussions. Richard Milo, qui a longtemps couvert le baseball, expliquait au *Trente*, au printemps 2011 l'importance de la pratique des discussions informelles autour d'un verre :

Il fut un temps, au baseball, où une visite régulière au bar de l'hôtel pour un verre ou deux faisait partie de la routine d'un journaliste affecté à la couverture d'une équipe professionnelle. Il y a une trentaine d'années, c'était au bar qu'on retrouvait des collègues, des membres de l'organisation qui s'y arrêtaient ou, encore, des joueurs et des instructeurs à leur retour à l'hôtel. La boisson déliant les langues, il s'agissait d'une méthode éprouvée. Tant et si bien, d'ailleurs, que les journalistes d'alors s'offraient pour payer les consommations (s.p.).

Et les mêmes journalistes sportifs ne sont pas nécessairement dupes des privilèges dont ils bénéficient. Réjean Tremblay, parlant de l'intégration des femmes dans le milieu du journalisme sportif, disait en 1992 :

Les filles qui ont bien réussi ont toujours fait ça de façon hyper straight. Faut dire que moi avec des joueurs, un moment donné, moi je ne prends pas d'alcool, mais je suis allé dans des tavernes, à Buffalo, m'asseoir avec les gars, jaser, prendre un coup... Penser que la fille peut aller voir des danseuses topless à Calgary, là... (Martineau, 1992, p. 16)

Sur la période étudiée, j'ai pu remarquer que la performance de genre attendue des journalistes sportives, entre autres par rapport à ce qui est espéré par les employeurs, s'est modifiée. Or, plus la performance de genre demandée se rapproche de la féminité accentuée — telle qu'elle se présente au moment et à l'endroit étudié, suivant ainsi le modèle proposé par Scott (1986) — plus le « mythe de la salope » se renforce. Plus la binarité se fait saillante, plus les rapports de pouvoir genrés sont visibles, plus la performance de la féminité est normative, et plus la sexualisation des rapports entre journalistes sportives et athlètes est saillante, tout comme la prise de conscience des journalistes sportives du regard des autres journalistes sur leurs comportements potentiels. « *As certain problematic phenomena evolve and re-framed over time, they become less and less tolerated. Each re-definition is associated with a danger that is defined as increasingly threatening to social order* » (Van Brunschot, Sydie et Krull, 2000, p. 49-50). D'une vague à l'autre, la sexualité des femmes menace un peu plus le statu quo du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, devenant en quelque sorte l'ennemi à abattre, ou du moins, à garder à l'œil.

Chez les journalistes sportives de première vague, la performance de la féminité n'est pas un enjeu. Lors de leur embauche, il n'est pas attendu d'elles qu'elles apportent une « couleur féminine ». Il n'y a pas de publicité qui met de l'avant leurs qualités « féminines ». Chez les pionnières, le « mythe de la salope » est établi en premier lieu par le regard que certains confrères ont sur le potentiel séducteur de leurs consœurs et sur les stratégies qu'elles pourraient mettre en place pour satisfaire certains de leurs désirs. La réaction des journalistes à ce regard masculin est celle de se moquer de leurs confrères qui avancent de telles hypothèses à leur sujet, et de réfuter ces allégations. Chez les journalistes de la vague de stabilisation, où le « féminin » devient une forme de capital, où on s'attend à une performance de genre sans pour autant que celle-ci soit normative, s'installe la prise de conscience du regard des autres. Alors que le « mythe de la salope » était avant tout une question de vestiaire, il va dépasser les frontières de ce lieu de pratique. Les femmes vont elles-mêmes s'empêcher certaines pratiques, comme aller boire un

verre dans un bar avec un athlète masculin. Le mythe va donc s'imposer dans un premier temps en passant par le regard de certains journalistes masculins sur les journalistes sportives avant, petit à petit, de reposer également sur une forme de regard interne des journalistes sur elles-mêmes, telle une forme d'autojugement, d'autocensure.

Les journalistes de la troisième vague — la vague de la performance — de qui on attend une performance de la féminité normative, sont celles qui durant les entrevues ont mis explicitement de l'avant le « mythe de la salope », souvent avant même que la question ne soit abordée de front dans l'entrevue. Comme les consœurs qui les ont précédées, elles ont parlé des limites qu'elles doivent s'imposer dans leurs pratiques pour éviter les rumeurs et les malentendus. Mais à cette facette du « mythe de la salope », s'est ajoutée une nouvelle dynamique : la répétition du mythe ne provient non plus seulement du regard de certains hommes et d'une forme d'autorégulation, mais aussi du regard des femmes sur les autres femmes. Par exemple, Erika a parlé de l'habillement d'une consœur anglophone qu'elle jugeait vulgaire. Pour elle, il semblait clair que cette journaliste ne se comportait pas de manière professionnelle et voulait avant tout obtenir de l'attention de la part des athlètes masculins. Plusieurs journalistes m'ont dit qu'il est important de fréquenter les « bonnes personnes ». En creusant un peu la question avec elles, j'ai compris que ces « bonnes personnes » sont en fait toutes les femmes qui ne couchent pas avec les athlètes, mais surtout, auxquelles aucune rumeur de ce type n'est accolée. Pour reprendre l'exemple plus haut, Erika a pris soin d'expliquer qu'elle ne voudrait pas être associée à cette journaliste, même si elle ne peut pas dire si elle a eu une relation avec un joueur. Encore une fois, un parallèle peut être dressé entre les expériences des journalistes sportives et le discours autour des femmes en situation de prostitution. Pour reprendre les termes de Jiwani et Young (2006), nous voyons mises en contraste la « bonne » et la « mauvaise » femme. La femme vertueuse ne mérite par le stigma que pourrait faire peser sur elle le poids de l'association avec une femme qui ne contrôle pas sa sexualité.

Y a-t-il des journalistes sportives qui ont eu des rapports intimes avec des athlètes ? Impossible de le dire avec certitude. Mais qu'elles existent ou non, le pouvoir symbolique du « mythe de la salope » est suffisamment bien implanté pour qu'on ne pense pas à contester la réalité qu'il décrit, à l'image des « *puck bunnies* », dont Crawford et Gosling (2004) n'ont trouvé trace, mais qui existent tout de même dans le discours de certains amateurs masculins. Comme le « *felt stigma, the internalization of perceived stigmatized/discrimination, which incorporates both*

*fear of experiencing discrimination and the interpretation of the self within dominant cultural scripts, can be damaging even in the absence of observable instances of discrimination* » (Hallgrímsdóttir, Phillips et Benoit, 2006, p. 269), le « mythe de la salope » a un impact réel sur les pratiques des journalistes sportives, en instillant chez certaines une crainte réelle de se retrouver discriminées, ne serait-ce que par association.

À savoir pourquoi il existe une telle différence entre les vagues, pourquoi la performance de la féminité prend une telle place, les facteurs sont multiples et j'y reviendrai dans la conclusion. Je me contenterai pour l'instant de rappeler que la configuration des médias sportifs bouge considérablement entre les années 1970 et la deuxième décennie du 21<sup>e</sup> siècle. La présence de journalistes sportives n'est plus « nouvelle », mais certains médias ne vont pas hésiter à utiliser la présence de femmes comme un outil marketing, en mettant de l'avant l'apparence et les caractéristiques « féminines » de leurs employées. De plus, il y a des luttes internes entre les agent.es pour obtenir certaines assignations. Le « mythe de la salope » peut être évoqué à des fins de préservation de la position dans le champ induit par les mécanismes du « *tokenism* ». Par exemple, il y a rarement plus d'une femme qui couvre un sujet, même si toute une équipe de reporters est dévolue à la couverture d'un événement ou d'une équipe. Pour la couverture d'un match du Canadien, si on peut compter jusqu'à six ou sept animateurs/reporters/analystes qui vont alterner au cours de la rencontre, il n'y a toujours qu'une femme. Cette femme permettrait à elle seule de remplir l'obligation de diversité (Smith et Parrotta, 2018), laissant alors les autres postes être comblés par les figures habituelles du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, soit des hommes blancs. Dans cette situation, se présenter comme plus professionnelle que ses consœurs peut participer à sécuriser ou à obtenir une position enviable dans le champ, comme à une époque certains reporters masculins pouvaient utiliser l'argument du désir irrésistible des femmes pour les athlètes comme un moyen de conserver leur position de dominance dans le champ, et de tenir à distance les nouvelles agentes. Bref, plusieurs phénomènes sont à l'œuvre simultanément et participent à l'implantation durable du « mythe de la salope ».

### **6.3 *Phénomène d'individuation et troisième vague***

Dans son étude sur les journalistes de guerre, Markham (2011) a relevé que le phénomène d'individuation, c'est-à-dire la tendance des agent.es du champ à se distancier des autres pour asseoir leur autorité — autrement dit, la capacité d'un agent à proclamer « moi, je ne suis pas

comme les autres » — se retrouvait au cœur de la dynamique de cette spécialité journalistique. Or, chez les journalistes sportives de la troisième vague, le processus d'individuation prend une forme singulière. Il s'agit, oui, de se distancier d'autres agents pour assurer son autorité. Les journalistes sportives cherchent avant tout à se distancier d'agentes du champ dont les pratiques sont jugées indésirables, sinon dommageables pour l'ensemble des journalistes sportives. C'est ce qu'explique Erika.

Pis, ce qui est difficile quand t'es une femme, c'est que tu veux avoir un lien parce que tu veux avoir de l'information, t'es journaliste. Mais eux autres [les joueurs], c'est pas ça qu'ils veulent. Pis le problème, c'est aussi quand t'as des collègues de travail qui le font, qui soupent avec eux autres pis qui couchent avec eux autres. Après ça, toi t'es la fille, pis tu fais comme, moi, je suis là pour travailler pis j'ai aucune intention de coucher avec un petit gars de 25 ans. Je suis pas intéressée, non. Je suis happily married. Honnêtement, j'veux rien savoir. Mais quand t'as des collègues qui le font, ça lance... moi je le sais, parce que mon petit garçon<sup>72</sup> qui me courait après, il me dit tout. Alors moi, je sais que j'ai une collègue qui a fait ça, cette année. Est-ce que ça aide ? Non, parce que là, t'arrives dans le vestiaire pis ils se disent, elle, elle le fait. Ça, c'est ben mautadit dans ce milieu-là parce que, pis c'est pour ça, moi je me dis toujours, une fille comme ça, c'est ben dommage, mais elle peut plus couvrir le hockey. C'est fini. Quand ça se sait, c'est fini.

Dans un champ où la culture de communication est sexualisée (voir chapitre quatre), où les hommes réitèrent de manière constante l'importance d'une forme de masculinité par le biais de diverses stratégies, force est de constater que les femmes, par un processus d'individuation, doivent à l'inverse adopter des pratiques asexuées lorsqu'elles sont en présence de sources masculines, tout en se tenant loin de celles qui n'adopteraient pas la même attitude.

Les journalistes sportives de troisième vague se retrouvent ainsi prises dans une situation paradoxale, de laquelle elles peuvent difficilement s'extirper. D'un côté, on attend d'elles qu'elles performent une féminité accentuée, qu'elles soient belles, qu'elles se vêtent suivant certains critères, etc. La binarité hommes/femmes, masculin/féminin est réitérée constamment dans un cadre hétérocentriste assumé. D'un autre côté, même si elles performent pour l'écran cette féminité — rappelons que les journalistes sportives de la troisième vague sont concentrées dans les médias télévisés, la seule exception étant une vidéo-journaliste travaillant pour un média de l'écrit — elles doivent, lorsqu'il s'agit d'établir des relations avec les athlètes masculins, être

---

<sup>72</sup> Erika fait référence à un athlète professionnel qui a multiplié les avancées à son endroit.

attentives à l'image qu'elles projettent d'elles-mêmes auprès de leurs collègues et des sources elles-mêmes. Justine explique :

si on veut se faire prendre au sérieux, et montrer qu'on est là réellement pour interroger un athlète, pour faire un reportage sérieux et qu'on n'est pas là pour essayer de se faire un chum là, je dis n'importe quoi là, mais ça pourrait quand même être le cas. J'en ai déjà vu malheureusement, pis ça je trouve ça ultra dommage parce que ça fait mal à la réputation des journalistes sportives. Y'en a plusieurs qui sont professionnelles, mais la première chose à faire, c'est d'arriver avec une tenue vestimentaire correcte. C'est sur que si on porte un vêtement ultra moulant, des pantalons ultra serrés, un décolleté, etc. T'sé, c'est le premier regard qui accroche. Fait qui si on est habillé professionnellement, déjà là, ça envoie le message à l'athlète : je suis là pour faire un reportage, un reportage sérieux. Si t'es là, comme je dis, dans le milieu sportif, des fois on pénètre un petit peu plus dans la bulle de l'athlète. T'sé, on les voit tellement souvent, surtout quand on suit une équipe. [...] Bon, il peut y avoir un peu de conversation qui sort de l'entrevue. Mais quand vient le temps de l'interroger, pis tu fais ton entrevue, pis tu t'en vas après aussi. Tu restes pas plus longtemps. T'essaies pas de lier de lien d'amitié. J'dis pas que ça se fait pas. Mais si on veut rester professionnelle, et justement pas franchir cette barrière-là, cette ligne-là avec un athlète, garder la relation professionnelle, on se doit de faire ça.

Évelyne explique que dans le champ du journalisme sportif, elle est encore plus attentive à son apparence :

Je fais même attention à comment je m'habille. T'sé, j'suis pas une fille de décolletés dans la vie, mais particulièrement quand je vais couvrir le hockey, je m'habille pis je laisse faire les cuirettes, pis les p'tites jupes. C'est pas là pour ça pis je veux être sûre que c'est clair. Alors que quand je couvre de l'arts et spectacles par exemple, j'me laisse plus aller. On dirait que là, j'ai moins peur de ce qui peut m'arriver, ou de ce que les gens peuvent dire de moi en fait [...] parce que t'sé, même des femmes très crédibles dans notre milieu, ont des rumeurs de...ouais, elle a couché avec un tel et un tel. T'sé, je ne sais pas si c'est vrai ou pas, peu importe, mais moi, je ne voulais même pas leur laisser la chance de dire ça t'sé.

Érika relate une anecdote où son apparence vestimentaire, qu'elle jugeait correcte, aurait pu lui nuire.

Moi, une fois, j'avais un pantalon normal, comme ça, c'est des pantalons serrés. Un *skinny* jean, c'est à la mode. J'avais un pantalon comme ça, mais avec un peu de petite cuirette ici. Foncés. J'avais quelque chose de lousse comme ça [en pointant son chandail]. Quand je suis sortie du vestiaire, ça a pris deux secondes, ding ding, je

regarde sur mon Twitter. Le p'tit garçon du vestiaire qui m'envoie : « *Those tight pants, I would rip them off* ». Je suis là hooooo.

MS : C'est quand même assez explicite comme message.

E : S'il fallait que je te dise tout l'explicite qu'il m'a écrit. Tu capoterais. Moi, ça ne me dérange pas. J'suis capable d'en prendre. J'ai un *thinking* de gars aussi, fait que j'ai comme fait *in your dreams* chef. Mais penses-tu que je les ai remis ces pantalons-là ? Jamais.

On observe donc à la fois des continuités et des changements à travers les vagues quant au « mythe de la salope ». Sur l'ensemble de la période étudiée, les relations entre les journalistes sportives et les sportifs sont vécues dans une dynamique d'hétérosexualité obligatoire. Mais chez les journalistes de troisième vague, j'ai pu observer que le « mythe de la salope », comme pour la vague précédente d'ailleurs, imposait aux femmes une distance avec leurs sources masculines, mais introduisait également chez les journalistes une crainte de se voir associer à des femmes qui elles ne respecteraient pas cette distance. Il y a un jugement porté envers leurs consœurs. Plus haut, les témoignages de Marie-Claude et Stéphanie ont mis en lumière les répercussions possibles du mythe sur les pratiques professionnelles des journalistes et éventuellement, sur leurs capacités à établir leur crédibilité et leur autorité. Inutile de préciser que certaines journalistes de troisième vague se butent aux mêmes difficultés. Comme l'explique clairement Corinne, lorsqu'on commence à couvrir le *beat* d'une équipe, plusieurs des journalistes avec qui on se retrouve suivent ladite équipe depuis une dizaine d'années. La relation de confiance entre ces journalistes et les athlètes, entraîneurs et autres intervenants qui gravitent dans l'entourage de l'organisation sportive est déjà bien établie. Ainsi, la jeune journaliste doit faire face à cette « concurrence », établir elle aussi ce lien de confiance, mais en gardant une certaine distance.

Développer une relation de confiance avec des joueurs masculins quand on est une femme, c'est difficile, surtout quand t'es jeune, c'est difficile, et surtout quand les joueurs ont, disons dans la vingtaine, trentaine, la testostérone dans le tapis pis c'est des hommes qui sont habitués d'avoir beaucoup d'attention. C'est très difficile de rentrer dans le monde, dans l'univers du cercle journalistique, mais dans le vestiaire aussi, c'est pas facile aussi de faire sa place dans le vestiaire, pis d'aller justement chercher et de développer des relations comme ça, tout en restant professionnelle. Ça demeure un défi continu, quotidien je dirais.

Une fois de plus, les désirs sexuels des hommes sont normalisés, et sur les épaules des femmes reposent le maintien du caractère professionnel de la relation.

#### **6.4 « Jouer » la féminité ou ne pas « jouer » ?**

Les récits des journalistes sportives québécoises permettent de constater que la question de la performance de la féminité débouche sur une zone de tension à l'intérieur du sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Le genre n'est pas une position abstraite, c'est une position qui se vit avec des conflits, des négociations et des tensions (Adkins, 2004), et le journalisme sportif n'y échappe pas, loin de là.

La chercheuse Lucie Schoch, dans une étude réalisée en 2013 auprès de journalistes sportives suisses, s'est intéressée entre autres aux interactions entre les journalistes et leurs sources masculines. À l'instar de ce que vivent les journalistes québécoises, les participantes suisses ont fait part de certaines avances qu'elles reçoivent de la part d'athlètes, de même que de certaines attentes genrées qui peuvent être placées sur leurs épaules, alors qu'il est attendu des femmes, dans certains cas, qu'elles produisent une forme de journalisme qui serait différent de celui de leurs confrères. Schoch (2013) a cherché à voir si les journalistes sportives utilisaient les stéréotypes associés à la féminité pour en faire des outils de pouvoir et en tirer des avantages. La chercheuse a repéré deux stéréotypes mobilisés par les journalistes sportives suisses rencontrées dans leurs interactions avec les sources masculines. Le premier est d'utiliser la séduction comme mode d'interaction. Les journalistes sportives « *very quickly grasp this aspect of the interaction, leading them to learn how to manage their capacity of seduction* » (Schoch, 2013, 103). Le second stéréotype mobilisé par certaines femmes consiste à utiliser la prémisse selon laquelle les femmes sont fragiles et inoffensives. En jouant la carte de la « faible femme », les journalistes s'attirent la sympathie de certains athlètes qui vont plus facilement se livrer à elles, ou encore, prendre le temps de développer plus longuement leurs réponses.

J'ai questionné les participantes sur l'utilisation de stéréotypes associés à la féminité dans leur relation avec leurs sources. Plusieurs ont réagi avec vivacité à cette question, en affirmant que jamais elles ne se livreraient à ces pratiques et désavouant sur-le-champ de potentielles collègues féminines qui s'adonneraient à ces comportements. Corinne offre un exemple patent de cette dissociation.

T'sé, pis ça arrive où malheureusement, y'a des filles qui sont là pour des mauvaises raisons, pis elles tombent un peu dans le cliché de la journaliste qui a besoin d'utiliser

ses atouts pour aller chercher de l'information ou pour plaire, puis avoir un espèce d'accès privilégié. Malheureusement, ça arrive et c'est arrivé par le passé, et quand je disais s'associer aux bonnes personnes aussi, ça, ça a un impact comment t'es perçue par le groupe de journalistes avec qui tu travailles. Dans le sens où avec qui tu vas t'associer, est-ce cette personne-là est là pour les bonnes raisons ? Est-ce que cette personne-là va chercher de l'information de la bonne façon ? De façon éthique ? Ou est-ce que c'est un peu nébuleux ? Fait que t'sé, je pense que ça aussi, pis ça, c'est une chose que j'ai déjà parlé avec des collègues féminines dans le sens où certaines journalistes dans le passé ont fait mauvaise presse pour le groupe de femmes qu'on était, parce que moi, je suis plus vraiment dans cet univers-là. Mais malheureusement y'a des journalistes qui viennent un peu entacher la réputation de certaines journalistes féminines dans le circuit là, dans l'industrie, juste parce que ben, elles sont allées chercher de l'information d'une certaine façon pis c'est ça, ça vient affecter un peu la façon dont on est perçue, le travail est perçu.

Une seule des participantes, Florence, a indiqué avoir déjà utilisé des tactiques s'apparentant à la séduction pour obtenir un entretien.

Parce que des fois, les joueurs ne veulent pas tous nous parler après un entraînement ou quoi que ce soit, pis des fois, t'as besoin de parler à untel. Fait que si je vois qu'il me regarde et qu'il me trouve cute pis toute ça, je vais dire au PR « dis-lui que je veux lui parler one on one. Dis-lui que je veux juste une entrevue lui pis moi ». Je sais qu'il va peut-être venir me voir. Les PR aussi. C'est avec les PR je pense que je joue la carte de la séduction le plus. Parce que c'est eux qui vont chercher le joueur, qui disent tu viens, parle à elle. Fait que ça, je l'ai déjà fait une couple de fois. Y'a un PR, je me souviens, [d'une équipe professionnelle de hockey], il me trouvait ben cute. À un moment donné, je lui dis « [...], tu penses-tu que...si tu savais combien je marquerais des points si j'avais un one on one avec lui, pis tatati tatata ». Tu jases un peu avec lui, je mets la main sur son épaule. Je l'ai eu. Fait que ça, veut ou veut pas, je l'utilise, ça m'arrive. Jamais *too much* par exemple. Jamais au point où c'est agace. Juste au point où ça fait du bien à l'ego.

En plus de préciser que la tactique de la séduction doit demeurer dans certaines limites, Florence ajoute qu'elle n'en fait pas usage devant des collègues, hommes ou femmes. Elle ne va y avoir recours qu'en de rares occasions, et de manière discrète.

Même si certaines journalistes ont réfuté avec véhémence utiliser une stratégie de séduction ou jouer sur les stéréotypes associés au « féminin », des participantes ont tout de même admis que leur appartenance à la catégorie « femme » n'était pas sans comporter quelques avantages, dans des situations très particulières et circonscrites à quelques anecdotes.

Nancy, journaliste de la troisième vague, se souvient qu'à une occasion, alors qu'elle couvrait la boxe, elle n'avait pu faire une entrevue avec un boxeur en vue. Ce dernier venait d'accorder une série d'entrevues à différents médias, et la journaliste croyait avoir raté sa chance. Mais alors qu'elle et son caméraman sortent du bâtiment,

je le vois. Il est là, entouré de trois, quatre personnes. Je m'approche, pis il y a son garde du corps. Je le regarde. Je lui dis, « *so sorry, I know he's busy, but please, can you help me? I just want to talk to him five minutes. Please, help me* » Avec mon grand sourire. Il dit, j'vais t'aider si tu me donnes ton numéro de téléphone. Fait que j'ai dit, j'vais pas te donner le mien, mais je vais te donner le sien par exemple, celui de mon caméraman avec un petit clin d'œil. Mon caméraman me regarde, il fait haaaaaaa. Fait qu'il est allé chercher [le boxeur]. Il dit, la jeune femme qui est là aimerait te parler. Il s'est retourné, fait un sourire. J'ai dit, je sais que t'en a donné plein, mais [...], s'il-te-plait, acceptes-tu de me donner deux minutes ? *And happy birthday*. Il dit, ok. J'me dis, il venait d'en donner quinze. Mais il m'a donné une entrevue extraordinaire, pis pas deux minutes. Il a été d'une générosité extraordinaire. Huit minutes je pense, au moins.

Liliane aussi croit qu'à quelques occasions, être une femme lui a donné un avantage auprès des sources. Elle se souvient d'une entrevue avec un boxeur qui venait à Montréal pour y disputer un combat de championnat. Trois semaines avant l'entrevue, la journaliste de *La Presse* apprend que c'est elle qui aura la charge d'interviewer l'athlète, qui ne s'exprime qu'en espagnol, langue que Liliane ne maîtrise pas. Pendant trois semaines, cette dernière suit des cours accélérés pour parvenir à communiquer avec le boxeur. Quand arrive le jour J, Liliane s'attable devant le renommé sportif, qui est en train de déguster sur petit déjeuner, entouré de ses gardes du corps. Le début de l'entretien est laborieux ; le boxeur n'a visiblement aucune envie de répondre aux questions de la journaliste, se contente de réponses monosyllabiques et aux dires de Liliane, semble plus intéressé par ses œufs que par la discussion.

Fait que là, je lui sors quelque chose du genre, mélange d'anglais, de français et d'espagnol, je sais pas trop, mais il a très bien compris, où je dis écoute chose, ça fait trois semaines, je l'ai pas dit comme ça, mais le ton ressemblait un petit peu à ça, ça fait trois semaines que nuit et jour, [j'apprend l']espagnol pour pouvoir te parler, pis là, tout ce que tu fais, c'est me répondre oui pis non. Tu pourrais-tu ? Pis là, j'ai senti les *body guards* qui s'en venaient. Un gars aurait pas pu se permettre ça. Parce qu'il se serait fait mettre dehors. Lui, la cuillère est restée là un bon petit moment, pis là il m'a dit, ok, pose tes questions. J'ai dit ok. Pis par la suite, s'il était à quelque part, que ce soit Las Vegas, parce que souvent les boxeurs vont voir d'autres combats sans

avoir eu à boxer, si lui était là pour un autre combat, il pouvait déranger douze personnes pour venir me dire bonjour. Par la suite, ça été...mais j'veux dire, je savais que je prenais un risque, en même temps, j'avais rien à perdre. C'était de la merde.

Cette fougue n'aurait sans doute pas été acceptée par l'athlète si Liliane avait été un homme, et elle en est consciente.

Justine et Érika expliquent qu'elles n'utilisent pas de stratégies basées sur les stéréotypes « féminins » et refusent d'être assimilées à cette attitude, mais les deux jeunes femmes indiquent qu'elles ne peuvent tout de même pas empêcher certains intervenants d'avoir une attitude différente à leur endroit. Justine admet que parfois, elle sent que des athlètes masculins ou des relationnistes apprécient son apparence, et qu'ils vont lui donner une entrevue un peu plus longue par exemple, sans pour autant qu'elle ne l'ait demandé. Érika donne l'exemple suivant pour illustrer le genre de « faveurs » qu'elle obtient, sans pour autant qu'elle ne le demande. Un jour, elle s'est présentée en retard à une séance d'entrevues qui suivait un entraînement de l'équipe. Le joueur avec qui elle souhaite s'entretenir était passé du côté de la salle de gym, ce qui signifie, règle générale, que le joueur n'est plus disponible pour les médias. Érika a alors dit au relationniste qu'elle aurait voulu parler avec le joueur, mais que tant pis, ce serait pour une prochaine fois. Le relationniste lui a alors dit qu'il allait voir s'il ne pouvait pas faire quelque chose pour elle et est littéralement allé voir le joueur pour lui demander de revenir dans la pièce où les entrevues ont lieu. Lorsqu'elle a raconté cette anecdote à des collègues masculins, ces derniers lui ont signalé que jamais un relationniste n'aurait fait une telle chose pour eux. Toutefois, pour Érika comme pour l'ensemble de ses consœurs, pas question d'utiliser consciemment des tactiques mettant en scène une performance de la féminité qui se conforme à des stéréotypes : le « mythe de la salope » ne le permet pas.

### ***6.5 La féminité : pouvoir, tensions et capital***

Le « mythe de la salope », le processus d'individuation bien implanté au cœur de la troisième vague des journalistes sportives, et le refus des journalistes sportives d'user de tactiques jouant sur des stéréotypes, soulignent chacun à leur façon le pouvoir symbolique qui est associé à la féminité à l'intérieur du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, et les tensions qui naissent de cette source de capital.

Bourdieu n'a accordé, lors de l'élaboration de la théorie des champs, que peu d'attention au concept de genre, ce que plusieurs chercheuses n'ont pas manqué de souligner (McNay, 2000 ; Moi, 1999 ; Thorpe, 2009 ; Huppatz, 2009 ; Lovell, 2000 ; Adkins, 2004). Selon Lovell (2000), le problème est que lorsque le sociologue parle de rapports genrés, il est incapable de considérer les femmes comme des sujets, des agentes à part entière du champ du social. Si Bourdieu note les rapports de pouvoir inégalitaires entre les hommes et les femmes, ces dernières sont systématiquement ramenées à un état d'objet, devenant une source de capital pour quelqu'un d'autre, c'est-à-dire un (des) homme(s). Or, les personnes qui appartiennent à la catégorie « femme » ne sont pas des objets, mais des agentes du champ, qui, comme les hommes, sont capables d'amasser du capital (Lovell, 2000; Huppatz, 2009) en vue de se positionner avantageusement dans un champ social.

Suivant ce raisonnement, Moi (1999) argue que la féminité peut agir comme une forme de capital, qui, même si rarement positif, peut, dans certains cas, s'avérer positif, comme le souligne d'ailleurs Lovell (2000) dans une étude portant sur le champ des soins médicaux. Djerff-Pierre (2007) indique que « *where femininity has negative symbolic value, a woman may compensate for it by acquiring other forms of capital: professional, cultural, economic or social* » (p. 82).

Huppatz (2009) amène toutefois une distinction cruciale entre le capital lié à l'appartenance à la catégorie « femme » et le capital lié à la performance de la féminité :

[F]emale capital is the gender advantage that is derived from being perceived to have a female (but not necessarily feminine) body; whereas feminine capital is the gender advantage that is derived from a disposition or skills set learned via socialization, or from simply being hailed feminine (Huppatz, 2009 , p. 50).

Les journalistes sportives que j'ai rencontrées reconnaissent toutes faire partie de la catégorie « femme », et elles sont toutes reconnues comme telles socialement. Chez les pionnières, c'est principalement ce type de capital qui est en jeu. D'ailleurs, il s'agit de repenser aux conditions d'entrée dans le champ, ou encore aux difficultés rencontrées par Liliane pour accéder aux vestiaires et aux galeries de presse, pour voir que ce n'est pas la performance de genre qui est en jeu, mais plutôt le simple fait que ce soit des « femmes ». Mais à partir de la vague de stabilisation — où la performance de la féminité devient pour certaines un argument qu'elles mettent de l'avant lors du processus d'embauche — et avec force dans la vague de la performance, c'est la performance de la féminité qui devient source de capital.

Mais ce capital, en outre exigé pour les journalistes de troisième vague, ne doit pas être utilisé dans les rapports avec les sources. Sous aucun prétexte. Le capital engendré par la féminité et par la sexualité féminine, dans un milieu hétérocentriste, où les agents outrepassent largement le nombre d'agentes, devient une source de pouvoir que seules les femmes possèdent, mais dont il est interdit d'user, sous peine de se voir marginaliser un peu plus dans le champ. Si les « règles » du jeu du sous-champ spécialisé du journalisme sportif permettent l'homosocialisation, même dans des lieux aussi intimes que les douches, la performance de la féminité demeure réservée au public, sous peine de devenir l' « Autre », la mauvaise femme à la sexualité déviante. Le capital que peuvent tirer les journalistes sportives de leur appartenance à la catégorie « femme » est toléré, sans plus. Dans un champ où la binarité et l'hétérosexualité sont naturalisées et réitérées avec force, on ne peut blâmer les femmes d'être des « femmes », mais on peut les blâmer de jouer la « féminité » auprès de leurs sources. Ce qui provoque des tensions entre les agentes, qui se dissocient de ces « mauvaises » journalistes sportives et qui assoient encore un peu plus la force du « mythe de la salope ».

Mais en dehors du rapport avec les sources masculines, la performance d'une « féminité » peut-elle devenir une source de capital acceptable lorsqu'elle ne débouche pas sur la sexualisation des pratiques? Les journalistes sportives se réclament-elles de pratiques qui seraient inhérentes à leur identité de femme, et qui ne viendraient pas remettre en doute leur professionnalisme? C'est ce à quoi je tenterai de répondre dans le chapitre suivant.

## ***Chapitre 7 – Dis-moi comment tu écris et je présumerai de ton sexe : l’écriture « féminine » et les pratiques alternatives***

« On ne peut pas parler des femmes sans parler de l’émotion, de la sensibilité, car les rôles qu’on nous définit datent de si longtemps que c’est intériorisé, que ça fait partie de nous-mêmes » (propos de Gisèle Tremblay, rapporté par Lysiane Gagnon, 1981, p.11)

-----

« Oui, j’ai gueulé (hystérique, agressive, disait-on sur un air connu). Gueulé pour acheminer une idée de femme et faire une brèche dans le mur de tabous des hommes » (Françoise de Repentigny, 1981, p. 22)

-----

« Les femmes ont aussi changé le traitement, sinon la nature de l’information. Dans leurs mains, l’information est plus simple, un peu moins empesée ; plus axée sur la vie des gens, moins portée sur l’exploit » (Ariane Émond, Fabienne Julien, Raymonde Provencher, Gisèle Tremblay, Françoise Guénette et Francine Pelleter, 1989, p.11)

-----

« Le 30 — Vous arrivez à la conclusion que les femmes, même si elles ne représentent que 28 % des effectifs, ont des priorités différentes et elles pourraient influencer les journaux de demain. Mais ce sera long : l’homo journalisticus reste un homme blanc de 40 ans.

F. S. — Étant donné qu’il y a beaucoup plus de femmes chez les jeunes, ça ne peut pas ne pas changer. Surtout que le groupe des 20 à 30 ans veut rester dans le journalisme » (Entrevue menée par Josée Lapointe, auprès de Florian Sauvageau, novembre 1999, s.p.).

----

Les extraits ci-haut, puisés à travers les pages du *Trente*, illustrent un discours répandu, tant dans la culture populaire qu’à travers certains écrits de nature académique, à l’effet que les femmes posséderaient une écriture journalistique — l’écriture étant ici comprise dans un sens large, englobant à la fois les formes écrites et audiovisuelles — et des pratiques intrinsèquement différentes de celle des hommes. Le journalisme n’est pas la seule profession qui convoque cette

vision dichotomique et binaire. On la retrouve dans d'autres corps de métiers fort différents du journalisme. Par exemple, Britton (2003), dont les travaux portent sur un autre métier traditionnellement associé aux hommes — gardien de prison — explique que le système carcéral américain s'est développé à partir des années 1950 en épousant les contours des stéréotypes de genre de l'époque.

*In line with prevailing ideas about proper masculinity and femininity, men were to be officers in a paramilitary mold, and to serve primarily as enforcers, ready and able to use violence if necessary. Women, on the other hand, were to be mentors and surrogate mothers, guiding their wayward charges toward rehabilitation (p. 63).*

Cette dichotomie des pratiques basée sur les catégories préétablies « homme » et « femme » qui s'apparente à de l'essentialisme ne fait pas l'unanimité. Tel que vu précédemment, van Zoonen (1994) met en garde contre ce qu'elle juge être une forme de raccourci intellectuel, qui n'est pas supporté par les études. Selon la chercheuse, faire plus de place aux femmes au sein des salles de rédaction et dans les postes de pouvoir ne va pas corollairement faire bouger les choses et modifier les pratiques. Par exemple, Löfgren-Nilsson (2010) donne l'exemple du diffuseur public suédois *SVT News*, qui, à l'aide d'une politique d'équité en emploi, est parvenu à briser le plafond de verre qui empêchait les femmes d'accéder à des postes de pouvoir. Or, même une fois en place, les femmes cadres ne sont pas parvenues à bousculer l'ordre établi. Alors que les hommes tendent à favoriser l'homosocialisation — c'est-à-dire qu'ils tendent à s'entourer d'autres hommes, sans que ce soit nécessairement de façon consciente — les femmes craignent qu'on croit qu'elles favorisent les autres femmes. « En étant discrètes et en se tournant vers les hommes (hétérosocialité), certaines pratiquent des “rituels de réparation” afin de rétablir l'ordre symbolique » (p. 145). Löfgren-Nilsson en vient à la conclusion que plus les femmes se font présentes dans les hautes fonctions du diffuseur public, « plus les valeurs et les façons de faire sont homogènes. C'est la condition d'accès au pouvoir » (p. 147). Robinson (2008) parvient à des conclusions similaires. La chercheuse remarque que malgré une plus grande présence des femmes dans l'appareil médiatique canadien, le plafond de verre persiste. De plus, les structures formelles et informelles qui dictent les règles en matière de promotion et les pratiques journalistiques n'ont pas été modifiées en profondeur — lorsqu'elles ont été modifiées — par la multiplication des femmes au sein des salles de rédaction canadiennes.

Ces cas illustrent à la fois la difficulté à renverser la *doxa* du champ journalistique, mais aussi comment la *doxa* n'a pas à être énoncée à voix haute et justifiée pour agir sur les pratiques des agent.es. Comme Bourdieu (1992) l'expliquait pour le champ culturel

[r]ien n'est plus assuré, pour ceux qui en participent, que l'ordre culturel. Les hommes cultivés sont dans la culture comme dans l'air qu'ils respirent et il faut quelque grande crise (et la critique qui l'accompagne) pour qu'ils se sentent tenus de transformer la *doxa* en *orthodoxie* ou en *dogme* et de justifier le sacré et les manières consacrées de le cultiver (p. 306)<sup>73</sup>.

Les rapports de pouvoir genrés dans le champ du journalisme n'ont pas à être justifiés pour agir et la reproduction de leur dynamique semble maintenue même dans les situations où on pourrait supposer une modification de ceux-ci.

Ross (2001), dans une étude consacrée aux femmes journalistes, a remarqué que les participantes évoquent des différences dans leur travail par rapport à leurs collègues masculins. Elles se décrivent comme meilleures dans certaines fonctions et pour accomplir certaines tâches. Saint-Jean (2000), dans une enquête auprès des journalistes québécois.es portant sur leurs intérêts et leur vision du rôle des journalistes, expose l'existence d'une écriture féminine qui s'opposerait à l'objectivité, et qui serait tournée vers le privé. Par exemple, elle souligne que les femmes journalistes développeraient plus souvent des liens de proximité avec leurs sources, comparativement à leurs confrères qui seraient plus à même de développer un lien autoritaire avec ces mêmes sources. Ross (2001) met toutefois en garde contre les biais essentialistes qui pourraient expliquer pourquoi les femmes sont « meilleures » dans la couverture de certains sujets ou dans certaines pratiques. En fait, souligne-t-elle, peut-être ont-elles développé une expertise dans certains domaines parce que c'est justement ce qu'on leur demande de faire ?

La recherche d'un journalisme « féminin » ou d'une écriture « féminine » dans les études mentionnées ci-haut relève d'une conception du genre et des rapports de pouvoir genrés comme système de division et de hiérarchisation qui tend à instituer un régime de dominants/dominés où les femmes se retrouvent dans une situation d'infériorité, les traits arbitrairement et culturellement associés au féminin étant systématiquement subordonnés à ceux associés au masculin. Toutefois, nous ne retrouvons pas de remise en question des catégories qui induisent cette subordination. De plus, si, reprenant les termes de Wackwitz et Rakow (2004), toute

---

<sup>73</sup> La page correspond à l'édition de 1998 des *Règles de l'art*, paru initialement en 1992.

conceptualisation du genre est une prise de position politique, dans le cas qui m'intéresse, cette prise de position ne cherche pas à déstabiliser la croyance en des différences entre hommes et femmes, mais plutôt à abattre les rapports de pouvoir inégaux qui découlent de ces différences. Autrement dit, on accepte qu'il y ait des différences, mais on refuse que celles-ci deviennent le prétexte à l'infériorité des femmes ou à des traitements discriminatoires, que ce soit par rapport aux salaires, aux postes assignés dans les différents milieux de travail, au harcèlement sexuel, etc. Les citations que l'on retrouve au début de ce chapitre font d'ailleurs référence à cette « différence » entre les hommes et les femmes, qui devraient mener à des pratiques différenciées, tout en souhaitant obtenir l'égalité.

Cette conceptualisation du genre, concrète dans son application et dans ses fondements, m'apparaît toutefois problématique sous plusieurs aspects. D'une part, elle présume de la stabilité et de l'homogénéité interne des catégories hommes/femmes. Parmi les critiques de cette homogénéité, on retrouve Judith Butler (1990) qui a contesté la catégorie « femme » elle-même, cette catégorisation entraînant le rejet de certaines personnes, et réitérant au final la binarité. Les femmes et les hommes deviennent des groupes aux contours définis par des attributs jugés « naturels », c'est-à-dire le sexe biologique, sans que la naturalisation de cet attribut soit elle-même remise en question. Delphy (2001) est l'une de celle qui remet en question la nature biologique du sexe, en insistant sur son caractère social. En effet, le sexe assigné à une personne, et l'ensemble du processus de socialisation qui découle de cette assignation, est ramené socialement à une seule variable : les organes génitaux, sans explorer plus avant la complexité même de la biologie humaine. C'est d'ailleurs cette diversité des corps qu'exposent les personnes intersexes. En ce sens, le sexe lui-même est une donnée sociale, mais ramené à un fait « biologique » immuable, il sert à justifier tout un système de rapports de pouvoir et une série de stéréotypes. Une approche intersectionnelle est susceptible de venir ébranler les catégories réputées figées « hommes » et « femmes », en ouvrant la porte à la déconstruction de ces catégories, en assumant les identités plurielles et en cherchant à éviter la hiérarchisation des oppressions.

Lorsque les rapports de pouvoir sont ramenés uniquement à un rapport dominé/dominant universel entre deux catégories d'individus, il devient difficile de s'interroger sur les rapports de pouvoir au sein même des catégories que l'on crée. Aussi, le caractère historiquement stable et homogène de ces catégories tend à restreindre les possibilités d'analyse et au final, à en orienter

les résultats puisque les femmes sont posées comme le contraire des hommes. Leurs comportements sont supposés différents de ceux des hommes, leurs préférences aussi et ainsi de suite, et ce sans intérêt particulier pour le contexte ou la conjoncture dans lequel on observe ces différences. Enfin, peu de cas n'est fait du sens que les agentes donnent à leurs propres pratiques, tenant pour acquis que c'est dans leur appartenance à la catégorie « femmes » que se trouve ce sens.

Si les journalistes sportives que j'ai rencontrées s'identifient toutes comme « femmes » — elles n'ont pas elles-mêmes remis en doute l'existence des catégories « homme » et « femme » — et sont toutes des femmes blanches — exposant par la bande l'homogénéité du sous-champ spécialisé du journalisme sportif québécois (en 2016, les personnes de couleur ne représentaient que 0,8% des expert.es sportifs et sportives dans la province (St-Pierre, 2018)) — rares sont celles qui ont dit pratiquer leur métier comme leurs homologues masculins, mais rares sont aussi celles qui vont évoquer une façon qu'auraient les femmes, en tant que catégorie, de faire leur métier. En ce sens, plusieurs d'entre elles revendiquent une individualité de pratique, refusant par le fait même de s'associer complètement avec la *doxa* du journalisme sportif, autant qu'à la catégorisation « féminine ». Je propose d'explorer dans les pages qui suivent la manière dont les journalistes sportives décrivent leurs pratiques professionnelles, afin de mieux cerner les circonstances qui selon elles mènent à leur pratique individualisée et de les replacer dans un contexte de pratiques plus large. Par la même occasion, je tenterai de comprendre les sources de ce double rejet d'appartenance qui traverse le discours de plusieurs des participantes.

### **7.1 « Foncer dans le tas »**

Une fois de plus, les parcours professionnels de Danielle et Diane, les pionnières de la radio de Québec, se rejoignent. Interrogées sur leurs pratiques professionnelles, les deux femmes évoquent leurs personnalités frondeuses et directes ainsi que l'absence de peur des représailles lorsqu'elles se retrouvaient derrière le micro. Diane, avant de faire le saut aux sports, avait entre autres couvert la politique, avec un séjour à l'Assemblée nationale. Cette expérience a laissé des traces dans ses manières de faire. Les politicien.nes sont redevables envers la population, et les journalistes ne leur font pas de quartier lorsqu'il faut qu'ils ou elles répondent à leurs questions. À son arrivée aux sports, Diane a appliqué la même formule, en défiant sans ambages, par ses questions, les entraîneurs et même les joueurs. Avec le temps, elle a dû apprendre à adoucir le ton

de ses questions. Si elle a continué à poser les questions qu'elle considérait comme pertinentes, elle a quand même adopté une approche moins frontale avec les sources. Comme elle le souligne, si les politicien.nes ont des comptes à rendre à la population, ce n'est pas exactement le cas des sportifs professionnels.

Quant à ses chroniques au micro, la journaliste croit qu'elle avait en effet une manière différente de faire les choses que ses collègues masculins, mais pas en raison de son appartenance à la catégorie « femme ». À ses débuts aux côtés de Pierre Pascau, son travail aux sports n'est pas quotidien. Il s'agit de quelques chroniques ici et là. Elle est alors dans une position d'*outsider* du milieu. « [J]'avais peut-être pas peur d'exprimer, ou de faire attention aux contacts, aux relations, de pas écorcher personne », explique-t-elle. Elle n'avait pas à livrer un reportage le lendemain, alors qu'elle venait de discourir pendant cinq minutes du mauvais rendement d'un joueur de l'équipe la veille. Quand elle a intégré l'équipe de Pierre Bourgault et obtenu une tribune quotidienne aux sports, sa mission était de produire du contenu sportif « différent ». Diane souligne qu'avec Bourgault, elle devait être prête à improviser et ne pas s'attendre à lire son bulletin de nouvelles.

Le rôle de Danielle était différent de celui de Diane. En effet, elle ne se considérait pas comme une journaliste, même si une partie de son travail consistait à exécuter des tâches associées à l'activité journalistique : revue de presse, recherches, entrevues, couverture sur le terrain, etc. Danielle devait avant tout animer des émissions radiophoniques sportives où les lignes ouvertes occupaient une large portion du temps d'antenne. Danielle considère que ce qui la démarquait de ses collègues était non pas sa manière de faire, mais sa personnalité. Elle souligne qu'elle arrivait « aux mêmes résultats » que ses collègues, mais « pas avec les mêmes moyens ».

Moi, j'étais moins langue de bois à l'époque, j'étais plus controversée. Plus directe. T'sé, j'étais beaucoup plus dans le noir et le blanc. Aujourd'hui, je suis dans le gris parce que c'est la sagesse supposée. L'expérience. Mais avant, c'était... Les collègues, parce qu'ils prenaient compte de telles relations avec untel, de telles opinions parce que le lendemain faut qu'ils aillent dans le vestiaire, parfois, ils t'abrillent ça pour pas faire de peine à trop de monde, pour les dommages collatéraux. Moi, j'ai fessé dans le tas des fois, souvent, j'ai fessé dans le tas. C'était spectaculaire, mais c'était pas méchant. C'était coloré, je voyais ça plus comme une caricature parfois, de la couleur, de l'émotion. On était quand même je pense dans la plus belle période de sport. La rivalité Canadien-Nordiques, j'ai vécu ça, écoute, je me trouve tellement privilégiée d'avoir été là dans ce temps-là. C'était extraordinaire. C'était un puits sans fond d'émotion pis de controverses, pis de fun, pis de... Pas

toujours fun, mais en tout cas. [...] Puis, je suis une fille avec des émotions. Moi, j'étais là-dedans, je filais le parfait bonheur.

Plus tard, lorsqu'elle a quitté Québec pour Montréal, Danielle s'est vue assigner un coanimateur qui devait apporter un côté enflammé à l'émission. Or, selon l'animatrice, cet homme, ancien hockeyeur connu pour son rôle de dur à cuire sur la patinoire, était tout sauf un homme agressif. Avec sa fougue et son franc-parler, on lui a confié la mission de provoquer son confrère, de l'amener à donner un spectacle plus coloré. Mission qu'elle a accomplie, jouant en quelque sorte le rôle de la méchante, rôle qu'elle semble avoir apprécié et qui collait à son personnage public.

Les pratiques professionnelles de Diane et de Danielle n'ont pas été dictées par leur appartenance à la catégorie « femme », mais par les rôles qu'elles ont été amenées à jouer dans les entreprises de presse où elles ont évolué. Danielle a aussi souligné le contexte particulier des années 1980, où la rivalité entre les deux équipes de hockey professionnel de la province, le Canadien et les Nordiques battait son plein. Dans sa biographie, l'entraîneur-chef des Nordiques de Québec de l'époque, Michel Bergeron, parle du climat tendu à l'extrême entre les deux équipes, tension qui dépassait largement le cadre des rencontres sportives entre les clubs.

Il y avait beaucoup de haine dans l'air. Même les journalistes prenaient ça personnel. Michel Villeneuve, Pierre Trudel, Marc Simoneau, Claude Bédard, tout le monde voulait se battre avec tout le monde. Nous, les entraîneurs et les joueurs, étions les grands responsables de cette escalade de violence verbale, mais les journalistes étaient pris là-dedans sans s'en rendre compte (Brunet, 2009, p.188).

D'ailleurs, cette « escalade » entre journalistes de Québec et de Montréal n'a pas manqué, au sein de la profession journalistique de l'époque, de soulever des questions sur le rôle des journalistes sportifs et sportives.

Dans le domaine des sports, le focus a été mis sur le grand tourbillon dans lequel les médias se laissent emporter avec la guerre Canadiens/Nordiques. Guerre que se mènent les brasseries, mais qui est endossée, voire même stimulée, par les journalistes. La question : jusqu'à quel point les journalistes ont-ils abandonné leur rôle critique dans cette histoire ? (Blanchard, 1985, p. 20-21)

Comme je l'expliquais dans les chapitres précédents, il s'agissait d'un âge d'or pour les médias sportifs, et la radio était fortement sollicitée. Se démarquer par une personnalité tranchante,

flamboyante, n'était pas une tare, mais une façon de ressortir du lot qui était appréciée et qui correspondait à une pratique répandue à l'époque.

Toutefois, ce qui démarque Danielle et Diane, c'est que dès le départ, elles utilisent un style tranchant, alors que les noms mentionnés plus haut par Bergeron sont des journalistes, chroniqueurs ou animateurs établis et reconnus du public et de leurs pairs. Elles n'ont pas attendu d'obtenir l'assentiment du public ou de leurs collègues pour franchir le cap et afficher des opinions marquées et ainsi s'insérer dans une longue tradition radiophonique. En effet, ces pratiques qui mélangent à la fois l'information et le divertissement, par exemple par le biais des lignes ouvertes, font partie même de l'histoire de la médiatisation sportive radiophonique. Richard Haynes (2015), s'attardant la radio de la BBC, note que dès les années 1940, la ligne entre le journalisme sportif et le commentaire sportif était floue, et que cette zone d'ombre ne s'est pas complètement dissipée avec le passage du temps. D'ailleurs, ce n'est pas un complet hasard si Danielle refuse de se dire journaliste, elle qui a, pour presque toute sa carrière aux sports, occupé cette zone d'ombre.

Les pratiques professionnelles des deux « filles de la radio » tranchent avec le portrait stéréotypé d'une « douceur » ou d'une « sensibilité » toute féminine. Diane et Danielle n'ont pas performé une féminité normative, même pour l'époque. Elles ont plutôt adhéré à un code radiophonique préexistant à leur arrivée, mais qui jusqu'alors, au Québec, n'avait jamais été porté par des femmes. Ce code misant justement sur l'individuation, elles ont pu mettre de l'avant leur personnalité et leur singularité.

## **7.2 *L'humain d'abord, la performance ensuite***

### *7.2.1 Laisser les statistiques aux mordus de sport*

Pour Liliane et Sophie, respectivement issues de la première et deuxième vague, le sport s'est présenté dans leur parcours professionnel par un hasard de circonstances. Les deux journalistes n'avaient pas un intérêt démesuré pour le sport, sans y être réfractaires. Elles connaissaient les bases de plusieurs disciplines sportives, sans être des maniaques de statistiques.

Lorsqu'interrogée au sujet de ses pratiques professionnelles, Liliane a expliqué que pour elle, le côté humain primait dans ses reportages. C'était ce qui la faisait le plus vibrer lorsqu'elle se retrouvait sur le terrain. Seule femme, elle jugeait que ce trait la distinguait de ses confrères à *La Presse*. Toutefois, si les hommes accordaient moins d'espace à l'humain derrière l'athlète

je pense pas que ce soit parce que c'était des hommes. Je pense que c'est parce que c'était des maniaques de sport. Fait qu'ils accordaient plus d'importance à l'aspect performance. Oui, je trouvais ça important, mais moi, je m'intéressais aussi à autre chose, et des fois j'allais chercher des affaires qui avaient rapport avec la performance juste en faisant ça. Mais je crois pas que c'était parce que c'était des hommes. Parce que j'ai vu aussi des femmes qui étaient d'abord et avant tout des journalistes sportifs dans l'âme faire la même chose.

C'est donc son manque d'intérêt pour les performances sportives elles-mêmes qui l'a menée à développer un style qui convenait mieux à ses intérêts en tant que journaliste. Je rappelle également que Liliane a, à de nombreuses reprises, insisté sur la grande liberté dont elle jouissait au sein de la rédaction du quotidien de la rue Saint-Jacques. Si bien qu'elle pouvait se permettre d'exercer un journalisme sportif qui lui plaisait.

Sophie, une journaliste généraliste qui a fait un passage de quelques années aux sports, elle aussi dans un média écrit, considère que son travail était différent de celui de ses collègues. Tout comme Liliane, elle

aimai[t] aller chercher l'humain derrière. J'avais plus les entrevues, les portraits, les rencontres et tout ça. Plus que les analyses de matchs et tout ça. Donc, j'étais pas la seule à en faire, y'en a d'autres qui en ont fait, mais je pense que j'étais plus portée là-dessus. Donc, c'était pas nécessairement des attentes de mes patrons, mais c'est moi qui tendais la perche.

Sophie ne voit pas cette envie de mettre l'humain en avant comme un signe distinctif qui serait lié à son identité de « femme », mais simplement à une manière personnelle de faire du journalisme. Et à l'instar de Liliane, un certain désintérêt pour les records et statistiques a mené la journaliste à explorer d'autres facettes du sport. D'ailleurs, dans une étude réalisée auprès de journalistes sportives en Suisse, Lucie Schoch (2017) rapporte que certaines participantes soulèvent leur peu de connaissances du sport pour expliquer une écriture tournée plutôt vers l'humain que vers la performance.

Liliane et Sophie opposent donc leur style personnel à celui de leurs collègues suivant deux modèles du journalisme sportif identifiés initialement par Rowe (1992) comme celui des *hard news* et des *soft news*. À l'échelle du journalisme sportif, les *hard news* correspondent à un style dit objectif et factuel, tourné vers les résultats, et donnent « *an air of authority to the serious business of sports reporting* » (Boyle et Haynes, 2009, p.169). De son côté, le modèle des *soft*

*news* répond moins au critère d'actualité qu'à la mise à l'avant-plan des athlètes, entraîneurs et autres dirigeants. Les portraits, les biographies, et même dans une certaine mesure les potins font partie de cette approche journalistique lorsqu'appliqués au sport. Toutefois, comme le font remarquer Rowe (1992), et Boyle et Haynes (2009), il n'est pas ici question d'aborder le caractère politique du sport. Enriquez (2002), dans un bref portrait historique du journalisme sportif américain, note que l'arrivée dans les années 1920 de la radio a amené les journalistes sportifs œuvrant dans le secteur de la presse écrite à modifier leurs pratiques. Les lecteurs et lectrices n'ayant plus à attendre le journal du lendemain pour connaître les résultats des rencontres sportives, il a fallu ajouter une plus-value à la lecture des pages sportives, et les profils d'athlètes ont fait partie de ces nouvelles pratiques qui se sont implantées.

Liliane et Sophie s'inscrivent donc, à l'instar de Danielle et Diane, dans une longue tradition du journalisme sportif. Toutefois, elles le font chacune à un moment où leurs collègues ne s'identifient pas au modèle des *soft news* sportives, ce qui leur permet d'individualiser leur pratique quand elles performant leur métier. De plus, si dans le champ journalistique, les *soft news* possèdent une connotation associée à la féminité, la tradition du journalisme sportif écrit ne répond pas à cette logique. Il faut dire que la faible présence, sinon l'absence de femmes pendant des décennies a forcément mené des hommes à investir ce champ d'activités. On peut penser entre autres aux longs reportages de type *soft news* du magazine *Sports Illustrated*, sans doute la publication spécialisée sportive la plus connue en Amérique du Nord.

### 7.2.2 *Plaidoyer pour un journalisme sportif différent*

Marie, journaliste de la deuxième vague, avait fait de son appartenance à la catégorie « femme » un argument d'embauche. Toutefois, ce n'est pas cette partie de son identité qu'elle invoque pour parler de sa pratique personnelle. Tout comme Sophie et Liliane, elle voit dans le sport plus que la performance elle-même. Avant tout, pour Marie, le sport est un lieu de dépassement de soi. Le sport est « une quête humaine » et la « poursuite d'un rêve » pour les athlètes qui investissent tout leur temps dans le but de s'accomplir. « Ma mission, et je prends ce métier-là très au sérieux, ma mission de raconteuse, je l'ai toujours vu par rapport au public comme ma responsabilité de rigueur, de transparence, de fournir une information d'intérêt, de la raconter avec mes tripes [...] ». Marie plaide en faveur d'une couverture du sport plus diversifiée.

Les outils qu'on aurait, c'est de non pas seulement faire de l'analyse ou du commentaire, mais d'aller plus loin dans ce que le sport représente comme sphère d'à

peu près, en fait de toutes les sphères de la société. On parle de sport, on peut parler de finances. On parle de sport, on peut parler de santé. On parle de sport, on peut parler de dopage. On parle de sport, on peut parler d'économie. On parle de sport, on peut parler psychologie. On peut faire des enquêtes.

Journaliste de la première vague, Mathilde plaide elle aussi pour un journalisme sportif qui se penche non seulement sur le sport, mais sur des enjeux plus vastes et sur les athlètes. Lorsqu'elle est arrivée aux sports dans les années 1980, il n'y avait pas de reportages dans le département des sports. Les personnes qui y travaillaient portaient le titre d'annonceurs. Rapidement, Mathilde a saisi les opportunités qui découlaient d'un climat propice à l'exploration de nouveaux genres au sport, dont le reportage.

J'ai eu la chance d'avoir des réalisateurs qui étaient ici, qui m'ont donné carte blanche. Je faisais plein d'affaires qui avaient jamais été faites aux sports. Ça se faisait pas à cette époque-là du reportage aux sports. Moi, j'ai amené cet aspect-là. J'en faisais beaucoup aux nouvelles, j'en faisais après ça beaucoup, beaucoup des longs reportages pour L'Univers des sports à l'époque. J'ai même fait des documentaires, aux Jeux de la Francophonie, je pense, en 1989, au Maroc. On était parti longtemps en avance et on avait fait un long documentaire sur le Maroc avec toutes sortes d'affaires. Y'avait beaucoup de possibilités. On faisait beaucoup d'heures d'antenne à l'époque. Donc, y'avait beaucoup de possibilités.

[...]

J'ai comme, entre guillemets, des gros guillemets, innové dans le sens que du reportage ça se faisait pas. Moi, je trouvais que c'était très important. Je trouvais qu'il fallait qu'on connaisse les athlètes. T'sé, je disais faut qu'on fasse des portraits des athlètes, faut qu'on fasse des trucs comme ça.

Ainsi, Mathilde va amener dans le giron sportif télévisé une pratique présente dans d'autres sphères du champ journalistique, mais qui jusque là n'était pas présente aux sports. Il faut également souligner qu'à ce moment, il n'y a pas encore de chaînes télévisées dédiées uniquement au sport, si bien que les lieux d'expérimentation télévisuels étaient peu nombreux dans la province.

Mais la forme de reportage dont font la promotion Mathilde et Marie ne sont pas de l'ordre du compte-rendu sportif. Les deux journalistes plaident pour un journalisme sportif qui s'approche de ce que Rowe (1992) et Boyle et Haynes (2009) nomment la « *reflexive analysis* »,

c'est-à-dire un journalisme qui « *addresses the problematics of sport* » (Boyle et Haynes, 2009, p.170), qui va aller du côté du politique et se permettre d'explorer et de critiquer l'institution sportive sous différents angles. Diane, qui a travaillé avec Mathilde lorsque la première était recherchiste aux sports et la seconde journaliste, n'a pas manqué de vanter la curiosité intellectuelle de sa collègue, et sa capacité à placer le sport dans un contexte plus large, en explorant par exemple la situation géopolitique d'un pays où se tient une compétition importante. Le désir de Marie et Mathilde d'aller au-delà du sport rappelle d'ailleurs les discours de collègues des sports exposés au chapitre deux, où certain.es appelaient à un journalisme sportif critique des institutions et conscient des notions économiques, culturelles et sociales qui entourent le sport. Comme l'écrivait Philippe Cantin, journaliste sportif à *La Presse* en novembre 1991

La première [conclusion], et la plus importante, c'est que le sport, au même titre que la politique, les arts, les relations de travail, l'économie, la religion, l'éducation et la science, est une composante essentielle de la société. Les débats qui y sont soulevés ont régulièrement une portée qui dépasse, et de loin, le simple cadre du résultat sportif. (p. 8)

Marie note toutefois qu'il y a des résistances institutionnelles face à une approche plus critique du sport, sans pour autant en rendre impossible la réalisation. On se souviendra, à titre d'exemple, d'un reportage critique produit en 2011 par une journaliste radio-canadienne<sup>74</sup> sur les troubles alimentaires omniprésents chez les athlètes, notamment en nage synchronisée de même qu'en patinage artistique. Cette résistance à des reportages plus critiques, plus politiques, n'est pas l'apanage des médias québécois. Se penchant sur la série de documentaires *30 for 30* produite par la chaîne sportive américaine ESPN, Billings et Blackistone (2015) expliquent que cette série de films a marqué « *a surrogate for larger assessments of society* » (p. 160). Toutefois, s'il est possible d'être critique, « *direct assaults on the main ESPN commercial product would not be tolerated* » (p. 161). Les auteurs citent le cas du documentaire *League of Denial*, portant sur les impacts des commotions cérébrales à répétition dont sont victimes plusieurs joueurs de football américain, et sur l'inertie des dirigeants de la NFL, alors qu'ils étaient au courant des lourdes conséquences engendrées par la situation. Au départ, ESPN devait participer au projet, avec la chaîne PBS, mais s'est retiré du projet en cours de route, ses intérêts étant directement attaqués par le documentaire des frères Fainaru. ESPN est un des diffuseurs officiels de la NFL. Le

---

<sup>74</sup> Voir <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/532706/taillon-suivi-esthetisme>

complexe médiatico-sportif est encore une fois en plein de cœur de la problématique. Comment assurer l'indépendance des journalistes sportifs et sportives lorsque l'employeur entretient des liens commerciaux — qui valent des millions de dollars — avec des équipes et des ligues sur lesquelles les journalistes enquêtent ? Il y a ici une contradiction entre la *doxa* journalistique, qui exige l'indépendance des journalistes, et les intérêts financiers des entreprises de presse. Cette contradiction vient fragiliser un peu plus la position déjà périphérique du journalisme sportif au sein de champ journalistique, et amoindrir le capital symbolique des journalistes sportifs et sportives.

Lors des entrevues, Marie et Mathilde n'ont pas évoqué de pareille ingérence dans leur travail de la part de leurs patrons, mais la première n'a pas manqué de soulever un certain conservatisme quant aux angles de traitement. De plus, les coupes budgétaires régulières dans le département des sports risquent, au final, d'amoindrir la capacité des journalistes sportifs et sportives à créer des contenus critiques qui demandent souvent un temps de réalisation plus long, puisqu'ils sont la résultante d'enquêtes.

### 7.2.3 *Un parcours athlétique qui fait la différence*

Nancy, une grande amatrice de sport de combat, valorise elle aussi l'humain derrière l'athlète. Elle se rappelle d'un boxeur, maintenant retraité, dont elle avait couvert les combats. Ce dernier lui a confié qu'il admirait la manière dont elle travaille, « le souci que tu mets à y aller plus personnel, il [le boxeur] dit, c'est complètement différent ». Il lui a affirmé que lorsque ses collègues et lui savaient qu'elle allait passer au gym pour faire un reportage sur eux, ils étaient excités parce qu'ils savaient qu'elle allait prendre le temps de bien faire les choses. Nancy poursuit.

Je lui ai dit, merci de prendre le temps de venir me le dire, ça me touche beaucoup. J'ai dit c'est vrai que j'essaie de faire ça. De montrer plus la personnalité des gars. Leur vie personnelle. J'ai montré Jean Pascal<sup>75</sup> avec sa petite fille. Quelque chose qu'on voit pas souvent, parce que Jean Pascal on le voit tout le temps comme... essayer de montrer qu'il y a deux gars complètement différents. J'essaie de faire ça, c'est important.

Nancy veut faire les choses différemment pour que son travail et ses pratiques professionnelles reflètent sa compréhension interne du sport. Parce qu'elle a longtemps été elle-même une athlète,

---

<sup>75</sup> Jean Pascal est un boxeur québécois.

pratiquant la boxe pendant de nombreuses années, parce qu'elle sait ce que s'entraîner implique, elle imprègne son travail de ses connaissances et de ses expériences. Marie, citée plus haut, est elle aussi une ancienne athlète et évoque aussi sa pratique sportive — elle a pratiqué le basketball sérieusement pendant plusieurs années, en plus de s'adonner au *flag football* récréatif sur une base régulière pendant plus d'une décennie — lorsque vient le temps d'expliquer certaines de ses pratiques, particulièrement en ce qui a trait à la place des athlètes dans ses reportages. Elle associe également à son passé difficile et à un cheminement de carrière atypique sa capacité à créer facilement des liens avec les athlètes, de même que son aisance à s'adapter à toutes les situations.

Sans qu'il soit possible d'établir une corrélation claire, ces deux journalistes ont eu une pratique sportive soutenue tout au long de leur vie. Elles ne cachent pas que leurs expériences sportives leur permettent d'avoir une compréhension particulière de ce que vivent les athlètes qu'elles rencontrent.

Dans une moindre mesure, Marjolaine entretient un discours similaire sur sa pratique. Elle ne croit pas avoir une manière différente de ses collègues de pratiquer l'information sportive. Elle perçoit plutôt la différence dans des sujets qu'elle souhaite approfondir, principalement le hockey féminin. La jeune journaliste de troisième vague a longtemps pratiqué le hockey sur une base compétitive et elle aime parler de hockey féminin, un sujet rarement abordé par ses collègues masculins, mais qui mérite à ses yeux une couverture régulière.

Il n'est pas rare de retrouver d'anciens athlètes à l'intérieur des salles de rédaction sportives, le plus souvent à des postes d'analystes, comme c'est d'ailleurs le cas de Valérie T.. Ces ancien.nes sportifs et sportives auraient, par le biais de leurs expériences passées, acquis des savoirs pertinents à l'analyse (St-Pierre, 2018). Utiliser son expérience personnelle, sa subjectivité acquise par l'expérience pour en imprégner sa pratique est une forme d'écriture répandue, appelée l'« *orthodox rhetoric* » (Rowe, 1992 ; Boyle et Haynes, 2009). Toutefois, dans le cas des trois journalistes mentionnées plus haut, nous sommes en présence de journalistes, et non d'analystes ou de chroniqueuses, ce qui témoigne d'une certaine singularité à l'échelle du sous-champ spécialisé du journalisme sportif.

#### 7.2.4 *La voix des femmes*

Certaines journalistes sportives considèrent que leur voix est différente de celle de leurs confrères et que cette différence prend racine dans une forme de « nature » féminine. Il y aurait un savoir-faire féminin qui se refléterait dans leurs pratiques.

Stéphanie juge, comme d'autres journalistes dont j'ai parlé plus haut, que ce qui la distingue des autres journalistes sportifs est sa manière de ne pas chercher à parler uniquement de performance, mais aussi de s'intéresser à l'humain derrière cette performance. Durant ses années passées à la couverture de la Formule 1, elle ne cherchait pas à expliquer à ses lecteurs et lectrices les moindres modifications apportées sous le capot des bolides — informations que les amateurs et amatrices de sport automobile peuvent se procurer dans la presse spécialisée selon la journaliste — mais à faire découvrir les pilotes, la vie dans les paddocks, etc. Cette manière de présenter la Formule 1 lui a d'ailleurs valu des commentaires élogieux de la part du public qui a appris à découvrir un sport qui jusqu'alors ne les avait pas intéressés outre mesure. En ce sens, Stéphanie s'insère dans une vision du journalisme sportif qui à la fois doit chercher à satisfaire les amateurs de sport, mais également à intéresser les lecteurs et lectrices qui s'y connaissent pas, « *to engage them in this particular area of popular culture and explain to them why sport does matter to such a large number of their friends, families and associates* » (Hudson, 2009, 152). Dans une certaine mesure, la journaliste s'inscrit aussi dans une tradition près du *human interest*.

Pour illustrer son désir de mettre de l'avant l'humain, Stéphanie a donné l'exemple d'une série d'entrevues de type portrait qu'elle avait menée avec des joueurs du Canadien de Montréal, l'une des choses qu'elle a le plus aimé faire pendant ses années à la section des sports.

J'ai eu des trucs que je me disais tabarouette. Mais quand t'arrives, quand tu réussis à t'asseoir tout seul avec eux autres, y'a quelque chose de, je sais pas, la mère, l'amie, y'a quelque chose. Vraiment, ils m'ont dit des trucs que je me disais tabarouette, sur des décès, sur des peines qu'ils ont eues, sur des enfances avec des pères alcooliques. Tu te dis tabarouette, c'est pas vrai qu'il va te dire ça dans le vestiaire entre deux laçages de patins.

Stéphanie associe cette grande ouverture de la part des joueurs au fait qu'elle est une femme et que lors de ces entrevues, tout le volet performance était laissé de côté, pour faire place à l'humain.

Je pense pas qu'un gars va aller dire à un autre gars qu'il a pleuré quand sa mère est morte. « J'ai eu de la peine, nanana », mais t'sé, là, il est face à moi et il a encore le

trémolo dans la voix pis il me le dit, pis je me dis, c'est parce que je suis une fille. Parce qu'il sait que je vais pas le juger. Pis je vais pas juger son émotion. Pis dans ma nature, c'est ce que je vais chercher aussi. J'allais chercher ce genre de confidences là, donc, je suis convaincue...

Il faut aussi souligner que dans le cadre de ces portraits, les joueurs étaient sortis de l'environnement protégé et contrôlé qui caractérise le hockey professionnel.

Pendant l'entrevue, Stéphanie a parlé de l'importance de la diversité des voix, d'avoir un cahier des sports qui ne soit pas que performances et statistiques avancées.

Je me dis d'avoir une voix, d'être une femme et d'avoir une voix qui peut être aussi féminine... ben d'avoir un angle qui pourrait peut-être être plus féminin, plus humain, mettons. Je trouve ça intéressant. Mais s'ils n'engageaient que des femmes qui font exactement la même affaire qu'ils demandent aux gars, pour moi, c'est pas... y'a comme une demie-victoire, tu comprends ? Si t'engages une femme, pis tu lui dis j'veux que tu fasses exactement ce que les gars font, des textes sur les stats avancées, pis j'veux que quand, mettons qu'on enlève les blocs photos et les signatures de tout le monde, qu'on puisse pas dire que c'est une femme qui a écrit ça. Je sais pas. Y'a une partie de moi que me dit, ben tant mieux, dans le fond, c'est parce que tout le monde est sur un pied d'égalité. Mais en même temps, je trouve qu'il faut aussi laisser une autre voix. D'accepter que la femme va apporter un autre regard sur la même affaire. Et il va se passer la même *game*, j'vais la regarder, mon voisin va la regarder, on va voir deux affaires différentes, pis c'est ça qui est la beauté je trouve, de laisser à une femme écrire comme elle le voit. Parce que c'est la même *game*, mais y'a quelque chose qui va m'avoir frappée dans la réaction de la foule, dans la réaction des joueurs que mon voisin verra peut-être pas. Pis c'est ça, de pouvoir accepter que ben non, mon texte est pas exactement comme celui que mon collègue masculin va faire. Pis c'est correct de même parce que ça me prend plein de voix différentes. Des styles d'écriture. Des façons de, parce que t'as mille façons de raconter une même histoire.

La manière dont Stéphanie parle du « style féminin », de l'« écriture féminine » est très près du discours des femmes journalistes des années 1980, alors qu'elles évoquaient l'émotion et la subjectivité comme moteurs de l'écriture féminine. On se souviendra entre autres de la sortie de Lise Payette, lors du colloque de la FPJQ de 1981 sur *Les femmes et l'information* lors duquel elle avait prononcé cette célèbre citation : « Le journalisme des femmes demande de l'honnêteté c'est sûr, de l'impartialité c'est évident, de l'objectivité, c'est un piège » (Tremblay, 1981, p. 13). L'ancienne journaliste et politicienne plaidait pour que les femmes investissent l'ensemble des

spécialités journalistiques. Michèle Tremblay, rapportant les propos de Payette, donnait l'exemple des journalistes de guerre : « [v] u avec des yeux de femme, un champ de bataille n'aurait certes pas la même allure » (*ibid*).

Le rapport de Stéphanie avec une « écriture féminine » est cohérent avec la manière dont elle est entrée dans le champ du journalisme sportif. Elle avait alors plaidé la différence, la couleur qu'elle pourrait apporter à l'équipe des sports. Autrement dit, elle plaidait en faveur d'une performance de genre qui au final permettrait d'apporter un contenu rédactionnel nouveau. Le discours de Stéphanie rappelle celui des journalistes sportives suisses rencontrées par Schoch (2017) pour qui « développer une écriture “féminine” et revendiquer la différence sexuée semble être un moyen pour ces femmes de légitimer leur place au sein du journalisme sportif, notamment à l'égard de leurs confrères masculins qui ne les ont pas toujours accueillies avec bienveillance » (p. 79). Je retiens également chez la journaliste de la presse écrite le désir de changer la manière dont le sport est couvert. De modifier une couverture qui trop souvent se ressemble d'une journée à l'autre et de varier les façons de couvrir un même événement.

Justine, de la vague de la performance, croit elle aussi que les femmes amènent quelque chose de différent à la couverture sportive.

C'est pour ça que c'est important d'avoir un équilibre, je pense, dans une salle de nouvelles. D'avoir des femmes et des hommes, parce qu'on amène des points de vue différents. C'est sûr que mon reportage, si on donne le même sujet à un homme qu'à une femme, le sujet va peut-être être traité de manière un petit peu différente. Parce qu'on est différents à la base.

Questionnée sur ce qu'elle entendait par cette différence, Justine s'est montrée hésitante, craignant que ses propos puissent être mal perçus. Elle a finalement expliqué qu'elle voyait un côté émotif plus fort chez les femmes, mais soulignant qu'il fallait éviter de

mettre tout le monde dans le même panier non plus. Y'a des hommes qui sont capables de faire ça de manière exceptionnelle, fait que, c'est plus dans notre manière, j'imagine de réfléchir, d'écrire aussi, on a tous notre manière de penser. Ouais, je sais pas comment expliquer ça, parce que je veux pas que ce soit mal perçu. Au contraire. C'est juste différent. Y'en n'a pas un qui est meilleur que l'autre. C'est juste, c'est comme comparer un homme pis une femme. On est différent, *right* ?

Cette référence à une forme de « nature » féminine est également évoquée par Marie-Claude, mais cette fois, il ne s'agit pas du contenu produit, mais plutôt des pratiques sur le terrain. La

journaliste explique que le milieu du journalisme sportif est trop compétitif. « Ça joue du coude », comme elle le dit.

J'ai vu du monde se magouiller, ce ci, ce ça. C'est-tu vraiment dans la nature féminine d'être de même ? Moi, je pense pas. Moi, je finassais [...] j'allais par en dessous. J'écoutais, j'avais beaucoup plus d'écoute que mes collègues. Souvent, j'étais capable de, je sentais des affaires. Des fois j'me disais ha, ça va pas entre ces deux-là.

Enfin, Erika parle de la capacité particulière qu'ont les femmes à poser les questions difficiles. À enrober les questions, avec une couche d'empathie, de telle sorte que les intervenant.es n'y voient pas une attaque frontale, mais simplement une question légitime. Elle raconte qu'à l'époque où elle suivait les activités d'un club de soccer professionnel, l'entraîneur en place était connu dans le milieu pour avoir un caractère bouillant. « Lui, il passait pas par quatre chemins pour te dire que ta question était à chier ». Mais dans la philosophie journalistique d'Erika, toutes les questions se posent, il s'agit avant tout de savoir y mettre la forme. C'est ainsi qu'au détour d'une conférence de presse, la jeune femme a questionné l'entraîneur.

Je me souviens, j'avais posé une question que le monde ont fait... en voulait dire, est folle. « Une excellente question ça. Attendez, j'y pense » [en prenant un faux accent]. Mais, tout le monde a fait, t'sé, ils m'ont regardée en voulant dire... mais t'sé, j'avais tellement *sugar coaté* la question, je l'avais tellement bien posée, y'a répondu, super bonne réponse.

Ces témoignages ne sont pas sans faire écho à ce qui peut être entendu ailleurs dans la profession, et que j'ai mentionné au début de ce chapitre quant à un savoir-faire féminin, teinté d'empathie et d'émotion.

Comme nous venons de le voir, les journalistes sportives ont pour la plupart le sentiment de faire leur travail différemment de leurs collègues. Toutefois, le sens qu'elles donnent à ces pratiques qu'elles perçoivent comme singulières ne prend pas systématiquement le chemin d'une performance de la féminité. Pour certaines, c'est une question de personnalité conjugée à la liberté d'exprimer cette personnalité comme elles l'entendent. Pour d'autres, c'est avant tout une manière de concevoir le journalisme sportif. Elles pratiquent leur profession en cherchant à rejoindre leur conception du « bon » journalisme sportif, même si, comme le confie Marie, elles peuvent rencontrer des écueils sur leur route. Toutefois, lorsque l'on plonge plus profondément dans l'histoire des pratiques journalistiques sportives, force est de constater que les pratiques

mentionnées par les journalistes sportives ne leur sont pas exclusives. Elles appartiennent à des formes d'écriture qui émergent dans le champ à différentes périodes, selon des conditions qui les rendent possibles. Mais cet héritage n'est pas invoqué par les participantes.

D'autres journalistes sportives lient leurs pratiques singulières à leur identité de femme, à des caractéristiques qu'elles décrivent comme féminines, mais ce ne sont que trois des vingt journalistes interrogées qui font ce rapprochement, et encore, avec une certaine timidité, comme c'est le cas pour Justine. C'est peu.

Il est difficile d'expliquer avec certitude ce double rejet – rejet de l'héritage sportif et rejet de l'argument « féminin » pour une majorité, et ce sur l'ensemble de la période étudiée, sans distinction parmi les vagues. Toutefois, certaines hypothèses méritent d'être soulevées. Premièrement, le journalisme sportif, tel que vu au chapitre deux, a longtemps porté le titre de « *toy department* » (Rowe, 2007). Dévalorisé par le reste de la profession journalistique, situé tout en périphérie du champ journalistique, souvent laissé de côté dans les débats sur la profession, si ce n'est que pour servir de contre-exemple aux bonnes pratiques, il est possible que les journalistes sportives ne s'identifient pas ou ne veulent pas s'identifier aux pratiques souvent accolées au journalisme sportif. En se distanciant de la pratique « des autres », c'est-à-dire de leurs confrères et consœurs, elles s'éloignent de la *doxa* associée au journalisme sportif, et se rapprochent de celle plus largement partagée dans le champ journalistique. Ou alors, comme dans le cas de Danielle, elles se dissocient du champ et refusent carrément le titre de journaliste. Une logique de dévalorisation semblable est associée au journalisme dit « féminin », accusé entre autres de manquement à l'objectivité. Colette Beauchamp dans son ouvrage « Le Silence des médias » (1987) ne manque pas de soulever les difficultés rencontrées par les femmes lorsqu'à l'information générale, elles ont tenté d'amener des sujets différents et de « traiter de l'information d'un point de vue de femme » (p. 199). S'il y a dévalorisation des attributs associés au « féminin » dans le champ du journalisme, on peut supposer que de s'associer à un journalisme « au féminin » en journalisme sportif, où la norme masculine est très forte, reviendrait à se placer dans une situation peu enviable. En plaidant une singularité de pratique, les journalistes sportives se mettent donc à l'abri, dans une certaine mesure, des critiques qui dévalorisent le journalisme sportif à l'échelle du champ journalistique, et celles qui viennent jeter du discrédit sur les pratiques associées au « féminin ».

Une autre hypothèse, qui n'est pas en contradiction avec la première, s'ancre dans le rapport à la singularité. Monika Djerff-Pierre (2007), dont les travaux portent sur le journalisme, affirme que pour atteindre une forme de légitimité dans le champ journalistique, les femmes doivent y faire une différence. Elles doivent apporter une forme de plus-value, sans nécessairement que cette plus-value provienne d'une performance de la féminité. Les propos de Djerff-Pierre (2007) viennent rejoindre ceux de Bourdieu (2005), pour qui les agent.es, pour exister dans le champ, doivent se différencier. Suivant ce fonctionnement du champ, les journalistes sportives, agentes qui se situent en périphérie du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, en grande partie en raison de rapports de pouvoir genrés, vont alors déployer des stratégies de différenciation qui vont leur permettre d'assurer leur légitimité dans le champ. Ces stratégies sont diversifiées et choisies par les agentes en fonction de leurs capacités — connaître ou non le sport — de leur personnalité, du degré de liberté dont elles bénéficient, de même que des pratiques répandues dans leur organisation. Par exemple, si les *soft news* sont monnaie courante dans le média pour lequel elle travaille, une journaliste optant elle aussi pour cette pratique ne serait pas dans une stratégie de différenciation. La différenciation peut — ou pas — s'appuyer sur un argument de « féminité », mais ce discours apparaît alors comme un argument parmi d'autres.

### **7.3 *La créativité pour briser les contraintes***

McNay (2000), dans une critique de la théorie des champs bourdieusienne, souligne que lorsqu'on s'intéresse aux rapports de pouvoir à l'intérieur d'un champ, et à la dialectique liberté/contrainte à laquelle tous.les agent.es font face, trop souvent, seule la facette de la contrainte est explorée. La chercheuse cherche à mettre de l'avant les capacités individuelles des agent.es de répondre aux contraintes imposées par les « règles du jeu », par la *doxa*, dont le recours à la créativité. Dans cette section, je propose d'explorer le parcours de trois journalistes : Claudine, Valérie et Lisa. Ces trois professionnelles de l'information sportive ont chacune à leur façon usé de stratégies de différenciation marquées en créant des contenus qui se distinguent de la production médiatique usuelle à la fois dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif et dans les médias pour lesquels elles travaillent. Claudine, Valérie et Lise ont usé de la créativité que leur permettait leur position marginale dans le champ pour utiliser une stratégie de

différenciation poussée à sa limite et éventuellement assurer leur pérennité à l'intérieur du sous-champ spécialisé du journalisme sportif.

### 7.3.1 Claudine : l'originalité avant tout

Dans les pages précédentes, j'ai mentionné que Claudine était une touche à tout. Son arrivée au sport s'explique en grande partie par sa polyvalence. Pendant sa carrière, elle a couvert plus d'une quarantaine de sports différents, en plus d'être la seule femme à occuper un poste de descriptrice sur une base régulière. Déjà, cette polyvalence tend à la placer dans une catégorie à part, puisque si les journalistes sont rarement affectés à un seul sport pendant toute leur carrière — Boyle et Haynes (2009) estiment qu'en moyenne, les journalistes sportifs et sportives couvrent entre deux et trois sports différents pendant leur carrière — rares sont ceux et celles qui peuvent se targuer d'en avoir couvert autant qu'elle. Mais la créativité de Claudine va au-delà des assignations elles-mêmes.

Pendant un peu moins d'une décennie, la journaliste/descriptrice/animatrice a animé une émission hebdomadaire sur le plein air. Le concept de l'émission reposait sur la découverte d'un nouveau sport, pratiqué au grand air, auquel Claudine s'initiait, sous la supervision de sportifs et sportives qui pratiquaient le sport en question. La journaliste raconte, avec une certaine nostalgie :

Le plus beau témoignage que j'ai eu, c'est un jeune homme qui avait une entreprise de traîneaux à chiens, pis il m'a dit que c'est à cause de moi qu'y'avait son entreprise de traîneaux à chiens. Parce qu'il m'avait vue faire une émission de traîneaux à chiens. Il dit « je manquais aucune émission pis ça, ça m'a vraiment accroché ». Il est allé en faire, pis il dit, « c'est vraiment à cause de ça ». J'trouvais ça vraiment cool. C'était vraiment une façon de faire découvrir des choses aux gens. Une façon très simple. J'ai beaucoup, beaucoup, beaucoup aimé... En fait, l'émission c'était qu'est-ce que j'ai le goût d'essayer ? On fait un *show* là-dessus.

Ce besoin d'expérimenter et de pousser des idées plus loin a marqué l'ensemble de sa carrière. La philosophie journalistique de Claudine est empreinte de ce désir d'expérimenter et de ne pas craindre de se mouiller, au sens propre comme au sens figuré. Pour illustrer son originalité, elle m'a parlé d'un reportage qu'elle a fait en 2001, lors des Jeux du Canada. Elle suivait l'équipe de basketball masculine du Québec et les joueurs étaient pour la plupart des fans de musique rap. Les jeunes athlètes avaient composé un rap à l'occasion de la demi-finale et Claudine, les

trouvant vraiment bons, leur avait demandé de s'exécuter devant la caméra. Et finalement, elle a pris la décision de « rapper » son reportage.

J'avais vraiment tout écrit mon texte. On savait tout. Qui avait le score, l'adversaire. Écoute, je m'étais habillée avec les grosses lunettes, la casquette à l'envers avec l'étiquette... LE *kit*. J'avais acheté du Dr. Dre. Pis là quand je lisais mon texte, je m'étais mis ça dans l'oreille pour avoir le beat. Mes gars sont morts de honte, mais ça c'est une autre affaire [Rires].

Ce reportage hors des sentiers battus lui a valu le troisième prix des *Prix Molson du journalisme en loisir*.

Parmi son travail qu'elle qualifie de journalistique, Claudine m'a parlé des entrevues qu'elle faisait avec des joueurs des Expos de Montréal.

Ben la première fois que Pedro Martinez<sup>76</sup> est arrivé à Montréal, je devais faire une entrevue avec lui, mais j'ai dit qu'est-ce qu'on fait à un touriste? Y va faire un tour de calèche. On a fait l'entrevue en calèche. Après ça, j'ai amené Carlos Perez et encore Martinez, les deux meilleurs lanceurs des Expos à un certain moment donné, on est allé à La Ronde pour gagner des toutous en lançant des balles. Ça leur en a pris un maudit paquet de balles pour gagner un toutou. [...] Mais t'sé, c'était super le fun. Les gars aimaient ça. J'les embarquais... on a fait une couple... on a fait La Pitoune<sup>77</sup> assise entre les eux. J'les amenais dans les manèges pis après ça j'faisais une entrevue plus sérieuse là, mais j'veux dire... les gars aimaient ça faire ça.

Les joueurs mentionnés dans l'extrait ci-haut avaient comme langue maternelle l'espagnol. Claudine maîtrisant très bien cette langue, elle n'avait pas besoin d'avoir recours aux services d'un interprète pour s'adresser aux deux hommes. Cette facilité de communication, jumelée à des activités amusantes en dehors du contexte strictement sportif, a rendu le contact avec les joueurs beaucoup plus facile et au final, a permis à la journaliste d'explorer des questions plus personnelles.

Enfin, la carrière de Claudine est marquée par de nombreuses expéditions. La première : le premier camp de base de l'Everest.

En fait, ce qui est arrivé, c'est que y'avait une expédition québécoise qui s'organisait pour aller à l'Everest pis le leader d'expédition était venu voir [mon patron] en disant feriez-vous une émission, t'sé parler de nous autres. Ils m'avaient envoyée faire leur

---

<sup>76</sup> Pedro Martinez est un lanceur du baseball majeur qui a entre autre évolué avec les Expos de Montréal.

<sup>77</sup> La Pitoune était un manège bien connu du parc d'attractions La Ronde. Il a été créé en 1967, lors de l'Exposition universelle de Montréal et a été fermé en 2017.

préparation. Fait que je suis allée les rencontrer pis tout ça. C'était dans le bout du mont St-Anne. Et après ça, j'étais en train de regarder le montage, pis le gars est venu lui offrir de m'amener. Pis là, c'est là qu'il [le patron] m'a demandé « Ça te tentes-tu ? ». Et c'est là que je me souviens, j'ai appelé mon mari, pis je lui avais dit qu'est-ce que tu en penses ? Pis il m'a dit tu ne peux pas passer à côté de ça.

Quelques années plus tard, c'est au Kilimandjaro qu'elle s'attaque, cette fois encore à titre de journaliste.

Pis là c'était pendant le lock-out de la Ligue nationale. Y'avait la fondation du Canadien pour l'enfance n'avait plus de sources de revenus parce que c'était les moitié-moitié, pis c'est [l'adjointe de Pierre Boivin], qui est devenue une très grande amie depuis, [...], qui a décidé de monter une expédition avec des femmes reliées au Canadien. Pis là, ils voulaient avoir un tournage, ils voulaient avoir une émission. Ils ont demandé à [la station] si je pouvais y aller avec eux autres. Pis [la station], finalement, m'ont demandé avant, [mon patron] m'a demandé avant, « Je ne t'imposerai pas ça ». J'lui ai dit « r'garde, j'veux y aller ».

En 2001, elle prend part au Défi Aïcha des Gazelles en compagnie d'une collègue de travail, qui est directrice technique. La station pour laquelle les deux femmes travaillent accepte de commanditer en partie leur épopée au cœur du désert. Les deux complices partent, caméra en main, préparent des reportages à travers les épreuves du rallye. Même si elles sont à la fois compétitrices et journalistes, les deux coéquipières se classent 6<sup>e</sup>. Mais «[c]'est des longues heures à conduire. Moi, je suis pilote et là, j'arrivais pis j'enlevais le sparadrap autour de mon laptop pour envoyer des textes. Le médecin vient me voir : va te coucher. C'était fou».

L'année suivante, elles décident de repartir, mais cette fois, elles veulent se concentrer uniquement sur la course. La station accepte de les soutenir et un journaliste les accompagne pour faire les reportages. Cette année-là, Claudine et sa collègue remportent la première place. Dans les années suivantes, elle participe à deux reprises à la même épreuve, mais en quad. Encore là, la journaliste devient la protagoniste des reportages, elle passe de l'autre côté de la caméra. Il en sera de même pour ses deux participations au Raid Amazones.

L'originalité de ses propositions journalistiques va permettre à Claudine de se construire une niche, et de solidifier sa position à l'intérieur du champ. Elle va y acquérir un statut particulier, qu'elle ne partage avec aucun.e autre journaliste sportif ou sportive. On peut donc dire que sa stratégie de différenciation a très bien fonctionné. Elle a profité de l'espace de liberté dont elle bénéficiait pour user de créativité. La journaliste d'expérience souligne que si elle avait

plutôt eu pour but d'assurer la couverture du hockey professionnel, il y a fort à parier que son parcours aurait été très différent et qu'il n'est pas certain qu'elle aurait bénéficié de cet espace de liberté. Cette remarque n'est pas sans nous ramener au complexe médiatico-sportif de Jhally (1989) et à son impact sur la couverture sportive. Le plein air, les expéditions «extrêmes» et le sport amateur n'occupent pas une position de force dans le complexe médiatico-sportif, comparativement au sport professionnel organisé. Les questions de retour sur l'investissement, la négociation serrée de droits de télédiffusion à des prix élevés, et la relation de codépendance de l'un envers l'autre n'est pas aussi développé. Ce faisant, l'espace de liberté dont jouit un.e journaliste qui couvre ces activités sportives est plus grand et moins formaté par le poids économique qui pèse sur la couverture. Les rapports de pouvoir genrés sont également différents dans des sports marqués du sceau du masculin, tel que le hockey au Canada (Robidoux, 2014 ; Allain, 2014). Claudine n'est pas dupe, et elle sait que ce qu'elle a pu accomplir, à la fois comme journaliste et comme femme journaliste, est aussi lié à son choix de se créer une niche en dehors des assignations plus traditionnelles du journalisme sportif.

Et si elle a pu conserver sa position comme descriptive au soccer après la montée en popularité de ce sport en Amérique du Nord, c'est qu'elle avait alors sécurisé sa position dans le champ, acquis du capital social et symbolique qu'elle a pu mettre sur la table quand il a été question de la reléguer sur les lignes de côté. Et ce capital, elle a pu l'acquérir grâce à l'espace de liberté qu'elle s'était créé. Ainsi, comme le soulignait McNay (2000), malgré les contraintes, Claudine a su explorer les possibilités de créativité rendues possibles dans le champ en jouant sur l'aspect télé-réalité de ses expéditions — avant l'émergence de ce genre télévisuel — et en misant sur la mise en scène de soi à travers des activités sportives, sans être elle-même une athlète.

### 7.3.2 *Valérie et les réseaux sociaux*

La couverture des réseaux sociaux — Twitter au premier chef — par les médias dits « traditionnels » s'est imposée dans les dernières années, y compris dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif (Lebel et Danylchuk, 2012). L'importance qui est accordée aux médias sociaux par les médias dits « traditionnels » découle en grande partie de l'adaptation de ces derniers à la popularité grandissante des premiers auprès des athlètes professionnels et des ligues dans lesquelles ils évoluent. Lebel et Danylchuk (2012), Price, Farrington et Hall (2013) de même que Novick et Steen (2014) soulignent la vitesse avec laquelle les athlètes

professionnels ont saisi l'opportunité offerte par le site de microblogging Twitter de briser la chaîne habituelle de communication entre les amateurs et les athlètes. Ainsi, les sportifs et sportives n'ont pas à passer par les journalistes et l'équipe de relations publiques de leur club pour s'adresser à leurs admirateurs et admiratrices.

*The appeal of Twitter for fan lies in the perception of direct access (Hambrick et al, 2010). For athletes, it is the opportunity to build voices and audiences (Pegoraro, 2010). There is power in the direct communication that Twitter affords—it allows athletes to exert more control over their identity and public presentations » (Lebel et Danylchuk, 2012, 462).*

En d'autres termes, les athlètes professionnel.les moussent leur propre image de marque, quitte à donner à certaines occasions des maux de tête aux dirigeants de leur équipe. Pensons par exemple au cas du receveur de passes des Steelers de Pittsburgh (NFL) Antonio Brown. Lors des éliminatoires marquant la fin de la saison 2016, suivant une victoire de son équipe contre les Chiefs de Kansas City, le populaire athlète a utilisé son téléphone pour produire un « Facebook live » en direct du vestiaire. Or, pendant la transmission, il a été possible d'entendre distinctement l'entraîneur de l'équipe y aller d'un discours cru envers les adversaires à venir (Chiari, 2017). Brown s'est alors retrouvé au cœur d'une controverse quant à l'utilisation de son téléphone dans les vestiaires, et à sa mise en scène de soi qui serait passée avant le bien de l'équipe.

Autre signe de l'importance qu'a pris Twitter dans la vie des athlètes, quatre sportifs professionnels apparaissaient, en septembre 2017, parmi les 100 comptes les plus suivis sur Twitter, selon le site [twitteraccount.com](http://twitteraccount.com) : LeBron James, célèbre joueur de la NBA, et trois stars du soccer international, Cristiano Ronaldo, Neymar Jr. et Kaka. Notons qu'aucune sportive ne fait partie de ce club sélect, et que si on ne regarde que les données relatives aux athlètes, il faut attendre la trentième position pour trouver une femme, soit Serena Williams, joueuse de tennis qui a battu presque tous les records de son sport. De cette utilisation des réseaux sociaux, les sportifs et sportives de haut niveau retirent également de potentiels commanditaires, un marché très lucratif pour des professionnel.les dont la carrière est souvent courte.

C'est donc dans ce contexte de redéfinition du modèle communicationnel entre journalistes, département de relations publiques, athlètes et publics que Valérie s'est vu offrir l'opportunité de développer un nouveau concept, qu'elle appelle son « *bébé professionnel* ». À

l'époque, la jeune journaliste, qui collaborait depuis déjà quelques années à une émission de plein air, voulait faire plus de directs. Ses patrons lui ont alors dit

« On a créé un truc, ça s'appelle les médias sociaux ». Ok, ben ça fait quoi ça ? « Ben je sais pas là, trouve quelque chose finalement qui est relié à des plateformes sociales quelconques que ce soit Facebook, Twitter, et tout ça ». Mais y'a rien de concret qui existait à aucun [...] autre... bon, Radio-Canada pouvait faire des médias sociaux, mais c'était très généraliste. C'était si une nouvelle sortait, bon des réactions et tout ça. Ben moi, je me suis un peu basée là-dessus, je me disais, je vais essayer de créer quelque chose, mais qui va être axé seulement sur le sport.

Valérie va alors s'abonner à un ensemble de comptes Facebook et Twitter d'athlètes, d'équipes et de ligues. Si le travail est maintenant grandement accéléré par la présence de sites agrégateurs de contenu en provenance des médias sociaux, ce n'était pas le cas au départ. La préparation de ses chroniques « médias sociaux » demandait donc à la journaliste plus de temps. En plus, le nombre d'athlètes qui utilisent les plateformes de microblogging est allé croissant, ce qui a augmenté de manière substantielle le contenu potentiel. Mais au départ, il fallait parfois chercher un certain temps avant de trouver du matériel suffisamment intéressant pour se retrouver en ondes.

À l'actualité des athlètes de haut niveau, Valérie a ajouté un volet interactif avec les téléspectateurs et téléspectatrices, volet qu'elle utilise dans le cadre du travail en direct.

Et y'a le volet des gens à la maison, interactivité presque en direct. [...] C'est ce qui fait que la page Facebook fonctionne autant. C'est qu'on pose une question en ondes, je reviens cinq minutes après, pis j'ai la réponse des gens. Les gens voient leur nom en ondes. Juste ça, ça crée une interaction, ça crée un sentiment, c'est comme si les gens nous connaissent lorsqu'on fait justement des émissions où on est en direct au Fan jam, ou des émissions en public, c'est comme si les gens ont l'impression de nous connaître parce qu'on leur parle directement à travers la télé. C'est une portion super importante pour justement aller chercher la sympathie du public. Connecter directement avec eux.

Comme les sportifs et sportives qui utilisent les médias sociaux pour connecter avec leurs fans, les médias dits « traditionnels » usent eux aussi de cette formule d'interactivité instantanée pour mieux cerner leur public, s'adresser à eux directement, et les faire participer plus activement à l'émission. Pedersen (2014) parle de ce phénomène comme de la chaîne participative de l'information, qui aurait remplacé le modèle linéaire autrefois utilisé en sport. Technologie mise

à part, cet aspect du travail de Valérie n'est pas sans rappeler la formule maintenant moins en vue des lignes ouvertes.

Finally, mes réseaux sociaux, j'appelle ça un peu mon bébé, parce qu'aujourd'hui, si je regarde les compétiteurs, y'ont tous une chronique médias sociaux, y'ont tous généralement quelqu'un qui fait les médias sociaux. Fait que je me dis bah, à quelque part, je me donne une petite tape dans le dos. Je me dis ha, ça a intéressé quelqu'un à quelque part ou les gens parce qu'on en fait ailleurs finalement.

Valérie a donc su saisir une opportunité qui s'offrait à elle, et asseoir sa position dans le champ, en investissant une pratique qui jusque là n'existait pas dans les médias sportifs québécois, et peu à l'échelle du Québec. Aujourd'hui, la pratique de commenter les réseaux sociaux s'est répandue dans l'ensemble des médias sportifs, et ce sont principalement des femmes à qui l'on confie cette tâche, en faisant par le fait même une pratique genrée. On observe d'ailleurs depuis quelques mois une tendance à voir une division genrée de la couverture des actualités web. Les vidéos d'exploits sportifs ou de moments cocasses du monde du sport étant confiés à des journalistes et chroniques sportifs masculins, alors que la couverture des médias sociaux, telle que pratiquée par Valérie, incombe aux femmes. Pour l'instant, cette division genrée du travail, que nous pourrions associées à une ségrégation horizontale du travail (Damian-Gaillard, Frisque et Saitta, 2009), demeure un phénomène à étudier à mesure que la pratique se répandra. Il n'en demeure pas moins que pour Valérie, l'arrivée d'une nouvelle pratique dont elle fut une pionnière au Québec lui a permis de rendre confortable sa position dans un champ d'activités compétitif.

### *7.3.3 Lisa et la chronique*

Il a été difficile pour Lisa de trouver le mot juste pour décrire son statut. Elle ne se considère pas comme une journaliste, même si on pourrait objecter que la grande majorité de ses activités professionnelles correspondent à la définition de journaliste telle que proposée par la Fédération professionnelle des journalistes du Québec. En fait, Lisa préfère le titre de chroniqueuse à celui de journaliste. Dans le langage commun, un chroniqueur ou une chroniqueuse se décrit comme une personne qui donne son opinion sur un sujet donné. Or, ce n'est pas ce que fait Lisa. En fait, ses chroniques, au fil des dernières années, ont été constituées d'entrevues en profondeur avec des journalistes sportifs et sportives, des athlètes et des personnages importants de l'histoire sportive québécoise. Elle a également produit des chroniques où elle expliquait d'où proviennent certains règlements ou pourquoi les pièces

d'équipement sont ainsi faites, etc. Elle a également développé un volet où elle met en vedette des membres du public — monsieur ou madame tout le monde — qui réalisent des exploits personnels de différents acabits. « Ça peut être n'importe qui. Ça peut être Gérard, 58 ans, qui s'est remis d'un ACV pis qui a commencé à faire du sport pis que ça femme est don' ben contente, qu'un jeune kid qui semble prodigieux ». À ces chroniques s'ajoutent entre autres des reportages sur des événements mondains et artistiques liés au sport.

Lors de notre entretien, Lisa a insisté à plusieurs reprises sur l'importance de se battre pour ses idées. Elle a expliqué qu'elle devait souvent, pour faire passer de nouvelles idées de chroniques, revenir à la charge plus d'une fois, insister sur la faisabilité et l'intérêt de ses projets.

Moi, c'est le côté émotif. Je trouve qu'on n'en parle pas assez. Mais les gens aiment le sport parce que c'est émotif. On y croit. T'es fâché, t'es content. C'est ça que j'aime du sport. Je suis consciente qu'on en parle pas tant, mais en même temps c'est dur de fighter pour ça, parce que y'a des vieilles mentalités. « Ouais, mais c'est pas ça qu'on veut. On veut des résultats, pis on veut le joueur du jour ».

Son insistance, qui lui a permis de faire passer plusieurs de ses chroniques, l'a également mise en confrontation avec certaines personnes qui travaillent au sein de l'organigramme de son média. Elle donne comme exemple un concept qu'elle souhaitait exploiter, mais qui n'avait pas rencontré l'assentiment de certains de ses patrons. Or, quelques mois plus tard, un projet semblable à ce qu'elle avait proposé a vu le jour, sans pour autant qu'elle y soit associée. Furieuse, elle s'est emportée et s'est brouillée avec un membre de la direction.

La chroniqueuse ne cache pas qu'il existe à l'intérieur d'un même média une compétition entre collègues, principalement chez les moins établi.es qui doivent batailler pour obtenir du temps d'antenne. Le média pour lequel travaille Lisa n'est pas syndiqué. Elle y œuvre donc sans filet de sécurité d'emploi. C'est d'ailleurs ce qui l'a amenée à développer les sujets de chroniques répertoriés plus haut, pour se bâtir une niche bien à elle, comme Claudine, journaliste de première génération, l'a fait avant elle. Mais c'est également ce qui peut mener à certaines frictions entre d'autres membres du personnel et elle.

Toutefois, même si elle doit se battre avec d'autres pour l'obtention du temps d'antenne, elle ne se bat pas pour y développer le même type de contenus.

Et en même temps, moi, je joue pas la *game* [de la compétition]. Je veux pas prendre la job de personne. Le milieu est petit, et j'ai décidé de créer mon propre créneau. Et y'a aucune fille et aucun gars qui peut faire ça parce que je pense que j'ai la formule

parfaite, dans le sens où moi, je suis là pour mettre les gens en valeur, en lumière, et j'ai une super bonne écoute. Je parle beaucoup dans la vie, mais quand je tombe en mode entrevue, j'ai une super belle écoute, et j'ai une excellente intelligence émotionnelle. T'sé, culture générale, ben ordinaire. J'ai pas à me péter les bretelles sur rien. Honnêtement, j'suis dans la moyenne. Au niveau de l'intelligence émotionnelle, je sais et je sens quand j'ai atteint la limite avec quelqu'un.

De plus, malgré un intérêt marqué pour le sport, Lisa juge que le créneau qu'elle a développé pourrait lui être utile ultérieurement, si jamais elle décide de s'éloigner de la spécialité sportive.

Pour Lisa, la créativité s'est présentée comme un moyen de se tailler une place en évitant de jouer dans les platebandes déjà bien occupées par un ensemble d'agent.es du champ. Plutôt que de se conformer aux règles du champ, elle a développé une niche en périphérie, qui lui permet de se démarquer, règle primordiale du champ (Bourdieu, 1992 ; Markham, 2011).

Les expériences professionnelles des journalistes sportives québécoises et autres professionnelles pointent donc moins vers une « écriture féminine », que vers la mise sur pied de stratégies de différenciation, l'utilisation d'un savoir-faire antérieur à leur arrivée dans le champ, et leur conception du journalisme sportif idéal, liée en partie à leur pratique sportive personnelle. Ces stratégies ne sont pas systématiquement circonscrites au sous-champ spécialisé du journalisme sportif, mais les journalistes sportives les utilisent dans des conditions qui les font paraître originales et hors du commun.

Les journalistes sportives n'échappent pas à la *doxa* du champ, mais leur position périphérique est susceptible de leur procurer un espace de liberté, du moins pour celles qui sont moins enclines à vouloir se conformer complètement aux règles du jeu. Comme elles sont plus éloignées du pouvoir, leurs digressions à la norme ne viennent pas remettre en question les rapports de pouvoir dans le champ, y compris les rapports genrés, ni plus largement les pratiques de la profession. Elles ne menacent pas le statu quo

#### **7.4 Et le sport féminin ?**

Avant de clore ce chapitre, quelques mots sur l'apport des journalistes sportives à la couverture du sport féminin. Marie-Claude a soulevé cet enjeu. Elle qui souhaitait intégrer plus régulièrement le sport féminin à sa couverture sportive, elle a fait face à une fin de non-recevoir de la part de ses patrons. Elle a dû se battre pour inviter des sportives à l'émission pour laquelle

elle collaborait. C'est finalement à travers une chronique dans un magazine généraliste à tendance « *people* » qu'elle a déniché un espace pour développer plus longuement des contenus sur des sportives. Toutefois, le cas de Marie-Claude reste anecdotique.

Antérieurement, j'ai exposé le fonctionnement du complexe médiatico-sportif et comment le sport féminin a été exclu de son développement. Les journalistes sportives ne travaillent pas en dehors de ce complexe. Les couvertures qu'elles proposent ou qui leur sont proposées ne sont pas différentes de celles que leurs collègues masculins reçoivent. Le sport professionnel féminin n'est pas plus développé en Amérique du Nord lorsqu'une femme prend le micro ou la plume pour parler de sport. Pour une fois de plus paraphraser Lisbeth van Zoonen (1994), plus de femmes journalistes ne signifient pas que les femmes seront plus présentes dans les actualités.

Delorme et Raul (2010), s'intéressant au cas français à travers la couverture du sport produite dans trois quotidiens, dont un portant exclusivement sur le sport, constatent que « pour chaque quotidien [...] les femmes sont statistiquement surreprésentées dans la couverture du sport féminin et sous-représentées dans la couverture du sport masculin » (p. 181). Pour les auteur.es, les journalistes sportives sont donc « assignées à traiter des sujets à plus faible potentiel symbolique que leurs homologues masculins » (*ibid*). Le sport féminin, en raison de sa position dans le complexe médiatico-sportif, ne procure pas aux journalistes sportifs et sportives qui en couvrent les activités un capital symbolique élevé, comparativement à la couverture de sports populaires et/ou prestigieux. Je souligne ici que le capital symbolique d'un sport varie considérablement d'une région du monde à l'autre, de même que d'une époque à l'autre. Par exemple, si le hockey sur glace est très populaire au Canada, on ne peut en dire autant en France. Une recherche que j'ai menée en 2011 et ayant comme objet les bulletins de nouvelles sportives de fin de soirée de Radio-Canada n'en est toutefois pas arrivée aux mêmes conclusions, l'échantillon ne permettant pas de relever de différence notable dans les assignations des journalistes sportifs et sportives selon le sexe des athlètes (St-Pierre, 2012).

Malgré des chiffres qui ne pointent pas dans une direction précise, et le faible potentiel symbolique qui y est rattaché, les journalistes sportives ont-elles une plus grande sensibilité envers le sport féminin ? À la lumière des entrevues que j'ai menées, si certaines journalistes montrent individuellement un attachement pour le sport féminin, on ne peut pas parler d'un phénomène collectif. Valérie T., elle-même une ancienne athlète professionnelle, fait partie de

ces professionnelles de la médiatisation sportive qui croient qu'il faut accorder plus d'importance au sport féminin, et qui considère de son devoir de mettre l'épaule à la roue.

Ça, au moins, on est chanceux parce que le tennis, bon, y'a un petit peu de golf, mais sinon, je pense que le tennis est loin devant le sport qui est le plus télévisé côté féminin, pis je pense que c'est aussi intéressant que des matchs de gars, pis même si oui, le tennis est à la télévision, je pense qu'il est encore sous-représenté comparativement au tennis masculin, pis qu'il y aurait de la place. [...] Ben je trouve ça dommage qu'il n'y en ait pas plus en fait. Parce que comme je le dis, je pense qu'on a beaucoup à offrir aussi. Pis mon but à moi, c'est justement de rendre ça intéressant pour que les gens continuent à le suivre. On dirait que c'est comme plus facile de critiquer, je sais pas, les filles qui jouent, t'sé de dire ha, une telle est... Y'a ben du monde qui se permet de critiquer ou de dire « elle a pas de service, elle a pas ci, elle a pas ça », mais les gens qui au bout du compte, tu vas leur donner une raquette et une balle sur le terrain, pis ils seront pas capables. Pis on dirait que les commentaires vont plus dans cette lignée-là je trouve quand tu lis sur le tennis féminin que quand tu lis sur le tennis masculin.

Marjolaine, ancienne joueuse de hockey, tente également de pousser le sujet du hockey féminin. Mais plus généralement, les journalistes sportives ne sont pas insensibles aux difficultés des athlètes féminines pour se voir accorder de la crédibilité dans le champ, mais elles jugent pour la plupart que ce n'est pas à elles de remédier à la situation. Elles ne jugent pas devoir porter le poids de défendre le sport féminin, même si elles sont conscientes des inégalités dans la couverture du sport et même si elles peuvent occasionnellement pousser dans cette direction. Une fois de plus, il ne se dégage pas de pratique « féminine » généralisée.

Les différents aspects traités dans ce chapitre permettent donc de conclure à une diversité de pratiques chez les journalistes sportives et non à une pratique « féminine ». Force est toutefois d'admettre qu'il existe quand même des points sur lesquelles les participantes revendiquent clairement une expérience partagée et différenciée de celles de leurs collègues masculins. C'est à cette expérience partagée que je consacre le chapitre suivant, alors que j'aborderai le rapport à l'apparence, à l'âge et la conciliation vie privée/vie professionnelle.

## ***Chapitre 8 – La course à obstacles des années qui passent ; le marathon de la conciliation vie privée/vie professionnelle***

En bikini ou en burqa, la femme demeure au 21<sup>e</sup> siècle en partie prisonnière du rôle social qu'on veut bien lui faire jouer. Bête de sexe ou bête de somme. Et cela dure depuis des millénaires. (Jocelyne Richer, 2001, s.p.)

-----

En 1988, le chercheur Anthony J. Ferri mène une étude auprès de lecteurs et lectrices de nouvelles aux États-Unis. Il cherche à mieux cerner les barrières que rencontrent ces professionnel.les de l'information au cours de leur carrière, et si ces barrières sont les mêmes pour les hommes et les femmes. Les lectrices de nouvelles ont rapporté, dans une proportion de 84 %, que l'apparence physique avait une trop grande importance et qu'elle constituait un obstacle important dans leur carrière. Inversement, 85 % des hommes interrogés considéraient l'apparence comme n'étant peu ou pas une barrière à l'avancement de leur carrière. En 2000, Engstrom et Ferri reprennent l'étude. Les deux chercheurs demandent aux lecteurs et lectrices de nouvelles de se prononcer sur 34 barrières professionnelles. Chez les lectrices, la barrière la plus importante est « *the overemphasis they perceive others place on their physical appearance* » (p. 623). Chez les hommes, le même énoncé se retrouve en 27<sup>e</sup> position sur les 34. Toutefois, l'enjeu de la conciliation entre la vie professionnelle et la vie privée, qui arrive au deuxième rang chez les femmes, se classe au quatrième rang pour les hommes.

Dans le chapitre qui suit, je vais explorer plus en détail ces deux éléments, soit le rapport que les journalistes sportives entretiennent avec leur apparence physique, incluant l'idée de vieillir et la question de la conciliation vie professionnelle/vie privée. La grande majorité des participantes ont, au cours de leur carrière, fait de la télévision. Pour certaines, comme Marie-Claude, Denise, Erika, ou Nancy, l'essentiel de leur expérience professionnelle s'est déroulé dans des médias télévisés. Pour d'autres, comme Marie, Mathilde ou Diane, elles ont travaillé à la fois à la radio et à la télévision. Exception faite de Liliane et de Sophie, toutes les journalistes ont fait au moins quelques apparitions à la télévision. J'insiste sur ce médium parce qu'il s'agit de celui pour lequel l'image est la plus importante, cette dernière faisant partie intégrante du message. Comme l'écrivait Colette Beauchamp en 1987, « [d]ans les médias parlés, plus encore à la

télévision qu'à la radio, les critères physiques ont une importance déterminante pour l'engagement comme pour les promotions et on leur demande de neutraliser leur personnalité » (p. 222). Certaines chaînes de télévision ont déjà insisté ouvertement sur l'apparence de leurs journalistes féminines, utilisant leur apparence comme un outil de mise en marché (voir chapitre trois, sur les conditions d'entrée dans le champ). Or, l'utilisation de la dimension corporelle de la féminité telle un outil marketing peut générer des conséquences peu enviables pour les journalistes.

Kern et Mishra (2014) ont pu observer ces conséquences dans une étude portant sur la couverture médiatique de l'entrée en poste de Katie Couric — première femme à animer seule et sur une base permanente le bulletin de nouvelles de fin de soirée de CBS en 2006 — et celle de Diane Sawyer en 2009, pour le réseau ABC. Dans le cas de Couric, la couverture s'est concentrée dans une forte proportion sur son apparence physique. C'est la personnalité de la femme des nouvelles qui a été jugée, bien plus que ses habiletés journalistiques. L'arrivée en poste de Sawyer, de son côté, n'a pas suscité le même genre de couverture médiatique. Son apparence physique n'a que rarement été évoquée, et lorsque ce fut le cas, les remarques étaient généralement liées à d'autres arguments. Comparativement à Couric, c'est la compétence professionnelle de Sawyer dont on a majoritairement parlé, et non de la longueur de ses jambes et des vêtements qu'elle préfère porter en ondes. Ces couvertures distinctes ont été accompagnées, en amont, de manières très différentes de la part de CBS et d'ABC de présenter leurs lectrices de nouvelles respectives, des pionnières dans cette fonction aux États-Unis. Pour Couric, CBS a misé énormément sur son apparence, menant une campagne publicitaire imposante et tournée vers la personnalité de la journaliste. Chez ABC, il n'y a pas eu de battage médiatique, simplement une annonce. Ainsi, CBS, en mettant l'accent sur la féminité de Couric, semble avoir contribué à la couverture subséquente par les médias qui tend justement à mettre de l'avant une féminité normative — et jugée peu adéquate pour le travail de lecteur de nouvelles, traditionnellement masculin. Pour Sawyer, en cadrant son embauche sous le signe de la compétence professionnelle, ABC a amené la couverture médiatique vers ce même cadrage.

Il y a donc ici un effet d'entraînement entre la manière dont les chaînes présentent les femmes qui composent leur équipe de journalistes et le traitement qui en est fait par les autres médias. Toutefois, et je le décrirai plus loin, même les journalistes de la presse écrite ne sont pas à l'abri des jugements liés à l'apparence physique.

Les questions liées à l'apparence et la conciliation vie professionnelle/vie privée<sup>78</sup>, comme le démontrent entre autres les études citées plus haut, ne sont pas l'apanage des journalistes sportives, ni même des journalistes.

Fletcher (2016), s'intéressant au cas des femmes médecins au Canada, plus particulièrement à la deuxième génération de femmes qui ont percé la profession dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, souligne que « *the perception was that family would interfere with the medical career of women but in reality, it affected only a minority of female doctors, perhaps because some women chose not to marry* » (p. 9). Chez celles qui ont eu des enfants, la conciliation était plus difficile. Lapeyre et Le Feuvre (2004) se sont intéressées à la conciliation travail-famille chez les travailleuses qui œuvrent dans les professions libérales en France. Les auteures expliquent.

Si l'entrée des femmes dans ces espaces professionnels constitue un comportement que l'on peut qualifier de « transgressif » vis-à-vis du « tabou de la similitude » — puisque les comportements professionnels des hommes et des femmes deviennent a priori de plus en plus semblables — convient-il pour autant de conclure que cette transgression contribue effectivement à subvertir le genre comme système d'organisation hiérarchisé des catégories de sexe ? (p. 47)

À cette question, les auteures répondent non, du moins pour la majorité des femmes. En fait, le discours sur la conciliation demeure, aux yeux de ces femmes, « une affaire de femmes » (p. 49), justement. Si les auteures ont noté des récits de résistance à ce qu'elles désignent comme « l'injonction à la disponibilité domestique », cette résistance s'accompagne aussi d'un discours sur les préférences, le choix qui s'offre aux femmes dans les professions libérales entre une carrière ou une vie familiale épanouie. Autrement dit, les femmes peuvent faire carrière dans les professions libérales, mais elles doivent alors accepter le cadre masculin quant à la disponibilité au travail, et c'est à elles de gérer la conciliation. En ce sens, le récit de l'avocate d'affaires Ann G. Baker (2016) témoigne de cette dynamique. Alors qu'elle travaillait pour le même cabinet d'avocats depuis plusieurs années, elle a demandé un après-midi de congé par semaine pour passer du temps avec ses enfants. La demande a certes été acceptée, mais elle devait être prête à rentrer au travail le soir pour régler des dossiers ou en faire plus les autres jours de la semaine.

---

<sup>78</sup> J'utiliserai l'expression « conciliation vie professionnelle/vie privée », plutôt que « conciliation travail-famille » afin d'élargir le spectre d'investigation. En effet, la conciliation travail-famille tend à inférer la présence d'enfants au sein de la cellule familiale. Or, même pour les professionnelles sans enfants, l'équilibre entre la vie privée et la vie professionnelle peut nécessiter des efforts considérables et être source de tension.

Baker raconte comment elle trouvait difficile de faire semblant d'être toujours entièrement dévouée aux clients : « *I felt torn by guilt at the ease with which I become that 'fake' me* » (p. 922).

Ainsi, comme dans les autres professions libérales, l'apparence et la conciliation vie professionnelle/vie privée sont au cœur des revendications des journalistes depuis de nombreuses années. Gail Sheehy, journaliste et écrivaine américaine, faisant à la fois référence à ses écrits et à sa propre vie, écrit : « *I had predicted that women who tried to wear three hats in their twenties – marriage, motherhood, career - would likely see at least one blow off* » (2014, p.70). Au Québec, Sophie Thibault, lectrice de nouvelles pour le réseau TVA, écrit qu'à ses débuts, le maquillage et la coiffure qui plaisaient tant à sa mère étaient en fait « une autre partie de moi, qui portait son masque, sa persona dirait Jung, son armure publique » (2009, p. 166). Josée Boileau, une journaliste chevronnée qui a entre autres été éditorialiste, directrice de l'information et rédactrice en chef du quotidien *Le Devoir*, raconte ses débuts dans les années 1980.

À l'époque, le milieu était macho —ça faisait un moment que je l'avais compris. J'avais noté que les femmes qui travaillaient n'avaient pas d'enfants, ou se faisaient très discrètes à leur sujet. De mes études en droit, j'avais aussi retenu ce qu'on racontait des entretiens passés par les aspirantes avocates désireuses de se faire embaucher par de grands cabinets : il n'était pas rare qu'elles se fassent demander si elles envisageaient d'avoir des enfants! Crois-moi, elles n'avaient pas intérêt à répondre oui. (2016 : 110)

La journaliste a vu les choses changer, la « rigidité d'application de certaines conditions de travail qui ne touchaient pas seulement le monde médiatique, mais toutes les entreprises » (p. 112-113) s'est assouplie. Mais, souligne-t-elle, un journaliste reste journaliste 24 heures sur 24.

Dans les pages qui suivent, je propose dans un premier temps d'analyser le rapport à l'apparence et à l'image que l'on retrouve au sein du champ journalistique avant de m'attarder au cas spécifique des journalistes sportives. Par la suite, je ferai de même avec la conciliation vie professionnelle/vie privée.

### **8.1 L'apparence dans le Trente**

Jusqu'au début des années 2000, le rapport à l'apparence chez les femmes est un sujet traité de manière ponctuelle dans le *Trente*, lorsque des incidents précis surviennent. Le magazine

officiel de la profession journalistique québécoise n'est pas systématiquement tourné vers l'actualité; on y retrouve régulièrement des articles sur les grands axes de réflexion de la profession. Convergence des médias, précarité professionnelle, concentration de la presse, liberté de la presse tant à l'échelle locale qu'internationale, proximité entre le pouvoir et les journalistes, mise sur pied d'une carte professionnelle, rôle des journalistes dans l'appareil judiciaire, protection des sources, etc. Voilà des sujets qui reviennent quasi mensuellement à travers les pages du *Trente*. Des événements précis, tels que des élections, un référendum, ou les Jeux olympiques vont régulièrement entraîner un dossier spécial. Mais ces derniers vont souvent être l'occasion d'aborder plus concrètement les grands débats qui animent la confrérie des journalistes sur toute la période étudiée. La place des femmes dans la profession journalistique n'a pas le même statut que les sujets énoncés ci-haut. Moins central dans les débats, il s'agit avant tout d'un débat porté par les femmes elles-mêmes, et qui se cristallise autour d'événements particuliers, comme le colloque sur les *Femmes et l'information*, en 1981, ou la sortie du livre de Colette Beauchamp, *Le silence des médias*, en 1987.

À l'instar du statut des femmes dans la profession, ce qui entoure le rapport à l'apparence est traité comme un sujet qui touche les femmes journalistes, et non l'ensemble de la profession. Certes, le poids de l'âge et du paraître pèse sur les épaules des femmes, ce qui n'est pas le cas de leurs confrères. Mais ces derniers, à travers les pages du *Trente*, ne se posent peu ou pas en alliés des femmes qui subissent des préjugés en raison de ce poids. Il s'agit d'un problème «de femmes», et ce sont elles qui mènent la charge et qui dénoncent, sans pour autant parvenir à faire de ce sujet une thématique de combat général. Ce faisant, il faut que des incidents précis émergent pour que la problématique soit mise de l'avant.

La bataille de Louise Arcand contre Radio-Canada apparaît comme l'exemple le plus flagrant du double standard qui pèse sur les journalistes québécoises. Cette saga qui prend naissance en 1984 est celle qui a laissé le plus de traces dans le *Trente*, alors qu'un reportage de trois pages a été consacré à cet événement en juin 1985, sous la plume de Louise Blanchard. Fait à noter, Claudine et Mathilde, deux des pionnières rencontrées, ont mentionné la saga Louise Arcand, utilisant cet exemple comme point de référence pour souligner qu'il y avait tout de même une amélioration pour les femmes qui peuvent maintenant plus facilement vieillir à l'écran.

En juin 1984, Louise Arcand, journaliste à Radio-Canada, apprend qu'on lui retire l'animation de l'émission *Ce soir*. « Insatisfaite des explications de M. Desjardins sur ce changement d'affectation, Louise Arcand rencontre Jean Gobeil, le rédacteur en chef délégué des nouvelles — télévision. Ce dernier lui affirme que la direction de Radio-Canada “a décidé de donner une image jeune à l'information” » (Blanchard, 1985, p. 14). C'est Marie-Claude Lavallée, jeune femme de 28 ans, qui remplace Louise Arcand, âgée de 40 ans. Les dirigeants de la station proposent à cette dernière de conserver son salaire, tout en acceptant d'animer le *Téléjournal* de fin de semaine ou encore *Première édition*. Pour la journaliste toutefois

[q]uand on m'a offert de faire mon métier la fin de semaine pour le même salaire, c'était clairement une offre... d'achat. [...] L'argent, le prestige, c'est très alléchant, surtout quand on a fait une carrière publique aussi agréable que la mienne. Je pense qu'on a misé sur le fait que je ne serais pas prête à laisser tomber tous ces avantages pécuniers et professionnels. (propos recueillis par Louise Blanchard, 1985, p. 15).



Figure 5 *Le Trente*, Juin 1985, vol. 9, no 6, caricature illustrant la saga Louise Arcand

Or, la journaliste n'était pas prête à céder sa place sans se battre. Ce qu'elle a fait, en devant vivre avec une diminution substantielle de salaire, et un horaire concentré en soirée à la radio, mais en amenant sa cause en arbitrage. L'arbitre a reconnu que le transfert d'affectation de Louise Arcand était discriminatoire, étant basé sur l'âge. La cause a été portée en appel par Radio-Canada.

Louise Arcand a finalement remporté la victoire, mais elle n'a pas été en mesure d'en profiter longtemps, décédée d'un cancer à l'âge de 48 ans (Dussault, 1992). Louise Arcand n'a pas été la seule femme à subir l'âgisme de la grande tour de Radio-Canada.

Tout le monde se souvient du douloureux épisode Louise Arcand, cette présentatrice du Téléjournal qui s'est fait remercier de ses services de façon cavalière à cause de quelques rides trop prononcées. Quelques années plus tôt, la célèbre Judith Jasmin, qui avait contribué à la renommée de Radio-Canada sur la scène internationale, avait connu une fin de carrière triste à mourir, ses patrons ne sachant pas trop quoi faire d'elle à son retour de l'étranger. Aline Desjardins, qui a marqué l'histoire du petit écran (et des femmes) à l'animation de Femmes d'aujourd'hui, a terminé sa carrière radio-canadienne parmi les bulbes de tulipe et les haies d'épinettes. Denise Bombardier a délaissé l'information pure et dure et Michèle Viroly lit les bulletins de nouvelles de fin de semaine en plus de « remplacer » Bernard Derome à l'occasion. (Collard, 1997, s.p.)<sup>79</sup>

En 1997, alors que Radio-Canada annonçait des coupures dans son personnel à l'information, trois journalistes féminines d'expérience, Suzanne Laberge, Madeleine Poulin et Francine Bastien, quittaient le navire, se prévalant de la possibilité d'une retraite anticipée. « Les trois femmes ont senti qu'elles n'avaient plus leur place à Radio-Canada, on refusait leurs projets entre autres. Elles ne se voient toutefois pas comme des victimes » (Collard, 1997, s.p.). L'annonce du départ des trois journalistes avait d'ailleurs fait dire à Simon Durivage, journaliste et animateur à Radio-Canada, « [c]omment se fait-il que les belles blondes s'en vont alors que les vieilles têtes blanches comme moi restent? » (*ibid*).

Comme on peut le constater, Radio-Canada a fait la manchette plus d'une fois en raison de sa propension à laisser de côté les femmes plus « âgées », au profit de journalistes plus jeunes. Mais cette manière de faire a entraîné pour ces dernières un lot de conséquences, qui ne sont pas sans rappeler la couverture de l'arrivée de Katie Couric, dont j'ai parlé plus haut. Michaëlle Jean, est l'une de ces jeunes femmes embauchées par RDI<sup>80</sup>. Dans un article fracassant qui porte sur un

---

<sup>79</sup> Judith Jasmin a été une pionnière de la presse électronique dans la province, en plus d'être la première femme grand reporter de l'histoire du Québec. Un prestige prix journalistique porte son nom (Beauchamp, 1992). Aline Desjardins a été à la barre de la populaire émission Femme d'aujourd'hui de 1966 à 1979 (Couvrette, 2009b). Denise Bombardier est une journaliste, chroniqueuse, animatrice et auteure. Elle a été « la première femme à animer une émission politique à la télévision de Radio-Canada » (Sauvé, 2015). Michèle Viroly est une journaliste qui a commencé sa carrière à Radio-Canada en 1965. Elle a été entre autres lectrices de nouvelles (Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 2012). Enfin, Bernard Derome a été lecteur de nouvelles pendant 33 ans à Radio-Canada (Lemieux, 2015)

<sup>80</sup> RDI est la chaîne d'information continue de Radio-Canada.

livre écrit par Francine Bastien, la journaliste qui deviendra plus tard lieutenant-gouverneure du Canada se vide le cœur.

Un autre élément qui m'a profondément agacée dans ce livre de Francine Bastien [...] : c'est cette pointe de mépris avec laquelle elle tombe à bras raccourcis sur les femmes à l'antenne du Réseau de l'information (RDI), sous prétexte que la télévision ne fait pas de place à celles qui ont 50 ans. Elle dit entre autres que : « Malheureusement, les patrons de notre télévision ne veulent pas de femmes qui ont démontré des qualités de sérieux et de réflexion. Pourquoi ? La nouvelle vague télé, actuellement, c'est RDI, le Réseau de l'information, où une majorité de "speakerines" — des jeunes femmes souvent pleines de talent, mais qui n'ont aucune expérience, ni notoriété, ni crédibilité comme journalistes — présentent les dernières nouvelles de l'heure » [...] Et puis, marre de cette mentalité qui traite des femmes professionnelles en minettes alors qu'elles ont plus de 30 ans et exercent honorablement, consciencieusement leur métier ! (Michaëlle Jean, 1998, s.p.).

Comme le rappelle Lucie Lavigne (2001), Nathalie Petrowski tenait des propos semblables en 1997 dans *La Presse*, en affirmant que RDI est le « réseau continu des pétards et top models. Pour lire les bulletins à RDI, la candidate doit être jeune, fraîche, mignonne, mince » (s.p.)

Au final, si l'âgisme envers les femmes déployé par Radio-Canada et RDI est clairement décrié, comme dans le cas de l'affaire Louise Arcand, ou plus subtilement, comme le fait Simon Durivage, ce sont les jeunes femmes qui remplacent les vétérans qui en subissent les contrecoups. Elles doivent vivre avec l'étiquette de jeunes femmes jolies et minces, avant même que l'on considère leurs qualifications professionnelles. Apparaît alors une situation où les femmes peuvent difficilement se défaire du poids des apparences : ou bien elles sont jugées trop vieilles pour être à l'écran dans les heures de grande écoute, ou bien elles sont trop jeunes — donc pas suffisamment qualifiées — et trop jolies pour être crédibles. Chez les hommes, cette situation ne se présente pas.

Il m'apparaît toutefois étonnant de constater que Radio-Canada/RDI semble être, à une exception près, la seule entité médiatique à voir son traitement des femmes et de l'apparence être scruté à la loupe. Bien entendu, par son retentissement, le cas Louise Arcand y a contribué. Mais dans les textes où il en est question, il n'y a pas de mise en parallèle faite avec le secteur privé. Certes, le mandat public de Radio-Canada et sa politique de représentation de la diversité canadienne forcent la société d'État à rendre des comptes à l'ensemble de la population du pays. À une seule reprise dans tout le corpus du *Trente*, soit en mai 1984, le traitement discriminatoire

d'une entreprise médiatique privée québécoise fait les frais d'une couverture dans le magazine. Il s'agit d'un hebdomadaire montréalais appelé *Le Messenger*. La jeune journaliste Carole Beaulieu a été remerciée par la direction du journal sous prétexte que son habillement n'était pas convenable lors du souper annuel des libéraux de Verdun–Saint-Paul. En plus de se déplacer en béquilles au moment des faits, la journaliste

décrit sa façon de s'habiller comme étant confortable, efficace et simple [...] Elle soutient qu'elle a volontairement « évité l'image de petite fille ». Elle a éliminé les vêtements qui, juge-t-elle, correspondent à une « certaine image des femmes » et qui sont « inutiles » dans l'exercice de son métier de journaliste. « J'ai préféré les lainages et les pantalons aux petites robes et aux bas de nylon ». (Duchaine, 1984, p. 12-13).

Il s'agit de la seule fois où les conséquences du sexisme à l'extérieur de Radio-Canada sont dénoncées. Pourtant, et j'en parlerai dans la section suivante, les journalistes sportives évoluant dans des entreprises médiatiques privées sont régulièrement confrontées au poids des apparences et à un traitement différencié par rapport aux attentes auxquelles font face leurs confrères.

Autrement, l'objectification des femmes journalistes, telle qu'elle se donne à lire dans *le Trente*, y est décrite sous la forme de la légèreté ou des conseils pour bien paraître. Ainsi, en décembre 1999, après un clin d'œil à la présence de Pascale Nadeau, présentatrice du *Montréal ce soir* qui a joué les mannequins pour les pages modes de *La Presse*, on peut lire :

Par ailleurs, les amateurs de statistiques seront ravis d'apprendre que, parmi les « 25 femmes belles et sexy du Québec », on ne dénombre pas moins de trois journalistes : Michaëlle Jean (dite « la discrète »), Isabelle Maréchal (aussi appelée « l'énergique ») et, finalement, Pascale Nadeau, la femme-tronc du Montréal ce soir surnommée pour l'occasion « la divine ». Que celles qui n'ont pas été sélectionnées se rassurent, le magazine précisait qu'il ne s'agissait pas d'un palmarès exhaustif. (Schaëffner, 1999, s.p.)

Au chapitre des conseils, on se questionne sur la possibilité pour les femmes de concilier mode et crédibilité dans le contexte québécois.

Les stylistes parlent plutôt d'un judicieux équilibre à atteindre. L'art de rester sobre tout en rehaussant sa personnalité. Ou comment ne pas verser dans le drabe tout en évitant les dérapages et les fautes de goût. Sylvie Mayrand se souvient de la période « pétards et top models » à RDI. « Les filles s'arrangeaient comme elles le pouvaient.

Je me rappelle qu'elles portaient toutes des vestes très colorées, trop colorées. Elles arrivaient en rouge, en orange, en vert. Ça doit faire au moins trois ans. C'est à ce moment qu'on a décidé de raffiner leur look, de leur donner une allure moins bébelle. C'était aussi l'époque des gros bijoux. On a enlevé les boucles d'oreilles et on a préféré les petites perles, les faux diamants, les accessoires minuscules. On a banni les broches, ça attire l'œil et, au service des nouvelles, ça n'a pas sa place ! » Nathalie Lorrain renchérit. Elle aussi croit que la broche (l'accessoire anti-information ?) n'a pas sa place sur la veste d'une chef d'antenne. « Moi, je trouve que ça donne un coup de vieux et on ne veut pas que les femmes aient l'air plus vieilles qu'elles ne le sont » (Lavigne, 2001, s.p.).

Un seul mot sur la mode au masculin pour indiquer qu'il faut éviter les « vestes à double boutonnage », jugées passée mode depuis longtemps.

L'enjeu de l'apparence, dans le *Trente*, nous ramène à des considérations qui touchent principalement l'âge, les présentatrices télé et Radio-Canada. Lorsque j'ai discuté du rapport qu'entretiennent les journalistes sportives avec leur apparence, le portrait qu'elles ont esquissé s'est révélé passablement plus complexe que celui réverbéré dans le magazine de la profession.

## ***8.2 Les journalistes sportives et le poids des apparences : Aux femmes les tracasseries, aux hommes la légèreté***

« Le poids de l'image est très lourd. Le poids de l'image est très lourd [...], mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? » (Claudine).

Ces mots de Claudine illustrent un sentiment partagé par une grande partie des journalistes sportives. La pionnière évoque la lourdeur de la situation et le sentiment d'impuissance ressentie face à cette problématique. Cette lourdeur, ce ne sont pas toutes les participantes que la ressentent aussi fortement. Mais quand vient le temps de parler de l'apparence, nulle ne peut affirmer n'en faire aucun cas, ou ne pas avoir eu conscience, au cours de sa carrière, du double standard établi entre elles et leurs collègues masculins, particulièrement à la télévision. Ce que j'ai constaté, c'est qu'à l'instar de ce que relevaient Ferri en 1988 de même qu'Engstrom et Ferri en 2000, l'apparence physique représente un poids dans le parcours professionnel des journalistes sportives, et que ce poids n'est pas partagé par leurs homologues masculins. Contrairement à ce que pourrait laisser croire la couverture de cet enjeu dans le *Trente*, il ne s'agit pas de simples incidents ponctuels qui parsèment l'histoire du journalisme. Il s'agit d'une

problématique transversale qui prend différents visages à travers le temps, mais qui prend sa pleine mesure dans le présent. La concentration des journalistes sportives à la télévision y est pour beaucoup. L'expérience de Diane résume bien les impacts de cette centralisation des effectifs féminins, et le poids de l'image qui pèse sur les épaules des femmes.

En fait, ce poids, Diane l'explique par l'injonction pour les femmes en sport d'avoir « et le look, et les compétences ». La journaliste d'expérience a fait ses débuts à la radio à Québec, mais après le départ des Nordiques pour le Colorado, elle a migré vers Montréal où elle a œuvré au sein d'un réseau sportif privé. En tant que journaliste, elle n'avait pas à être souvent devant la caméra. « [J]'aurais jamais pu être *anchorman*, parce que j'avais pas le look. Pour du reportage, tu te vois pas souvent à l'écran, c'est parfait. Pis quand je dis ça, c'est pas parce que j'ai l'air folle, mais je ne suis pas, entre guillemets, la belle fille qu'ils veulent voir en ondes ». Sans être amère, Diane croit tout de même que son âge et son apparence l'ont desservie lors de son passage de Québec à Montréal.

Si j'avais été plus jeune, avec un look un peu plus...je ne devrais pas utiliser ce mot-là, pitoune, probablement qu'avec les compétences que j'avais, je l'aurais peut-être ramassé le beat du Canadien comme deuxième personne. Mais ça, je ne l'ai jamais eu parce que c'est pas ça qu'ils voulaient mettre en ondes, au niveau de l'image. Mais en tout cas, c'est pas grave parce que l'autre rôle de *features* faisait mon affaire.

Parlant d'âge, c'est ce qui apparaît comme le souci le plus répandu chez les journalistes sportives, et celui à travers lequel le double standard pèse le plus lourd sur les épaules des femmes. Les journalistes de première et deuxième vagues qui exercent encore la profession arrivent à un âge où d'autres femmes journalistes ont vu leur carrière prendre fin à la télévision. Celles de la troisième vague, dont le rapport à l'apparence est le plus explicite — et j'y reviendrai plus loin — qui sont jeunes, savent que leur apparence est scrutée à la loupe et elles connaissent, pour la plupart, l'histoire de journalistes plus âgées qui ont subi des revers en raison de leur âge. Lisa en donne un exemple.

Y'a personne qui peut avoir une face plus jeune à 50 qu'il l'avait à 20 ans. Ça me fait capoter. Où ça me fait peur de vieillir, c'est que je sais que dans l'œil pis dans la tête des *boss*, c'est important que t'aies l'air jeune et fraîche. Pis j'ai 34 ans, pis des fois je leur dis, là, faut que ça marche là là. Si ça marche pas là, ça marchera pas à 45. Ce qui me fait peur, c'est je vais tu avoir le temps d'accomplir ce que j'ai envie d'accomplir avant de trop vieillir, pour qu'ils se disent ha non, on va pogner la jeune de 20 ans. Moi, je trouve que vieillir, y'a rien de plus beau en télé parce que tu

gagnes en expérience, en maturité, t'as plus de contacts. En fait, si ce n'est de ton physique, tu n'as que des avantages. T'es plus conscient du milieu, t'as plus de contacts. T'sé, tout est censé mieux aller. Moi, c'est le regard et les décisions que les patrons et les producteurs peuvent prendre à cause de l'âge que j'ai. Moi, c'est ça. Pis quand je vois [une collègue] à sa recherche, moi, ça me coupe les jambes en deux. Je me dis, si cette femme-là a eu de la misère à se retrouver une job de journaliste, et qu'elle fait de la recherche, crise, j'avais faire quoi? T'sé, des hommes à barbe blanche avec des bedaines bedonnant, y'en a plein à la télé. Est-ce qu'on en connaît des femmes à cheveux blancs qui font de la télé? Même les comédiennes le disent que pour elles, c'est difficile.

### 8.2.1 *Âgisme et double standard*

À l'instar de ce que j'ai trouvé dans le *Trente*, vieillir à l'écran soulève des craintes chez plusieurs journalistes sportives, y compris chez celles qui n'ont pas atteint la quarantaine. Claudine, qui exerce le métier depuis les années 1980 explique par rapport au passage des ans :

J'essaie de me dire que ça ne me fait rien, mais c'est pas vrai. C'est pas vrai. Là, tu te dis : qu'est-ce que je fais ? Chirurgie esthétique ? Ça me tente-tu ? J'suis pas sûre. J'suis pas sûre, mais je ne dis pas non, mais je ne ferais jamais rien de majeur. Parce que le poids de l'image est là. Pis fait que tu te regardes. Là, je me regarde, j'me trouve... ha faudrait bien que je perde une couple de livres. C'est sur que c'est là. J'me teins pas les cheveux. J'ai la chance de ne pas avoir à me teindre les cheveux. Mais j'le ferais si c'était... Mais je ne le ferais jamais juste par goût de changer de couleur. Je ne suis pas très... Allez chez la coiffeuse, c'est *pain in the ass*. Moi, la p'tite repousse, ça me tente pas. Fait que là, je suis chanceuse pour ça.

Pour Claudine, il est clair que les hommes ne vivent pas la même chose. Bien qu'elle note une amélioration marquée au cours des dernières années — amélioration que note aussi Mathilde —, la pionnière ne croit pas que le traitement des journalistes sportifs et sportives soit le même. « [Un analyste sportif] meilleur exemple. 84 ans, chauve, bedonnant. Hyper sympathique. Tout le monde l'adore. Mais est-ce que [cette analyste] femme va se voir en ondes ? Je ne sais pas ».

De son côté, Denise est catégorique : il existe deux standards en sport, un pour les hommes et un pour les femmes.

On est beaucoup plus *self conscious* quand on a des rides pis qu'on a des cheveux blancs. Ça, c'est sur. C'est sur que si j'avais l'allure de bien des commentateurs mâles, pis que j'étais une fille... Si j'étais chauve, gros, moustachu, et pas très bien mis de ma personne, je ne suis pas sûre que je ferais de la télé, fille. Pas sure qu'on regarde ça chez les gars. Le look chez les filles, de tout temps, c'est très important.

Fait que c'est sur que c'est fatigant. Faut redoubler d'ardeur [rires], pour être irréprochable.

Chez Denise, ce poids de l'apparence, qu'elle qualifie de « bataille quotidienne » va jusqu'à la remise en doute de sa place à la télévision, alors qu'elle croit qu'un jour ou l'autre, « les gens vont se tanner, ou mon boss va se tanner », ou sinon, ce sera peut-être elle-même qui en aura assez de ce combat et qui décidera de se tourner vers la radio ou de passer derrière la caméra.

Stéphanie est une journaliste de la presse écrite, mais au début de la trentaine, elle a fait plusieurs apparitions à la télévision entre autres en tant que panéliste à une émission de débats sportifs. À 43 ans, elle dit qu'elle ne « passerai[t] plus à la télé comme j'aurais passé il y a dix ans, pis je le sais, pis ça me fait chier, mais c'est de même ». La journaliste de deuxième vague ne se sentirait plus à l'aise d'apparaître à l'écran.

Florence, une jeune journaliste, admet que vieillir à l'écran lui fait un peu peur.

Je trouve pas qu'il y a beaucoup de femmes...comment je pourrais dire ça. Dans la salle de nouvelles, ils renouvellent tout le temps les animatrices par des plus jeunes. Y'en a quelques-unes, comme [une lectrice de nouvelles à l'information générale], qui eux, sont des lieutenants, mais sinon... Juste le fait d'être une femme là-dessus, je trouve ça difficile.

Elle donne en exemple le cas d'une ancienne collègue qui a quitté son poste après avoir dû endurer plusieurs commentaires sur son apparence de la part de ses patrons. J'ai demandé à Florence si elle craignait de vivre une situation similaire.

Je serai partie avant de vivre ça. C'est vraiment pas un milieu sain. C'est fou hein ? C'est vraiment pas, justement, vieillir à l'écran. Plus je vieillis, la seule affaire que je peux avoir, c'est un peu plus de crédibilité, mais même si j'en ai plus, jusqu'à maintenant, ça m'a jamais rien donné d'en avoir plus. Y'a jamais personne qui l'a reconnu à part moi-même et mes collègues. Mais mes patrons le reconnaissent pas. Je ne peux que vieillir, je ne peux que rider, je ne peux qu'être pas la saveur du mois. Je sais pas. Y'a comme quelque chose qui est malsain. Je m'en vais pas vers le positif.

Nancy aussi évoque son départ de la télévision avec un certain lâché prise. « [É]ventuellement, je ne serai plus à l'écran. Je suis consciente de ça. Éventuellement, je vais être trop vieille. Je suis prête. J'suis en paix avec ça. » Peu de temps avant notre entrevue, une collègue lui a suggéré d'avoir recours au botox.

Fait que là le soir, à la maison, je me suis mise à me regarder. Me suis dit c'est vrai que t'as pogné un coup de vieux. J'ai 38 ans. Je ne sais pas, c'est peut-être dans la dernière année. Mais t'sé, je vois que j'ai des rides que j'avais pas avant. Elle me dit moi, ça fait déjà quelques années. Je te regarde, j'pense que ce serait le temps d'y aller, ici, ça commence à paraître vraiment là. Hé, sur le coup, ça m'a rentré dedans comme une tonne de briques. Je me suis dit Nancy, tu vas-tu vraiment aller te faire piquer dans le visage. Vas-tu te faire ça ? Ça vaut-tu ça cette job-là ? Non, non, ça vaut pas ça. Non, j'vais pas aller me faire piquer dans le visage. Non, pis si une journée on me dit que j'suis rendue trop vieille, ben j'vais aller faire d'autre chose de ma vie. J'vais pas me battre, pis je veux pas être malheureuse. T'sé, la boîte, c'est bien beau la boîte, mais moi ma vie elle s'arrête pas à cette boîte-là. J'en connais beaucoup que leur vie s'arrête à cette boîte-là. Si sont plus dans cette boîte-là, mon dieu, c'est la fin du monde. Pas pour moi, pas pour moi. J'aime trop la vie, j'aime plein d'affaires. Si un jour on me dit que je suis trop vieille, pis j'suis trop ridée, *just too bad*.

Nancy explique qu'il y a des manières de faire pour s'assurer de faire comprendre à une journaliste qu'elle n'a plus sa place au sein de l'équipe. Il s'agit du même type de commentaires auxquels faisait référence Florence plus haut.

On va trouver des façons, on va trouver des façons de lui dire. Des messages constamment. On n'aime pas tes cheveux. On n'aime pas ton maquillage. Tu souris pas assez. On n'aime pas ton linge. Ça arrête pas. J'en ai vu, je peux te le dire. J'vais pas me faire faire ça. T'sé, tu deviens anxieuse. T'essaies des nouveaux cheveux, pis tu vas te faire faire poser des longues rallonges pour essayer de leur plaire. Pis là, tu demandes au maquilleur de faire plus attention. Pis ton linge, pis t'essaies de t'habiller un petit peu plus jeune, plus sexy, pis tu te dis si je perdais un peu de poids. C'est quoi ça ?

Et comme l'ont soulevé d'autres avant elle, Nancy remarque que les hommes ne font pas face au même standard. « Moi, mes collègues qui ont cinquante quelques années, gros bedon, qui font pas attention à eux autres deux minutes là, eux autres, y'ont pas de problèmes. Mais nous autres, faut être parfaites tout le temps ».

Le poids de l'image qui s'accroît avec l'âge est, dans les parcours professionnels de certaines journalistes sportives, suffisamment lourd pour amener des femmes à mettre en doute leur place au sein du sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Le double standard genré est présent même à l'esprit de journalistes qui ne sont pas dans le métier depuis très longtemps, ou qui exercent leur profession en dehors de la presse électronique.

Il importe de préciser que ce ne sont pas toutes les femmes qui ressentent le poids de vieillir à l'écran. Valérie et Marjolaine, de jeunes journalistes de troisième vague, admettent ne pas encore s'en faire avec l'âge parce qu'elles ne sont pas encore rendues à ce moment charnière de leur carrière. Évelyne admet y avoir un peu réfléchi. Le journaliste vidéo ne veut pas avoir recours à la chirurgie ou aux injections de botox, ces interventions s'opposant à son mode de vie qu'elle décrit comme « plus grano, nature ». « Je m'injecterai jamais rien dans mon corps. C'est contre mes valeurs ». Elle croit également que les gens du public sont moins réceptifs aux femmes qui subissent des interventions esthétiques. Un argumentaire qu'elle est toutefois la seule à défendre. Mathilde, une des pionnières, croit que les choses se sont grandement améliorées dans les dernières années. Elle considère que le média pour lequel elle travaille, qui a longtemps eu des problèmes à accepter l'âge de ses journalistes, est entré dans un nouveau paradigme où on accepte que les femmes, comme les hommes, puissent vieillir à l'écran. Elle est toutefois consciente que ce qui est vrai pour le média pour lequel elle travaille ne décrit pas nécessairement la réalité de tous les médias.

Pour une majorité de participantes, vieillir, pour un.e journaliste, devrait être vu dans une optique positive. Acquérir de l'expérience, des contacts, de l'expertise, bref, augmenter son capital social et culturel, devrait être une plus-value. Mais selon des participantes, l'expérience n'apporte cette plus-value que pour les hommes. Chez les journalistes sportives, l'acquisition de capital social et culturel qui vient avec l'expérience s'accompagne d'une perte de capital lié à la féminité (Moi, 1999), et pour plusieurs, la perte de ce capital engendre des conséquences trop importantes pour que l'acquisition d'expérience ne permette de venir contrebalancer la diminution du capital associé à la féminité. De plus, si l'expérience devait apporter de la crédibilité, j'ai exposé auparavant les difficultés pour les journalistes sportives d'être reconnues par leurs pairs comme des professionnelles crédibles. Marie-Claude n'a pas hésité à dire que le travail est toujours à refaire pour les femmes qui évoluent dans le milieu du journalisme sportif. On peut dès lors supposer qu'il est plus ardu pour elles d'engranger du capital social et culturel qui leur servirait à pallier à terme la perte du capital de la féminité. Ce n'est pas ici seulement le poids des apparences qui pèse sur les parcours professionnels des journalistes sportives, mais un ensemble de rapport de pouvoir genrés qui, sur le long cours, s'incarnent dans cette peur de vieillir, même chez plusieurs jeunes journalistes.

Cette dynamique n'est toutefois pas étonnante lorsqu'on voit tout l'accent mis sur l'apparence des journalistes sportives, et particulièrement celles de la troisième vague, axée sur la performativité d'une féminité normative. Rapidement, ces journalistes comprennent les standards de beauté auxquels elles doivent correspondre.

### 8.2.2 *Coiffure, maquillage, camisole*

Pour quiconque travaille dans le milieu de la télévision, le passage à la coiffure et au maquillage est une formalité à laquelle tous et toutes sont soumis.es. De même, les journalistes qui évoluent à la télévision ne sont pas entièrement libres de leurs choix vestimentaires. Des commanditaires fournissent des vêtements, des stylistes sont embauché.es, dans certaines occasions les journalistes vont enfiler des polos aux couleurs de la station, etc. Mais le métier de journaliste sportive n'est pas exercé uniquement à l'intérieur d'un studio, où des professionnel.les s'occupent de la partie coiffure et maquillage. Opérer depuis les lignes de côté d'un match avec les possibles intempéries qui viennent avec le travail extérieur, se rendre couvrir un tournoi de tennis ou un événement public présenté par une organisation sportive ne permettent pas à la journaliste de passer entre les mains des coiffeurs et coiffeuses et des maquilleurs et maquilleuses avant de se rendre sur place. Ce sont donc elles qui doivent gérer leur apparence à travers des conditions climatiques variables.

Corinne a travaillé sur les lignes de côté et se souvient de remarques peu agréables de la part de ses patrons de l'époque.

Si tu fais pas attention à ton look, tu te le fais dire. Tout de suite. Pis ça des fois, ça peut être fâchant parce que tu te dis, je suis sur le bord du terrain, il fait moins deux degrés, il fait pas beau, il vente, tes cheveux sont pas beaux, ton maquillage est pas à point, pis on te demande d'être *live* pis tu reçois un courriel pour te faire dire que t'avais pas l'air *sharp*. Tes cheveux étaient pas vraiment beaux, ton maquillage était pas vraiment beau, t'avais l'air malade, t'avais pas l'air dans ton assiette. Tu dis ok, tout ce que j'ai dit ça aucune importance.

Elle n'est pas la seule à voir dû faire face à des remarques concernant son apparence de la part de la partie patronale. Florence raconte :

J'ai déjà eu un boss qui a un air de bœuf qui est venu me voir, il a dit « Florence, as-tu deux minutes ? ». Oui. Je vais le voir. Il me montrait le bulletin de la veille dans lequel j'étais lectrice, pis parce que je suis assise sur une chaise, ma camisole plisse. Je suis assise, si j'étais debout, elle serait droite, mais parce que je suis assise, peu

importe, elle plisse. Il me le pointe. « Tu mets pu jamais ça. ». Ok. C'est tout ? C'est tout. ok. Je repars à ma place pis je repense à toutes les [collègues masculins] pis ça pète de partout, pis ça l'air fou, pis moi j'ai des plis dans ma camisole. T'sé, c'est juste froissé parce que je suis assise. Ça m'a vraiment...j'ai vraiment fait ok, *it's not fair*.

Érika se souvient d'une anecdote où elle avait apporté trois choix de vêtements pour l'émission sur laquelle elle travaillait, dont une robe jaune. La styliste qui la conseillait lui a rapidement signalé que cette robe n'était pas une possibilité, parce que le « *big boss* aime pas le jaune »

Ces anecdotes ne sont pas monnaie courante. Les journalistes sportives ne se font pas appeler à toutes les semaines dans le bureau de leur patron pour se faire enguirlander sur leur camisole, la couleur de leur robe ou autre commentaire d'ordre esthétique. Mais ce qui se dégage, c'est la possibilité que cette situation se produise, et les tensions qui en résultent. Il n'y a pas à avoir rappel à l'ordre pour que le poids des rapports de pouvoir soit présent.

À travers le rapport à l'apparence ressurgit aussi des relents du « mythe de la salope ». À l'écran, les journalistes sportives — particulièrement celles de la troisième vague — doivent à la fois performer une féminité normative, ce qui inclus de se vêtir selon certains critères, tout en prenant soin de ne pas être trop « sexy ». Florence explique :

Florence: Je trouve ça *touché*. C'est toujours compliqué pour moi de m'habiller quand je m'en vais travailler.

Marilou: Pourquoi?

Florence: Parce qu'ils veulent qu'on soit féminines, mais être professionnelles en même temps. Dès que je mets une jupe, je sens les regards différents dans une chambre de joueurs ou *whatever*. Fait qu'il faut toujours que je m'habille un peu comme veston et tout ça. Ça, c'est bien important. Mais à l'inverse, y'en a qui le font pas. Je trouve que les filles, les vraies professionnelles, s'habillent très masculines. On n'a pas le choix je pense. Très masculines, c'est un grand mot. Mais je veux dire, [une journaliste], tailleur. À moins qu'elle soit à [nom d'une émission], des fois elle va avoir la botte, mais sinon, tailleur. [Une journaliste], avec qui je travaille, quasiment sévère. Moi aussi j'ai des vestons, colorés mais c'est des vestons. Je trouve qu'on n'a pas le choix de s'habiller comme ça. On peut pas s'habiller trop féminines, sinon justement, crédibilités, *woup*, on est juste *pretty*. On est juste *cute*.

Lisa offre un autre un exemple frappant qui illustre avec acuité les attentes paradoxales à l'endroit des journalistes sportives : l'injonction d'être sexy, mais pas trop, parce que justement, une journaliste pourrait se retrouver du côté des « salopes ». Donc, Lisa explique qu'elle évite de trop mettre en valeur ses seins, en optant pour des décolletés discrets. Elle porte souvent des cravates. « C'est mon look cravate décontracté. Mais t'sé, je trouve ça aussi sexy une fille en cravate, même plus qu'une fille qui est décolletée jusque là ». Son souci de ne pas trop exposer sa poitrine lui a valu des commentaires de quelques collègues masculins, qui jugeaient qu'elle pouvait se permettre d'« être plus sexy. Parce qu'à un moment donné, mes blouses, je les attachais, je les attachais, mettons jusqu'au cou ». Il y a une dualité dans les propos de Lisa : le besoin de paraître professionnelle pour ne pas passer « pour la pitoune de service » comme elle le dit, l'importance de ne pas paraître trop prude aux yeux de ses collègues, tout en respectant ses propres goûts vestimentaires pour être confortable à l'écran. Encore une fois, les journalistes sportives sont placées dans une situation paradoxale d'où elles s'extraient au prix de moult contorsions.

Comme pour le cas Katie Couric, plus le marketing des journalistes sportives est tourné vers leur apparence — dans leur cas la jeunesse, la fraîcheur, la beauté — et plus la réception de leur travail se centre sur cet aspect. C'est le cas des journalistes de troisième vague, celle de la performativité. J'ai exposé auparavant qu'une chaîne privée a présenté ses journalistes féminines en misant sur leur look, et non sur leurs compétences. Dans une autre chaîne, bien qu'il n'y ait pas a priori une mise en marché distinctive des femmes, ces dernières vont à l'occasion recevoir en ondes des compliments de leurs collègues masculins sur leurs apparences. On leur dira par exemple qu'elles sont en beauté aujourd'hui — en profitant au passage pour demander la bise. Ces remarques ne sont pas vues négativement par les journalistes sportives, mais elles tendent tout de même à reporter l'attention vers l'apparence de ces professionnelles, plutôt que sur le contenu qu'elles présentent.

Sans pouvoir établir une corrélation hors de tout doute, les journalistes de la vague de la performance ont parlé dans une proportion remarquable des commentaires du public qu'elles reçoivent. Ces commentaires portent parfois sur le contenu de leurs reportages et chroniques, et souvent sur leur physique. Parlant des courriels et messages du public qu'elle reçoit, Florence explique qu'ils sont :

Beaucoup, beaucoup sur le look. On n'y échappe pas. Ça, je trouve que c'est un couteau à double tranchant. À un moment donné le look, on sera plus la saveur de mois, pis quoi ? On sera plus pertinentes ? On aura plus de courriels ? C'est pour ça que j'apprécie beaucoup ceux qui disent j'apprécie beaucoup tes reportages. Ceux qui me disent juste salut, t'es vraiment *cute*, je me suis comme bon, ça, ça va faire mal plus tard quand j'en recevrai plus.

Valérie T. trouve difficile de recevoir des commentaires négatifs sur son apparence, comparativement à ce qu'elle ressent lorsqu'il s'agit de commentaires sur son travail.

Parce que c'est une chose de te faire critiquer sur ton travail, mais des fois c'est plus blessant quand c'est vraiment sur ton apparence ou surtout si justement t'es consciente de ça pis t'es peut-être un peu plus fragile par rapport à ça. T'sé, j'ai mes connaissances en tennis, pis que monsieur un tel qui selon moi ne connaît pas grand-chose au tennis se permette de dire que mon opinion vaut pas de la *schnout*, c'est une chose. Mais qu'il vienne insulter ou qu'il vienne me dire que je suis grosse, ou que si, ou peu importe ce que c'est, c'est sur que ça, oui, ça peut plus m'affecter que d'autres commentaires.

Lorsqu'elle était enceinte, Valérie a reçu quelques messages qui disaient « Valérie elle est vraiment jolie, mais elle a vraiment 60 livres en trop. Mais c'est parce que je suis enceinte de six mois *dude*. C'est ridicule ». Ces messages ne comptaient que pour une faible proportion, la journaliste estimant à « 92 % » le pourcentage de messages positifs, lui souhaitant « un beau bébé en santé », et lui signalant qu'elle est « magnifique enceinte ».

Justine estime qu'elle est « chanceuse » de recevoir des commentaires sur son contenu, alors que plusieurs portent plutôt « sur [s]es cheveux, [s]on maquillage, [s]on apparence, [s]es vêtements, [s]on apparence physique ». À ses débuts, ce n'était pas le cas, alors que toutes les rétroactions directes du public concernaient son apparence.

L'émergence des réseaux sociaux est également associée à une rétroaction plus rapide du public, public qui peut parfois se cacher derrière un pseudonyme ou une fausse identité pour faire connaître son appréciation (ou non) d'une journaliste. La conjoncture issue d'une « mise en marché » de la féminité et de l'omniprésence des contacts rapides avec le public rendus possibles grâce aux réseaux sociaux rend le rapport à l'apparence encore plus saillant dans le quotidien des journalistes sportives, leur rappelant l'injonction à la beauté et à la performance d'une féminité normative.

Je me permets d'insister sur l'aspect quotidien, car les journalistes des première et deuxième vagues ont, elles aussi, essuyé des commentaires sur leur apparence. Certains maladroits : « Des gens qui te disent : t'es bien plus belle qu'à la télé. Ouais, mais la télé, c'est parce que c'est ma job », se souvient Claudine. D'autres, blessants, comme cette fois où une personne a apostrophé Denise pour lui dire « je connais un bon denturologiste pour votre dentier, pour votre prothèse. J'ai dit quelle prothèse ? » Sophie, journaliste de l'écrit, se souvient encore d'un courriel reçu après la couverture d'un match de football entre le Rouge & Or de l'Université Laval et les Carabins de l'Université de Montréal. La missive électronique lui avait été envoyée par un homme

qui était hors de lui. En courriel, il m'avait traitée de tous les noms, pis il m'avait décrite physiquement, pis il m'avait dit « une chance que toutes les femmes ne sont pas comme vous, parce que tous les hommes vireraient homosexuels ». Vraiment, sur mon apparence. Fait que ça, j'ai trouvé ça un peu raide. J'avais pas l'habitude de recevoir des courriels haineux [rires]. Mais disons que celle-là, elle était raide.

Ces commentaires, s'ils peuvent être frustrants, agressants ou même amusants, ne s'inscrivent pas dans la quotidienneté, comparativement à ce qui est expérimenté chez les plus jeunes.

Pour expliquer le poids omniprésent de l'apparence — crainte de vieillir, soucis engendrés par les choix vestimentaires et répercussions possibles de ces choix, rétroactions du public tournées vers le look des journalistes, attentes de la partie patronale — les participantes sont plusieurs à parler du public cible du marché sportif : les hommes. Elles ne remettent pas en doute cette affirmation répandue dans le discours populaire, selon lequel l'amour du sport demeure largement un marqueur de l'identité masculine, ou comme le disait Bernard Faucher, directeur du *Sport Magazine*, dans une entrevue accordée à Michaëlle Jean en 1994 : « Lorsque nous avons cherché le dénominateur commun à tous les hommes, et le plus large, le sport semblait aller de soi » (p. 19).

La « mise en marché » de la féminité servirait alors d'argument de vente du produit journalistique sportif auprès d'une audience masculine virile, elle aussi prisonnière d'une injonction à la masculinité hégémonique hétéronormative. Ce script n'est pas remis en question par les journalistes, mais accepté comme une fatalité. Florence, pessimiste, est celle qui exprime le plus directement cette chaîne de causalité et son caractère inaliénable.

Aux sports, je pense qu'on va toujours, le public des sports, c'est des gars. Y'a des filles, j'veux ben, mais c'est des gars. Des gars pleins de testostérone qui font Go

Habs Go. Fait que moi, je m'excuse, mais je vois pas le jour, d'ailleurs je trouve que [une journaliste sportive d'expérience] s'en tire pas mal bien parce que veut ou veut pas, les gens ont grandi avec elle, pis ont vieilli avec elle. Mais moi, les gens de mon âge font pas comme, ha, [cette journaliste] est *hot*. Ils vont faire ha, la p'tite nouvelle là, elle est *hot* ! Fait que ça va toujours être une affaire de jeunesse, je pense. Toujours être une affaire de look, un *poster* dans leur garage. C'est ça le sport.

Les journalistes sportives plaident pour un changement dans le rapport à l'apparence, mais à l'exception d'Évelyne qui croit que les choses sont en train de changer, elles ne semblent pas y croire. Leur position s'explique dans la mesure où la troisième vague est celle sur laquelle le poids des apparences pèse le plus lourdement, où la marchandisation d'une féminité normative est la plus saillante et où le « mythe de la salope », avec ses paradoxes, s'ancre avec le plus de force dans la quotidienneté des pratiques. Comme le souligne entre autres Claudine, ce qui se passe dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif n'est pas propre à ce champ d'activités professionnelles, mais les exigences de la performativité d'une féminité normative présentes dans la société se voient cristallisées au sein de la profession.

Il y a un poids parce que t'es là. Parce que t'es à la télé pis tout ça. Mais c'est exactement ce qui se passe dans la vie. Les madames, si tu passes un sondage, 80 % des femmes vont te dire qu'elles sont en surpoids. Les jeunes filles, j'veux dire, les kits à 5000 \$<sup>81</sup> à 18 ans. C'est ça. Y'a un gros débat de société pis ça, ça en est comme l'expression, tout simplement.

Et qu'en est-il de la seconde barrière identifiée dans les études mentionnées plus haut, soit la conciliation vie privée/vie professionnelle ? A-t-elle autant d'impact sur les parcours professionnels des journalistes sportives québécoises ? Y a-t-il une variance aussi marquée selon les vagues que dans le cas du rapport à l'apparence ? Si ce dernier émerge clairement comme une barrière consensuelle, la conciliation vie privée/vie professionnelle offre un portrait d'expériences plus diversifié.

### **8.3 La conciliation vie privée/vie professionnelle dans le Trente**

À l'image de ce qui a été exposé dans la section sur le poids des apparences, la conciliation vie privée/vie professionnelle est un enjeu qui traverse les pages du *Trente*, sans pour

---

<sup>81</sup> Expression signifiant une chirurgie d'augmentation mammaire.

autant être au centre de débats entre les membres de la profession. Dans les pages du magazine, la conciliation vie privée/vie professionnelle est abordée uniquement dans le cas où un ou des enfants se greffent à la cellule familiale. Comparativement à l'enjeu de l'apparence, ancré dans l'univers « féminin », la conciliation va, au tournant des années 2000, inclure un peu plus les hommes.

En 1981<sup>82</sup>, Françoise de Repentigny, ancienne employée de Radio-Canada devenue pigiste, raconte comment sa vie de mère monoparentale était difficilement conciliable avec les exigences de son métier : « Oui, j'en ai bavé parce que, entre les lignes, j'étais seule avec deux enfants. Comme d'autres, j'ai parfois justifié un retard, une absence, en m'accusant d'être malade alors que ma fille faisait une otite, mon fils, une fièvre de cheval » (de Repentigny, 1981, p. 22).

Certain.es intervenan.ets tendent plutôt à mettre de l'avant les améliorations apportées à cet aspect de la vie professionnelle des femmes. Lors du colloque de la FPJQ tenu en 1998, la place des femmes dans les postes de pouvoir et leur avancement professionnel fait l'objet d'un débat. Daniel Brouillette, de la radio CKTL de Trois-Rivières avance qu'« [o]n vous fait confiance [...]. On vous engage avec vos bébés. Venez aux tables de négociations nous dire ce qu'on peut faire de plus. Si vous nous le dites, on va comprendre. » (Beaulieu, 1998, s.p.). Ainsi, alors qu'auparavant, la maternité aurait été un frein à la carrière des femmes, ce ne serait plus le cas. Elles seraient désormais acceptées.

En février 2000, *Le Trente* fait paraître un numéro ayant pour thématique la conciliation travail-famille. Le dossier est présenté de telle sorte que tant les femmes que les hommes ont l'occasion de s'exprimer sur leur moyen d'atteindre l'équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle. Mais l'ensemble du dossier laisse tout de même entrevoir que les femmes portent encore un poids plus grand que les hommes quant à cette conciliation, à l'instar de ce qu'on observe dans l'ensemble de la société québécoise. Comme le souligne Kathleen Lévesque, journaliste interrogée par Lise Bergeron

le métier ne favorise pas les femmes, dont le sentiment de responsabilité est en général plus grand que celui des hommes. « On s'attend à ce qu'un homme lâche tout pour occuper un poste stratégique dans une autre ville ; c'est normal qu'il avance dans son travail. Nous, les femmes, on ressent toujours comme une sorte de pression morale. Et les garderies ne sont pas du tout adaptées à nos horaires débridés. Aucun service le soir ; il faut absolument travailler de 9 à 5 ! » (2000, s.p.).

---

<sup>82</sup> Dans la cadre du colloque « Les femmes et l'information »

Même son de cloche du côté de la journaliste Hélène Tainturier, qui partage sa vie avec le journaliste Mario Roy. Même si le couple vante les mérites des garderies en milieu de travail, « [r]este encore le souper à préparer, les devoirs à superviser, les jeux, le rangement, les bains, les lunches... ». Hélène Teinturier d'expliquer : « Je vais faire ma féministe, dit Hélène en lançant un clin d'œil. On apprend à faire quatre affaires en même temps, mais on traîne toujours malgré nous une culpabilité. On se sent mal à l'aise, alors on en fait plus » (Lachapelle, 2000, s.p.). La culpabilité ressentie par les femmes journalistes revient dans les pages du *Trente* en 2005, dans un article de France Lajoie sur les difficultés ressenties par les journalistes.

Les journalistes qui jonglent avec la production de (toujours plus) nombreux articles dans de (toujours plus) courts délais et la « gestion » de la famille courent un véritable marathon, sans fin. Un sport extrême, qui fait surtout suer la gent féminine, selon Mme [Gisèle] Côté, [consultante en management]. « Les femmes ont plus de difficulté que les hommes à lâcher prise, à laisser aller les choses moins importantes. Elles s'en mettent ainsi toujours plus sur les épaules » (Lajoie, 2005, s.p.)

Au-delà de la pression morale et sociale exercée sur les femmes pour la prise en charge de la cellule familiale se trouvent également les pressions infligées par les patrons des entreprises de presse. Ainsi, si les dirigeants font preuve d'une ouverture d'esprit,

plusieurs femmes journalistes qui ont eu des enfants soutiennent qu'elles se sont senties mal à l'aise au moment d'annoncer LA nouvelle à leur patron. Certaines racontent que leurs supérieurs ont mal réagi ou ont émis des remarques du genre : « Tu nous mets dans le trouble » ou « Tu nous joues des mauvais tours ». Les patrons interrogés affirment n'avoir aucun problème avec la chose, mais ce n'est pas nécessairement l'avis des femmes. (Turbide, 2000, s.p.).

En février 2007, Hélène Buzetti relate les difficultés vécues par les correspondantes parlementaires à l'emploi de la CBC. Elle explique que depuis quelques années, plusieurs correspondantes ont carrément quitté l'équipe du *National*, émission phare de la CBC, après être devenues mères, la chaîne se montrant inflexible sur les horaires de travail.

Chaque cas est différent, et aucune des journalistes contactées n'a évoqué exactement les mêmes motifs de départ. Plusieurs, par contre, ressentent une certaine culpabilité, celle de ne pas s'être battues jusqu'au bout contre un système qui refuse de s'adapter. Certaines autres reprochent à leurs collègues leur manque d'appui. « C'est comme le sexe à l'adolescence. On a beau vous dire que vous

pourriez tomber enceinte, on n’y croit pas tant que ça ne nous arrive pas à nous aussi ! » (Buzetti, 2007, s.p.)

Enfin, bien que la conciliation travail-famille soit présentée dans le *Trente* comme un enjeu touchant tous les journalistes, l’expression « congé de maternité » est généralement préféré à « congé parental », pourtant plus inclusif puisqu’évacuant la question du sexe des parents.

#### **8.4 Famille et journalisme sportif**

Les journalistes sportives que j’ai rencontrées n’échappent pas aux difficultés de trouver l’équilibre entre une carrière exigeante et une vie privée bien remplie. La couverture du sport comporte ses propres spécificités. Les matchs et compétitions sont concentrés les soirs et les fins de semaine. Se déroulant aux quatre coins de la planète, le décalage horaire fait partie du jeu, même si les journalistes ne se déplacent pas systématiquement dans le pays où se déroule l’événement. Stéphanie rappelle également que comparativement aux événements culturels, eux aussi concentrés en soirée et les fins de semaine, il n’est pas toujours possible de savoir quand un événement sportif prendra fin. De plus, on ne peut quitter le stade avant la fin du match pour écrire son papier, alors que l’issue d’une rencontre n’est pas scellée.

Mais ce qui ressort clairement des entrevues, c’est que la conciliation vie privée/vie professionnelle s’organise très différemment d’une journaliste à l’autre et d’un média à l’autre. Les aspirations de chacune, la structure familiale à laquelle elles appartiennent et les médias pour lesquels elles travaillent important ici plus que la période à laquelle elles œuvrent au sein du champ du journalisme sportif.

##### *8.4.1 Enfants et couverture du sport*

Chez les neuf journalistes sportives<sup>83</sup> qui ont eu des enfants pendant leur carrière en sport, l’importance du réseau familial élargi et le support de la part de l’employeur sont au cœur d’une conciliation réussie. Claudine rapporte que ses horaires de travail atypiques n’ont pas constitué une entrave à son épanouissement personnel. Mère de trois enfants, elle a pu compter sur l’appui inébranlable de sa belle-famille qui venait directement à la maison s’occuper des enfants lorsqu’elle et son conjoint devaient s’absenter du domicile familial pour le travail, jusqu’à ce que son plus jeune fils entre à l’école. Claudine, qui œuvre à la description de rencontres sportives,

---

<sup>83</sup> Cette donnée n’inclut pas les journalistes qui ont eu des enfants après les entretiens qui ont servi à cette thèse.

travaille « en direct ». Comme plusieurs des événements qu'elle décrit se produisent en Europe et même en Australie, avec le décalage horaire que cela suppose, il n'est pas rare qu'elle doive s'acclimater d'un « *horaire coupé* », c'est-à-dire qu'elle se présente au boulot très tôt le matin, rentre à la maison après le match, et doit retourner plus tard dans la journée au travail pour y décrire une autre rencontre. Avec des horaires aussi atypiques, elle n'aurait jamais pu envoyer ses enfants à la garderie. Il était plus simple d'avoir quelqu'un à domicile.

Diane a elle aussi pu compter sur son réseau familial — sa mère et sa sœur principalement — pour l'aider. Lorsqu'elle n'était pas à la maison, son conjoint de l'époque ou quelqu'un de la parenté y était pour s'occuper des enfants. Après sa rupture et son départ pour Montréal, elle a trouvé une gardienne qui prenait soin de son troisième enfant, encore trop petit pour aller à l'école, et qui n'avait pas de problème à gérer les horaires atypiques de Diane.

Danielle était mère monoparentale à la naissance de son premier enfant. Elle souligne avoir pu compter à l'époque sur « une excellente nanni » et le soutien indéfectible de ses parents. Mais ne souhaitant pas trop en demander à ces derniers,

j'ai demandé la concession de faire les bulletins de sport, les échanges du matin, de chez moi. Même si Québec c'est pas loin et y'a pas de trafic, pour moi, me lever une demi-heure plus tard, pis être à la maison entre les interventions aux demies-heures, et être là quand mon garçon se réveille, pis le faire déjeuner pis tout ça, pour moi, ça, c'était important. Fait que pendant peut-être quatre mois, je l'avais demandé juste avant de partir pour Montréal, j'étais rendue pas mal au bout de mon rouleau. Ils me l'ont accordé.

Cet accommodement, sans être parfait, a permis à Danielle de gérer plus facilement son quotidien. Si, aujourd'hui, les avancées technologiques font en sorte qu'on rejoint régulièrement des collaborateurs et collaboratrices qui travaillent ailleurs qu'en studio, dans les années 1990, la chose était rare. De plus, Danielle n'intervenait pas seulement une fois dans l'émission du matin, mais à plusieurs reprises, soit à chaque fois qu'il y avait un tour de table des nouvelles.

Valérie, qui a un enfant en bas âge, souligne que son conjoint et elles tentent de se partager les tâches du mieux possible. Comme elle travaille principalement en studio sur des émissions à horaire fixe, elle parvient à bien gérer son quotidien. Mathilde rapporte également ne pas avoir expérimenté de grandes difficultés quant à la conciliation travail-famille, si ce n'est qu'elle se souvient avec un sourire d'une époque où elle allait souvent au lit avant sa fille, puisqu'elle devait se lever très tôt pour l'émission du matin.

Est-ce à dire qu'au final, les journalistes sportives n'expérimentent pas ou peu de problèmes lorsqu'elles doivent conjuguer parentalité et carrière, comparativement femmes qui exercent d'autres professions libérales, comme je le soulevais au début de ce chapitre ? En fait, les cas exposés ci-haut comportent deux variables importantes : les participantes ont pu compter sur un solide réseau, en plus de se voir assigner des tâches qui demandent peu de déplacement à l'extérieur de la ville. Elles pouvaient donc la plupart du temps revenir à la maison pour y dormir. Liliane, qui passait beaucoup de temps sur la route, avoue que son départ des sports a été motivé, en plus d'une impression d'avoir fait le tour du jardin, par son envie d'être plus souvent à la maison auprès de sa fille. Danielle, malgré l'aide dont elle a bénéficié, a elle aussi décidé de se retirer du sous-champ spécialisé du journalisme sportif après plusieurs années à courir d'un entraînement, à un match, au studio. Sophie, qui a quitté les sports avant d'avoir un enfant, confie qu'elle trouverait difficile de retourner au sport maintenant que sa fille est d'âge scolaire ; les horaires scolaires et celles du sport sont peu compatibles. De plus, plusieurs journalistes sportives m'ont parlé de certains collègues masculins qui trouvent difficile de ne pas voir souvent leurs enfants et dont les conjointes se chargent de l'éducation de ces derniers.

Et certains employeurs ne sont pas aussi ouverts qu'il n'y paraît<sup>84</sup>. Une journaliste raconte que lors de sa première grossesse, alors que son patron n'était pas encore au courant, il lui a annoncé avoir de bonnes nouvelles pour elle : elle allait obtenir sa permanence dans l'entreprise. Elle lui a alors dit qu'elle aussi avait une bonne nouvelle : elle était enceinte. Après son annonce, elle n'a plus jamais entendu parler de sa permanence. Une autre journaliste au statut précaire a perdu les deux tiers de sa tâche peu de temps après l'annonce de sa grossesse. On lui a dit que les deux événements n'étaient pas liés, mais avant son annonce, elle n'avait reçu aucun avertissement concernant une potentielle diminution de sa charge de travail. Une troisième journaliste, qui est à l'emploi du même média, explique que depuis la naissance de son enfant, elle ne reçoit plus d'appel lorsque surviennent des événements hors de l'ordinaire et qu'il faut interrompre la diffusion régulière pour entrer rapidement en ondes. Un jour, elle est rentrée au travail pour s'apercevoir qu'une émission spéciale sur le décès d'un athlète était en cours. Lorsqu'elle a demandé pourquoi on ne l'avait pas contactée, on lui a dit qu'on ne voulait pas la déranger puisqu'elle a un enfant, supposant qu'elle ne pourrait pas se libérer. Or, comme le souligne cette journaliste, elle a un conjoint qui peut très bien s'occuper d'aller porter leur enfant

---

<sup>84</sup> Afin de protéger les participantes, certains détails de cette section ont été sciemment omis.

à la garderie et un coup de fil aurait été apprécié. Je souligne ici que les émissions spéciales peuvent être des moments importants dans la carrière d'un.e journaliste, et les amener à briller. Ainsi, ce ne sont pas tous les employeurs qui se sont ajustés à la présence de parents à l'intérieur de leurs institutions.

#### 8.4.2 *Un métier qui use*

Et chez les journalistes qui n'ont pas d'enfant ou qui n'en avaient pas lors de leur passage aux sports - soit 11 des participantes - trouver une saine hygiène de vie, un équilibre entre ses responsabilités professionnelles et une vie personnelle épanouie peut relever presque de l'impossible. Stéphanie a couvert les activités du circuit de Formule 1, dans la foulée de l'engouement produit par le championnat des pilotes remporté par le Québécois Jacques Villeneuve. Elle ne couvrait pas les courses depuis son poste de télévision, mais bien des paddocks, alors qu'elle voyageait une semaine sur deux aux quatre coins du monde. « La F1 a exigé de moi beaucoup de sacrifices personnels, t'sé pendant toutes les années où je couvrais la F1 intensivement, j'étais célibataire. C'était impossible d'avoir quelqu'un dans ma vie, c'était impossible d'avoir un conjoint ». Stéphanie parle aussi du *rush* d'adrénaline qui vient avec la couverture du sport, lorsque le match se termine vingt minutes avant le *deadline* et qu'il faut le rédiger à toute vapeur. Une partie du travail qui lui manque, mais qui signifie aussi que « Tu finis ta journée, y'est onze heures, t'es de même [mouvement des mains qui tremblent], tu vas pas te coucher ». La journaliste le souligne : « c'est une autre vie », et une vie qui demande des sacrifices importants.

Nancy explique qu'il est très difficile de trouver quelqu'un qui acceptera de vivre aux côtés d'une personne avec des horaires aussi atypiques, pas plus qu'il n'est facile d'entretenir des amitiés et de socialiser lorsqu'on passe ses soirées et ses fins de semaine au boulot. Elle relate que pendant quelques années, elle a travaillé à l'émission du matin, tâche qui ne convenait pas du tout à son rythme de vie. Toujours fatiguée, incapable de reprendre le dessus, ses ami.es étaient inquiets et inquiètes pour elle. Elle a finalement renoncé à cette assignation, et depuis, est plus attentive à ses besoins.

Marie-Claude est formelle, même si elle a adoré être au sport pendant 15 ans, elle n'en pouvait plus.

La qualité de vie en prend pour un coup, pis ça vaut pour les hommes aussi. J'ai vu des hommes divorcés, aigris. Faut que tu donnes tout pour le sport, pis pour le

journalisme en général, les communications, c'est pas un domaine pour les gens équilibrés et sains d'esprit. C'est vrai. Dans le sens qu'une salle des nouvelles, ça carbure au drame, pis t'sé, ça prend un être humain qui est prêt à composer avec ça à long terme. Pis, moi, j'ai réalisé que j'en fais pas partie. Je suis trop créative, j'ai trop le goût de faire des affaires. J'peux pas m'imposer ça. Je suis très, très fière, pis je garde des souvenirs extraordinaires de cette époque-là, mais je ne peux pas me soumettre à ça.

À la lumière de ce que je viens d'exposer, force est d'admettre que les journalistes sportives québécoises ne font pas exception à la règle. Le poids des apparences, l'âgisme omniprésent au sein des structures médiatiques et la conciliation vie professionnelle/vie privée qui, pour réussir, demande des conditions rarement disponibles, sont des obstacles qui s'immiscent dans les parcours professionnels des journalistes sportives de la province. Si la conciliation vie professionnelle/vie privée n'est pas uniquement une question qui touche les femmes, le poids des apparences semble l'être, du moins, aux yeux des participantes.

Ces barrières qui s'ajoutent aux autres déjà mentionnées dans les chapitres antérieurs participent à l'exclusion des femmes du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, comme elles ont contribué et continuent à contribuer au départ de femmes du champ plus vaste du journalisme. Justifié parfois par un public cible envisagé comme masculin et hétérosexuel qui se repait de jolies jeunes femmes, parfois par des stéréotypes de genre présents partout dans la société, ces barrières sont le plus souvent vues comme insurmontables par les journalistes sportives, comme une sorte de fatalité. Malgré les années, malgré les départs — et pas uniquement au sein du journalisme sportif comme en témoignent les différents exemples déployés tout au long de ce chapitre — cet enjeu n'est pas parvenu à s'immiscer durablement dans les revendications des journalistes en tant que groupe. Et plus la performativité d'une féminité normative devient une attente de la part des patrons — et potentiellement du public à qui on « vend » ce « produit » — plus le poids de l'image prend de la place. Quant à la conciliation, avec un travail qui doit être toujours plus rapide et une compétition relevée entre les médias d'information sportive, il est juste de se demander si une amélioration des conditions rendant possible la conciliation vie professionnelle/vie privée est envisageable à court terme, sans passer par un changement complet de paradigme.

## *Conclusion – « Un faire valoir en jupe »*

À la fin de chacune des rencontres avec les journalistes, je leur ai demandé ce qui avait le plus changé pour les femmes entre leurs débuts dans la profession et leur sortie — pour celles qui ont quitté le métier — ou jusqu'au moment où notre entretien a eu lieu. Sans surprise, les journalistes les moins expérimentées avaient peu à dire sur le sujet. Mais un constat général, peu optimiste, a marqué les réponses des participantes : il y a eu peu de changement pour les femmes. Les journalistes des deux premières vagues ont souligné qu'il y a plus de femmes en journalisme sportif qu'il n'y en avait à leurs débuts, et que la présence d'une femme n'est plus un objet de curiosité comme c'était le cas il y a quelques décennies. Danielle explique que maintenant, la preuve est faite que les femmes ont leur place en journalisme sportif :

Je pense que ce que les filles que vous avez interrogées, pis ce que moi j'ai réussi à faire comme carrière, c'est la preuve que ça se fait. Avant, y'a toujours eu un doute. Je pense que le doute est effacé, la preuve est faite, mais c'est là, mais est-ce que cette preuve-là est suffisante pour avoir ouvert les portes à plus de femmes ? Jusqu'à maintenant, j'aurais tendance à dire c'est pas assez.

Questionnée à savoir ce qu'il faudrait pour justement faire sauter les barrières persistantes, la pionnière croit que

Ça va prendre encore d'autres filles passionnées comme nous, qui ont foncé et qui ont fait ce travail-là avec passion, rigueur. Ça va prendre d'autres filles comme ça pour continuer avec le temps. Ça prend une personnalité, ça prend pas juste des connaissances. Pour certains hommes, je pense que la personnalité est pas nécessairement nécessaire et si importante, mais pour certaines filles, cette passion, l'énergie, le dynamisme, l'ensemble de sa personne est heureusement ou malheureusement, un critère d'embauche, un critère pour convaincre les décideurs d'embaucher une fille dans le sport. Je sais pas si ça fait du sens, mais c'est un petit peu ce que je vois.

Marie « pense qu'on est rendu qu'on considère [les journalistes sportives] bien intégrées [...], j'ai plus le sentiment que ça soulève autant d'interrogation, ou d'indignation de voir les femmes occuper une place dans le paysage médiatique sportif. Je pense que maintenant, on est habitué à ça. » Denise partage cette vision des choses « On fait partie de la jungle. On fait partie du paysage. On n'est plus une surprise ».

Malgré une normalisation de la place des femmes au sein du sous-champ spécialisé du journalisme sportif, tout n'est pas gagné. Si Mathilde croit qu'un changement s'est opéré, elle juge qu'il est lent et qu'au final :

Y'a encore et toujours la même problématique. Comme c'est une industrie, comme la couverture est surtout dans le sport masculin, bon, on a tendance à aller chercher plus des garçons, des hommes. Mais c'est sur qu'il y en a dans tous les réseaux maintenant, ce qui n'était pas le cas avant. Est-ce que ça a beaucoup avancé ? Pas tant que ça finalement [rires]. Mais ça quand même avancé parce que, c'est sur que c'est stéréotypé encore. Si je regarde aux États-Unis, les femmes qui font le football sont tout le temps sur les lignes de côté. T'sé, y'a des rôles prédéterminés encore, c'est sur. T'sé, TVA Sports, je les écoute pas assez pour vraiment juger, mais t'sé y'ont une fille sur le hockey le soir, elle fait des résultats autres. T'sé, c'est comme une espèce de petite job accessoire.

MS : Un faire valoir ?

M : C'est ça, exactement ça. Un faire valoir en jupe [rires]. Mais c'est ça, tant que toute cette industrie-là changera pas, ça va être difficile de faire accepter un immense changement. Le changement, il commence. On est en marche, mais on est encore loin de l'équité. C'est sur que le sport est encore beaucoup couvert par des hommes, beaucoup dominé par des hommes, beaucoup dirigé par des hommes.

Marie-Claude a des propos semblables. Elle a vu pendant sa carrière les athlètes et le public être de plus en plus ouverts aux journalistes sportives. Les nouvelles générations ne sont plus bousculées par la présence de femmes au sport.

Ce qui reste à faire, c'est au niveau des gens qui prennent les décisions. Y'a une culture qui reste quand même, qui doit évoluer. Qui est en retard à mon avis sur le reste. Parce que je pense que si tu demandes aux adeptes de sport, y'ont le goût de ça. Y'ont le goût d'avoir une femme qui fait des commentaires. J'pense qu'ils seraient prêts à accepter ça sans aucun doute.

Parce que s'il y a aujourd'hui plus de femmes qu'avant, Marie-Claude souligne qu'elles ne reçoivent toujours pas d'offres pour la description ou l'analyse. Stéphanie abonde dans ce sens. Elle aussi a remarqué la normalisation de la présence de femmes en journalisme sportif, mais tout n'est pas gagné.

Ben j'aimerais ça, j'aimerais ça que le chemin soit moins long. Que les femmes qui veulent s'en aller là-dedans aient moins à prouver leur... j'ai l'impression que le

chemin est plus long pour les filles. J'ai l'impression qu'il y a des gars qui arrivent, t'en vois des jeunes journalistes, en tout cas à la télé, qui ont tout de suite des postes assez élevés d'analystes au hockey. Moi, j'aimerais ça qu'il y ait une fille analyste au hockey. Pourquoi pas ? Mais c'est ça, y'a toujours comme... les gars arrivent plus vite. Les gars, on dirait que le chemin c'est plus naturel. Les directions ont plus tendance, je pense, à faire confiance aux gars. Ça, j'aimerais ça que les postes importants, ceux qui ont plus de visibilité, donc analystes, ou commentaires, descripteurs, Pierre Houde<sup>85</sup> prend ça retraite, pourquoi ce serait pas Chantal Machabée<sup>86</sup> ? Je dis pas qu'il prend sa retraite, mais s'il s'en va un jour, pourquoi ce serait pas une femme qui le remplacerait ? J'ai l'impression que non, parce que jamais, pffff, jamais.

Pour résumer, les femmes font maintenant partie du paysage du journalisme sportif. Elles sont des agentes du sous-champ spécialisé du journalisme sportif à part entière et leur présence s'inscrit dans la durée. Lorsque les pionnières ont fait leur entrée dans le sous-champ, elles représentaient en quelque sorte des incohérences dans la dynamique du sous-champ. Si la potentialité de leur présence avait déjà été envisagée, il y avait surtout un système mis en place pour s'assurer que cette potentialité ne se change pas en réalité sur le terrain — pour preuve les règles mises en place pour qu'elles n'aient pas accès aux galeries de presse, aux vestiaires, et dans certains cas aux salons des journalistes. Mais « [l]es participants, individus ou organisations, sont fondés et légitimés à entrer dans un champ par le fait de posséder une configuration particulière de propriétés » (Bourdieu et Wacquant, 2014, p.154). C'est ainsi que les résistances du milieu à voir une femme à la section des sports ont fini par céder partiellement à la faveur d'un contexte de grande concurrence entre des médias ; c'était le cas à la radio de Québec et pour *La Presse* qui sortait d'un long conflit de travail, avait un nouveau concurrent (*Le Journal de Montréal*) et un département des sports revampés. C'était aussi un moment d'expérimentation dans le secteur télévisé, avec la création de TVSQ et ultimement de RDS. Aidées par ce contexte favorable aux nouvelles idées — appartenir à la catégorie « femme » est ainsi devenu une « propriété » légitime pour accéder au sous-champ — pour certaines supportées par des figures d'autorités dans le milieu sportif ou non — les pionnières ont fait leur place, traçant alors la voie à une deuxième vague, celle de la stabilisation.

---

<sup>85</sup> Pierre Houde est descripteur pendant les matchs de hockey.

<sup>86</sup> Journaliste sportive québécoise qui couvre le hockey à la télévision.

Cette deuxième vague comptait à peine plus de journalistes que celle des pionnières, mais elle a assuré une pérennité aux agentes, même dans un contexte économique plus difficile pour les médias sportifs avec le départ de deux équipes de sport professionnel en dix ans, des coupes budgétaires à Radio-Canada et la fermeture du département des sports à TVA. Les femmes n'étaient alors plus seulement des anomalies du sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Il y a eu une certaine « naturalisation » de leur présence, qui s'est confirmée lors de l'arrivée de la troisième vague, celle de la performance. Un écosystème sportif médiatique revitalisé avec l'expansion de RDS et l'arrivée de TVA Sports a mené à une reprise plus ferme de la concurrence commerciale entre médias sportifs, alors que Radio-Canada, malgré d'autres coupes, est revenu dans le portrait de la lutte pour les droits de diffusion d'événements sportifs majeurs comme les Jeux olympiques. Cette troisième vague de journalistes sportives a été marquée par la concentration des effectifs féminins à la télévision. Et le phénomène de la mise en marché d'une « féminité normative », qui avait effleuré le deuxième vague, a pris de l'expansion dans la troisième.

Ainsi, le constat des journalistes sportives à savoir qu'elles ne sont plus des anomalies, qu'il y a eu une normalisation et une augmentation de leur présence dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif n'est pas seulement une impression, mais s'ancre dans une réalité du sous-champ. Toutefois, cette augmentation réelle des effectifs féminins n'a pas permis aux journalistes sportives d'atteindre une masse critique suffisante pour se délester du poids qui vient avec le statut de « *token* », comme l'exprimait Liliane :

Je pense qu'ils [les gens] sont restés encore plus sévères par exemple avec les femmes, comme c'était le cas à l'époque. Je veux dire, les erreurs passent moins, ou ça va être mis sur le fait que c'est une femme et non pas que... Fait que les femmes sont obligatoirement meilleures ou en tout cas, elles ont pas droit à l'erreur beaucoup. Je ne crois pas qu'elles aient droit beaucoup à l'erreur. [...] Ben je pense que c'est le nombre qui fait la différence. Elles sont tellement peu qu'elles sont pointées du doigt plus facilement si elles font une erreur.

Et l'analyse des 20 parcours singuliers des journalistes sportives et autres professionnelles de la médiatisation sportive rencontrées a permis de mettre à jour une déclinaison de rapports de pouvoir genrés qui marquent collectivement les pratiques des agentes du sous-champ spécialisé et qui viennent s'immiscer dans son fonctionnement. Sur un horizon de 45 ans, ces rapports changent : le genre n'est pas statique, mais se modifie selon les contingences de temps et de lieu

(Scott, 1986). De la même façon, un champ n'est jamais complètement autonome (Bourdieu 1980 ; 1992 ; Bourdieu et Wacquant, 2014). Le sous-champ spécialisé du journalisme sportif possède certes ses enjeux spécifiques, sa *doxa*, ses règles, et ses formes de capital valorisées. Mais il entretient également des liens étroits avec un autre champ, celui du sport, et surtout du sport professionnel. Le complexe médiatico-sportif (Jhally, 1989), cette relation symbiotique entre médias de masse et sport professionnel, est l'assise des critiques les plus acerbes des agent.es du champ journalistique à l'endroit des journalistes sportifs et sportives, comme en témoigne l'analyse des articles du *Trente* portant sur le journalisme sportif. Le manque d'autonomie des agent.es du sous-champ spécialisé du journalisme sportif incarné dans la soumission des agent.es aux diktats des organisations sportives qu'ils et elles sont chargé.es de couvrir — en raison de droits de diffusions âprement négociés, d'amitiés entre athlètes et journalistes, etc. — est régulièrement attaqué par les journalistes non sportifs et sportives. Les journalistes sportifs et sportives témoignent aussi de malaises qu'ils et elles ressentent face à un sentiment de perte d'autonomie qui ne cadre pas avec leur désir de faire du « bon » journalisme.

L'importance prise par le complexe médiatico-sportif au sein du fonctionnement du sous-champ spécialisé du journalisme sportif n'est pas sans conséquences directes sur les rapports de pouvoir genrés qui ont influé sur les parcours professionnels des journalistes sportives — j'y reviendrai plus bas. Ce complexe a également contribué à renforcer la position du journalisme sportif comme spécialité à vocation économique et commerciale au sein du champ journalistique (van Zoonen, 1998; Tunstall, 1971), et ainsi à reléguer un peu plus en périphérie du champ ses agent.es, les éloignant du pôle du pouvoir de la profession journalistique — à ne pas confondre avec l'importance du sport dans les industries médiatiques elles-mêmes. De plus, les contours poreux de certains postes associés à la couverture médiatique du sport ont participé à la relégation du sport à la périphérie du champ. Qui est journaliste et qui ne l'est pas ? Un.e journaliste sportif ou sportive est-il ou est-elle toujours un journaliste ou le chapeau qu'il ou elle porte varie au gré des assignations ? Certaines participantes ont elles-mêmes hésité à s'accoler le titre de journaliste.

L'une des conséquences de cette position périphérique du sous-champ spécialisé du journalisme sportif à l'intérieur du champ journalistique a été à la fois la faible inclusion des enjeux propres au journalisme sportif à l'intérieur des luttes et débats au sein de la profession journalistique, et la faible inclusion des journalistes sportifs et sportives au sein de luttes et débats généraux qui les touchaient eux et elles aussi. Pour les journalistes sportives en particulier, cette

relégation à la périphérie a fait en sorte qu'elles ont été très peu présentes et leurs voix peu entendues lors des débats et prises de paroles pour exiger une meilleure représentation des femmes dans l'information. Déjà marginalisées dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, elles se sont vues reléguées à la marge des débats sur les femmes et l'information. Ce phénomène n'est pas sans rappeler dans une certaine mesure le phénomène d'intersectionnalité. J'insiste sur le « dans une certaine mesure », puisqu'il ne s'agit pas de l'intersection de deux systèmes d'oppression, mais la logique de l'invisibilisation d'une position spécifique est à l'œuvre alors que les journalistes sportives sont marginalisées à la fois en tant que femmes en journalisme sportif et en tant que journalistes sportives dans le champ du journalisme. Autrement dit, elles ont été reléguées à la périphérie de la périphérie, invisibilisées par un phénomène de double marginalisation. Mais malgré tout, elles existent, c'est-à-dire qu'elles ont quand même une place dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, même s'il est tout en périphérie, ce qui n'est pas le cas des femmes de couleur ou d'autres femmes non-blanche ou non cis. L'expression d'une féminité blanche présumée hétérosexuelle permet de devenir une agente marginalisée du sous-champ. Mais même cette marginalisation n'est pas accessible à celles qui ne se définissent pas par ces identités.

### **9.1 *Rapports de pouvoirs genrés et pratiques journalistiques***

L'analyse des parcours professionnels des journalistes sportives révèle que sous des apparences souvent *gender neutral*, certaines pratiques dûment implantées dans le champ journalistique et dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, des pratiques qui appartiennent à la *doxa* de ces champs, ne sont pas aussi neutres qu'elles le paraissent.

L'apprentissage du journalisme sportif, à l'instar de l'apprentissage du journalisme plus généralement, repose sur un discours d'apprentissage par la pratique, en mode solo. Peu importe leurs antécédents scolaires ou professionnels — qui sont très variés — les journalistes sportives rapportent avoir été en quelque sorte jetées dans le bain, sans préparation particulière. Certaines ont été surprises par l'absence de mentorat, alors qu'elles n'avaient aucune expérience en journalisme avant leurs premières assignations. Elles n'étaient pas préparées à ce qui allait se passer sur le terrain, ou en ondes. Par exemple, Valérie T. n'avait aucune expérience de descriptive et la première fois où elle est entrée en ondes, elle a passé huit heures à décrire un tournoi de tennis en direct. Lisa a passé des heures à monter sa première chronique, après avoir

reçu une formation d'une dizaine de minutes. Elle avait avant tout de l'expérience en marketing, et non en journalisme.

Les femmes n'ont pas l'apanage de l'apprentissage sans filet et sans mentor. Cette « règle du jeu » du sous-champ s'applique à tous les agent.es. Toutefois, malgré l'uniformité de cette pratique, elle ne peut être qualifiée de *gender neutral* puisque les conséquences qu'elle entraîne sont teintées du sceau des rapports de pouvoir genrés, de même que les lieux dans lesquels cet apprentissage se produit.

Des participantes de toutes les vagues ont mentionné qu'être une femme dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif implique n'avoir un droit à l'erreur que très relatif, pour ne pas dire inexistant. Erika a donné l'image d'un pied qui serait toujours en équilibre précaire sur le bord d'un précipice. Cette absence de droit à l'erreur vient à la fois du public, des collègues et des patrons. Des journalistes expliquent que lorsqu'un collègue masculin fait une erreur, il peut simplement signaler qu'il s'est trompé ou même, dans certains cas, ne jamais revenir sur sa méprise et agir comme si rien ne s'était passé. Mais pour une femme, cette attitude ne passe pas. Elle ne passe ni au début ni plus tard en carrière. Mais lorsqu'un.e jeune journaliste fait ses débuts, apprend dans des conditions où il ou elle est seul.e, les erreurs et les risques de cafouillage sont plus élevés. Si elles sont en quelque sorte « normales », ces erreurs, pour une femme, ont le potentiel de causer plus de préjudices parce que ce droit à l'erreur n'existe pas.

Les femmes doivent également investir des lieux de pratique fortement genrés, où l'hétérosexualité obligatoire (Butler, 2005) et la performance de la masculinité hégémonique (Martin, 2001) se côtoient au quotidien. Le sport est un champ où la binarité homme/femme est sans cesse réitérée (Messner, 1992), ne serait-ce que par la faible présence de la mixité dans la pratique sportive. En ce sens, le vestiaire constitue le symbole de cette binarité dûment défendue. Liliane est la seule participante à avoir connu l'époque où les femmes n'étaient pas admises dans les vestiaires, et même sur les galeries de presse. Le droit à entrer dans les vestiaires acquis pour les journalistes sportives ne signifie toutefois pas pour autant l'aplanissement des rapports de pouvoir. En plus d'être une source de malaise pour les journalistes sportives à leurs débuts, les participantes des deuxième et troisième vagues ont relevé des épisodes sexistes dans les vestiaires, incidents qui surviennent le plus souvent au tout début de leur carrière. Ces épisodes – nudité volontaire, porter l'attention sur ses parties génitales nues en les agitant, lancer un *jockstrap* sur le micro d'une journaliste – n'ont pas eu d'incidences à long terme sur les carrières

des journalistes sportives, mais ont créé des malaises, des inconforts et ont le potentiel de déstabiliser de jeunes journalistes en pleine période d'apprentissage. Ce rituel initiatique, vocable sous lequel j'ai désigné ces épisodes de sexisme, est aussi un moyen de réitérer la différence entre les hommes et les femmes et de s'assurer du maintien d'un cadre hétérocentriste qui pourrait être bousculé par une mixité professionnelle en dehors de relations sexualisées.

Ainsi, une même pratique présentée comme indifférenciée comme celle de l'apprentissage « sur le tas », sur le terrain, recèle un potentiel différencié alors que les journalistes sportives doivent apprendre sans réel droit à l'erreur et dans des conditions qui leur rappellent qu'elles ne sont pas « comme les autres », mais qu'elles demeurent l'Autre.

L'intégration aux lieux que nécessite une pleine participation au sous-champ spécialisé du journalisme sportif va toutefois plus loin que les vestiaires, cette « tradition folklorique » pour reprendre l'expression de Marie-Claude qui se maintient encore aujourd'hui. Bien entendu, les vestiaires constituent un lieu bien particulier de l'exercice du journalisme sportif puisqu'il n'y a pas une autre spécialité journalistique où l'intimité entre une source et un.e journaliste est aussi grande, où l'idée même d'avoir une source à demi nue — ou même complètement nue — devant soi fasse partie de la routine. Où aller interroger une source dans les douches ne soulève pas de questions éthiques plus qu'il ne faut. Cette singularité tend à laisser dans l'ombre d'autres lieux d'intégration, qui au final vont avoir autant sinon plus d'incidence dans les parcours professionnels des journalistes sportives.

Ces dernières doivent ainsi s'intégrer aux salles de rédaction sportives de même qu'aux lieux qu'elles partagent avec des collègues d'autres médias. Plus haut, j'ai mentionné qu'après la première vague de journalistes sportives, il y a eu une normalisation de leur présence dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Cette normalisation n'a toutefois pas eu comme corollaire de rendre les stéréotypes de genre moins prégnants dans le champ. En fait, c'est plutôt un phénomène inverse qui s'est accompli.

J'ai relevé la faible marge de manœuvre dont jouissent les femmes lors de leur période d'apprentissage, de ce droit à l'erreur presque absent pour les journalistes sportives. Cette épée de Damoclès repose en grande partie sur le stéréotype voulant que les femmes s'y connaissent peu en sport. Chaque sous-champ possède ses sources de capital qui deviennent plus importantes que d'autres (Bourdieu et Wacquant, 2014). Dans le sous-champ du journalisme sportif, connaître le sport est une source de capital hautement valorisée. Or, il n'est pas assumé d'emblée que les

femmes connaissent *véritablement* le sport, comparativement à leurs collègues masculins. Parties de « génie en herbes » entre collègues pour prouver qui en connaît le plus, et qui laissent souvent les femmes de côté, non-reconnaissance de l'expertise des femmes, recherche des erreurs des collègues féminines ; les relations entre collègues, si elles peuvent être harmonieuses, ne sont pas dépourvues d'un climat de compétitivité emprunt de ces stéréotypes genrés qui se transforment en rapports de pouvoir. Plus il est attendu des journalistes sportives qu'elles performant une féminité normative, comme dans la troisième vague, plus les stéréotypes sont renforcés *a priori*. Comme si on tenait pour acquis que les règles qui régissent habituellement l'entrée dans le sous-champ, dont la présence d'un capital de connaissances en sport, n'étaient pas respectées par les journalistes sportives, parce qu'elles épousent une forme de féminité qui ne cadre pas avec la connaissance du sport, une féminité qui serait antinomique à la pratique du journalisme sportif.

Quant aux rapports avec les collègues des autres médias sur le terrain, ils sont teintés par la compétitivité et marqués par une culture communicationnelle machiste qui se transforme en stratégie de préservation du pouvoir. Cette culture communicationnelle est faite de blagues grivoises, de conversations « entre hommes », de remarques paternalistes, de la réitération du cadre hétérocentriste dans lequel le journalisme sportif se pratique, etc. Et elle agit comme une réitération constante des rapports de pouvoirs genrés existants, de la domination d'une forme de masculinité et de sa légitimité dans le champ. Plusieurs journalistes sportives ont témoigné de leur inconfort face à cette culture de laquelle elles se sentent exclues. Elles vont, comme Diane, préférer s'éloigner quand les discussions « entre hommes » ont lieu. Ou comme Stéphanie, elles vont préférer taire leur malaise face à un collègue qui a une photo de femme peu vêtue comme fond d'écran plutôt que de renforcer sa visibilité en tant qu'Autre dans le sous-champ. Ce faisant, les agents en position de dominance peuvent maintenir leur ascendant sur le sous-champ, en réitérant les normes relationnelles qui le régissent.

Quant à la culture de la compétitivité, elle s'ancre une fois de plus dans le manque de connaissances présumé des journalistes sportives. Elles n'ont pas à avoir vécu un incident particulier pour ressentir cette compétitivité. Plusieurs ont dit se mettre elles-mêmes beaucoup de pression pour être à la hauteur, ou comme le disait Sophie, pour ne pas passer pour une « nunuche ». Les journalistes sportives sont conscientes des attentes à leur endroit, elles nourrissent le sentiment que leur travail sera scruté avec encore plus d'attention parce que justement, elles sont des femmes. Même le passage du temps ne permet pas à toutes d'acquiescer

suffisamment de capital culturel pour faire cesser ce sentiment de devoir toujours prouver qu'elles ont un droit légitime d'œuvrer dans le sous-champ. Et comme pour d'autres phénomènes observés plus haut, plus les attentes de performance d'une féminité normative sont élevées, plus la situation des journalistes sportives devient paradoxale et inconfortable alors qu'elles incarnent une plus grande menace au maintien du statu quo dans le sous-champ.

### 9.1.1 *Le complexe médiatico-sportif et la culture sportive*

L'accueil que reçoivent les journalistes sportives sur le terrain est également tributaire de la culture du sport qu'elles sont amenées à couvrir. En effet, les disciplines sportives ne partagent pas une culture unifiée. Une discipline possède une histoire qui lui est propre, développée dans une conjoncture socio-économique et géographique particulière. Par le fait même, les rapports qu'entretiennent les sports avec les médias au sein du complexe médiatico-sportif sont imprégnés de cette histoire, de la culture particulière de la discipline, de sa symbolique et, de ce fait, de son rapport au genre. Un rapport souvent contrasté et plus complexe qu'il peut y paraître de prime abord.

Le hockey est le sport le plus populaire au Québec et au Canada et celui qui jouit de la couverture médiatique la plus complète. Les investissements en argent et en ressources humaines consentis par les médias québécois pour couvrir le hockey font de cette discipline la pierre d'assise du complexe médiatico-sportif de la province. Mais le hockey en sol canadien possède une culture fermée aux *outsiders* (Allain, 2008), valorise une masculinité hégémonique (Gee, 2009) et au final les hommes blancs (Adams, 2006). Le hockey professionnel est un milieu hautement structuré, où les journalistes sportifs et sportives doivent respecter des règles fixées par les équipes, sous peine d'être sanctionnées. Et plus les médias deviennent dépendants du hockey professionnel, plus cette logique prend de la place. Or, les journalistes sportives, comme leurs collègues masculins, doivent évoluer dans ce milieu contrôlé, mais en plus, elles font doublement office d'*outsiders*. D'une part, elles sont des journalistes et des femmes dans une culture qui rejette tout ce qui se rattache à la féminité et aux femmes (Allain, 2008). Des participantes ont ainsi relevé des incidents qu'elles jugent liés au fait qu'elles soient des femmes. De plus, parce que le hockey est hautement valorisé dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, la compétitivité entre journalistes est d'autant plus grande. Les stratégies de conservation

évoquées plus haut pour maintenir le statu quo dans le sous-champ sont alors décuplées dans un milieu comme le hockey.

Contrastant avec le hockey, la culture des sports de combat en est une ouverte aux journalistes sportives. La boxe et les arts martiaux mixtes n'occupent pas une position aussi centrale dans le complexe médiatico-sportif que celle du hockey, mais elles demeurent des disciplines qui nécessitent des journalistes de *beat*. Alors que la symbolique et la mise en scène de ces sports sont des rappels constants d'une masculinité hégémonique, sur le terrain, l'accueil réservé aux journalistes sportives contraste avec cette image. Au chapitre cinq, j'ai développé un ensemble d'hypothèses autour de ce phénomène que je n'exposerai pas ici en entier. Je souhaite avant tout rappeler qu'au final, la performance de la masculinité mise de l'avant par la pratique d'un sport n'est pas corollaire de l'accueil que recevront les journalistes sportives sur le terrain. Les journalistes sportives qui ont couvert le hockey, un sport devant pourtant représenter la « *canadianness* » (Adams, 2006), ont pour la plupart rencontré des obstacles et vécus des épisodes de sexisme, que ce soit de la part d'athlètes ou de collègues, alors que les expériences des participantes dans le monde des sports de combat se sont avérées positives. Elles ont reçu des témoignages de confiance de la part des athlètes et des entraîneurs, les athlètes ont été généreux avec elles, sans égard à leur appartenance à la catégorie femme. Quant à la concurrence entre journalistes, les participantes n'ont rien relevé de similaire au hockey.

### 9.1.2 *Singularité de pratiques : déjouer les stratégies de conservation*

Avec l'injonction de plus en plus présente à la performativité d'une féminité normative, il est légitime de se demander si l'appartenance à la catégorie « femme » signifie adhérer à une écriture dite féminine. À cette question, les participantes ont répondu dans une forte majorité non. Mais ce non s'accompagne d'un « mais ». En fait, si elles ne se réclament pas d'une écriture féminine, les journalistes sportives n'hésitent pas à revendiquer leur singularité. Elles ne pratiquent pas le journalisme sportif comme leurs collègues, mais elles ne le font pas non plus comme leurs collègues féminines. Style « rentre dedans », valorisation de l'humain derrière l'athlète, recherche de reportages plus complets qui se détachent de la simple performance sportive, ce sont là des manières dont les journalistes sportives caractérisent leur approche du métier. Pour expliquer ces choix, elles parlent d'une absence de compte à rendre à l'endroit des organisations sportives, d'un manque de connaissances ou d'intérêts pour les statistiques qui les

amènent à exploiter d'autres filons, d'une pratique sportive personnelle, de leur vision du « bon » journalisme sportif, etc. Lorsqu'on explore la littérature, force est de constater que les pratiques des journalistes sportives ne sont pas complètement singulières dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Il y a des précédents, mais ces derniers sont souvent extérieurs au moment et au média où les participantes vont exercer leur profession.

En se revendiquant de leur singularité de pratique, les journalistes sportives se dissocient à la fois de l'héritage du sous-champ spécialisé du journalisme sportif — qui comme je l'ai exposé antérieurement, ne jouit que d'un faible capital symbolique au sein du champ journalistique — et à la fois de pratiques associées au « féminin », pratiques qui pourraient renforcer le statut de *token* des journalistes sportives et qui risqueraient de les marginaliser un peu plus. En misant sur leur singularité, les participantes s'inscrivent dans une logique de différenciation entre agent.es au sein du sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Cette stratégie de différenciation est poussée encore plus loin par trois participantes, Lisa, Claudine et Valérie, qui vont carrément se créer une pratique nichée, où elles n'entrent que très peu en compétition avec les autres agent.es. Cette mise en réserve leur permet d'expérimenter et de jouir d'un espace de liberté plus grand. Toutefois, il s'agit également d'un espace plus éloigné du cœur du complexe médiatico-sportif, donc du pouvoir.

Il apparaît clairement que les pratiques des journalistes sportives sont teintées par des rapports de pouvoir genrés qui se déclinent sous différentes facettes dans les différents lieux de pratiques. Il est tout aussi clair que ces rapports sont renforcés et plus saillants lorsque l'injonction à la performativité d'une féminité normative se fait plus pressante dans une logique de mise en marché de cette féminité. Mais force est d'admettre qu'on ne peut pour autant en conclure à une écriture « féminine », et encore moins à une écriture « féminine » qui serait revendiquée par les femmes elles-mêmes, au nom de la différence.

Pour les femmes, il est ardu, sinon impossible, de s'intégrer totalement au sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Des attentes genrées qui reposent sur la faiblesse prétendue des connaissances sportives des femmes, une culture communicationnelle machiste, une compétitivité exacerbée ; tous ces facteurs viennent rappeler à l'ordre les journalistes sportives, maintiennent le statu quo et assurent aux agents la main haute sur le pouvoir. Les journalistes sportives sont acceptées dans le sous-champ, pourvu qu'elles ne bousculent pas les règles mises en place. Quant à l'accueil que leur réserve le milieu sportif, il peut être très bon, comme en boxe. Il peut être

fermé, et parfois hostile, comme au hockey. Et même frôler le harcèlement, comme en témoignent les expériences de certaines journalistes qui ont couvert le football.

## **9.2 *La création du mythe***

Sur les 45 années étudiées, à travers les trois vagues de journalistes sportives, d'abord subtilement jusqu'à devenir une composante à part entière du sous-champ spécialisé du journalisme sportif se trouve ce que j'ai nommé le « mythe de la salope ». La naturalisation de ce mythe dans le sous-champ est l'incarnation de la prémisse hétérocentriste qui régule les relations entre les journalistes sportives et leurs sources masculines. C'est également une réitération de la supposée disponibilité sexuelle des femmes aux désirs masculins et du rôle des femmes comme gardiennes de la moralité. Le « mythe de la salope » est cette idée reçue et ancrée dans le sous-champ selon laquelle des journalistes sportives choisissent cette profession dans le but d'entretenir des relations sexuelles et sentimentales avec des athlètes masculins.

Il ne s'est pas soudainement implanté dans le sous-champ du journalisme sportif. À travers les trois vagues de journalistes sportives, on peut lire l'évolution et la pérennisation du « mythe de la salope ». Il s'installe doucement chez les pionnières, sans affecter particulièrement leurs pratiques ou leurs relations avec les sources masculines. Quelques ragots ici et là, des malaises parfois dans les vestiaires, mais rien qui ne vienne bousculer les journalistes sportives sur le long terme. À partir de la vague de stabilisation, il devient clair que les femmes sont là pour rester. À ce moment charnière, être une « femme » va devenir pour certaines une forme de capital qu'elles vont mettre de l'avant pour entrer dans le sous-champ. Ce capital reste flou, c'est-à-dire qu'il repose sur l'appartenance à la catégorie « femme », mais qu'il n'est pas défini autrement. À partir de ce moment, le « mythe de la salope » va s'installer plus durablement dans les pratiques. Les journalistes sportives vont devenir plus attentives aux regards de leurs confrères sur leurs relations avec les athlètes masculins. Elles veulent éviter à tout prix les rumeurs. Elles ne veulent pas être catégorisées comme de « mauvaises » femmes. Elles vont ainsi éviter les rencontres en tête à tête avec des athlètes masculins, se tenir loin des bars des hôtels, ne vont pas donner leur numéro de téléphone à une source potentielle, etc. Les femmes vont, pour conserver leur réputation et leur capital symbolique souvent durement acquis, éviter des méthodes utilisées par leurs confrères pour dénicher des informations exclusives. Pour les journalistes de la troisième vague, celle de la performance, le « mythe de la salope » est complètement naturalisé. Ces jeunes

journalistes ne sont plus seulement conscientes du regard de leurs confrères, mais elles en viennent elles-mêmes à policer leur comportement et celui de leurs consœurs. Elles jugent qu'il faut éviter de se retrouver associée « aux mauvaises personnes ». Ces « mauvaises personnes » sont ces femmes qui seraient justement là pour entretenir des relations intimes avec les athlètes, et peut-être même user de leur charme, du pouvoir que leur confère leur « féminité » pour obtenir des informations de manière peu professionnelle. Il y a « elles » et il y a les « Autres ».

Le « mythe de la salope » repose sur le script hétéronormatif voulant que tous les agent.es soient hétérosexuel.es, que tous les athlètes masculins le soient également, et qu'il y ait une attirance prévisible entre eux, même dans un contexte professionnel. Il repose également sur l'idée de la disponibilité sexuelle des journalistes sportives. En tant que professionnelles de l'information sportive, donc en tant que femmes qui travaillent dans un milieu majoritairement masculin, y compris par rapport aux sources avec qui elles sont en contact, elles deviennent symboliquement des travailleuses disponibles sexuellement pour les athlètes. Le mot « salope » illustre ce parallèle entre les journalistes sportives et les femmes en situation de prostitution, dont le travail repose sur la disponibilité sexuelle.

En renforçant la binarité masculin/féminin, homme/femme, comme on le voit dans la vague de la performance, il y a un corollairement un renforcement de l'hétérosexualité obligatoire et de la symbolique de la disponibilité sexuelle. Le capital que pourrait représenter la « féminité » dans le sous-champ du journalisme sportif — un capital qui de l'extérieur peut sembler positif, puisqu'il amène plus de femmes dans le sous-champ — n'en est pas un légitime. En étant naturalisé, le « mythe de la salope » assure qu'il ne sera pas utilisé, sous peine de sanctions symboliques par les pairs. Le statu quo peut être maintenu, et les sources de capital valorisées inchangées.

### ***9.3 Rapport à l'apparence et conciliation vie privée/vie professionnelle***

Dernier point au cœur de mon analyse : le rapport à l'apparence et la conciliation vie privée/vie professionnelle. Ces enjeux ne sont pas propres au journalisme sportif, ni même au journalisme, mais ils s'inscrivent dans le fonctionnement du sous-champ spécialisé du journalisme sportif. Le double standard entre journalistes sportifs et sportives quant à l'apparence est flagrant. Les participantes notent que leurs confrères n'ont pas à s'en faire avec leur âge, leur poids ou les vêtements qu'ils porteront en ondes. Les journalistes sportives qui travaillent à la

télévision doivent, elles, faire face à ces tracasseries du quotidien. D'ailleurs, plusieurs ont indiqué qu'elles ne croient pas qu'elles travailleront le reste de leur vie active devant la caméra, que le public ou leurs patrons leur feront savoir qu'il est temps qu'elles quittent avant l'heure de la retraite.

Avec la concentration des effectifs féminins à la télévision, le poids de l'apparence prend encore plus d'ampleur chez les journalistes de troisième vague. Ces dernières ne sont pas dupes : leur apparence physique a été un facteur dans leur embauche. En mettant à l'avant-plan leur apparence physique dans la mise en marché du « produit » journalistique sportif, les employeurs contribuent aussi à renforcer le poids des apparences. Comme l'a dit Diane, pionnière, il faut, pour les femmes, avoir à la fois l'apparence de l'emploi et les connaissances. En vieillissant, pourront-elles conserver leur poste ? Jugera-t-on que leur apparence ne convient plus, nonobstant leurs connaissances ? Les participantes de la troisième vague ont relevé que la majorité des courriels du public qu'elles reçoivent, et surtout qu'elles ont reçus au début de leur carrière, parlaient directement de leur apparence. Ce qui a poussé Florence à se demander ce qui arriverait quand elle ne serait plus « *la saveur du mois* ». Nancy dit avoir déjà vu les techniques utilisées pour faire comprendre aux femmes qu'il est temps pour elles de quitter, sans les mettre directement à la porte.

Les participantes offrent deux explications à ce double standard qui se maintient à travers le temps. D'une part, le public cible de la médiatisation sportive est des hommes. Ici, encore une fois se profile un script hétéronormatif stéréotypé où les hommes sont non seulement tous attirés par les femmes, mais par une « féminité » performée selon des standards aux contours fixes. D'autre part, le journalisme sportif ne s'exerce pas en dehors de la société. Comme n'a pas manqué de le souligner Claudine, le double standard entre les hommes et les femmes quant à l'apparence et à la crainte de vieillir n'est peut-être en fait que le reflet de ce qui se passe dans la société.

Enfin, quelques mots sur la conciliation vie privée/vie professionnelle. Celles pour qui la conciliation est la moins compliquée misent sur un réseau omniprésent et flexible. Cette flexibilité est primordiale en raison des horaires atypiques associés à l'exercice du journalisme sportif. Même si les femmes sont depuis longtemps intégrées au marché du travail, et même si théoriquement les hommes avec des enfants ont eux aussi des responsabilités familiales, des employeurs continuent de discriminer, parfois subtilement, d'autres fois non, les femmes qui ont

des enfants. Finalement, j'ajouterais que le journalisme sportif est un métier qui use, enfants ou non.

#### **9.4 Du chemin parcouru et du chemin à parcourir**

À la lumière de parcours professionnels de ces 20 journalistes sportives et autres professionnelles de l'information sportive québécoises qui se répartissent en trois vagues, j'ai relevé des changements dans le sous-champ spécialisé du journalisme sportif, mais ces changements ne sont pas radicaux.

En 1980, Bourdieu écrivait que si les nouveaux et nouvelles agent.es d'un champ sont « voués aux stratégies de subversion », ces dernières « restent cantonnées dans certaines limites. Et de fait, les *révolutions partielles* dont les champs sont continûment le lieu ne mettent pas en question les fondements mêmes du jeu, son axiomatic fondamentale, le socle de croyances ultimes sur lequel repose tout le jeu » (p. 116). De même, l'arrivée des journalistes sportives a mené à des « révolutions partielles », mais n'a pas pour autant mené à une révolution complète du champ. Au fil de ces 45 ans, le sous-champ spécialisé du journalisme sportif n'a pas connu de changement de paradigme. Les rapports de pouvoir genrés se sont modifiés dans leur application, mais ils demeurent solidement ancrés dans son fonctionnement, maintenant les agents en position de pouvoir à leur place. La présence de plus de femmes n'a pas suffi à altérer le statu quo. La réitération de la binarité est au cœur des stratégies de conservation des agents en position de pouvoir. Le script hétéronormatif est si bien implanté qu'on peut se demander comment un.e agent.e ouvertement homosexuel.le ou trans trouverait sa place dans le sous-champ. Comment il ou elle y serait accueilli.e?

Lapeyre et Le Feuvre (2004) écrivent :

la féminisation des professions libérales ne constitue un processus hérétique vis-à-vis du système de genre que quand elle s'apparente à une transgression du « tabou de la similitude », c'est-à-dire quand elle tend à rompre avec les principes de la division du monde selon la dichotomie sexuée. (p. 53)

Force est d'admettre qu'en ce sens, l'entrée des femmes dans le journalisme sportif et la normalisation de leur présence n'a pas pour autant mené à une transgression du genre. En fait, à travers les vagues, c'est plutôt le phénomène inverse qui a été observé, alors que les normes de genre relatives à la performance d'une féminité normative ont pris une place prépondérante dans

les rapports que les journalistes sportives entretiennent avec les autres journalistes de même qu'avec les athlètes et autres acteurs sportifs. Nous sommes bien loin d'une rupture de la binarité; Nous assistons plutôt à son renforcement. Nous sommes tout aussi loin de délaisser un script hétérocentriste qui ruisselle sur les pratiques des journalistes sportives ; encore ici, nous assistons à un renforcement de ce script.

Il pourrait être intéressant dans le futur d'observer les rapports qu'entretiennent les journalistes sportifs envers les féminités. Comment perçoivent-ils la présence des femmes ? Comment s'articule la construction d'une ou de plusieurs masculinités légitimes au sein du sous-champ spécialisé du journalisme sportif ? Voilà des questions qui permettront de raffiner l'analyse des rapports de pouvoir genrés au sein de cette profession et de nous éloigner encore un peu plus des pris pour acquis naturalistes. Il serait également pertinent de comparer le cas du Québec avec le reste du Canada. J'ai mentionné à quelques reprises que les chroniqueuses sportives sont arrivées beaucoup plus tôt au Canada anglais que ça n'a été le cas pour le Québec francophone. Mais au final, cela a-t-il marqué les parcours professionnels des journalistes sportives contemporaines ? Comment le phénomène des vagues s'articule-t-il dans le reste du Canada ? Et le « mythe de la salope » ?

Et quelle est la suite pour les journalistes sportives québécoises ? Sommes-nous à l'aube de voir se dessiner une quatrième vague de journalistes sportives ? Les trois vagues que j'ai identifiées émergent alors que des changements de configuration marquent le sous-champ spécialisé du journalisme sportif et le champ du sport : déménagement d'équipes professionnelles, guerre des ondes, ouvertures de nouvelles stations de télévision, grèves, etc. Le marché sportif en lui-même affiche une certaine stabilité depuis quelques années, même si le possible retour d'une franchise de hockey professionnel à Québec, et celui d'une équipe de baseball majeur à Montréal alimente certains espoirs. Pour l'instant, rien n'est assuré quant à ces retours qui, il faut le dire, viendraient possiblement brasser les cartes du complexe médiatico-sportif québécois. Si ces retours ne sont que conjectures, la présence de nouvelles plateformes de diffusion, elle, est bien réelle. Depuis peu, des médias « traditionnels », comme la station RDS par exemple, offrent des contenus qui débordent du cadre télévisé et du site web conventionnel (des nouvelles, des chroniques et des classements). Ainsi, des balados diffusion (*podcasts*) sont accessibles à partir du site web de la chaîne de même que des capsules vidéos exclusives, de courts segments de nouvelles peuvent être visionnés à partir de Facebook, des « Facebook live »

sont produits quotidiennement, etc. La chaîne privée a également établi un partenariat avec *Urbania*<sup>87</sup> en créant le site web *Balle Courbe* où sport, culture populaire et faits inusités se côtoient. Et au-delà des médias « traditionnels » émergent également de nouvelles sources de contenus sportifs, tel *The Players Tribune*, un site web où les athlètes prennent la parole sans intermédiaire. Pensons également à *The Athletic*, un média web d'informations sportives de forme traditionnelle, mais qui mise sur un financement par abonnements, en porte à faux face à la gratuité de l'information.

L'ensemble de ces changements vont-ils engendrer une nouvelle vague de journalistes sportives? À plus long terme, vont-ils contribuer à amorcer un changement de paradigme en créant des espaces de liberté et d'expérimentations plus éloignés de la *doxa* du sous-champ spécialisé du journalisme sportif? Est-ce que la « crise des médias », liée à la fois à la précarité économique des médias et à la crise de confiance envers les institutions médiatiques va atteindre le sous-champ spécialisé du journalisme sportif au point où nous assisterons à une remise en question des pratiques en place?

Il est encore trop tôt pour répondre à ces questions. Cette étude a démontré que sur un horizon de 45 ans, malgré des changements dans leur articulation, les rapports de pouvoir genrés se sont maintenus, et dans certains cas, leur poids dans les pratiques professionnelles quotidiennes des journalistes sportives s'est même accentué. Dans ces circonstances, difficile, sinon impossible d'assumer que les choses vont simplement s'améliorer par la force des changements économiques et technologiques dans les médias sportifs. Je pourrais dire la même chose quant à la représentation de la diversité dans des médias sportifs, alors que les sports sont encore l'affaire d'une large majorité d'hommes blancs cis présumés hétérosexuels.

Claudine, une pionnière, malgré ses propres constats peu reluisants, a conclu notre rencontre par ces mots.

Claudine : [J] e pense que la femme va avoir la place qu'elle veut bien se donner, si elle veut y aller. Je fais souvent des carrières et professions, quand je parle à des petits jeunes qui sont devant, je leur dis toujours, les seules portes qui vous sont fermées dans la vie, c'est celles que vous n'osez pas ouvrir. Si tu ne vas jamais la

---

<sup>87</sup> *Urbania* est une entreprise médiatique qui produit un magazine du même nom, possède un site web et produit des séries télé. Le contenu est souvent tourné vers la culture populaire. Pour plus d'informations, voir <https://urbania.ca/a-propos/>

tester, c'est sur qu'elle va rester fermée. Tu ne sauras jamais si elle est barrée ou si elle est ouverte. Il faut y aller, faut y aller.

Marilou : Est-ce que vous croyez qu'elle est débarrée pour les femmes ?

Claudine : Si elle n'est pas débarrée, on est capable de trouver la clé.

À quoi ressemble ou ressemblera cette clé? Certes, Claudine évoque l'idée de foncer, de ne pas renoncer en amont à percer le sous-champ spécialisé du journalisme sportif sous prétexte d'être une femme. Autrement dit, pour les femmes, il s'agit d'utiliser leur agentivité, leur pouvoir d'agir, pour faire leur place. Mais force est d'admettre que ce n'est pas suffisant pour remettre en question les structures même du sous-champ spécialisé du journalisme sportif et pour inquiéter les agents en position de pouvoir. Comment, alors, changer les choses? Au regard des changements qui ont eu lieu à l'intérieur du champ journalistique québécois pour les femmes, il semble que le regroupement des voix, une prise de parole commune puisse mener à des modifications des rapports de pouvoir sur le long terme. Dans la même veine, un soutien plus large des agent.es du champ journalistique pourrait contribuer à faire entendre les enjeux propres aux journalistes sportives, y compris à les faire entendre au public, et forcer la main des entreprises médiatiques sportives et des équipes professionnelles à modifier certaines de leurs pratiques. Mais s'il y a un constat qui se dégage, c'est que les changements ne surviendront pas par « eux-mêmes », par la force des choses. Ils devront être générés par des actions concrètes.

## ***Bibliographie***

- Acker, J. (1990). Hierarchies, Jobs, Bodies: A Theory of Gendered Organizations. *Gender and Society*, 4(2), 139-158.
- Adams, M. L. (2006). The game of whose lives? Gender, Race, and Entitlement in Canada's "National" Game. Dans D. Whitson et R. Gruneau (dir.), *Artificial Ice: Hockey, Culture, and Commerce* (p. 71-85). Peterborough, Ont.: Broadview Press.
- Adkins, L. (2004). Reflexivity: Freedom or habit of gender?. Dans L. Adkins et B. Skeegs, *Feminism after Bourdieu* (p. 191-210). Oxford : Blackwell.
- Allain, K. A. (2008). "Real Fast and Tough": The Construction of Canadian Hockey Masculinity. *Sociology of Sport Journal*, 25(4), 462-481.
- Allain, K. A. (2014). 'What happen in the room stays in the room': conducting research with young men in the Canadian Hockey League. *Qualitative Research in Sport, Exercise and Health*, 6(2), 205-219.
- Allen, K. (2016, 11 octobre). The NHL's 50 most important people. *USA Today Sports*. Repéré à <https://www.usatoday.com/story/sports/nhl/2016/10/11/nhls-50-most-important-people-2016-2017/91822036/>
- André Arthur. (s.d.). Dans *Wikipedia*. Repéré le 5 juin 2018 à [https://fr.wikipedia.org/wiki/Andr%C3%A9\\_Arthur](https://fr.wikipedia.org/wiki/Andr%C3%A9_Arthur)
- Anisman-Razin, M. et Saguy, T. (2016). Reactions to tokenism: the role of individual characteristics in shaping responses to token decisions. *European Journal of social Psychology*, 46(6), 716-731.
- Arnold, T., Chen, T. et Hey, W. (2015). The Rise of Women Sportscasters: A Struggle from Sideline to the Centerfield. *Missouri Journal of Health, Physical Education, Recreation and Dance*, 25, 36-43.
- Baillargeon, S. (2013, 27 novembre). Rogers signe un contrat "historique" de 5,2 milliards avec la LNH. *Le Devoir*. Repéré à <http://www.ledevoir.com/culture/medias/393731/rogers-signe-un-contrat-historique-de-5-2-milliards-avec-la-lnh>
- Baillargeon, S. (2014, 11 avril). ICI à la tronçonneuse. *Le Devoir*. Repéré à <http://www.ledevoir.com/culture/medias/405153/600-postes-pourraient-etre-abolis-a-radio-canada-cbc>
- Baker, A.G. (2016). Women's equality in the workplace: personal comments of a business lawyer. *Studies in Higher Education*, 41(5), 920-926.

- Barthes, R. (2012). *Mythologies*. New York : Hill and Wang.
- Beauchamp, C. (1987). *Le Silence des médias*. Montréal: Éditions du remue-ménage.
- Beauchamp, C.. (1992). *Judith Jasmin : de feu et de flamme*. Montréal : Éditions Boréal.
- Béland, G. (2012, 20 avril). Radio-Canada : le budget des sports serait amputé de 22%. *La Presse*. Repéré à <http://www.lapresse.ca/sports/medias/201204/20/01-4517236-radio-canada-le-budget-des-sports-serait-ampute-de-22.php>
- Bélangier, A. et Sirois-Moumni, B. (2018, 11 mars). Don Cherry, baromètre de l'intolérance. *La Presse+*. Repéré à [http://plus.lapresse.ca/screens/235fbc0a-7c2c-43eb-afd3-a7e6e70ae7ff\\_7C\\_0.html](http://plus.lapresse.ca/screens/235fbc0a-7c2c-43eb-afd3-a7e6e70ae7ff_7C_0.html)
- Bellamy Jr., R.V. (1989). Professional Sports Organizations : Media Strategies. Dans L. A. Wenner (dir), *Media, Sports and Society* (p. 120-133). Newbury Park, London, New Delhi: Sage Publications.
- Benson, R. (2006). News Media as a “Journalistic Field”: What Bourdieu Adds to New Institutionalism, and Vice Versa. *Political Communication*, 23(2),187-202.
- Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A. et Revillard, A. (2008). *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*. Bruxelles : De Boeck.
- Bernier, M. (1996). Les conditions de légitimité du journalisme : esquisse d'un modèle théorique. *Les Cahiers du journalisme*. (2), 176-192.
- Billings, A. C. et Blackistone, K. B. (2015). Sprawling Hagiography. ESPN's 30 for 30 Series and the Untangling of Sports Memories. Dans J. McGuire, G. G. Armfield et A. Earnhardt, *The ESPN effet. Exploring the Worldwide Leader in Sports* (p. 157-168). New York : Peter Lang.
- Blais, M., Fortin-Pellerin, L., Lampron, M., et Pagé, G. (2007). Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical. *Recherches féministes*, 20(2), 141-162.
- Blais, M. et Martineau, S. (2006). L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner du sens à des données brutes. *Recherches Qualitatives*, 26(2), 1-18.
- Boileau, J. (2016). *Lettres à une jeune journaliste*. Montréal (Québec) : VLB éditeur.
- Boileau, X. et al. (2017). Les Jeux olympiques de Berlin dans l'arène médiatique montréalaise. Distance, censure et prise de parole. *Belphegor*, 15(1). Repéré à <https://belphegor.revues.org/909>

- Boivin, M. (2015, 22 mai). 20 moments marquants de l'histoire des Nordiques, 20 ans après leur départ. *Le Journal de Montréal*. Repéré à <http://www.journaldemontreal.com/2015/05/22/les-nordiques-de-quebec-20-ans-de-souvenirs-en-20-moments-marquants>
- Boulay, M. (2011, 17 août). TVA Sports aura un bon “esprit d'équipe”. *Agence QMI*. Repéré à <http://fr.canoe.ca/cgi-bin/imprimer.cgi?id=993955>
- Bourdieu, P. (1980). *Questions de sociologie*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1992). *Les règles de l'art – Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (1994). L'emprise du journalisme. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101-102, 3-9.
- Bourdieu, P. et Wacquant, L. (2014). *Invitation à la sociologie réflexive*. Paris : Seuil.
- Bourdieu, P. (2005). The Political Field, the Social Science Field, and the Journalistic Field. Dans R. Benson et E. Neveu (dir.), *Bourdieu and the Journalistic Field* (p. 29-47). Cambridge : Polity.
- Boyle, R. et Haynes, R. (2009). *Power Play: Sport, the Media and Popular Culture* [2e édition]. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Breed, W. (1997). Social control in the Newsroom: A Functional Analysis. Dans D. Berkowitz (dir.), In *Social Meanings of News* (p.107-122). Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications.
- Britton, D. M. (2003). *At work in the iron cage : The prison as gendered organization*. New York and London: New York University Press.
- Brodeur, D. et Caza, D. (1996). *Les Expos : du parc Jarry au Stade olympique*. Montréal : Les Éditions de l'Homme.
- Brousseau-Pouliot, V. (24 février 2011). Le Canadien une année de plus à RDS. *La Presse*. Repéré à <http://affaires.lapresse.ca/economie/medias-et-telecoms/201102/23/01-4373323-le-canadien-une-annee-de-plus-a-rds.php>.
- Broustau, N., Jeanne-Perrier, V, Le Cam, F. et Pereira, F. H. (2012). L'entretien de recherche avec des journalistes : Propos introductifs. *Sur le journalisme. About Journalism. Sobre jornalismo*, 1(1), 6-13.
- Bruce, T. (1998). Audience Frustration and Pleasure : Women Viewers Confront Televised Women's Basketball. *Journal of Sports & Social Issues*, 22(4), 373-397.

- Brunet, M. (2009). *Michel Bergeron à cœur ouvert*. Montréal : Éditions Québec Amérique.
- Butler, J. (1990). *Gender Trouble : feminism and the subversion of identity*. New York : Routledge.
- Butler, J. (2005). *Trouble dans le genre : Pour un féminisme de la subversion*. Paris : La Découverte.
- Cambron, M. et St-Pierre, M. (2016). Presse et ondes radiophoniques : Sur les traces des voix disparues. *Sens public*. Repéré à <http://www.sens-public.org/article1199.html>
- Carter, V. E. et Donohue, M. (2012). Whole Person Learning : Embedding Ethical Enterprise Leadership in Business Education. *American Journal of Business Education*, 5(6), 677-692.
- Cauchon, P. (2004, 6 mai). Télévision – Radio-Canada : une couverture olympique marquée par les compressions budgétaires. *Le Devoir*. Repéré à <http://www.ledevoir.com/culture/medias/53880/television-radio-canada-une-couverture-olympique-marquee-par-les-compressions-budgetaires>.
- Charron, J. et de Bonville, J. (1996). Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition. *Communication*, 17(2), 50-97.
- Charron, J., St-Pierre, M. et Drolet, G. (2015). La parole des femmes dans les journaux télévisés au Québec, 1961-2010. *Communication*, 33(1). Repéré à <http://communication.revues.org/5127>
- Chevallier, S. et Chauviré, C. (2010). *Dictionnaire Bourdieu*. Paris : Éditions Ellipse.
- Chiari, M. (2017, 19 janvier). Antonio Brown Facebook Live Video Being Investigated by NFL, Says Roger Goodell. *The Bleacher Report*. Repéré à <http://bleacherreport.com/articles/2687946-antonio-brown-facebook-live-video-being-investigated-by-nfl-says-roger-goodell>
- Claringbould, I., Knoppers, A et Elling, A. (2004). Exclusionary Practices in Sport Journalism. *Sex Roles*, 51(11/12), 709- 718.
- Cobast, E. (2002). *Mythologies de R. Barthes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Cooky, C., Messner, M. A., et Hextrum, R. H. (2013). Women Play sport, But not on TV: A longitudinal Study of Televised News Media. *Communication & Sport*, 1(3), 1-28.
- Cottle, S. (2007). Ethnography and News Production : New(s) Developments in the Field. *Sociology Compass*, 1(1), 1-16.

- Courcy, I., Laberge, S., Erard, C. et Louveau, C.. (2006). Le sport comme espace de reproduction et de contestation des représentations stéréotypées de la féminité. *Recherches féministes*, 19(2), 29-61.
- Couvrette, S. (2009b). Femme d'aujourd'hui, une émission télévisée marquante. *Encyclopédie du Patrimoine culturel de l'Amérique française*. Repéré à [http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-671/Femme\\_d%E2%80%99aujourd%E2%80%99hui,\\_une\\_%C3%A9mission\\_t%C3%A9vis%C3%A9e\\_marquante.html#.WqgZU-ciHIU](http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-671/Femme_d%E2%80%99aujourd%E2%80%99hui,_une_%C3%A9mission_t%C3%A9vis%C3%A9e_marquante.html#.WqgZU-ciHIU)
- Couvrette, S. (2009a). Presse écrite au Québec, 2e partie (XXe-XXIe siècles). *Encyclopédie du Patrimoine culturel de l'Amérique française*. Repéré à [http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-699/Presse\\_%C3%A9crite\\_au\\_Qu%C3%A9bec,\\_2e\\_partie\\_\(XXe-XXIe\\_si%C3%A8cles\).html#.Wow4qeciHIV](http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-699/Presse_%C3%A9crite_au_Qu%C3%A9bec,_2e_partie_(XXe-XXIe_si%C3%A8cles).html#.Wow4qeciHIV)
- Crawford, G. et Gosling, V. K. (2004). The Myth of the 'Puck Bunny': Female Fans and Men's Ice Hockey. *Sociology*, 38(3), 477-493.
- Crenshaw, K. (1991). Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color. *Stanford Law Review*, 43(6), 1241-1299.
- Crepeau, R. C. (2004). *NFL Football : A History of America's New National Pastime*. Urbana, Chicago and Springfield: University of Illinois Press.
- Czarniawska, B. (2012). *Cyberfactories: How News agencies produce news*. Northampton : Edward Elgar.
- Damian-Gaillard, B., Frisque, C. et Saitta, E. (2009). Le journalisme au prisme du genre : une problématique féconde. *Questions de communication*, 15, 175-201.
- Disch, L. et Kane, M. J. (1996). When a Looker is Really a Bitch : Lisa Olson, Sports, and the Heterosexual Matrix. *Journal of Women in Culture and Society*, 21(2), 278-308.
- De Bonville, J. (1988). *La presse québécoise de 1884 à 1914*. Ste-Foy : Presses de l'Université Laval.
- de Bruin, M. (2000). Gender, Organizational and professional Identities in journalism. *Journalism*, 1(2), 217-238.
- de Lauretis, T. (1987). *Technologies of Gender: essays on theory, film and fiction*. Bloomington: Indiana University Press.
- Delbès, M. (2014, 28 octobre). Radio-Canada et CBC diffuseront les JO de 2018 et 2020. *La Presse*. Repéré à <http://www.lapresse.ca/arts/television/201410/28/01-4813479-radio-canada-et-cbc-diffuseront-les-jo-de-2018-et-2020.php>

- Delforce, B. (1996). La responsabilité sociale du journaliste : donner du sens. *Les Cahiers du journalisme*,(2), 16-32.
- Delorme, N. et Raul, P. (2010). Place et production journalistique des femmes dans les départements sportifs des quotidiens français. Dans B. Damian-Gaillard, C. Frisque et E. Saitta (dir.), *Le journalisme au féminin : assignations, inventions et stratégies* (p. 169-194). Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Delphy, C. (2001). *L'ennemi principal 2. Penser le genre*. Paris : Syllepse.
- Demazière, D. (2012). L'entretien de recherche et ses conditions de réalisation. Variété des sujets enquêtés et des objets de l'enquête. *Sur le journalisme. About Journalism. Sobre jornalismo*, 1(1), 30- 39.
- Detellier, É. (2015). *Mises au jeu. Les sports féminins à Montréal, 1919-1961*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.
- Deuze, M. (2005). What is journalism? Professional identity and ideology of journalists reconsidered. *Journalism*, 6(4), 442-464.
- Djerf-Pierre, M. (2007). The Gender of Journalism: The structure and logic of the field on the twentieth Century. *Nordicom Review*, 28, p. 81-104.
- Dorvillé, C. (2002). Éthique sportive, éthique journalistique: une mise en questions. *Les Cahiers du Journalisme*, (11), 18-33.
- Eastman, S. T. et Meyer, T. P. (1989). Sports Programming: Scheduling, Costs, and Competition. Dans L. A. Wenner (dir). *Media, Sports and Society* (p. 97-119). Newbury Park, London, New Delhi: Sage Publications.
- Engstrom, E. et Ferri, A. J. (2000). Looking Through a Gendered Lens: Local U.S. Television News Anchor's Perceived Career Barriers. *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, 44(4), 614-634.
- Enriquez, J. (2002). Coverage of Sports. Dans W.D. Sloan et L. M. Parcell (dir.), *American Journalism: History, Principles, Practices* (p. 198-208). Jefferson, N.C. : McFarland & Co.
- ESPN.com news services. (2015, 26 août). Marshawn Lynch set for hearing regarding \$75k fine, report says. *ESPN.com*. Repéré à [http://www.espn.com/nfl/story/\\_/id/13515115/marshawn-lynch-seattle-seahawks-fined-75000-silence-nfc-championship-game](http://www.espn.com/nfl/story/_/id/13515115/marshawn-lynch-seattle-seahawks-fined-75000-silence-nfc-championship-game)
- Evans, E. et Chamberlain, P. (2015). Critical Waves : Exploring Feminist Identity, Discourse and Praxis in Western Feminism. *Social Movement Studies*, 14(4), 396-409.

- Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal. (2004). Hommage à Madame Michèle Viroly. Repéré à <http://fas.umontreal.ca/faculte/prix-distinctions/diplomes-dhonneur/diplomes-dhonneur-2004/michele-viroly/>
- Fédération professionnelle des journalistes du Québec. (2006, amendé en 2010). Guide de déontologie des journalistes du Québec. Repéré à <https://www.fpq.org/deontologie/guide-de-deontologie/>
- Ferri, A. J. (1988). Perceived Career Barriers of Men and Women Television Anchors. *Journalism Quarterly*, 65(3), 661-667.
- Fletcher, N. (2016). “Doctors are men”: Dr Elinor Black and Second-Generation Woman Physicians. *Manitoba History*, (80), 2-12.
- Forget, M. et Paillé, P. (2012). L’entretien de recherche centré sur le vécu. *Sur le journalisme. About Journalism. Sobre jornalismo*, 1(1), 72- 83.
- Frandsen, K. (2007). Sports Viewing: A Theoretical Approach. *International Journal of Sport Communication*, 1, 67-77.
- Frandsen, K. (2010). Watching Handball Transmissions: Experience of Autonomy, Competency and Relatedness. *Nordicom Review*, 31(1), 53-68.
- Gantz, W. et Wenner, L. A. (1995). Fanship and the Television sports Viewing Experience. *Sociology of Sport Journal*, 12(1), 56-74.
- Gee, S. (2009). Mediating Sport, Myth, and Masculinity: The National Hockey League’s “inside the Warrior” Advertising Campaign. *Sociology of Sport Journal*, 26(4), 578-598.
- Genovese, J. (2015). Sports Television Reporters and the Negotiation of Fragmented Professional Identities. *Communication, Culture & Critique*, 8(1), 55-72.
- Greer, J. D. et Jones, A. H. (2012). A Level Playing Field?: Audience Perception of Male and Female Sports Analysts. *The International Journal of Interdisciplinary Social Sciences*, 6(8), 67-79.
- Greer, J. D., Hardin, M. et Homan, C. (2009). Naturally less exciting? Visual production of men’s and women’s track and field coverage during the 2004 Olympics. *Journal of Broadcasting and Electronic Media*, 53(2), 173-189.
- Griffin, M. (2015, 13 mars). Bravo à la MLB pour les nouvelles règles!. *RDS*. Repéré à <http://www.rds.ca/baseball/bravo-pour-les-nouvelles-regles-1.2161949>
- Grubb, M. V. et Billiot, T. (2010). Women sportcasters: navigating a masculine domain. *Journal of Gender Studies*, 19(1), 87-93.

- Gunther, A., Kautz, D. et Roth, A. (2010). The Credibility of Female Sports Broadcasters: The Perception of Gender in a Male-Dominated Profession. *Human Communication*, 14(2), 71-84.
- Hallgrímsdóttir, H. G., Phillips, R., et Benoit, C. (2006). Fallen Women and Rescued Girls : Social Stigma and Media Narratives of the Sex Industry in Victoria, B.C., from 1980 to 2005. *CRSA/RCSA*, 43(3), 265- 280.
- Hallgrímsdóttir, H. G., Phillips, R., Benoit, C. et Walby, K. (2008). Sporting Girls, Streetwalkers, and Inmates of Houses of III Repute: Media Narratives and the Historical Mutability of Prostitution Stigmas. *Sociological Perspectives*, 51(1), 119-138.
- Hardin, M., Zhong, B. et Whiteside, E. (2009). Sport Coverage: “Toy Department” or Public-Service Journalism? The Relationship Between Reporters’ Ethics and Attitudes Toward the Profession. *International Journal of Sport Communication*, 2(3), 319-339.
- Hardin, M. et Whiteside, E. (2009). Token responses to gendered newsrooms. *Journalism*, 10(5), 627-646.
- Hardin, M. et Shain, S.. (2005). Strenght in numbers? The experiences and attitudes of women in sports media careers. *Journalism and Mass Communication Quartely*, 82(4), 814-830.
- Hardin, M. et Shain, S. (2006). Feeling Much Smaller Than You Know You Are: The Fragmented Professional Identity of Female Sports Journalists. *Critical Studies in Media Communication*, 23(4), 322-338.
- Haynes, R. (2015). Radio Sports News: The longevity and influence of ‘Sports Report’. Dans M. Conboy et J. Steel (dir.), *The Routledge Companion to British Media Theory* (p. 366-379). London: Routledge.
- Helland, K. (2007). Changing Sports, Changing Media: Mass Appeal, the Sports/Media Complex and TV Sports Rights. *Nordicom Review*, 28, 105-119.
- Heywood, L. et Drake, J. (2004). It’s all about the Benjamins’ : Economic Determinants of Third Wave Feminism in the United States. Dans S. Gillis, G. Howie et R. Munford (dir.), *Third Wave Feminism: A Critical Exploration* (p. 13-23). New York : Palgrave Macmillan.
- Hill Collins, P. et Bilge, S. (2016). *Intersectionality*. Cambridge, UK; Malden, MA: Polity Press.
- Howie, G. et Tauchert, A. (2004). Feminist Dissonance : The Logic of Late Feminism. Dans S. Gillis, G. Howie et R. Munford (dir.), *Third Wave Feminism: A Critical Exploration* (p.37-48). New York : Palgrave Macmillan.
- Hudson, G. (2009). Reporting Sports. Dans J. Chapman et M. Kinsey (dir.), *Broadcast Journalism: A critical introduction* (p.149-158). London et New York: Routledge.

- Huppatz, K. (2009). Reworking Bourdieu's 'Capital': Feminine and Female Capitals in the Field of Paid Caring Work. *Sociology*, 43(1), 45-66.
- Hutchins, B. (2014). Sport on the move : The Unfolding Impact of Mobile Communications on the Sport Content Economy. *Journal of Sports and Social Issues*, 30(6), 509-527.
- Jensen, R. et Butler, B. (2007). Is sport becoming too commercialized? The Houston Astros' public relations crisis. *International Journal of Sports Marketing & Sponsorship*, 9(1), 23-32.
- Jhally, S. (1989). Cultural Studies and the Sports/Media Complex. Dans L. A. Wenner (dir), *Media, Sports and Society* (p. 70-96). Newbury Park, London, New Delhi: Sage Publications.
- Jiwani, Y. et Young, M. L. (2006). Missing and Murdered Women : Reproducing Marginality in News Discourse. *Canadian Journal of Communication*, 31(4), 895-917.
- Kay, L. (2015). *Elles étaient seize: Les premières femmes journalistes au Canada*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Kern, R. et Mishra, S. (2014). (Re)framing women and network news: a comparative analysis. *Women's Studies*, 43, 712-732.
- Lamoureux, D. (2006). Y a-t-il une troisième vague féministe?. *Cahiers du genre*, 3(1), 57-74.
- Lang, M. L. (1999). *Women who made the news: female journalists in Canada, 1880-1945*. Montréal: McGill-Queen's University Press.
- Lapchick, R. et al., (2015). *The 2014 Associated Press Sports Editors Racial and Gender Report Card*. The Institute for Diversity and Ethics in Sport, University of Central Florida.
- Lapeyre, N. et Le Feuvre, N. (2004). Concilier l'inconciliable? Le rapport des femmes à la notion de "conciliation travail-famille" dans les professions libérales en France. *Nouvelles Questions Féministes*, 23(3), 42-58.
- La Presse canadienne. (2013, 28 avril). Don Cherry ne veut pas de femmes dans les vestiaires de hockey. *Radio-Canada*. Repéré à <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/611137/don-cherry-femmes-vestiaire>
- La Presse Canadienne. (2013, 4 mai). Décès de Marc Simoneau. *Le Devoir*. Repéré à <http://www.ledevoir.com/politique/ville-de-quebec/377426/decès-de-marc-simoneau>

- La Presse canadienne. (2013, 20 décembre). Entente de 12 ans et 60 matchs entre RDS et le Canadien. *Le Soleil*. Repéré à <https://www.lesoleil.com/archives/entente-de-12-ans-et-60-matchs-entre-rds-et-le-canadien-0fa71af7f2f4f202897c8985e0424b7d>
- Laucella, P.C., Hardin, M., Bien-Aimé, S. et Antunovic, D.(2016). Diversifying the sports Department and Covering Women's Sports : A Survey of Sports Editors. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 94(3), 1-21.
- Lebel, K. et Danylchuk, K. (2012). How Tweet It Is : A Gendered Analysis of Professional Tennis Players' Self-Presentation on Twitter. *International Journal of Sport Communication*, 5(4), 461-481.
- Le Cam, F. (2009). *Le journalisme imaginé : histoire d'un projet professionnel au Québec*. Montréal : Leméac.
- Lemieux, M. (2015, 23 octobre). Bernard Derome, animateur matinal. *Le Journal de Montréal*. Repéré à <http://www.journaldemontreal.com/2015/10/23/bernard-derome-morning-man>
- Löfgren-Nilsson, M. (2010). Le genre en pensées et en actes: le cas des informations télévisées suédoises. Dans B. Damian-Gaillard, C. Frisque et E. Saitta (dir.), *Le journalisme au féminin : assignations, inventions et stratégies* (p. 119-151). Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Lovell, T. (2000). Thinking Feminism with and against Bourdieu. *Feminist Theory*. 1(1), 11-32.
- Lowes, M. D. (1999). *Inside the Sports Pages : Work Routines, Professional Ideologies, and the Manufacture of Sports News*. Toronto; Buffalo; London : University of Toronto Press.
- Lykke, N. (2010). *Feminist Studies: A Guide to Intersectional Theory, Methodology and Writing*. New York; London : Routledge.
- Marchetti, D. (2002). Les transformations de la production de l'information sportive : le cas du sport-spectacle. *Les cahiers du journalisme*, (11), 66-81.
- Markham, T. (2011). *The Politics of War Reporting: Authority, Authenticity and Morality*. Manchester : UP.
- Martin, P. Y. (2001). 'Mobilizing Masculinities' : Women's Experiences of Men at work. *Organization*, 8(4), 587-618.
- Marvin, C. (1982). Avery Brundage and American Participation in the 1936 Olympic Games. *Journal of American Studies*, 16(1), 81-105.

- Mastro, D., Seate, A. A., Blecha, E. et Gallegos, M. (2012). The Wide World of Sports Reporting: The Influence of Gender and Race-Based Expectations on Evaluations of Sports Reporters. *Journalism & Mass Communication quarterly*, 89(3), 458-474.
- McLaughlin, L. (1991). Discourses of Prostitution/Discourses of Sexuality. *Critical Studies in Mass Communication*, 8(3), 249-272.
- McNair, B. (2018). After Objectivity?. *Journalism Studies*, 18(10), 1318-1333.
- McNay, L. (1999). Gender, Habitus and the Field: Pierre Bourdieu and the Limits of Reflexivity. *Theory Culture Society*, 16(1), 95-117.
- McNay, L. (2000). *Gender and Agency : Reconfiguring the subject in feminist and social theory*. Cambridge : Polity Presse
- Melin-Higgins, M. (2004). Coping with Journalism: Gendered Newsroom Culture. Dans M. de Bruin et K. Ross, *Gender and Newsroom Cultures. Identities at Work* (p. 197-222). Cresskill: Hampton Press.
- Messner, M. A. (1992). *Power at play: sports and the problem of masculinity*. Boston : Beacon Press.
- Messner, M. A., Dunbar, M. et Hunt, D. (2000). The Televised Sports Manhood Formula. *Journal of Sport and Social Issues*, 24(4), 380-394.
- Miller, P. et Miller, R. (1995). The invisible woman: Female sports journalists in the workplace. *Journalism and Mass communication Quartely*, 72(4), 883-889.
- Moi, T. (1999). *What is a woman?: and other essays*. Oxford; New York : Oxford University Press.
- Moulson, N. et Davis, A. (2015). How Millennial Generation Entrepreneur use Mentors to Improve Performance. *International Conference on Innovation & Entrepreneurship* [Actes de colloque], 175-182.
- National Post. (2016, 24 janvier). Cheerleading is a highly skilled, dangerous activity. Why doesn't it pay?. *National Post*. Repéré à <http://nationalpost.com/life/cheerleading-is-a-highly-skilled-dangerous-activity-why-doesnt-it-pay>
- Nel, N. (1996). Le petit écran des Dieux du Stade. *Recherches en communication*, (5), 9-27.

- Neveu, E. (2000). Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession. *Politix*, 13(51), 179-212.
- NFL.com. (2015, 3 juin). NFL and Yahoo! Partner to deliver first-ever global live stream. *NFL.com*. Repéré à <http://www.nfl.com/news/story/0ap3000000495384/article/nfl-and-yahoo-partner-to-deliver-firstever-global-live-stream>
- Novick, J. et Steen, R. (2014). Texting and Tweeting: How social media has changed new gathering. Dans A.C. Billings, et M Hardin (dir.), *Routledge Handbook of Sport and New Media* (p. 119-129). New York : Routledge.
- Pagé, P. (2007). *Histoire de la radio au Québec : Information, éducation, culture*. Montréal : Fides.
- Papa, F. et Collet, L. (2013). Entre experts et amateurs : le journaliste de sport 2.0, un professionnel en quête de légitimité. *Les Cahiers du journalisme*, (25), 80- 99.
- Pederson, P. M. (2014). The changing role of sports media producers. Dans A.C. Billings et M. Hardin, *Routledge Handbook of Sport and New Media* (p. 101-109). New York : Routledge.
- Petiot, G. (1982). *Le Robert des sports: dictionnaire de la langue des sports*. Paris : Le Robert.
- Pierre Bourgault. (s.d.). Dans *Historica Canada*. Repéré le 5 juin 2018, à <http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/pierre-bourgault/>
- Plesner, U. (2011). Studying Sideways: Displacing the Problem of Power in Research Interviews with Sociologists and Journalists. *Qualitative Inquiry*, 17(6), 471-482.
- Présentation de la première partie locale de la Machine de Montréal de la Ligue mondiale de football. (s.d.). *Bilan du siècle. Site encyclopédique sur l'histoire du Québec depuis 1990*. Repéré à <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/21890.html>
- Price, J., Farrington, N et Hall, L. (2013). Changing the game? The impact of Twitter on relationships between football clubs, supporters and the sports media. *Soccer & Society*, 14(4), 446-461.
- Pritchard, D. et Sauvageau, F. (1999). *Les journalistes canadiens : Un portrait de fin de siècle*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- QMI. (2013, 26 novembre). Le hockey à la télé au fil du temps. TVA Sports. Repéré à <http://www.tvasports.ca/2013/11/26/le-hockey-a-la-tele-au-fil-du-temps>

- Radio-Canada. (2004, 2 juin). La Soirée du hockey disparaît. *Radio-Canada*. Repéré à <http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/Index/nouvelles/200406/02/009-SRC-Soiree-Hockey.shtml>
- Radio-Canada. (2013, 26 novembre). La raflé de Rogers, TVA Sports diffuseur officiel. *Radio-Canada*. Repéré à <http://ici.radio-canada.ca/sports/hockey/2013/11/26/001-lnh-television-rogers.shtml>
- Radio-Canada. (2017, 21 février). Les stades des Jeux de Rio en décrépitude. *Radio-Canada*. Repéré à <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1018125/jeux-olympiques-stades-rio-janeiro-decrepitude>
- RDS. (2013, 20 décembre). RDS et les Canadiens annoncent une entente de 12 ans sur les droits de diffusion régionaux. *RDS*. Repéré à <http://www.rds.ca/communiques/rds-et-les-canadiens-annoncent-une-entente-de-12-ans-sur-les-droits-de-diffusion-regionaux-1.819875>
- Robidoux, M. (2014). *Men at Play : A working understanding of professional hockey in Canada*. Montréal, Qué: McGill- Queen's University Press.
- Robinson, G. J. (2004). Gender in the Newsroom : The Canadian Experiences. Dans M. de Bruin et K. Ross (dir.), *Gender and Newsroom Cultures. Identities at Work* (p. 181-196). Cresskill : Hampton Presse.
- Robinson, G. J. (2005). *Gender, Journalism and Equity*. Cresskill, New Jersey : Hampton Press.
- Robinson, L. (1997). *She Shoots, She Scores: Canadian Perspectives on Women and Sport*. Toronto : Thompson Educational Publishing.
- Robinson, S. et France, A. (2011). Comparing Sports Marketing of Amateur Team Sports to Professional Team Sports. *New Zealand Journal of Applied Business Research*, 9(1), 47-61.
- Ross, K. (2001). Women at Work: Journalism as en-generated practice. *Journalism studies*, 1(4), 531-544.
- Rowe, D. (1992). Modes of Sports Writting. Dans P. Dahlgren et C. Sparks (dir.), *Journalism and Popular Culture* (p. 96-112). London : Sage Publications.
- Rowe, D. (2007). Sports journalism. Still the 'toy department' of the news media?. *Journalism*. 8(4), 385-405.
- Saint-Jean, A. (2000). L'apport des femmes au renouvellement des pratiques professionnelles: le cas des journalistes. *Recherches féministes*, 13(2), 77-93.

- Sangster, J. (2015). Creating popular histories: re-interpreting “second wave” Canadian feminism ». *Dialect Anthropol*, 39(4), 381-404.
- Schoch, L. (2013). “I love to play the bimbo sometimes with athletes”. *Journalism Practice*, 7(1), 96-111.
- Schoch, L. (2017). La gestion des temps professionnels du journalisme. Le genre des rubriques sportives. *Sociétés contemporaines*, (106), 73-97.
- Schudson, M. (1997). The Sociology of News Production. Dans D. Berkowitz (dir.), *Social Meanings of News* (p. 7-22). Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications.
- Scott, J. W. (1986). Gender: A Useful Category of Analysis. *The American Historical Review*. 91(5), 1053-1075.
- Sheehy, G. (2014). *Daring: my passages*. New York, NY: William Morrow, an imprint of HarperCollins Publishers.
- Shields, S. A. (2008). Gender: An Intersectionality Perspective ». *Sex Roles*, 59(5-6), 301-3011.
- Singer, J. B. (2017). Objectivity in Other Places and New Times. *Journalism & Communication Monographs*, 19(4), 317-323.
- Smith, N. et Parrotta, P. (2018). Why so Few Women on Boards of Directors? Empirical Evidence from Danish Companies in 1998-2010. *Journal of Business Ethics*, 147(2), 445-467.
- Sparks, C. (1992). Popular Journalism: Theories and Practice. Dans P. Dahlgren et C. Sparks (dir.), *Journalism and Popular Culture* (p. 24-44). London : Sage Publications.
- St-Pierre, M. (2012). *Les pratiques professionnelles genrées : le cas des journalistes sportifs québécois*. (Mémoire de maîtrise). Université Laval.
- St-Pierre, M. (2018). L’expertise sportive : les femmes mises en échec. *Communiquer*, 22, 29-48.
- Surijah, A. B. (2016). Global Environment, Corporate Strategy, Learning Culture and Human Capital : A theoretical review. *International Journal of Organizational Innovation*, 8(4), 188-200.
- Thérenty, M. LA chronique et LE reportage: du “genre” (gender) des genres journalistiques. *Études littéraires*, 40(3), 115-125.
- Thibault, G. et Bardini, T. (2008). Éther 2.0 : Révolution sans fil. *Canadian Journal of Communication*, 33, 357-378.

- Thibault, S. et Larouche-Thibault, M. (2009). *Telle mère, quelle fille?*. Saint-Laurent: Québec Loisirs.
- Thomas, D. R. (2006). A General Inductive Approach for Analyzing Qualitative Evaluation Data. *American Journal of Evaluation*, 27(2), 237-246.
- Thorpe, H. (2009). Bourdieu, Feminism and Female Physical Culture: Gender Reflexivity and the Habitus-Field Complex. *Sociology of Sport Journal*, 26(4), 491-516.
- Townes, C. (2017, 26 mai). Why are NFL and NBA cheerleaders barely earning minimum wage?. *EspnW.com*. Repéré à <http://www.espn.com/espnw/voices/article/19454957/why-nfl-nba-cheerleaders-barely-earning-minimum-wage>
- Tuchman, G. (1978). *Making News: a study in the construction of reality*. New York: Free Press.
- Tuchman, G. (1997). Making News by Doing Work: Routinizing the Unexpected. Dans D. Berkowitz (dir.), *Social Meanings of News* (p. 173-192). Thousand Oaks, Calif, : Sage Publications.
- Tuggle, C.A. (1997). Differences in Television Sports Reporting of Men's and Women's Athletics: ESPN SportsCenter and CNN Sports Tonight. *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, 41(1), 14-24.
- Tunstall, J. (1971). *Journalists at work*. London : Constable.
- Van Brunschot, E. G., Sydie, R. A. et Krull, C. (2000). Images of Prostitution: The Prostitute and Print Media. *Women & Criminal Justice*, 10(4), 47-72.
- Van Zoonen, L. (1994). *Feminist Media Studies*. London;Thousand Oaks, CA: Sage.
- Van Zoonen, L. (1998). A Professional, Unreliable, Heroic Marionettes (M/F): Structure, Agency and Subjectivity in Contemporary Journalism. *European Journal of Cultural Studies*, 1(1), 123-143.
- Wackwitz, L. A. et Rakow, L. F. (2004). Feminist Communication Theory: An introduction. Dans L. Rakow et L. Wackwitz, *Feminist Communication Theory: Selections in Context* (p. 1-10). Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications.
- Willig, I. (2012). Newsroom ethnography in a field perspective. *Journalism*, 14(3), 372-387.
- Zenkine, S. (1997). L'esthétique du mythe et la dialectique du signe chez Roland Barthes. *Littérature*. (108), 102-124.
- Zirin, D. (2017). *Une histoire populaire du sport aux États-Unis*. Montréal : Lux Éditeur.

### *Articles du Trente*

- Aubin, B. (1979, décembre). Guy Pinard et les Jeux olympiques : « J'étais un maniaque qui voulait ruiner leur beau joujou ». *Le Trente*, 3(10), p. 4,5 et 6.
- Beaulieu, C. (1998, décembre). Suites du congrès FPJQ. *Le Trente*, 22(1). Repéré à <https://www.fpjq.org/suites-du-congres-fpjq/>
- Bergeron, L. (2000, février). Baby boom et baby blues font du journalisme. *Le Trente*, 24(2), Repéré à <https://www.fpjq.org/baby-boom-et-baby-blues-font-du-journalisme/>
- Bergeron, L. (2000, novembre). Quand les filles couvrent les “jockstraps”. *Le Trente*, 24(10). Repéré à <https://www.fpjq.org/quand-les-filles-couvrent-les-jockstraps/>
- Bernatchez, R. (1979, janvier). Durant 10 ans, j'ai eu ce journal dans la peau . *Le Trente*, 1(1), p. 15-16.
- Blanchard, L. (1986, mars). Les journalistes sportifs ou les petits tigres de papier. *Le Trente*, 10(3), p. 18-19.
- Blanchard, L. (1985, juin). Louise Arcand – De la bataille de principe à la lutte quotidienne. *Le Trente*, 9(6), p. 14-15-16.
- Blanchard, L. (1985, novembre). 17<sup>e</sup> Congrès de la FPJQ. *Le Trente*, 9(9), p. 20-21.
- Boisvert, Y. (1992, avril). “Le monde veut avoir du fun ”. *Le Trente*, 16(3), p. 24-25.
- Buzetti, H. (2007, février). Le travail, la famille et la colline. *Le Trente*, 31(2). Repéré à <https://www.fpjq.org/le-travail-la-famille-et-la-colline/>
- Cantin, P. (1991, novembre). L'affaire Lindros : les journalistes en ont-ils trop mis?. *Le Trente*, 15(6), p. 8.
- Collard, N. (1997, mai). Radio-Canada : les pionnières accrochent leurs patins. *Le Trente*, 21(5). Repéré à <https://www.fpjq.org/radio-canada-les-pionnieres-accrochent-leurs-patins/>
- Côté, F. (1981, décembre). Première au Canada en 1922 – Émilienne Chassé gère un quotidien québécois. *Le Trente*, 5(10), p. 27-28.

- Dagenais, A. (1981, décembre). Les femmes seraient-elles moins inhibées que les hommes?. *Le Trente*, 5(10), p. 19-20.
- Dansereau, S. (1997, mai). Francine Pelletier : le mouton noir saute la clôture. *Le Trente*, 21(5). Repéré à <https://www.fpjq.org/francine-pelletier-le-mouton-noir-saute-la-barriere/>
- De Repentigny, F. (1981, décembre). Même les femmes ne m'ont pas laissé parler. *Le Trente*, 5(10), p. 22.
- Déry, P. (2007, décembre/janvier). 2007 dans les médias – Top 5 non-nouvelles – C'est une nouvelle ça?. *Le Trente*, 32(1). Repéré à <https://www.fpjq.org/2007-dans-les-medias-top-5-non-nouvelles-cest-une-nouvelle-ca/>
- Desjardins, J. (1981, février). Liliane Lacroix : une brèche dans les sanctuaires unisexes. *Le Trente*, 5(2), p. 18-19.
- Dion, D. (1981, mai). La chronique des sciences : un seul marmiton ne peut servir tous les plats. *Le Trente*, 5(5), p. 27.
- Duchaine, E. (1984, mai). Congédiement qui soulève l'indignation des lecteurs et de la profession. *Le Trente*, 8(5), p. 12-13.
- Duchesne, S. (2006, avril). 2005 – CKAC n'est plus, vive l'info McDo. *Le Trente*, 30(4). Repéré à <https://www.fpjq.org/2005-ckac-nest-plus-vive-linfo-mcdo/>
- Dufour, V. (2006, décembre). Revue de l'année 2006 – Les nouvelles les plus insignifiantes. *Le Trente*, 31(1). Repéré à <https://www.fpjq.org/revue-de-lannee-2006-les-nouvelles-les-plus-insignifiantes/>
- Dussault, J. (1992, Septembre). Louise Arcand. *Le Trente*, 16(7), p. 7.
- Dussault, S. (2002, mai). Journaliste sportif : un métier en voie d'extinction?. *Le Trente*, 26(5). Repéré à <https://www.fpjq.org/journaliste-sportif-un-metier-en-voie-dextinction/>
- Émond, A., Julien, F., Provencher, R., Tremblay, G., Guénette, F. et Pelletier, F. (1989, juin). Femmes journalistes : Le pouvoir...Quel pouvoir ?. *Le Trente*, 15(6), p. 6 à 13.
- Falardeau, L. (1991, décembre/janvier). L'information sans gouvernail. *Le Trente*, 15(1), p. 31-32.

- Gagnon, L. (1981, décembre). Gisèle Tremblay – “Les femmes sont très fortes, mais elles ont peur de leur propre force”. *Le Trente*, 5(10), p. 11.
- Gagnon, M. (1989, avril). Dévoiler l’identité d’un suspect?. *Le Trente*, 13(4), p. 10-11.
- Geoffrion, S. (1984, mai). Jules Mathieu, journaliste sportif – 20 ans permanent à temps partiel. *Le Trente*, 8(5), p. 9.
- Gravel, C. (1987, juin). Les trois joueurs du Canadien – Le soleil n’a jamais dansé... *Le Trente*, 11(6), p. 6.
- Grenier, S. (1983, septembre). L’information sportive : un club privé réservé aux hommes. *Le Trente*, 7(7), p. 28.
- Guénette, F. (1985, mars). Lisette Morin : Choisir la région. *Le Trente*, 9(3), p. 12-13.
- Jean, M. (1992, avril). Des sports sans poésie. *Le Trente*, 16(3), p. 9-10.
- Jean, M. (1994, avril). Le nouveau magazine au masculin. *Le Trente*, 18(4), p. 19-20.
- Jean, M. (1998, avril). Francine Bastien polémique après 25 ans de métier ». *Le Trente*, 22(4). Repéré à <https://www.fpjq.org/francine-bastien-polemique-apres-25-ans-de-metier/>
- Jury, P. (1987, mai). L’APSQ célèbre sa première chandelle. *Le Trente*, 11(5), p. 8.
- Lachapelle, J. (2000, février). Marmots, boulot, dodo. *Le Trente*, 24(2). Repéré à <https://www.fpjq.org/marmots-boulot-dodo/>
- Lajoie, F. (2005, juillet/août). Dossier Journalistes au bord de la crise de nerfs – Guide pratique et éloge du “farniente”. *Le Trente*, 29(7). Repéré à <https://www.fpjq.org/dossier-journalistes-au-bord-de-la-crise-de-nerfs-guide-pratique-et-eloge-du-farniente/>
- Lamarche, G. (1988, janvier). L’Andragore. *Le Trente*, 12(1), p. 19-20.
- Lapointe, J. (1999, novembre). Vaste enquête sur les journalistes canadiens. *Le Trente*, 23(10). Repéré à <https://www.fpjq.org/vaste-enquete-sur-les-journalistes-canadiens/>
- Lavigne, L. (2001, septembre). Le look de l’information. *Le Trente*, 25(8). Repéré à <https://www.fpjq.org/le-look-de-linformation/>

- Leduc, L. (2001, décembre). Le silence des médias II. *Le Trente*, 21(1). Repéré à <https://www.fpqj.org/le-silence-des-medias-ii/>
- Lesage, L. (1986, avril). Naissance d'une autre association de journalistes. *Le Trente*, 10(4), p. 5.
- Lessard, J. (1989, novembre). Et à TQS... *Le Trente*, 13(10), p. 4.
- Lessard, V. (1992, avril). L'ère des "joueurnalistes". *Le Trente*, 16(3), p. 25-26.
- Le Trente. (1980, mai). La presse du Bas-St-Laurent fait le point. *Le Trente*, 4(5), p. 21.
- Le Trente. (1983, janvier). [Gisèle Tremblay, pigiste, a présenté le livre du bilan du colloque « Les femmes et l'information » ]. *Le Trente*, 7(1), p. 22.
- Le Trente. (1983, avril). Les p'tites nouvelles – Les femmes, un an après. *Le Trente*, 7(4), p. 4-5.
- Le Trente. (1983, septembre). Colloque du journalisme sportif. *Le Trente*, 7 (7), p. 8-9.
- Levasseur, A. (2000, février). Les humeurs de la Journa-liste. *Le Trente*, 24(2). Repéré à <https://www.fpqj.org/les-humeurs-de-la-journa-liste-2/>
- Martineau, R. (1992, avril). Réjean Tremblay, chroniqueur sport à La Presse : "C'est pas important le sport. Ce qui compte, c'est le mythe ". *Le Trente*, 16(3), p. 14, 15, 16 et 17.
- Milo, R. (2011, printemps). Souvenirs de vestiaires. *Le Trente*, 35(3). Repéré à <https://www.fpqj.org/souvenirs-de-vestiaires/>
- Normandin, P. (2002, mai). Feu TVA Sports. *Le Trente*, 26(5). Repéré à <https://www.fpqj.org/feu-tva-sports/>
- Parent, J. (2008, décembre/janvier). Rétro 2008 – Top 5 des sources de nouvelles. *Le Trente*, 33(1). Repéré à <https://www.fpqj.org/retro-2008-top-5-des-sources-de-nouvelles/>
- Pelletier, J. (1987, juin). Trois hommes à ne pas nommer. *Le Trente*, 11(6), p. 6-7.
- Petrowski, N. (1980, novembre). Les hommes, of course!. *Le Trente*, 4(9), p. 7.
- Pratt, A. (2000, mars). Le blues du journaliste sportif. *Le Trente*, 24(3). Repéré à <https://www.fpqj.org/le-blues-du-journaliste-sportif/>.

- Richer, J. (1997, novembre). Chroniqueurs télé : les athlètes de la zapette. *Le Trente*, 21(2). Repéré à <https://www.fpq.org/chroniqueurs-tl-les-athlstes-de-la-zapette/>
- Richer, J. (2001, décembre). Billet : La burqa et le bikini. *Le Trente*, 26(1). Repéré à <https://www.fpq.org/billet-la-burqa-et-le-bikini/>
- Roberge, H. (1983, décembre). Les conflits d'intérêts en journalisme – entre les “beaux cas juteux” et les “péchés de sœurs cloîtrées”. *Le Trente*, 7(10), p. 19.
- Robillard, G. (1983, octobre). À toi, Jean-Maurice!. *Le Trente*, 7(8), p. 19-20.
- Robillard, G. (1987, février). Le journalisme sportif existe et évolue aussi!. *Le Trente*, 11(2), p. 6-7.
- Rosa, G. (1985, juin). Aux troisièmes Jeux mondiaux d'hiver des journaliste – Plus de plaisir que de sérieux. *Le Trente*, 9(6), p. 24.
- Roy, J. (1992, avril). Bertrand Raymond : Gentleman reporter. *Le Trente*, 16(3), p. 19-20.
- Schaëffner, Y. (1999, décembre). Flash. *Le Trente*, 23(1). Repéré à <https://www.fpq.org/flash-38/>
- Tasso, L. (1981, juin). Josephite et Françoise. Les premières journalistes. *Le Trente*, 5(6), p. 11-12.
- Tremblay, G. (1980, décembre). Les ateliers du congrès – Sports. *Le Trente*, 4(10), p. 19.
- Tremblay, G. (1981, décembre). Les volontés de la plénière. *Le Trente*, 5(10), p. 12-13.
- Tremblay, G. (1982, février/mars). Françoise Côté, 40 ans de journalisme - Toute la mémoire d'un monde qui changeait sans le voir. *Le Trente*, 6(2), p. 10, 11, 12, 13 et 26.
- Tremblay, M. (1981, décembre). Lise Payette rompt son silence – L'objectivité : un mythe de mâle!. *Le Trente*, 5(10), p. 12, 13 et 14.
- Turbide, M. (2000, février). “Patron, j'attends un bébé”. *Le Trente*, 24(2). Repéré à <https://www.fpq.org/patron-jattends-un-bebe/>
- Vigneault, R. (1981, décembre). Le témoignage d'un mâle – Les absents ont toujours tort. *Le Trente*, 5(10), p. 21.

*Annexe 1 – Tableau aide-mémoire des participantes*

Prénom	Vague	Pratique sportive	Type(s) de média(s) principaux	Études	Enfant(s) pendant les années de pratique	Années *approximation
Liliane	1 <sup>ère</sup> vague	Aucune	Presse écrite	Baccalauréat en sciences pures (non complété)	Oui	1971-1985
Claudine	1 <sup>ère</sup> vague	Montée camp de base de l'Everest, montée du Kilimandjaro, Rallye des Gazelle (3 fois), Rallye Rose des Andes, Raid Amazones	Télévision	Baccalauréat en communication	Oui	1980-[...]
Danielle	1 <sup>ère</sup> vague	Dix ans de patinage artistique amateur	Radio		Oui	1982-1994
Mathilde	1 <sup>ère</sup> vague	Athlétisme (participation aux Jeux du Canada)	Télévision	Baccalauréat en histoire et diplôme ProMédia	Oui	1985-[...]
Diane	1 <sup>ère</sup> vague	Hockey amateur	Radio-Télévision	Technique en communication	Oui	1986-[...]
Denise	2 <sup>ème</sup> vague	Aucune	Télévision	Études collégiales et universitaires en théâtre, études universitaires en communication, diplôme ProMédia	Non	1989-[...]
Marie-Claude	2 <sup>e</sup> vague	Aucune	Télévision	Baccalauréat en histoire, certificat en journalisme	Non	1994-2010
Marie	2 <sup>e</sup> vague	Basketball jusqu'au collégial, flag football pendant 20 ans.	Radio-Télévision	Baccalauréat en traduction, MBA (non complété), diplôme ProMédia	Oui	1995-[...]
Stéphanie	2 <sup>e</sup> vague	Aucune	Presse écrite	Baccalauréat en enseignement du français	Non	2001-2009

Prénom	Vague	Pratique sportive	Type(s) de média(s) principaux	Études	Enfant(s) pendant les années de pratique	Années *approximation
Sophie	2 <sup>e</sup> vague	Soccer amateur	Presse écrite	Baccalauréat en journalisme	Oui	2003-2007
Marjolaine	3 <sup>e</sup> vague	Hockey féminin de haut niveau	Télévision	Baccalauréat en communication	Non	2006-[,,]
Valérie	3 <sup>e</sup> vague	Équitation (y compris des compétitions)	Télévision	Baccalauréat en gestion et design de la mode, diplôme ProMédia	Oui	2006-[...]
Nancy	3 <sup>e</sup> vague	Basketball élite, boxe pendant 20 ans	Télévision	Technique et baccalauréat en communication	Non	2007-2008 / 2011-[...]
Justine	3 <sup>e</sup> vague	Tennis dans la NCAA, division 1	Télévision	Baccalauréat au journalisme, mineure en sociologie	Oui	2008-[...]
Évelyne	3 <sup>e</sup> vague	Soccer AAA	Télévision - Vidéo journalisme	Baccalauréat multidisciplinaire (droit, journalisme, études anglaises), diplôme CART (collège des animateurs radio-télévision)	Non	2009-[...]
Lisa	3 <sup>e</sup> vague	Karaté, natation et gymnastique	Télévision	Études en relations publiques	Oui	2010-[...]
Florence	3 <sup>e</sup> vague	Aucune	Télévision	Baccalauréat en droit, diplôme en radio et télévision	Non	2011-[,,]
Corinne	3 <sup>e</sup> vague	Basketball collégial et basketball dans la NCAA, division 1	Télévision	Baccalauréat communication/relations publiques, diplôme ProMédia	Non	2011-2015
Érika	3 <sup>e</sup> vague	Pratique la danse pendant 10 ans	Télévision	Baccalauréat en business, entrepreneurship et marketing, diplôme ProMédia	Non	2011-[...]
Valérie T.	3 <sup>e</sup> vague	Joueuse de tennis professionnelle	Télévision		Non	2012-[...]

## *Annexe 2 – Informations sur le corpus du Trente*

### *Contenus sur le journalisme sportif*

<b>Type de contenu</b>	<b>Nbr d'éléments</b>
Nouvelle	115
Texte d'opinion	82
Brève	57
Entrevue	23
Photo	5
Portrait	4
Caricature	1
Total	287

<b>Sexe du, de la ou des signataires</b>	<b>Nbr d'éléments</b>
Homme	175
Femme	63
Un homme et une femme	3
Aucune signature	46

<b>Orientation envers le journalisme sportif</b>	<b>Nbr d'éléments</b>
Négatif	107
Positif	39
Neutre	141

<b><i>Sujet principal</i></b>	
Conflits d'intérêts, proximité et crédibilité	58
Traitement indifférencié du journalisme sportif	33
Investissement de ressources monétaires et humaines dédiées au sport	28
Popularité du journalisme sportif	25
Mouvement de personnel	24
Propriété des entreprises de presse	19
Journalistes sportifs vedettes	18
Bonnes pratiques journalistiques	17
Femmes et sport	16
Association de journalistes sportifs et sportives	9
Innovations	10
Isolement du journalisme sportif	8
Remise de prix	5
Mauvaise qualité de l'écriture	4
Vedette sportive	3
Publicité	1
Autres	9

### ***Contenus sur les femmes***

<b><i>Type de contenu</i></b>	<b>Nbr d'éléments</b>
Nouvelle	85
Texte d'opinion	41
Brève	28
Entrevue	22
Portrait	20
Publicité	2
Photo	1
Autre	2
Total	201

<b><i>Sexe du ou de la signataire</i></b>	
Femme	127
Homme	46
Aucune signature	28

<b><i>Sujet principal</i></b>	
Récit de vie	43
Féminisme	35
Sexisme	23
Prise de parole collective	17
Absence des femmes	14
Présence des femmes	11
Conciliation travail-famille	9
Image des femmes	9
Pionnière	9
Pratiques dites féminines	6
Histoire des femmes	5
Âgisme	4
Remise de prix	3
Diversité	3
Autre	10